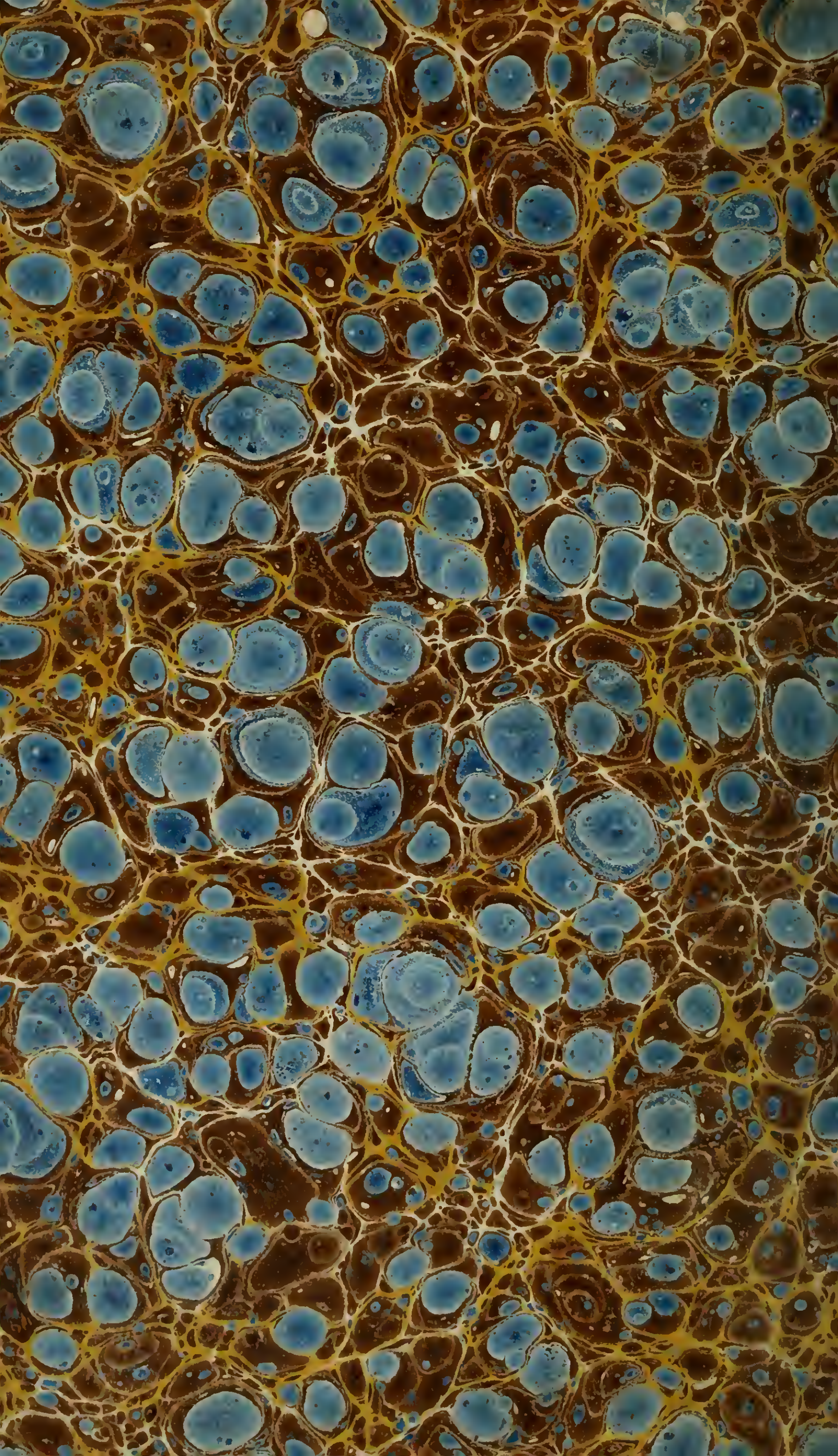
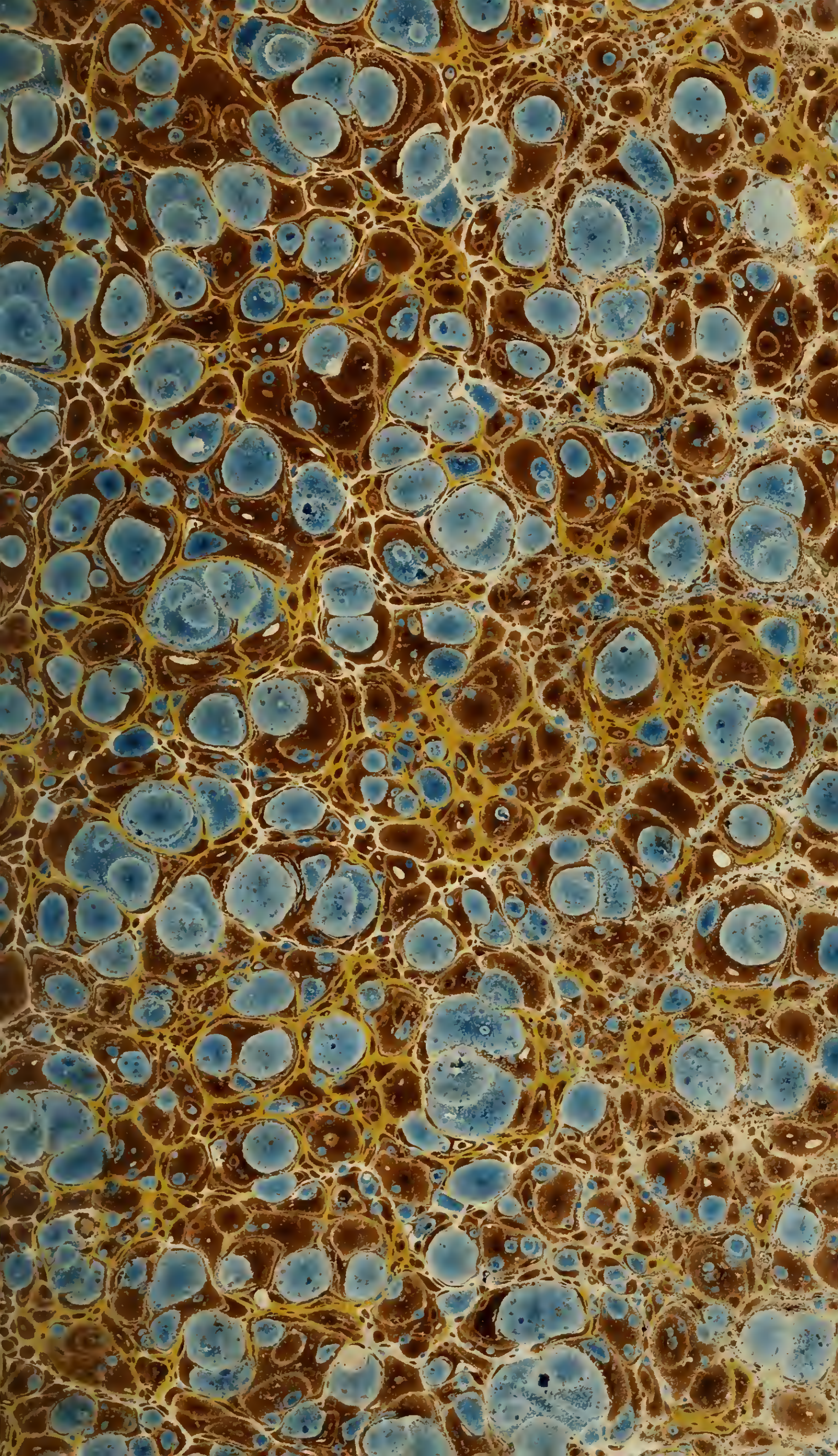






REVUE

BRITANNIQUE.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/1835revuebritann16saul

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique;* J. M. BERTON, avocat à la cour de cassation; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Seizième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
ET CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
RUE VIVIENNE, N° 2, AU COIN DE LA RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS,
Ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1835.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

JUILLET 1835.

REVUE BRITANNIQUE.



DE LA RUSSIE,

DE SA POLITIQUE,

DE SES RESSOURCES ET DE SES PROJETS SUR L'EUROPE (1).

Il y a deux contrées dont le pouvoir grandit chaque jour, et dont nos enfans verront peut-être le gigantesque conflit : l'Amérique du Nord d'une part et la Russie d'une autre ; la fédération républicaine et le despotisme ; l'industrie et la guerre ; un antagonisme dont l'exemple s'est rarement présenté et qui se développe sur une échelle

(1) Note du Tr. La *Revue Britannique et Étrangère, journal européen trimestriel,* nouvelle publication dont le premier numéro nous fournit l'excellent article que l'on va lire, se fait remarquer par une nuance spéciale dont les journaux anglais n'avaient offert jusqu'ici aucun exemple. Le *Foreign Quarterly* lui-même, le *Westminster,* et plus encore le *Quarterly*, arboraient toujours hautement les couleurs britanniques, et ne manquaient guère d'afficher un noble et suprême dédain pour les intérêts des autres peuples. Ce ton d'égoïsme patriotique, mêlé aux plus admirables articles de l'*Édinburgh*

dont les empires de Sésostris, de Tamerlan, de Cyrus ou de Charlemagne, n'ont pas donné l'idée.

Les États-Unis n'épouvantent encore personne. Mais on commence à s'effrayer de la Russie; toute la force de l'Amérique peut s'appliquer à l'exploitation de ses propres ressources; elle a bien assez à faire, si elle veut se renfermer dans les limites de son territoire; l'ouvrage ne lui manquera pas. Mais la Russie met sans cesse au dehors une énergie qui accroît ses ressources; sans cette action, elle n'arriverait à rien; action menaçante pour Constantinople, menaçante dans l'avenir pour la France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne entière, l'Italie et l'Espagne.

Jetez les yeux sur la route que le pouvoir russe a suivi. En 1701, Pierre-le-Grand se débat encore. Suédois, Turcs, Polonais lui opposent un rempart de glaives. De 1701 à 1711, il cherche à les faire reculer : il y parvient; en 1713 Riga et la Livonie lui appartiennent; il bâtit Saint-Pétersbourg. De 1714 datent ses projets ma-

et du *Quarterly*, pendant la lutte de l'Angleterre et de Napoléon, s'expliquait naturellement et trouvait son excuse dans les circonstances graves, périlleuses, inouies, auxquelles la Grande-Bretagne se trouvait soumise et qui compromettaient son existence. Depuis quinze années, ce sentiment hostile au monde entier et l'expression hargneuse du même sentiment se sont affaiblis par degrés; le ton des principaux organes de l'opinion anglaise est devenu courtois envers les nations européennes. Enfin une nouvelle Revue s'est élevée (celle dont nous venons de parler tout à l'heure), Revue exclusivement consacrée aux intérêts communs de la masse européenne; Revue qui cesse d'isoler la Grande-Bretagne, et qui, au lieu de la placer seule, en guerre avec le monde, la présente comme l'un des anneaux les plus importans de la grande chaîne des peuples d'Europe. Les principes de cette Revue, dans leur libéralisme pratique et modéré, ne se rapprochent ni de l'exagération utilitaire de la *Revue de Westminster*, ni du *whiggisme* un peu incertain de l'*Édinburgh* actuel.

ritimes, dont ses successeurs ont interrompu l'exécution, sans jamais y renoncer entièrement. En 1721, il se proclame empereur de toutes les Russies. De 1729 à 1762, six monarques russes passent sur un trône sanglant; mais leur destinée n'influe pas sur celle de l'empire. Pendant que leurs têtes tombent ou que le lacet les étrangle, le commerce moscovite s'agrandit, l'armée se forme, la puissance russe commence à compter parmi les nations. Alors apparaît Catherine II.

Vingt-deux millions de sujets se prosternent devant son trône. Elle règne trente-trois ans, ne se privant d'aucun vice et mettant à profit toutes les circonstances; à sa mort près de trente-six millions d'hommes reconnaissent la loi de l'autocrate; la marine se forme; l'Europe voit les soldats russes rivaliser avec les soldats prussiens; de tous côtés la Russie étend son influence et augmente son pouvoir. Cependant elle ne s'assied pas encore au premier rang. Il faut qu'elle s'élève sous la tutelle des troupes françaises. Paul la dirige dans cette voie, et lui montre un avenir de conquêtes; les batailles de Novi et de la Trébia l'y préparent. En 1800 Alexandre ceint le diadème. Il trouve bien des ressources sous sa main, mais aussi bien des obstacles.

Des salles ou palais de Saint-Pétersbourg on peut entendre tonner le canon suédois. Voici d'une part les Polonais de Varsovie, voisins redoutables, d'une autre, les Polonais-russes, amis équivoques. Les Turcs asiatiques, séparés de la Crimée par une portée de fusil seulement, ne demandent qu'à la reconquérir. Les Turcs d'Europe occupent la Bessarabie et tiennent les Russes en échec sur le Dniester. La Perse est aux aguets; et son territoire forme un coin et comme un bastion qui pénètre dans les domaines moscovites; les flottes du Danemarck

et de la Suède se font redouter; Aland protége les côtes de Suède, et Swaeborg le golfe de Finlande. Les finances sont en mauvais état; mais Alexandre, servi par la destinée et par l'imprudence d'un grand homme, renverse toutes ces barrières et tourne les obstacles qu'il ne franchit pas. En 1817, la Moscovie comprend quarante-deux millions d'habitans, la plupart Européens; l'acquisition de nombreux territoires remplit les lacunes qui affaiblissaient en la divisant cette grande domination; la Russie devient maîtresse d'une ligne de défense certaine, terrible, compacte, et de positions qui lui permettent de surveiller à la fois l'Asie et l'Europe. Les calculs statistiques, entravés d'ailleurs par la jalouse sollicitude du gouvernement, et qui sans doute se trouvent au-dessous de la réalité, attribuent à cet énorme empire, d'après les investigations les plus récentes et les plus exactes en apparence, le vasselage de 50,430,000 sujets slavons, de 2,962,000 sujets appartenant aux tribus finnoises, de 2,197,200 Tâtares, de 1,155,000 ames parmi les peuplades caucasiennes, de 437,000 sujets teutoniques et scandinaves, de 213,000 mongols, de 128,700 sujets appartenant aux tribus du nord-est, de 70,000 Esquimaux, de 20,000 Américains, de 567,700 Asiatiques et de 157,000 Européens de différentes races (1).

(1) Tout nous porte à croire que cette évaluation n'est pas assez haute, surtout pour les tribus caucasiennes, dont un document officiel donne le dénombrement suivant, sans y admettre les serfs et en ne faisant acception que des classes privilégiées :

Nobles	450,000
Clergé	243,000
Officiers publics et fonctionnaires	750,000
Paysans nés libres	194,000
Affranchis	1,100,000

De ces 2,737,000 habitans, la cinq centième partie seulement sait

Ce n'est rien encore que cet empire qui s'étend sur des nations sauvages, et qui, dans la plus grande partie des domaines russes, est pour le gouvernement un objet de dépenses et de terreur, non de véritable puissance : ce n'est rien auprès des vues ultérieures du cabinet moscovite. Il sent que toute cette autorité, ces vastes domaines n'auront ni prix, ni valeur, qu'il ne pourra remuer ce levier immense, à moins d'accomplir une autre acquisition ; et il l'accomplira. Ce n'est pas assez de deux capitales, de Moscou et de Saint-Pétersbourg ; il lui en faut une troisième : Constantinople. Catherine n'agissait pas au hasard lorsqu'elle donnait à son petit-fils le nom de Constantin.

Tout se tient dans la politique russe : très-faible, si elle n'est pas envahissante ; gigantesquement forte, si elle remplit le cadre qu'elle s'est déjà tracé. Elle n'a pas fait un seul pas qui ne tendît au même but, qui ne la conduisît lentement au terme qu'elle veut atteindre. Elle prend la Crimée et la Bessarabie, territoires inutiles, d'ailleurs coûteux et dangereux ; une forteresse inconnue en Europe, Ismaïl, est achetée à tout prix ; et Catherine ne regrette pas les flots de sang et d'or qu'elle donne en échange. Il ne se présente pas une seule occasion de dispute avec la Turquie, si faible ou si ridicule qu'elle puisse être, dont la Russie ne s'empare et ne profite ; elle intervient dans tous les différends, se mêle des affaires intérieures de la Moldavie, de la Valachie, de la Servie ; élargit éternellement son territoire et repousse ses limites vers le sud et l'occident. Par quel aveuglement et quelle

lire ; c'est-à-dire qu'il n'y a qu'un homme sur cinq cents qui puisse expliquer à ses concitoyens l'autorité du prince, les axiomes sur lesquels elle repose, et l'Évangile russe que l'on fait distribuer parmi ces tribus.

folie dépenserait-elle tant d'argent et d'hommes pour se conserver une position au sud du Caucase, si elle n'avait pas des intentions hostiles et des prétentions éloignées? Quel sacrifice pécuniaire lui coûte ? Elle incorpore à ses états la Géorgie : c'est une nouvelle épine qu'elle enfonce dans les flancs déjà saignans de la Turquie; c'est un nouveau ressort qu'elle dispose et qui plus tard retombera sur la Porte Ottomane pour l'enlacer et l'asservir. En 1812, avec quelle obstination et quelle diplomatie l'empereur refusa-t-il de rendre les forteresses de la mer Noire comme il l'avait promis? Dès qu'une révolte s'annonce dans les provinces musulmanes, le pouvoir russe est là, pour attiser la flamme; en Grèce, c'est la Russie qui met en mouvement tous les ressorts de l'insurrection; puis c'est elle encore qui, pour obtenir la haute main sur toutes les affaires du pays, offre son secours à la Porte qui refuse ce dangereux secours. Ce refus est à peine signifié, le cabinet moscovite tient un autre langage; le voilà protecteur et avocat de la cause hellénique; il faut qu'il intervienne à tout prix. Il dit aux puissances européennes que l'indépendance des Grecs intéresse toute la chrétienté, et que c'est lui qui se porte champion de cette cause sacrée. Manœuvre adroite destinée à détacher de la Turquie tous les cabinets européens. Le baron Strogonoff, signifiant à la Porte un ultimatum inacceptable, quitte Constantinople sans motif.

Quel fut l'instigateur de la guerre entre la Perse et la Turquie? un agent moscovite, le chargé d'affaires du czar à Tabriz. A Constantinople comme à Tabriz, la conduite de la Russie est identique. Cependant l'Angleterre résiste long-tems; et ce n'est qu'après le traité de Londres que la Russie parvient à trainer le cabinet anglais à la remorque de sa politique. Ce n'était pas assez. Fidèle aux

plans de Catherine, elle avait besoin de s'étendre jusqu'à la rive du Danube ; elle déclare la guerre à la Turquie, vient camper à seize milles de Constantinople, et finit par s'emparer du delta situé à l'embouchure du Danube, c'est-à-dire de la double clef de l'Europe et de l'Asie.

C'est là que la Russie en est venue. Pendant que les idées de liberté et de révolution travaillaient le monde, avec quelle attention persévérante, quelle vigilance soutenue elle ménageait ses intérêts! Les rois et les peuples sont en lutte; les royaumes se démembrent; les populations tombent décimées. Seule, la Russie ne hasarde rien, si ce n'est le nombre limité d'hommes qu'elle jette en avant, et qui va lutter contre Napoléon. Quand l'Europe entière, vaincue par le génie de l'empereur, épuisée, haletante, se soumet en tremblant, la Russie, grâce à cet épuisement universel, prend la première place; sa position, son éloignement, sa masse, son climat la défendent. Napoléon tombe. La Russie ne perd pas une occasion si heureuse. Son progrès avait eu pour barrières les trois états qui bordent la Baltique; l'empire ottoman, maître des rives de la mer Noire et des Dardanelles; et la Pologne, anneau intermédiaire. Le traité de Vienne brise ces barrières, donne la Pologne à la Russie, démembre le Danemarck, et laisse la Turquie à la merci des Moscovites. En démembrant la Saxe, il élève la Prusse au rang de première puissance, la Prusse dont les intérêts sont alliés si étroitement à ceux de la Russie : sur ces principes, la paix commence, et la Russie en profite encore. Elle concentre ses forces, s'engage dans trois campagnes, arrache des trésors à la Perse, efface la Pologne de la carte, et humilie Mahmoud, qui aujourd'hui est à sa merci.

En voilà bien assez, sans doute. Mais sait-on quelles

conséquences aura nécessairement la prise de Constantinople par la Russie? Le lendemain, l'Inde anglaise sera menacée; le Bosphore et les Dardanelles assureront à la Russie le commerce du monde entier.

Jusqu'à ce jour le génie russe a été légèrement examiné et mal compris. C'est une nation ou un assemblage de nations, aussi neuf, aussi bizarre que l'assemblage de peuples qui a formé les États-Unis. Sa population primitive est singulièrement homogène; foi commune, idiome commun, race commune. L'empereur, chef de l'église, chef de la race, est considéré comme le père de tous ses sujets, dont le dévouement est aveugle et l'attachement sincère. Jamais le monde ne vit une telle concentration de pouvoirs dans la main d'un seul homme; les races slavonnes sont simples et souples; elles veulent un maître, leur soumission n'est pas factice ou forcée; elles aiment leur joug. Chaque siècle, en assurant le succès des entreprises russes, augmente le dévouement dont je parle. Qu'on ne me dise pas que les Russes sont des barbares; qu'on ne flétrisse pas toute cette masse d'hommes en les traitant de sauvages que nulle civilisation n'a encore polis et préparés. Merveilleux instrumens dans les mains d'un conquérant! pour les gouverner, il ne faut ni police, ni députés, ni pairs, ni élections, ni intrigues ministérielles. La machine est d'une extraordinaire simplicité. Elle va d'elle-même; toute l'énergie de ce grand royaume peut se répandre à l'extérieur; l'intérieur ne lui donne pas le moindre souci. Les principaux chefs de l'opposition aristocratique une fois entraînés dans les états-majors de l'armée, la Russie peut marcher sans regarder en arrière. De là cette action diplomatique si constante, si soutenue, si éclairée, si vigoureuse; de là ce talent de tourner

au profit de la Russie tous les événemens de l'étranger; talent plus conquérant que les conquêtes, plus efficace que des armées victorieuses. L'esprit toujours tendu vers un objet unique, connaissant l'Orient dont elle avait la clef, familière avec le génie turc, que nous ne comprenions pas, et sur lequel rien ne nous éclairait, la Moscovie a fait de nos diplomates, de leurs plus profondes combinaisons, de leurs coups de maître, les jouets de sa politique et les outils de sa grandeur.

Comment les Russes ne se seraient-ils pas mêlés de politique étrangère? En se renfermant dans leurs limites primitives, ils restaient à la merci de toute l'Europe. Deux détroits, celui du Bosphore et celui des Dardanelles font la loi à ses rivières, à ses fleuves, à ses ports, à ses arsenaux les plus importans. C'est le double canal de ses richesses, le double seuil de sa prison; c'est par là qu'elle respire; par là que son commerce s'active; par là qu'il pourrait s'éteindre. Il ne faut pas être profond diplomate pour comprendre ces choses; il suffit d'être Russe; marchand, bourgeois, armateur, soldat ou caporal. Placez à l'embouchure de l'un de ces détroits quelques canons ennemis de la Russie; aussitôt la Russie meurt. Vulnérable dans ces points éloignés d'elle-même, il semble que sa vitalité propre soit en dehors de son territoire; aussi est-ce au secours de ces points dangereux qu'elle s'élance; aussi, négligente de sa civilisation intérieure qui se fait toute seule, a-t-elle sans cesse l'œil aux aguets; aussi le premier soldat de fortune envoyé comme ambassadeur à Constantinople comprend-il à l'instant la position : il faut que la Russie pèse dans la balance européenne; elle ne doit point économiser l'or qui achète ou qui corrompt; jamais elle ne répandra au loin trop de menaces, de promesses, de terreur ou d'argent.

Aussi le premier soin de la Russie a-t-il été de s'assurer le libre passage de ces deux détroits; ensuite elle a essayé d'affaiblir les autres pouvoirs et de prévenir une coalition contre elle-même, coalition qui la ruinerait. Son but ultérieur est de devenir maîtresse à la fois du Bosphore et des Dardanelles; des Dardanelles surtout qui lui donnent un monde entier. Il faut le dire, les circonstances lui sont très-favorables; et elle ne l'ignore pas. Symbole du pouvoir absolu, elle trouve des amies et des alliées dans la plupart des puissances européennes, qui voient leur autorité mise en péril par les usurpations populaires, ou si l'on veut par le progrès des idées libérales. Politiquement, tous ces royaumes, aujourd'hui si embarrassés, se trouvent compromis dans une lutte intérieure aux dangers de laquelle la Russie échappe. Moralement, elle leur offre un modèle, un asile, un espoir, une ressource. Aussi toutes ses conquêtes s'achèvent-elles sans qu'on y trouve à redire : elle avance pas à pas, essuie les vestiges de sa marche, s'arrête un moment, accoutume le monde à sa domination, familiarise les gouvernemens avec son usurpation infatigable; et si quelque voix effrayée s'élève pour l'arrêter, si quelque réclamation se fait entendre, le cabinet de Saint-Pétersbourg menace; tout le monde est trop occupé d'intérêts vitaux et d'affaires compliquées; on craint la guerre avec la Russie, et l'on se tait.

Admirez le langage de la Russie, même envers l'Angleterre, sa plus redoutable ennemie. Qu'on lise la *Gazette de Moscou* du 27 décembre 1832 : « La nation russe est indignée, dit-elle, de la part secrète que l'Angleterre, ou plutôt son perfide ministère a pris aux troubles de la Pologne. Mais nous aurons notre tour; nous lui ôterons son masque, et nous apprendrons au monde

comment on soustrait véritablement un grand peuple à l'esclavage. Vous jugerez bientôt si Ponsonby a dit vrai, en répétant à qui voulait l'entendre, que la Russie n'était rien, et que ce gouvernement asiatique ne pèserait plus dans les destinées de l'Europe. Comment cette Albion endettée ose-t-elle réveiller l'*ours polaire* (c'est ainsi qu'elle nous nomme), cet ours qui faillit dévorer Napoléon avec la première armée qui osa mettre le pied sur son territoire, pour aller ensuite se venger à Paris même de cette témérité? Non, il faut que le tour de l'Angleterre vienne; dans quelque tems nous ne devons plus faire avec ce peuple aucun traité, si ce n'est à Calcutta. Sa fausse politique a joué de son reste; qu'elle aille s'allier aux nègres d'Afrique à qui elle veut tant de bien, et pour lesquels l'Europe est sa dupe! Nous, Russes, barbares et esclaves, comme ses feuilles nous nomment, nous lui donnerons une leçon. En attendant, qu'ils continuent, c'est tout ce que nous voulons. »

Le gouvernement russe, en se permettant ces outrages contre la première puissance occidentale, n'ignore pas que l'enthousiasme moscovite milite en sa faveur. Ce langage exprime en effet les sentimens de toute la population. Un instinct né du climat précipite ces peuples sur l'Europe civilisée. L'invasion de la Russie est impossible, elle le sait bien : et, fatiguée de son propre pays, elle est naturellement envahissante. Le gouvernement profite avec avidité de cette disposition naturelle, et donne à ses soldats, quand ils sont en marche, quatre fois la paie qu'ils reçoivent à l'intérieur. A l'intérieur, leur paie se fait en roubles de papier; à l'extérieur, en monnaie d'argent. Toute l'éducation nationale est guerrière. L'oppression qui se fait sentir vivement, même dans les grades supérieurs, rend l'état de guerre désirable à

tous les citoyens : et malgré leur nationalité, les Moscovites ont pour les pays méridionaux le même genre d'attrait qui précipitait jadis vers le midi les Scythes, leurs ancêtres. Paskewitch, au milieu de ses brillans succès en Perse, conservait comme un document précieux, comme un titre d'honneur, le diplôme sur parchemin qui lui conférait le titre de citoyen libre de la ville de Perth en Écosse. Pendant tout le tems de cette expédition, il ne se coupa ni les cheveux ni les ongles; c'était un vœu qu'il avait fait. Exemple singulier et caractéristique de fanatisme, de courage, de mœurs qui n'appartiennent qu'aux nations incivilisées, et de respect involontaire pour la civilisation.

Le sillon est creusé. Armée, puissance, richesse, intrigue, force morale, forces physiques, tout ce que possède la Russie suivra la même route, obéira à la même impulsion : du nord au midi. Elle a les mêmes motifs de conquête qui remuèrent les grandes masses des hordes caucasiennes, lorsqu'elles tombèrent de leurs sommets, comme l'avalanche. La discipline moderne sert de guide à la Russie; et l'expérience lui aplanit le chemin. Quant aux obstacles qui semblent pouvoir l'arrêter, tels que l'étendue de ses domaines, la difficulté de régir, de gouverner et de faire concourir au même but tant de races privées de cohésion entre elles : discutons ces obstacles qui existent sans doute, mais qui ne sont pas aussi insurmontables qu'on le pense.

Nous ne nous occuperons pas long-tems des possessions asiatiques de la Russie; contentons-nous de réfuter une erreur partagée par plusieurs hommes politiques. L'étendue du territoire n'affaiblit pas plus l'autorité centrale que l'augmentation du capital n'appauvrit son possesseur. C'est une question pratique. Il faut savoir em-

ployer le capital, et exploiter, en la gouvernant, l'étendue territoriale. Cet immense domaine sur lequel sont errantes tant de tribus sans nom est plus facile à gouverner que Modène, pauvre petite principauté grande comme la main. Il est soumis à une surveillance si exacte et si rigoureuse qu'il ne se passe pas un jour où, le long de la muraille de la Chine, on n'examine le gazon pour savoir s'il porte l'empreinte des pas d'un homme. Quant à la Russie européenne, elle se compose de plaines immenses qui n'offriraient ni asile ni ressource aux révoltés, si l'idée de l'insurrection pénétrait jamais dans une tête russe. Placez la pointe d'un compas sur la ville de Moscou, et tracez un cercle dont le diamètre soit de cent cinquante milles, vous n'enfermerez pas dans cette vaste sphère une seule montagne, une seule colline. Le creux des vallons est le berceau de l'indépendance; le sommet des montagnes est leur trône. On se tapit dans les cavernes, on échappe aux oppresseurs à travers les défilés. L'esprit de famille et de clan nourrit le courage et la fierté; mais une population agricole, répandue sur une surface plane, tombe aisément en servage. Une tribu de Bédouins est plus difficile à soumettre que deux millions et demi d'Égyptiens; et cependant, lorsqu'on a voulu conduire à la guerre ces derniers, incapables de maintenir leur indépendance, mais excellens outils de guerre, on a ébranlé le trône ottoman. Le Bédouin reste nomade, parce qu'il veut rester indépendant. Les plaines de Russie qui nourrissent les troupes russes peuvent être évaluées à cinq cent mille lieues carrées, et la population augmente tous les jours plus rapidement que dans aucun autre état européen. Pendant six mois de l'année, le sol refuse toute espèce de végétation; que le gouvernement donne un seul ordre, que l'on vide les greniers remplis de blé,

que l'on saccage les huttes et les étables : le paysan se trouvera sans ressources; il ne peut donc concevoir la pensée de résister à aucun ordre. L'être qui possède une puissance si complète, si surnaturelle, s'assimile à Dieu dans son imagination; la seule religion pour lui, c'est d'obéir. Bientôt ce sentiment universel prend le caractère de l'enthousiasme, celui du fanatisme. On trouverait aujourd'hui peu de chrétiens capables de subir le martyre pour leur Dieu avec cette joie qui soutiendrait le Monjick condamné à subir la torture et la mort pour obéir à son empereur.

Y a-t-il en Russie quelques esprits récalcitrans, durs, intraitables, ou que les doctrines européennes aient pénétrés? on les incorpore dans l'armée, et la discipline militaire est chargée de les rompre ou de les assouplir. Quant au reste de la population, fataliste sans même s'embarrasser de la fatalité, résignée à tout, insouciante de l'avenir, sans propriété, sans liberté, sans espérances, certaine d'obtenir soit de la charité, soit du despotisme, les alimens nécessaires à sa vie, indifférente sur le lieu où on voudra bien la laisser subsister, elle n'a de volontés que celles de l'autocrate, de joie que son bon plaisir, et de grandeur què ses conquêtes. Cette population, si souple et si utile, cette pâte si bien préparée (que l'on nous passe l'expression), se compose de trente-quatre millions d'ames. Dans d'autres pays, vous trouvez un ou deux élémens de despotisme avec de faibles germes de liberté; ici tout concourt à l'agrandissement de ce despotisme et à l'affermissement de ses desseins; la religion, les mœurs, le sol, le climat, le passé, l'avenir.

Les trente-quatre mille Moscovites forment le véritable noyau de force dont dispose le czar. Autour de ce noyau viennent se grouper d'autres populations qui peu à peu,

à mesure qu'elles sont asservies, s'assimilent aux sentimens de ces derniers. La contagion de ce dévouement et de cet esclavage se répand avec une incroyable énergie. Dans la Crimée, dans le Kamstchatka, la divinité du czar est déjà un point de religion. « Il est étonnant, me disait un marchand qui a visité toutes ces contrées, avec quelle régularité et quelle certitude s'opère cette dégradation morale. L'effet d'une machine n'est pas plus sûr ni plus exact; vous reconnaissez aisément à ce signe les régions qui appartiennent à la Russie, et celles qui ne lui appartiennent pas encore. En Finlande, un petit ruisseau partage deux cantons qui autrefois ont été soumis à la même domination, et dont maintenant l'un appartient à la Moscovie. Le paysan finlandais est propriétaire; il est plein d'audace, d'une forte constitution, et animé du sentiment de son indépendance. Le serf moscovite est lâche, faible, et la conscience de l'esclavage se lit sur son front. »

Au-dessus de cette classe de serfs, il n'y a pas de classe moyenne; le marchand russe, ou reste plongé dans son servage originel, ou s'élève jusqu'à la seconde classe des nobles. Les principales manufactures appartenant à la couronne, les ouvriers ne sont que des serfs plus malheureux que les autres. Affranchi par son enrôlement, le soldat n'est plus lié par aucune chaîne sympathique avec ses concitoyens : rien de ce qui les intéresse ne l'intéresse; ses enfans nés avant l'enrôlement sont esclaves, et, grâce à la dépravation de mœurs qui règne dans les casernes, il a rarement d'autres enfans. Les colonies militaires sont de véritables pépinières de soldats, et remplissent les vides que laisse une conscription par laquelle les plus beaux hommes sont enlevés. Dans certains cantons, on assigne des terres aux régimens, et l'on marie les hommes, ce qui forme une nouvelle popula-

tion hostile aux habitans, prête à tout, dévouée à la Russie.

Les nobles, qui ont reçu de l'autocrate la propriété de leurs serfs, lui ont donné en échange la toute-puissance formidable dont il jouit. Le czar est en réalité propriétaire de toutes les personnes et de tous les objets qui se trouvent dans ses domaines; la religion même plie devant lui : la première superstition du Russe, c'est l'amour de son empereur. Pierre-le-Grand a enlevé au clergé la dîme que Vladimir lui avait donnée. La plupart des évêques portent la décoration des ordres militaires, ce qui ajoute beaucoup à leur considération aux yeux du peuple; et, même en officiant, le cordon rouge ou bleu brille sur leurs vêtemens pontificaux.

La Russie est pauvre : les préparatifs de sa future grandeur épuisent ses trésors; elle est obligée de dépenser des sommes d'argent considérables pour occuper les côtes de l'Abazie et de la Circassie, pour contenir les hordes circassiennes, pour s'assurer la possession de l'Ukraine, de la Bessarabie, de la Crimée, des plaines de Mozdoc, d'Astrakhan, de Kizlar, de la Géorgie, de la Mingrélie, de l'Imirette et du Carabhâh; provinces fertiles d'ailleurs, mais qui coûtent à la Russie avant de lui rapporter. Il faut qu'elle garde tous ses domaines; il faut qu'elle leur consacre l'argent de ses sujets; et qu'elle construise ainsi l'une après l'autre les arches de ce pont immense qui doit la conduire un jour dans les plaines de l'Anatolie, de la Romélie et des îles de l'Archipel, avec ses flots aussi riches que ses îles, et ses îles aussi riches que ses flots.

Acquérir, organiser, réunir, voilà le travail de la Russie, jusqu'au moment où, cette organisation puissante étant accomplie, le cabinet de Saint-Pétersbourg éten-

dra ses vastes bras pour enlacer l'Europe et l'Asie de son étreinte.

Serait-il prudent à la Russie, d'ailleurs, d'éveiller l'Europe endormie ? Ne vaut-il pas mieux marcher doucement, et sans faire retentir les chaînes qu'elle réserve à notre avenir ? Il s'agit de bien calculer, de miner peu à peu les puissances qui pourraient s'opposer à son progrès, de semer les dissentions en Europe, de les exploiter; de marquer d'avance l'usurpation ultérieure; de couvrir de son ombre la place qu'elle veut occuper plus tard, et de s'avancer enfin, non pour combattre, mais pour prendre possession. La voilà, grâce à ce développement, maîtresse de la Baltique, dictant des lois à la Suède et au Danemarck; la Pologne est absorbée; la prépondérance russe domine en Allemagne; la Russie est devenue puissance maritime. La Porte, affaiblie, lui a cédé ses provinces; bientôt la clef politique et commerciale de la mer Noire lui appartiendra, et de là, dans peu de tems (elle l'espère, du moins, et l'on ne peut s'empêcher de le craindre), elle atteindra les Dardanelles. Varsovie est à elle; elle poste ses derniers soldats à cent milles de Dresde, à cent quatre-vingt milles de Berlin et de Vienne. Les frontières de la Prusse sont toutes nues; elle occupe Aland, à soixante-dix mille de Stockholm. Elle a passé l'Araxe et le Danube; Copenhague, Constantinople, les Dardanelles, sont à deux ou trois journées de distance de ses arsenaux et de ses ports. Elle a rendu ses domaines plus compacts et plus faciles à gouverner; elle a pris une attitude offensive envers tous ses voisins : elle s'est rapprochée sans faire aucune concession de tous ses anciens antagonistes. Après la longue guerre qui a débilité la France et l'Angleterre, elle n'a pas imposé une seule nouvelle taxe à ses peuples, et elle a doublé son établissement militaire.

Créancière de l'Angleterre, de la Turquie et de la Perse, elle menace l'Angleterre et la France, elle fait sentir fortement son influence en Europe; et, parmi les sujets de la Prusse, de l'Autriche et de la Perse, elle compte plus de quinze millions d'hommes, appartenant à des tribus sœurs et tout imprégnées de sentimens russes.

Ses projets gigantesques lui coûtent énormément, il faut en convenir : elle est pauvre comme ces banquiers qui, possesseurs de millions, engagent leur capital tout entier dans une spéculation qui doit le doubler. Sans percer le voile mystérieux dont se couvrent toujours les relations diplomatiques, nous pouvons affirmer que la Vendée, l'Espagne, le Portugal, les élections anglaises et certaines intrigues à Vienne ont coûté fort cher à la Russie. La chancellerie de Constantinople est un vrai comptoir. Trois semaines après son arrivée, Boutinieff avait tiré pour 40,000 liv. sterl. de lettres de change sur Vienne. Pas un schelling de l'indemnité turque ne fut envoyé à Saint-Pétersbourg, et toutes les semaines la poste remettait à l'ambassadeur des sacs remplis d'or. Les nouveaux armemens n'ont pas coûté moins de 2,000,000 de liv. sterl.; les nouvelles fortifications de Sébastopol reviendront à huit millions de roubles. Si l'on n'admet pas les projets ultérieurs de la Russie, toutes ces dépenses sont folles. Elle a passé quarante ans à soumettre le mont Caucase, qui ne lui rapporte rien et qui est à peine soumis. Elle bâtit des forteresses et des lignes de défense sur des points et en face de nations qui ne lui ont jamais donné le moindre sujet d'alarmes; elle corrompt, elle intrigue, elle menace, elle s'appauvrit,... et le tout sans pensée d'avenir!

Personne ne le croira.

Le plus grand ennemi de la Russie, c'était la Porte. Voyez sa situation : sa marine est détruite, ses frontières

occupées, ses forteresses engagées et impuissantes. Elle a contracté des obligations, elle tombera sa victime. Mais ne croyez pas que cette révolution puisse s'opérer par des moyens physiques et matériels : ce sera la destinée, la fatalité, une pente pour ainsi dire invincible, qui entraînera la Porte Ottomane dans le piége tendu par son adversaire. Quarante mille hommes que la Russie avait dirigés contre le Caucase pendant l'hiver ont été repoussés et battus sur tous les points : elle se souviendra de cet exemple, et ne voudra plus s'exposer ainsi ; elle ne pensera plus qu'aux Dardanelles. Elle se souviendra que si elle laisse le drapeau britannique flotter dans l'Euxin, le pouvoir turc et le pouvoir anglais se trouveront unis. Les intérêts de l'Autriche s'allieront à ceux de l'Angleterre ; et l'ambition moscovite se trouvera séparée du midi de l'Europe par une immense contrée commençant aux montagnes de la Transylvanie et finissant aux déserts de Khiva.

Lorsque Napoléon attaqua le colosse russe, il avait deviné la portée de son ambition, bien qu'il n'eût pas mesuré exactement toute l'étendue des conquêtes que lui promettait la possession de Constantinople. « Alexandre, dit-il, voulait avoir Constantinople et je m'y refusai : cela eût détruit tout l'équilibre de l'Europe. Je réfléchis que la France y gagnerait sans doute l'Égypte et la Syrie, mais que ce serait peu de chose en comparaison des conquêtes annexées à la Russie. Je considérai que les nations du Nord étaient déjà trop fortes, et que dans un certain espace de tems, elles ne manqueront pas d'inonder l'Europe et de l'écraser. Je le pense encore. L'Autriche tremble déjà. La Russie et la Prusse une fois unies, l'Autriche tombe et l'Angleterre ne peut s'y opposer. La France n'est plus rien, l'Autriche peut à peine résister à la Russie qui est brave et puissante. La

Russie est d'autant plus formidable qu'elle ne peut pas désarmer. En Russie, une fois soldat, toujours soldat: ces gens n'ont pas de pays, et toutes les contrées valent mieux pour eux que la contrée qui leur a donné naissance! »

Napoléon, dont le coup d'œil d'aigle avait saisi les résultats généraux, n'avait pas examiné tous les détails de la question. L'occupation de Constantinople va rendre la Russie maîtresse d'une immense force maritime; à la fin de 1834, elle avait dans la mer Noire cinquante-deux navires de haut-bord dont seize vaisseaux de ligne. Elle construit maintenant vingt-neuf nouveaux navires. A Constantinople, elle trouvera quarante vaisseaux de haut-bord, dont neuf vaisseaux de ligne, et quatre vaisseaux à trois ponts. Le jour de l'occupation, elle aura dans le détroit quatre-vingt-douze vaisseaux de haut-bord et une flottille de petits navires au moins aussi considérable. Telle est l'activité qui règne dans les arsenaux de la mer Noire, que, d'ici à deux ans, elle pourra lancer la moitié des vaisseaux commencés l'automne dernier. Ainsi, dans l'espace de quelques mois, les Dardanelles, devenues russes et déjà imprenables, compteront cent voiles moscovites. Les matériaux lui coûteront peu, le tems ne lui manquera pas pour organiser ses flottes, et elle aura l'Euxin et la mer de Marmara pour les exercer.

Trente mille matelots russes sont aujourd'hui à bord de ces navires; les côtes de la mer Noire et de Constantinople en fourniront d'autres. Mais ce n'est pas tout: qu'une messe grecque soit chantée à Sainte-Sophie, vous verrez accourir avec enthousiasme tous les matelots grecs et chrétiens, de Psara, de Spezzia et d'Hydra, long-tems affamés par la stagnation du commerce grec et humiliés par la longue domination du croissant. C'est cette grande

sympathie religieuse des chrétiens grecs, répandus sur les domaines de la Porte Ottomane, qui offre tant de chances à la Russie. C'est elle qui ferait la force de la nouvelle Constantinople. Une telle conquête ne serait pas trop chèrement achetée par le czar au prix de vingt campagnes ; et dès qu'elle serait accomplie, tous les banquiers de l'Europe prêteraient de l'argent au czar pour l'aider à la conserver; tous les trésors de l'Arménie seraient à ses pieds : sans parler des richesses enfouies dans le sérail, aucune ressource ne manquerait au nouveau maître de Stamboul. Pour la première fois la monarchie universelle se trouverait réalisée, et l'empire romain ne serait rien, comparé à une telle puissance.

A l'époque où nous écrivons, arrêter la Russie dans ses projets est encore possible; ce grand corps a ses côtés faibles; il épuise ses finances pour assurer son avenir; Serviens, Wallaques, Lazes, Arméniens d'Arménie (non ceux de Constantinople), Circassiens, Géorgiens, Bessarabiens, Criméens, Turcs et Persans lui sont hostiles; c'est de l'Angleterre qu'ils attendent secours; et si nous attaquons l'oppresseur, ils ne manqueront pas à notre appel. Un réglement de notre tarif commercial priverait la Russie de la moitié de son revenu. Les Dardanelles sont encore ottomanes, le Caucase est encore debout, et les grandes fortifications de Sébastopol ne sont pas terminées. Tant que nous serons les alliés de la Porte, les Russes ne s'empareront pas de leur proie. Naguère les troupes du czar occupaient la montagne du Géant, à seize milles de la capitale de l'islamisme; et treize vaisseaux de ligne russes occupaient le détroit. On avait développé l'armée de manière à lui donner une apparence formidable; personne n'en pouvait approcher. On avait pris les précautions les plus actives, les plus minutieuses pour éviter

tout contact, toute collision, tout combat. L'anxiété, l'incertitude étaient grandes. Que faire? va-t-on pénétrer dans Constantinople? le général russe était plus embarrassé que ses ennemis. Par bonheur, une forte brise s'élève, repousse la flotte russe, et semble forcer Paskewitch à se retirer. Le hasard venait à son secours et le délivrait d'un embarras immense. En effet, la maturité n'était pas venue, l'heure n'avait pas sonné, rien n'était prêt encore pour la conquête, et la Russie le sentait.

Mais laissez faire le tems, laissez la Russie se préparer. Que tous les moyens de défense signalés plus haut soient portés à leur perfection : vous verrez si un nouveau Paskewitch permettra encore à sa proie de lui échapper; s'il campera devant Constantinople sans saisir à l'instant même le formidable passage des Dardanelles. Une fois ce fait accompli, quelle résistance opposerait l'Angleterre?

Nous pouvons aujourd'hui anéantir le commerce russe; ce serait la Russie qui pourrait restreindre le nôtre à son gré. Elle retirerait des bords de la mer Noire ce corps de troupes si nécessaires aujourd'hui pour défendre le point vulnérable de ses domaines, mais devenues inutiles. Elle dominerait l'Asie centrale, et le monde mahométan se courberait devant la nouvelle maîtresse de Stamboul la sainte. La Crimée, la Circassie, les rebelles du Caucase, perdant tout espoir d'obtenir des secours dans leur révolte, se résignent à leur destinée. La Perse n'est plus un royaume indépendant. La Grèce et l'Archipel accueillent avec joie un despotisme que la croix du Sauveur sanctifie. Toute l'Asie, marchant sur la trace du grand pouvoir du Nord, se jette sur l'Inde anglaise; jamais si admirables matériaux pour la conquête de la Péninsule Hindoustanique n'ont été entre les mains de personne. Une simple démonstration hostile contre nos pos-

sessions indiennes augmenterait de plusieurs millions nos dépenses exorbitantes, et rendrait le gouvernement de l'Angleterre à peu près impossible.

Ce qui doit causer un étonnement sans égal, c'est que la plupart des nations européennes sommeillent encore.

(*European Quarterly Journal.*)

(1) NOTE DU TR. Dans l'article que l'on vient de lire, l'auteur s'est particulièrement attaché à faire ressortir l'influence politique qu'avait acquise la Russie sur les destinées de l'Europe depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Sans vouloir nous rendre solidaires des opinions qu'il a émises à cet égard, nous allons indiquer en peu de mots quels ont été, durant la même époque, les progrès du commerce et de l'industrie de cet empire. Ce tableau pourra servir de corollaire à quelques-unes des déductions que l'auteur anglais tire du mouvement politique de la Russie actuelle. Nous emprunterons cette partie de notre travail à la statistique spéciale de l'empire russe que vient de publier M. Schnitzler (1), résumé complet de l'histoire civile et politique de la Russie et de ses différentes aggrégations, ouvrage consciencieux entièrement neuf, entrepris sans aucun esprit de parti, et dans lequel l'auteur s'est attaché à dégager les faits de tous les voiles qui les entourent, à discuter les opinions émises par un grand nombre de voyageurs et d'écrivains, tant nationaux qu'étrangers, et à faire jaillir pure la vérité de cette masse inextricable d'exagérations, de mensonges, d'erreurs et d'anachronismes que l'on débite depuis si long-tems sur la Russie.

La population de la Russie était, au commencement de ce siècle, de 35,000,000 d'habitans; en 1834, on peut la porter à 56,000,000, augmentation qui doit être attribuée, en partie, aux nombreuses conquêtes qu'a faites cet empire durant cet espace de tems; mais en faisant abstraction de ces acquisitions, il n'en est pas moins vrai que la population russe s'est accrue d'un tiers environ, de 1800 à 1834. Le revenu public a suivi la même progression; ainsi, tandis qu'en 1800, d'après des supputations approximatives, ce chiffre s'élevait à peine à 109,000,000 de roubles (119,900,000 fr.), on le portait en 1834 à 394,546,189 roubles (434,000,000 fr.). Quant au mouvement commercial de cet empire, sa progression est encore

(1) *La Russie, la Pologne et la Finlande*, tableau historique, statistique et géographique, etc. 1 vol. de 750 pag. in-8°, chez J. Renouard.

plus considérable. Le chiffre des exportations s'élevait, en 1800, à 30,500,000 roubles (33,500,000 fr.). En 1834, d'après des documens assez positifs, on l'a porté à 259,000,000 de roubles (275,000,000 fr.). Si maintenant à l'intérieur nous jetons un coup d'œil sur le développement de l'industrie et de l'agriculture, nous trouverons des résultats non moins satisfaisans. En 1800, les différens gouvernemens de la Russie produisaient 130,000,000 de tchetvertes de céréales (260,000,000 d'hectolitres); en 1834, ce chiffre peut être évalué à environ 200,000,000 de tchetvertes (400,000,000 d'hectol.). D'après les calculs de M. Storch, on comptait en 1800 environ 2,120 établissemens industriels qui occupaient 98,000 ouvriers, et selon M. Ziablowski, il existait, en 1830, 5,474 fabriques, occupant ensemble 253,900 ouvriers. Mais suivons un guide plus sûr et plus curieux de détails, M. Schnitzler; examinons avec lui quelques-uns des foyers de commerce et de production les plus importans de l'empire. Cet examen nous révélera une multitude de faits intéressans et peu connus; nous allons commencer par les places maritimes.

La plus grande partie du commerce extérieur de la Russie se fait par la Baltique et la mer Blanche au nord; la mer Caspienne, la mer Noire et la mer d'Azof au sud. Voici quel a été le mouvement progressif des principaux ports situés sur ces différentes mers.

Saint-Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva, dans la baie de Kronstadt, est le port le plus commerçant de tout l'empire. La navigation commerciale de Saint-Pétersbourg fut ouverte en 1713. En 1715, il y arriva 53 navires; en 1777, le port de Kronstadt reçut 730 navires; 842 en 1800; 1,247 en 1815; 1404 en 1832. Mais il ne suffit pas de savoir le nombre de navires entrés dans un port pour avoir une idée exacte de son importance commerciale, il faut surtout connaître la valeur des marchandises qui y sont entrées ou qui en sont sorties. En 1717, les importations s'élevèrent à 188,852 roubles, et les exportations à 223,051. En 1801, le chiffre des premières a été de 27,074,118 roubles, et en 1832, de 156,976,657. En 1801, le chiffre des exportations était de 31,110,996 roubles, et en 1832, de 113,543,825 roubles. Ainsi, dans l'espace de 30 années, l'importance générale du commerce de Saint-Pétersbourg a presque quintuplé. Cet accroissement n'est pas moins surprenant que celui de la population de cette ville. En 1750, on y comptait 74,000 habitans, et le recensement de 1833 a porté ce chiffre à 445,000, y compris la garnison.

Riga, par sa position à l'embouchure de la Dwina, établit un point de communication entre les provinces lithuaniennes et russes. Les exportations faites par ce port consistent surtout en lin, chanvre, bois, suif, blés, toiles à voiles; leur valeur, en 1832, a été de 46,113,000 roubles. Les importations consistent en vins, étoffes de laine, denrées coloniales, soieries; leur valeur, en 1832, s'est élevée à 15,780,000 roubles. Quoique bien inférieur à Riga, Pernau, également sur la Baltique, est un centre assez actif pour le commerce extérieur. La valeur des importations en 1832 s'est élevée à 186,000 roubles, et celle des exportations à 2,278,000 roubles. Enfin, dans la Courlande se trouve Libau, port le plus méridional que possède la Russie sur la Baltique. En 1833, la valeur des exportations, sur ce point, s'est élevée à 5,012,000 roubles, et celle des importations à 618,000 roubles.

Malgré les ports nombreux qui se trouvent dans le grand-duché de Finlande, le commerce y est peu considérable. Cependant, par le lac Ladoga et le golfe de Finlande, cette principauté approvisionne Saint-Pétersbourg de bois, de viande, de beurre et de poisson. Abo entretient en outre des rapports commerciaux très-importans avec la Suède, tandis que Revel, chef-lieu de l'Esthonie, situé aussi sur le golfe de Finlande, est à la fois un port militaire et un centre de commerce assez considérable. En 1832, la valeur des exportations a dépassé 1,000,000 de roubles, et celle des importations a été plus considérable encore.

Le seul port important qui se trouve sur la mer Blanche est Arkhangelsk, chef du gouvernement de ce nom et le plus septentrional de toute la Russie d'Europe. Ici, les fleuves gèlent à la fin d'octobre, et la débâcle n'arrive qu'à la mi-mai. Sous un tel climat, l'agriculture doit être nécessairement peu productive; aussi elle est loin de suffire aux besoins de la consommation. Dans la plus grande partie de ce vaste gouvernement, le poisson tient lieu de pain, et une écorce d'arbre broyée avec des lichens remplace la farine. L'industrie manufacturière n'y est pas non plus très-répandue; les habitans se livrent surtout au commerce, à la pêche, à la construction des vaisseaux, à la navigation et à la préparation du goudron. En 1832, la pêche du saumon, des harengs et de la merlue a produit 150,000 roubles, tandis que le commerce extérieur trouve à Arkhangelsk un foyer très-actif; le mouvement des navires dans ce port est ordinairement de 1,000 à 1,200, et en 1831, la valeur des exportations s'est élevée à 14,752,000 roubles, mais celle des importations n'a pas dépassé 1,000,000 de roubles.

Sur la mer Caspienne, Astrakhan, chef-lieu du gouvernement de ce nom, est le seul port important. La pêche forme une des principales branches de l'industrie de ce pays. La pêche des esturgeons fournit à elle seule un produit de plus de 2,000,000 de roubles. En 1830 on n'y comptait que 2300 ouvriers occupés dans 46 fabriques. Les lacs salans ont donné 1,014,000 pouds de sel en 1827. Astrakhan, sur la rive gauche du Volga, à environ 50 verstes de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Caspienne, est le centre principal du commerce de ce gouvernement. Toutes les nations semblent s'y donner rendez-vous. En été, le Volga reçoit plus de 200 navires, et ce nombre tend chaque jour à s'accroître. En 1828, la valeur des importations s'est élevée sur ce point à 1,557,000 roubles, et en 1831 à 2,202,600 roubles.

Les faciles débouchés que trouvent les gouvernemens de Iekaterinoslaf et de Kherson sur la mer Noire et la mer d'Asof ont contribué au développement de l'agriculture dans ces deux contrées. Ces steppes immenses, où jadis les cosaks nomades erraient avec leurs chevaux et leurs bestiaux, sont aujourd'hui converties en fertiles guérets. On s'y occupe de l'amélioration des races de bestiaux, et la culture des vers à soie est très-soignée à Marioupol par les Grecs, et à Nakhitchevan par les Arméniens. Taganrok, qui forme une *régence* séparée du gouvernement de Kherson, se trouve environné de terrains fertiles où la récolte des céréales est abondante, les bestiaux de belle venue et l'industrie assez active. Placé sur un promontoire très-élevé, au fond d'une baie formée par la mer d'Asof, Taganrok est après Odessa le meilleur port de commerce de la Russie méridionale. En 1831, le mouvement a été de 564 navires, et en 1832 de 542. En 1823 les exportations se sont élevées à 7,000,000 de roubles, et en 1832 elles ont dépassé 10,700,000 roubles. En 1823 les importations étaient de 4,550,000 roubles, et en 1832 elles se sont élevées à 6,075,000.

Odessa forme aussi une *régence* entièrement indépendante du gouvernement de Kherson. Fondée en 1792, par l'amiral Ribas, sur l'emplacement d'une bicoque que les Tatars appelaient *Hadjibei*, elle est aujourd'hui la seconde ville commerçante de l'empire russe. En 1799 on y comptait à peine 4,800 habitans; le recensement de 1833 a porté ce chiffre à 50,000. Ainsi, dans l'espace de trente ans, la population de cette ville a plus que décuplé. Les différens événemens politiques dont le Bosphore, la Propontide et l'Asie-Mineure ont tour à tour été le théâtre, ont imprimé dans ces derniers tems

aux relations commerciales d'Odessa une grande fluctuation. Cependant la franchise dont jouit ce port y attire toujours un grand nombre de navires. Voici quel a été le mouvement des exportations et importations pendant les trois années qui ont suivi le rétablissement de la paix avec la Turquie (valeur en roubles, le rouble vaut 1 fr. 10 cent. environ) :

	1830.	1831.	1832.
Imp. pour la consommation de la ville	15,357,406	12,322,056	15,893,364
Id. pour le transport à l'intérieur.........	8,092,656	8,847,065	10,977,776
Exportations..............................	27,031,960	20,063,953	29,088,259

Le principal article du commerce d'Odessa, c'est le blé ; ce port en exporte tous les ans de 2 à 3,000,000 d'hectolitres. Bientôt la laine, le suif, le cuir, les vins et les cordages viendront ajouter à cette somme un chiffre considérable.

Sur la frontière de terre, un grand nombre de stations, en général peu importantes, favorisent les relations commerciales que la Russie entretient avec les nations asiatiques. ORENBOURG est sans contredit la plus considérable. En 1833, 27 caravanes avec 7000 chameaux et 300 chevaux sont arrivées ou parties du bazar d'Orenbourg, et, d'après des tableaux officiels, voici quelle a été sur ce point la valeur des importations et des exportations : En 1832, les importations se sont élevées à 3,082,285 roubles, et les exportations à 3,071,200 roubles ; en 1833, le chiffre des importations a figuré pour 3,551,198 roubles, et celui des exportations à 3,577,921 roubles. Non loin de là, dans un de ces gouvernemens situés sur les confins de l'Europe et de l'Asie, dans le gouvernement de PERM, se trouve un foyer très-actif d'industrie. L'agriculture et l'éducation des bestiaux ne viennent qu'après. Cependant, on y comptait naguère 572,000 chevaux, 636.000 bêtes à cornes et 671,000 moutons, nombres considérables qui se sont encore accrus. Les immenses forêts qui couvrent cette province servent à alimenter les forges et à exploiter les mines de fer, de cuivre, d'or, que recèlent les flancs de l'Oural. Dans ces dernières années, les sables aurifères ont produit de 250 à 300 pouds de métal pur ; la production du platine s'est élevée à 100 pouds. Les mines d'or les plus riches sont celles de Beresof. La couronne possède dans l'Oural 25 usines métallurgiques, dont 5 pour traiter l'or, 13 pour le fer et la fonte, 1 pour la fabrication des armes blanches. Elles occupent ensemble 33,000 ouvriers. Les particuliers possèdent en outre dans ce gouvernement 99 forges ou

fonderies de fer, 35 pour le cuivre, 2 pour le soufre et le vitriol, foyer immense d'industrie où 154,000 ouvriers *serfs* sont constamment occupés, et qui produisent tous les ans 200,000 pouds de cuivre, 5,500,000 de fer, et 8,500,000 de fonte. La majeure partie de ces produits appartient au gouvernement de Perm, qui donne aussi environ 7,000,000 de pouds de sel par an. La saline de Dediou-khine, appartenant à la couronne, en fournit annuellement 1,300,000 pouds. Quant à l'industrie manufacturière, on y comptait en 1830 215 fabriques avec 4,300 ouvriers. Une seule manufacture d'étoffes de laine produisait 8,000 archines de drap par an. Malgré tant de ressources différentes, près de 8,000 individus émigrent chaque année dans les autres gouvernemens. Le commerce est très-animé dans le gouvernement de Perm, grâce à la navigation de la Kama et de ses affluens, et aux 39 *foires* qui se tiennent dans les principales villes. Les exportations de Perm s'élèvent tous les ans à 10,000,000 de roubles.

L'agriculture, l'éducation des bestiaux, ainsi que les diverses branches de l'industrie manufacturière, favorisées par le bas prix des transports sur les fleuves et les canaux qui sillonnent l'empire en tout sens, et par le grand nombre de foires qui se tiennent sur différens points trouvent pour leurs produits un placement facile à l'intérieur. Moscou, Iaroslaf, Vladimir, Kalouga, Koursk, etc., ainsi que la petite ville de Tver située sur le Volga, sont les grands centres du commerce intérieur. On estime que le capital des marchands de cette dernière ville s'élève à plus de 17,000,000 de roubles. La *foire de Nijni-Novgorod*, la plus considérable des foires d'Europe, réunit les négocians de toutes les parties de la Russie. En 1827, la valeur de toutes les marchandises apportées à cette foire s'élevait à 105,000,000 de roubles, et en 1832 à 123,200,000. Pendant les six semaines que dure la foire, on compte à Nijni-Novgorod 200,000 individus; tout le reste de l'année, il y a à peine 18,000 habitans. En 1832, la *foire de Rostof*, dans le gouvernement de Iaroslaf, avait réuni 40,000 marchands, et la masse des affaires s'est élevée à près de 11,000,000 de roubles. Dans le gouvernement de Koursk, la foire dite *Korennaïa*, prend depuis quelques années un accroissement considérable. En 1811, les affaires qu'on y faisait ne s'élevaient qu'à 4,000,000 de roubles, et en 1829, des documens officiels font monter leur importance à 23,000,000 de roubles. Kief est aussi le siége d'une foire spéciale appelée *les Contrats*: c'est à la

fois une époque d'affaires et de réjouissance. Les propriétaires des campagnes s'y rassemblent pour régler leurs comptes, conclure ou renouveler des contrats, retirer ou négocier des fonds. Il s'y fait annuellement pour près de 8,000,000 de roubles d'affaires, et le gouvernement, en 1832, a reçu pour droits d'enregistrement 75,500 roubles en papier et 30,500 en argent, et pour droits de timbre 50,585 roubles.

Jetons maintenant un coup d'œil sur quelques-uns des principaux centres de production agricole et industrielle. En Russie, presque tous les paysans libres, *serfs ou censitaires*, confectionnent eux-mêmes leurs étoffes et les ustensiles dont ils se servent. Aussi, les grands établissemens industriels y sont moins nombreux que dans d'autres contrées. L'agriculture est florissante dans les gouvernemens de Nijegorod, d'Orel, de Penza, de Poltava, etc.; dans celui de Koursk, le sol est si fertile qu'il n'a pas besoin d'engrais pour produire; aussi exporte-t-il, année moyenne, de 2 à 3 millions de tchetvertes de céréales. Les bêtes à cornes y sont fortes et nombreuses; la race des chevaux approche de celle de l'Ukraine, et les moutons commencent à donner une laine moins commune. Le gouvernement de Riaisan produit, année moyenne, de 5 à 6,000,000 de tchetvertes en céréales, tandis que dans ses pâturages on trouve 300,000 têtes de gros bétail, 300,000 moutons et 350,000 chevaux. Malgré la grande fertilité de ce district, l'industrie manufacturière est très-active; en 1830, on y comptait 117 établissemens qui occupaient 7,500 ouvriers. Les tréfileries, les manufactures de glaces, les fonderies, sont les usines les plus importantes. Le gouvernement de Tambof approvisionne Pétersbourg et Moscou de céréales. Les forêts fournissent d'excellens bois de construction, et les steppes, converties en magnifiques prairies, y rendent l'éducation des bestiaux très-florissante. En 1832, on comptait dans ce gouvernement 440,000 bêtes à cornes, 1,000,000 de brebis, 600,000 porcs, 148,000 ruches à miel et 600,000 chevaux. Le gouvernement de Voronèje exporte tous les ans 1,500,000 tchetvertes de céréales. Les prairies et les steppes, qui offrent en outre au bétail de gras pâturages, nourrissaient en 1832 550,000 bêtes à cornes, 786,000 moutons et environ 400,000 chevaux. L'industrie s'y développe aussi rapidement. En 1821, on comptait dans ce gouvernement 19 fabriques et 2,900 ouvriers, et en 1830, il y en avait 31 avec 4,000 ouvriers. Le nombre total des établissemens industriels de tout genre était en 1821

de 189, et en 1832 il s'est élevé à 323. Cinq manufactures de drap ont fourni à elles seules pendant cette même année 466,900 archines d'étoffes. Mais les principaux foyers d'industrie, outre ceux que nous avons déjà indiqués, se trouvent dans les gouvernemens de Koursk, de Nijni, de Saratof, de Saint-Pétersbourg ; dans celui de Moscou, on comptait en 1830 près de 900 fabriques avec 65,000 ouvriers, occupés principalement au tissage des étoffes de coton, de soie et de laine. A peu près à la même époque, les fabriques de ce gouvernement ont consommé 35,000 pouds de coton filé, et 105,000 pouds de soies de différentes sortes.

Dans le gouvernement de Vladimir, l'industrie fait chaque jour de nouveaux progrès. En 1827, on y comptait 350 fabriques et 35,000 ouvriers; et en 1830, ces deux chiffres s'élevaient le premier à 361 et le second à 48,200. Les manufactures de coton de Chouïa et d'Ivanovo consomment à elles seules pour 17 ou 18,000,000 fr. de coton filé. Les gouvernemens de Kostroma, Iarolaf, Koursk, réunissent près de 400 établissemens industriels où 22,000 ouvriers sont occupés à préparer des cuirs, confectionner des étoffes et à forger ou fondre les métaux. Toula possède sa célèbre manufacture d'armes qui produisait chaque année, avant le dernier incendie, de 30 à 40,000 fusils ou mousquetons et 25,000 armes blanches ; aussi, tous les ans consommait-elle 70,000 pouds de fer et 10,000 d'acier. Viatka possède encore une manufacture d'armes assez renommée, celle de Ijefsk, où 3,000 ouvriers sont constamment occupés, et qui fournit tous les ans de 25 à 30,000 fusils, et à quelque distance nord de cette ville, se trouve la grande usine de Votka, où l'on fabrique des ancres, des machines et des ustensiles en fer pour l'artillerie, etc. Il existe plusieurs autres foyers d'industrie moins importans sur lesquels M. Schnitzler donne des détails fort curieux ; notre cadre ne nous permet pas de les mentionner.

Mais de tous les gouvernemens de la Russie, celui qui présente les résultats les plus étonnans, et qui contrarie le plus les opinions reçues, c'est le *Pays des cosaques du Don*. La principale occupation des habitans de ce pays n'est pas, comme on le dit généralement, l'éducation des bestiaux ; on les voit tour à tour se livrer aux travaux les plus divers, car la division du travail, si recommandée par les économistes, n'est pas encore ici mise en pratique. Il est peu de familles, à 50 ou 60 verstes du Don, qui ne cultivent quelques champs dans les steppes. Toutes les espèces de céréales y viennent également, et la

récolte moyenne peut s'élever à 2,000,000 de tchetvertes. La culture de la vigne augmente tous les ans; depuis son introduction par Pierre-le-Grand, l'importance de cette culture a presque décuplé. On y recueille 15 espèces différentes de raisins. Les agronomes russes prétendent que les vins du Don ont une grande analogie avec ceux de la Champagne et de la Bourgogne ; quoi qu'il en soit, la vigne est l'objet d'une grande exploitation. Le vin le plus faible, qui est rouge, s'expédie en barriques au mois d'octobre ; Moscou en reçoit annuellement 70,000 vedros Karkhof 30,000, Koursk, Kalouga, Voronèje, Toula et Saratof, ensemble plus de 30,000 vedros ; ce qui reste est converti en eau-de-vie ou mis en bouteilles après avoir été collé ; ces bouteilles sont ensuite expédiées par milliers à Saint-Pétersbourg et à Tiflis. On évalue l'exportation des vins du Don à 2,000,000 de roubles, et la quantité produite à 3,200,000 litres. Après l'agriculture, les Cosaques tirent leur principale subsistance de la pêche. En 1832 elle a donné pour produit 1,033,935 pouds de poisson, dont la moitié a été exportée (le pouds équivaut à 16 kilogrammes 1/4). L'éducation des bestiaux est aussi pour les Cosaques une grande source de richesses. En 1832, on y comptait 2,110,000 brebis qui ont donné 217,000 pouds de laine, 840,800 bêtes à cornes et 257,000 chevaux. Ces chiffres, quelque considérables qu'ils soient, ne doivent pas paraître exagérés, car il n'est pas de Cosaque qui ne possède au moins de 3 à 5 chevaux, 2 ou 3 vaches et une vingtaine de brebis. A la même époque, les Kalmouks, qui dans ce district ne sont qu'au nombre de 16,000, possédaient 1,365 chameaux, 33,700 chevaux, 55,000 bêtes à cornes et 28,500 brebis. Le Cosaque pourvoit lui-même à ses divers besoins, mais il n'exerce aucune profession spéciale. Il est chasseur, cultivateur, marin ; il prépare le caviar, la colle de poisson, le vin, il distille l'eau-de-vie et confectionne cette excellente liqueur appelée *vinomarozka* ou vin glacé, mais il n'est ni industriel ni manufacturier. Quant au commerce, il se fait principalement aux *foires* d'*Ouroupinskaïa*, *Mikhaïlofskaïa*, *Krivorojskaïa*, *Novotcherkask et Nijni-Tchirsk.* En 1832, la valeur des marchandises apportées sur ces divers points s'est élevée à 13,886,000 roubles.

Quelque incomplet que soit ce tableau, il suffit pour démontrer que le progrès industriel se répand chaque jour dans les possessions du czar, et que la Russie n'a pas seulement emprunté à l'Europe occidentale la superficie de sa civilisation.

Littérature.

MILTON,

SES ŒUVRES, SA VIE ET SES OPINIONS (1).

Vers la fin du règne de Charles II, au moment où le catholicisme relevait la tête et attendait tout du duc d'York; au moment où les ambitieux et les théologiens pardonnaient au roi ses débauches et fixaient leurs regards sur le pouvoir et la fortune que Jacques II leur promettait; un pauvre vieillard habitait une petite maison voisine de Westminster. Ce vieillard était aveugle; il était proscrit. Il avait publié beaucoup d'ouvrages et pris part aux mouvemens politiques de l'Angleterre; il se nommait Jean Milton. Sa réputation littéraire n'était pas grande; et son nom était flétri par ses adversaires politiques. Quelques hommes distingués avaient deviné

(1) Note du Tr. Nous avons emprunté à un recueil, peu connu en France, mais auquel ont contribué la plupart des savans anglais de notre époque, le curieux article dont nous offrons la traduction à nos lecteurs. Il abonde en détails caractéristiques qui éclairent la vie et les opinions, souvent controversées, du grand poète britannique. Cet article a un mérite spécial d'à-propos, dans un moment où l'orateur le plus éloquent, le grand coloriste du style, l'homme qui a trouvé tant d'imitateurs et pas un rival, M. de Châteaubriand, consacre les loisirs de sa retraite à faire passer dans notre langue rebelle les beautés du *Paradis Perdu*.

son génie; mais la majorité de ses contemporains l'oubliait; on ne se souvenait de lui que pour l'exécrer.

Voici comment l'un d'eux parlait de lui dans un ouvrage didactique; l'auteur du *Paradis Perdu*, le créateur de la grande épopée protestante, le seul rival du Dante, le seul homme qui ait opposé un chef-d'œuvre calviniste à la grande épopée catholique, à la *Divine Comédie*, était apprécié par un savant de la manière suivante : « Jean Milton (dit Wistanley, dans ses *Vies des Poètes Anglais*) aurait pu se placer au nombre de nos poètes les plus distingués, comme le prouvent deux poèmes héroïques et une tragédie qu'il a écrits : mais sa réputation s'est évanouie comme la flamme d'une lumière qui s'éteint. Le nom de Milton laissera toujours une mauvaise odeur après lui. Ce traître notoire, cet impie, ce monstre a concouru à la mort du bienheureux martyr Charles Ier. »

Voilà ce que l'on pensait de Milton, lorsque le duc d'York, qui devait être un jour Jacques II, voulut rendre visite au vieux poète indigent et aveugle. C'était là une fantaisie de tyran, le caprice d'une ame mauvaise. Le duc d'York trouva Milton seul et abandonné; il s'assit près du poète dans sa pauvre chambre délabrée : il causa quelque tems avec le vieil aveugle; il ne réfléchit pas que cette visite d'un prince et d'un adversaire politique était une injure inutile et sanglante faite au partisan de Cromwell, au puritain tombé dans la misère. Il blessait au cœur et sans remords l'ami de la république, dont toutes les espérances étaient trompées. Milton, instruit par la longue expérience du malheur, le reçut avec simplicité, politesse et dignité. Mais cette conversation avec l'homme de génie ne toucha point l'ame barbare du duc d'York. Le lendemain, se trouvant à la cour, il dit au roi son frère :

« Eh quoi ! vous laissez vivre ce vieux scélérat de Milton ?

— Il est assez puni (répondit Charles II, homme indolent et voluptueux chez lequel toute sensibilité n'était pas émoussée), il est pauvre, vieux et aveugle. »

Il fallut bien du tems pour que Milton remontât jusqu'au rang que son génie devait lui assigner. En 1687, l'éditeur d'un recueil de vers imprimait encore les paroles suivantes : « Milton, poète qui ne manque pas de talent, mais qui est bien au-dessous de nos écrivains de second ordre. » Samuel Johnson n'a rien oublié pour rabaisser sa gloire.

Certains esprits d'élite avaient pressenti la gloire de Milton, même pendant sa vie. Leur vénération pour ce génie méconnu est un titre de gloire que la postérité ratifie. Plusieurs Italiens lui envoyèrent leurs ouvrages, accompagnés de pièces de vers en son honneur. Henri Wootton, homme de goût, l'avait distingué parmi tous les écrivains contemporains ; mais le peuple, la masse du public n'avait su, quoi qu'ait pu dire à ce sujet le *Quarterly Review*, l'apprécier ni comme prosateur ni comme poète. En sa qualité de journal tory, le *Quarterly* se croit obligé de détruire ou d'effacer l'intérêt qui s'attache à ce grand nom. On lui préférait Cowley, sous le protectorat de Cromwell, et Rochester, sous Charles II. Le bourreau se chargeait de faire la collection de ses ouvrages en prose pour les livrer aux flammes. Enfin, le premier critique qui rendit justice, mais une justice incomplète, au génie de Milton, ce fut Addison, plus de soixante ans après sa mort. Honneur à ce grand homme dont la vieillesse pauvre fut si majestueuse ! honneur à ces hautes et nobles intelligences dont les noms méritent d'être cités et conservés, et qui rendirent visite et hommage au vieil-

lard aveugle, dans sa retraite de Bunhill! André Marvell, Cyriac Skinner, lord Anglesey, Marchemont Needham; voilà leurs noms. Honneur encore à sir John Denham, poète assez distingué et membre de la chambre des communes! Ce fut lui qui entra dans la salle du Parlement, tenant à la main les épreuves du premier chant de Milton, et s'écriant: « Voici un fragment du plus noble poème qui ait été jamais écrit dans aucune langue. »

On lit encore dans la Biographie de Toland que ses funérailles ne furent pas abandonnées par ses anciens amis, c'est-à-dire par les hommes de cœur dont nous venons de donner la liste; mais quelle distance entre ces marques d'estime dont un homme ordinaire n'est pas privé, et ce que Milton a fait pour son pays! quelle différence entre sa gloire et la solitude de sa vieillesse, et la pauvreté de toute sa vie, et la simplicité de son convoi! Toujours, autour de l'homme de talent et de l'homme célèbre, il se forme un groupe, composé de personnes dont les unes l'apprécient entièrement, et dont les autres l'apprécient à moitié. Ces juges favorables anticipent le jugement de l'avenir; ils consolent le talent de l'iniquité universelle dont il est presque toujours victime, et de l'oubli profond où les contemporains ne manquent presque jamais de le laisser.

Veut-on une preuve frappante de cet oubli? que l'on relise le document qui contient le traité passé entre le poète et le libraire Symons, pour la vente du *Paradis Perdu*. Comparez avec les gains du poète et l'évaluation pécuniaire de ce bel ouvrage, les gains que se procuraient alors le moindre diplomate, le plus petit envoyé auprès de la cour de Russie et de Suède, le plus obscur des courtisans.

Traité passé entre M. Milton et M. Symons, en date du 27 avril 1667.

« Ledit Jean Milton, gentilhomme, en considération de cinq livres sterl. qui lui seront payées aujourd'hui par ledit Symons, imprimeur, et de plusieurs autres avantages qui seront relatés dans le présent traité, a donné, concédé et abandonné; et par les présentes donne, concède et abandonne audit Samuel Symons, à ses héritiers et ayant-cause, le livre, la copie ou le manuscrit du poème intitulé : *Le Paradis Perdu*, ou quel que soit le titre sous lequel ce poème sera connu et distingué, ainsi que le plein bénéfice, le profit et l'avantage qui en résultent ou qui en pourront résulter. Ledit Milton, pour lui, ses héritiers ou ses ayant-cause, convient d'abandonner audit Symons, à ses héritiers et à ses ayant-cause, la jouissance définitive de ces profits, et la propriété de toutes les éditions que l'on pourrait en faire, sans que jamais aucun héritier ou ayant-cause dudit Milton puisse exercer de répétition contre ledit Symons. Il est également convenu que jamais ledit Milton ne consentira à ce que tout, ou partie de ce poème, soit imprimé et publié à son détriment et sans son consentement; en considération de quoi les cinq autres livres sterl. seront remises entre les mains dudit Milton par ledit Symons, en bonne monnaie anglaise, lorsque treize cents exemplaires dudit ouvrage imprimé auront été vendus et débités au public; et à la fin de la troisième édition de treize cents exemplaires, cinq autres livres sterl. seront encore comptées. Les trois susdites premières éditions ne dépasseront pas quinze cents exemplaires, et ledit Symons sera prêt à jurer, devant qui de droit, qu'il n'a pas fait tirer un plus grand nombre desdits exemplaires; en foi de quoi les parties contractantes ont apposé leur sceau à ce papier, le jour et l'an susmentionnés.

Signé JEAN MILTON; JEAN FISHER,
ROBERT GREENE, témoins. »

Voilà, dans toute sa nudité officielle, le triste document qui servira de réponse à ceux qui regardent le génie comme toujours assez payé, et comme exagérées les plaintes amères et justes de ses défenseurs. Les poètes licencieux de la cour de Charles II, les soutiens politiques du despotisme de Cromwel étaient plus riches que Milton. Oui, le mérite est lent à obtenir son rang, à conquérir sa place. Plus il est élevé, moins on peut mesurer exactement sa portée et le soumettre à une évaluation mathématique. Pope, sous la reine Anne, rabaissait encore le génie de Shakspeare et de Milton, non qu'il fût jaloux : son époque assignait à cet homme d'esprit une position assez belle pour qu'un tel sentiment lui fût étranger; mais il se conformait à l'opinion générale; il obéissait au jugement du public.

« Je trouve, dit Pope, que le style de Milton, dans le *Paradis Perdu*, n'est pas anglais, mais exotique. Il est fort heureux que l'auteur de cette épopée ait eu à traiter un sujet si peu commun ; jamais on ne se serait prêté à cette emphase affectée, si le poète se fût occupé de sujets ordinaires. » Ni le rhythme neuf, souple, immense, ni la majestueuse grandeur de Milton n'étaient reconnus par Pope; pendant tout le cours du dix-huitième siècle, ce grand homme trouvait quelques approbateurs, peu d'enthousiastes et très-peu de lecteurs.

La révolution française semble avoir contribué à le faire comprendre. C'est depuis 1789 que Milton et Dante ont conquis leur rang poétique. Le feu des guerres civiles avait trempé le génie de ces deux poètes ; ils avaient trouvé, dans les passions qui les entouraient, le type de l'enfer, de ses terreurs et de ses fureurs. Milton est plus pittoresque; Dante est plastique. L'un varie ses couleurs, l'autre crée des statues. Si Milton s'égare quelquefois

dans le vague et l'obscurité, Dante, par la précision des contours qu'il accuse d'une manière dure et violente, tombe quelquefois dans l'exagération. Milton ouvre à la pensée un espace illimité; Dante est souvent plus puissant et plus caractéristique. Milton était comme Dante, homme d'état, amant et poète; tous deux avaient été malheureux dans la carrière politique et dans leurs amours. Dante était exilé et manquait de pain; Milton survivait à son parti; il était privé de la vue, et n'avait plus de famille; tous ses amis avaient teint l'échafaud de leur sang, gémissaient dans les cachots ou mendiaient leur subsistance à l'étranger. Il était en butte à la haine d'une cour dépravée et d'un peuple inconstant; on le montrait au doigt, et des poètes dont le talent ne s'élevait pas au-dessus de la médiocrité, dont la moralité était encore inférieure à leur talent, accaparaient les faveurs de la cour et de la fortune.

Autour de la majestueuse muse de Milton, chaste, pure et céleste, une foule de satires obscènes et de bacchantes échevelées se livraient à leurs orgies immondes, et leurs chants licencieux étouffaient cette voix si pure que l'avenir seul devait écouter. La muse replia ses ailes, se concentra en elle-même, et l'harmonie de ses chants ne fut que plus sublime, plus douce et plus céleste. Elle créa, pour se consoler, tout un royaume de féerie. Que de couleurs éclatantes! que de voluptés chastes! quel luxe de beauté, de richesse et de splendeur! Dante, au contraire, puisa dans son exil et dans sa misère une amertume profonde qui se répand sur toute son œuvre. L'âpreté de ses vers, de ses images, de ses réflexions, semble émanée de la lutte d'un homme inflexible que l'adversité irrite sans le dompter. Ce n'est pas de la mélancolie, c'est une profonde douleur qui jette une teinte livide sur les joies du paradis et sur le

trône de Dieu même. L'austérité de Milton est adoucie par une contemplation divine; celle de Dante est mêlée de fureur et de misantropie. La physionomie de ces deux grands poètes est en rapport avec leur génie. Voyez Milton : tout dans ses traits est calme, grandiose et parfaitement d'accord. Les longues boucles de ses cheveux ondoyans accompagnent une tête qui dans la jeunesse ressemble à celle d'un ange, et dans la vieillesse à celle d'un apôtre. Aucune contraction pénible n'altère la régularité de ses traits; son large front n'a pas de rides, même dans le dernier âge; ses lèvres, délicatement dessinées, expriment le calme d'une méditation mystique; ses yeux sont fermés, et il semble jouir intérieurement du monde idéal qui se déroule en lui. Jetez les yeux sur Dante : quel contraste! ce front plissé, ce sourcil dédaigneux, cet œil cave, cette courbe d'un nez qui se replie sur lui-même comme le bec du vautour, ces joues creusées profondément par des rides qui ressemblent à des sillons, ces lèvres serrées dont on n'aperçoit pas les bords, et surtout l'obliquité des lignes tracées par les narines, exhaussées vers les yeux, et par les coins de la bouche qui s'abaissent vers le menton : tous ces signes caractéristiques appartiennent bien à l'homme dont l'orgueil allait jusqu'à la rage, dont tous les sentimens étaient extrêmes, et qui semble n'avoir jamais connu ni exprimé que des pensées terribles et des sensations violentes. Comment s'étonner que l'un de ces poètes se soit plu dans les tableaux de désespoir, de torture physique et morale et d'éternelle douleur, dont la *Divine Comédie* est pleine; et que Milton, au contraire, ait revêtu son archange tombé d'une grandeur et d'une élévation d'ame qui intéresse involontairement le lecteur à cette figure si

grandiose? L'imagination de l'un avait pour patrie l'Éden : celle de l'autre, l'enfer.

Le dithyrambe lyrique, la fécondité des nuances, la merveilleuse féerie des points de vue lointains, l'audace d'un regard qui plonge dans le monde invisible, et nous associe par une magique création à ses mystères inconnus, assurent d'une part la supériorité de Milton sur Dante, qui l'emporte à son tour par l'énergie de la satire, la puissance gigantesque de ses acteurs, la beauté terrible des groupes qu'il dessine, et l'originalité du triple monde qu'il déroule.

Aussi Dante, malgré son obscurité antique, a-t-il été traduit dans toutes les langues et dans presque toutes avec succès. De chant en chant, il est facile de tracer le plan topographique des trois royaumes. Rien de vague, rien qui soit à demi éclairé. Voici des images palpables, des sons que l'oreille saisit avec épouvante ou avec délices. En vain le traducteur est inhabile, gauche, ignorant de la poésie et même de la langue italienne : le trait original est trop puissant pour ne pas reparaître même dans une mauvaise copie. Chez Milton, au contraire, c'est la délicatesse, la transparence, la variété des teintes, qui forcent le lecteur de croire à l'invraisemblable, et de voir l'invisible; qui lui font illusion; qui le transportent dans les sphères lointaines; qui le placent tour à tour devant le trône de Dieu, et devant le trône brûlant occupé par l'Archange tombé. Chez le Dante, les passions politiques dominent; chez Milton, c'est la croyance biblique, ce sont les passions religieuses : passions si complétement effacées aujourd'hui que je ne sais si l'écrivain le plus éloquent parviendrait à faire vibrer parmi nous cette corde autrefois si puissante.

Nous sommes loin de l'époque où Milton pouvait être compris et traduit. Le Satan qui nous intéresse en dépit de nous-mêmes, ce représentant de l'intelligence titanique, ce symbole de l'énergie de la pensée dans ce qu'elle a de plus audacieux et de plus impie, s'accordait bien avec une époque où l'orgueil républicain et l'orgueil du fanatisme se donnaient la main. Toutes les passions contemporaines viennent se mêler au tissu de l'œuvre. La femme, regardée comme cause première des malheurs du genre humain, occupe dans le *Paradis Perdu* une place tout-à-fait inférieure. Chez le Dante, Béatrice ou la femme est le type de la pureté céleste. A peine Milton a-t-il consacré quelques brillantes descriptions à l'innocence d'Ève, à sa grâce et à sa pudeur ingénue ; il la traite durement et sans façon, même sans pitié. Lorsque l'ange cause avec le père du genre humain, Ève se contente d'écouter, comme si la capacité intellectuelle lui manquait.

« Quant à Ève (dit le poète), le seul plaisir qu'elle se réservât était celui d'écouter. »

Les amis de Cromwell ne s'étonnaient pas de cette dépendance de la femme. Ils approuvaient ce retour aux mœurs de l'Ancien Testament, mœurs qui consacraient l'esclavage du sexe faible. Ils protestaient ainsi contre la galanterie des cavaliers, contre l'hommage rendu par eux aux femmes et à l'amour.

Deux siècles ne se sont pas écoulés, et tout cela est une énigme pour nous, tant nous sommes éloignés de ces données et de ces mœurs. Il nous faudrait bien des efforts pour nous associer à la tyrannie biblique et patriarcale que Milton avait greffées sur ses théories républicaines. Lecteur moderne, vous intéresserez-vous aux dissertations théologiques de l'ange, aux explications mys-

tiques qu'il prodigue, et à cette éloquence bizarre qu'il emprunte aux prédicateurs à la mode? En Angleterre même, ces passages du *Paradis Perdu* ont cessé de trouver, je ne dis pas des admirateurs, mais des lecteurs.

La trace de l'époque est encore flagrante dans le ton violent, démagogique, insultant, que le même poète attribue à ses anges du ciel; anges qui parlent comme des tribuns du peuple, et qui ne ménagent pas les outrages à leurs ennemis. Voilà des taches qui, malgré le noble génie de l'auteur, nous blessent et nous révoltent aujourd'hui : elles disparaissaient, en partie du moins, aux yeux des contemporains. Plongés dans les subtilités théologiques, ils ne s'étonnaient pas de voir le Paradis représenté sous des couleurs terrestres, et toutes les joies voluptueuses prodiguées aux élus de l'Éternel. Sous ce rapport Dante a vaincu Milton. Le poète italien n'emploie que trois élémens pour décrire le ciel et les plaisirs des bienheureux : la musique, la lumière et le mouvement. Ce tableau est d'une extrême simplicité et d'un puissant effet. Une grandeur mystique domine toute cette création; vous planez, vous nagez au milieu de ces étoiles qui changent de forme, de ces lumières harmonieuses, de ces mélodies lumineuses; rien de grossier n'apparaît. Aucun souvenir des jouissances sensuelles et violentes que la terre nous offre, et dont l'enivrement nous perd. Pour le poète méridional, la joie céleste est dépouillée de tout vestige mondain. Pour le poète septentrional, les voluptés terrestres vivent dans le ciel. Il y a là du nectar qui pétille, des beautés ravissantes et de suaves odeurs. Les plus belles plantes de la terre, l'or et les diamans qu'elle recèle dans ses entrailles, Milton les a prodigués pour embellir son Paradis.

Le *Paradis Perdu* représente donc des opinions, un

siècle, des habitudes sans rapport avec les nôtres; rien n'est plus singulier pour un chrétien élevé à l'école de la civilisation moderne, que de lire dans ce beau poème le passage où, fidèle aux dogmes les plus rigides du puritanisme calviniste, Milton reproche à Dieu d'avoir créé la femme!

« Ah! s'écrie naïvement le poète, pourquoi le Tout-Puissant ne s'est-il pas contenté de créer l'homme? pourquoi, après avoir peuplé le ciel d'anges masculins, s'est-il avisé de cette nouveauté terrestre? O femme! agréable défaut de la nature, vice aimable, vous avez rempli la terre de maux! »

Le préjugé de Milton contre les femmes, préjugé trop justifié d'ailleurs par le mauvais caractère de celle qu'il avait épousée, se révèle d'une manière bien piquante dans un passage de son *Histoire d'Angleterre*. Il trouve mauvais qu'on ait attribué à Boadicée l'honneur d'avoir guidé les troupes confédérées des citoyens bretons contre les Romains leurs oppresseurs. « Voyez quelle fable ridicule, dit-il, les historiens nous ont léguée! Ils nous racontent comment Boadicée et sa fille furent traités par les guerriers vainqueurs, choses qu'il faudrait mieux taire et voiler que de les découvrir. Ils prétendent que la mère et la fille montèrent sur un char, parcoururent les villages, et excitèrent leurs compatriotes à la révolte, comme si dans ce tems-là les hommes eussent été des femmes, et les femmes des hommes! »

Ainsi Milton ne peut souffrir la pensée d'une femme héroïne: il semble craindre la dégradation de son propre sexe. L'acte de courage attribué à Boadicée lui paraît un mensonge historique, un conte absurde. Il est conséquent à cette doctrine lorsque, dans son admirable *Aréopagitique*, il prêche la polygamie, dont il trouve

le type primitif dans la Bible, son modèle éternel. Essayait-on de le combattre sous ce rapport, il avait des argumens tout prêts. Si on lui disait que le christianisme rejetait le culte des voluptés sensuelles et que la pluralité des femmes tendait à dégrader ce sexe, il répondait à cette double objection : d'une part, que ses motifs étaient purs et qu'il n'avait jamais voulu favoriser les penchans voluptueux; de l'autre, que la femme était en effet un être inférieur, et qu'il ne faisait que lui assigner le rang qui lui convenait. Dans ses combats polémiques avec l'érudit Saumaise, la plus grande injure qu'il put adresser à cet adversaire c'était de lui dire : « Vous n'avez pas le droit de parler ni de raisonner avec des hommes; dans votre ménage vous êtes l'esclave de votre femme! » Il reproduit cette accusation avec une obstination et une amertume vraiment plaisantes.

Le système théologique, politique et moral de Milton formait un ensemble très-bien lié dans toutes ses parties, système qui domine à la fois ses pamphlets, ses odes, son grand poème et ses essais dramatiques; système né du calvinisme, et qui, bien qu'il se trouve en dissonnance complète avec les résultats et les progrès de notre époque, renferme les germes de la liberté de la presse et de la tolérance actuelle. Sans s'astreindre à aucune forme publique de culte, sans se rattacher à aucune communion spéciale; ramenant la religion à la croyance libre et à la volonté de chacun, Milton faisait régner l'individualisme qui nous dévore aujourd'hui. Très-dévot, mais à sa manière; rejetant l'observation du dimanche, et ne se soumettant à aucun rite spécial, il détruisait sans le vouloir toute espèce de lien religieux. Sa république idéale, fondée sur le libre arbitre de chacun, était, il faut le dire, aussi impraticable que la république

de Platon. Mais dans cette utopie que de nobles germes étaient cachés! Milton ne fondait pas sa république sur la salutaire sévérité des lois, mais sur la sévère rectitude et la moralité profonde de chaque individu, bases fragiles, hélas! et que les passions ne tarderaient pas à renverser. Quant aux rapports des deux sexes, la conscience individuelle devait seule les régler; ainsi il abolissait le mariage. Le principe religieux, pénétrant dans toutes les familles, réglant tous les mouvemens, traçant à chaque citoyen la route qu'il avait à suivre, devait tenir lieu à la société de roi, de magistrats et d'armée. Milton blâmait les cérémonies publiques et extérieures qui, selon lui, donnaient un caractère grossier, sensuel, servile et terrestre à la piété émanée de l'ame. Il ne voulait ni temples, ni lieux de réunion, ni heures fixes pour l'assemblée des fidèles, ni prières publiques. L'opinion manifestée par une secte éphémère née dans ces dernières années (1) avait été depuis long-tems professée par Milton. Il pensait comme elle que l'union des ames constitue seule le mariage, et que l'adultère existe dès que l'on essaie d'unir matériellement ceux dont les ames ne sont point sympathiques.

Tel est le christianisme singulier que Milton a créé pour son usage. Non seulement il se retrouve dans les admirables morceaux d'éloquence que les érudits et les littérateurs connaissent seuls aujourd'hui, et qui, sous les titres de *Pamphlets, Traités et Discours*, composent une grande partie des œuvres de l'auteur et doivent concourir à sa gloire; mais le *Paradis Perdu* est l'idéalisation poétique de ce système grandiose et chimérique. Aussi lit-on des fragmens de ce poème, mais non le poème tout entier : et

(1) Les Saint-Simoniens.

quant aux nations étrangères, jamais elles ne pourront l'adopter comme elles ont adopté les fictions du Tasse et celles de l'Arioste. A moins de s'associer aux axiomes puritains, et de comprendre les mœurs de l'époque; à moins de trouver dans les utopies miltoniennes une excuse pour tous les étranges principes qui respirent au sein de cette sublime poésie, qui l'animent et l'échauffent, on est saisi d'étonnement à toutes les pages. On ne peut s'empêcher d'accuser de tems à autre cette théologie verbeuse, ces subtilités éternelles, cet orgueil divinisé dans la personne de Satan, ces peintures dont l'éclat passionné convient peu aux habitans du séjour céleste, enfin cette servitude de la femme que Milton ne manque jamais d'inculquer. Mais ce qui, pour les Anglais, constitue l'immortalité de Milton, c'est le type créé par ce grand homme; un style à part, modelé sur le latin et l'italien, et dont aucun idiome étranger ne reproduira jamais la grâce, la divine morbidesse et l'énergie enchanteresse.

Milton, comme Shakspeare, a été pour les étrangers l'objet de plus d'une critique injuste, et de plus d'une admiration ignorante. Les traducteurs qui ont si cruellement mutilé les plus beaux génies, Cervantes, par exemple, et Shakspeare, n'ont pas épargné l'auteur du *Paradis Perdu*. Ce vieux *maître d'école* qui, selon l'expression de Walter, *avait fait un poème fort long et fort ennuyeux,* fut d'abord jugé avec une excessive sévérité par les critiques de tous les pays. Voltaire se moqua de lui; un détestable traducteur français s'empara du chef-d'œuvre; et dans les imitations nombreuses qu'il inspira, trouver une seule trace du génie original serait impossible. Delille vint ensuite: roi, pendant sa vie, du Parnasse français, et condamné après sa mort à une obscurité cruelle; on admira pendant quelques années cette co-

pie infidèle; aujourd'hui on a totalement cessé de la lire, de la consulter, même de la citer. Entre Milton et Delille, aucune sympathie intellectuelle. Spirituel, brillant, amusant, ingénieux, sans profondeur et sans force, doué d'une facilité et d'une fertilité merveilleuses, Delille employait un langage excellent pour la conversation, pour la prose et pour le discours soutenu, mais auquel toutes les nations d'Europe se sont accordées à refuser les qualités poétiques.

J'entends par langage poétique un idiome qui offre à l'épopée ou au genre lyrique des couleurs et des traits que la prose n'admet pas, et dont le cachet spécial soit ou la majesté, ou la grâce, ou l'énergie; c'est l'inversion; c'est la faculté de former les mots composés; c'est l'emploi de certains termes et de certaines locutions plus nobles ou plus élevées, plus élégantes ou plus gracieuses. Ainsi se compose un idiome choisi, une langue divine, destinée à reproduire les émotions de l'ame, ou à faire briller aux yeux de l'esprit les tableaux de la nature. Cette ligne de démarcation entre le langage du poète et le langage du prosateur existe dans le grec ancien d'une manière un peu plus faible; dans le latin; dans l'italien, par l'emploi des diminutifs et des ellipses; dans l'allemand, par l'extrême facilité d'imiter toutes les syntaxes étrangères; dans l'espagnol, de la manière la plus prononcée; et enfin dans l'anglais. Milton veut-il chanter l'homme et sa chute; sa faute primitive et la vengeance céleste; il ne commence pas son récit à la manière du chroniqueur: « Je vais dire comment la première désobéissance de l'homme a causé son malheur. » Il profite des ressources que lui offre l'instrument dont il se sert, il le monte au ton épique et grandiose; la même pensée simple prend un caractère de majesté; il profite de l'inversion pour pré-

senter l'homme et sa chute originelle comme le sujet de ses chants : « De l'homme, dit-il, la désobéissance première, et le fruit qui causa sa mort... » Et il rejette au sixième vers : *je chante*.

Of man's first desobedience, and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal taste
Brought death into the world, and all our woe,
With loss of Eden, till one greater Man
Restore us, and regain the blissfull seat,
Sing.....

Ce n'est plus l'historien ou le théologien qui parle, c'est le prophète, c'est l'inspiré : la suppression des articles dans cette première phrase du *Paradis Perdu* ajoute encore au caractère sublime et puissant de l'expression. Les Espagnols ont le même privilége; chez ces différens peuples la langue poétique a gardé ses lettres de noblesse : la France au contraire, si spirituelle, si philosophique, si ingénieuse, a fait de la poésie une bourgeoise; elle lui a enlevé la plupart des droits que les nations étrangères se sont plu à lui laisser. Quelques-uns des plus beaux poèmes dont la France s'honore ne sont absolument que de la prose scandée et rimée; et rien ne prouve mieux la justesse de notre assertion que le conseil donné par Voltaire aux poètes de son pays : « Lisez vos vers comme de la prose, vous serez sûrs de juger plus sévèrement l'emphase ou l'affectation dont ils peuvent être entachés. » Le mérite de la poésie française, selon Voltaire, consiste donc, non à s'éloigner de la prose, mais à s'en rapprocher; c'est tout le contraire pour l'italien, l'espagnol ou l'anglais.

Un poète espagnol veut-il reproduire dans un seul vers et de la manière la plus laconique l'attitude bizarre, la tige droite, le feuillage horizontal du cèdre; il n'a pas besoin d'une longue description : il emploie une des li-

cences de son idiome poétique, et supprimant la conjonction qui devrait réunir grammaticalement les adjectifs, il dit :

Sobre derechos cedros estendidos;
Sur les droits cèdres étendus;

offrant ainsi une image complète qui n'appartient qu'à la poésie et dont la beauté est frappante. Un amant qui déplore l'absence de sa maîtresse s'écrie :

Do esta su blanca mano delicada?
Où est sa blanche main délicate?

ce qui serait barbare en français, et ce qui dans l'original espagnol présente à la fois et réunis les caractères de délicatesse et de blancheur que le poète a l'intention de faire valoir. Il serait facile de donner une multitude d'autres exemples qui prouveraient ce que nous avons avancé plus haut.

La langue française dont se servait Delille était donc de tous les idiomes connus celui qui répugnait le plus à la reproduction qu'on lui demandait, à la copie de ces images sublimes, de ces phrases hardiment construites, de ces inversions téméraires, de ces métaphores épiques qui abondent dans *le Paradis Perdu.* Le génie agréable mais étroit de l'abbé Delille aurait dû reculer devant une pareille tâche, qui effraierait le plus grand génie. On ne peut disconvenir cependant que le poème de l'abbé Delille ne soit très-bien versifié : mais ce n'est plus le poème de Milton. Ainsi quand le poète anglais représente la belle Ève, sans aucun voile, offrant à son mari les fruits de l'Eden :

..... Meanwhile, at table Eve minister'd, naked.

L'abbé Delille intercale les vers suivans qui nous semblent burlesques :

Eve, chastement nue,
Satisfaisait ensemble et le goût et la vue.

Périphrases, circonlocutions, allusions classiques remplacées par des citations pédantesques, ornemens inutiles, fleurs de rhétorique contrastant avec le caractère biblique de l'ouvrage, transformation de l'énergie miltonienne, si concentrée, si puissante et qui devient, sous la main de l'abbé, flasque, molle et sans couleur : tout ces défauts se trouvent à chaque page du poème français. Je ne lui pardonne pas surtout d'avoir prêté aux amours virginales d'Adam et d'Ève la couleur du dix-huitième siècle, de les avoir présentés comme un marquis et une marquise dans les boudoirs de la régence; d'avoir effacé la plupart des traits chastes et décens que le poète anglais prodigue, et d'avoir fait dire à Satan qui parle avec envie de la beauté d'Adam :

Et sa femme est charmante,

trait qui serait excellent dans la bouche de Molière et d'un chevalier de Dancourt.

Dans ces derniers tems, un critique distingué et l'un des hommes les plus éminens de France s'est beaucoup occupé de Milton : M. Villemain lui a rendu justice. Son analyse du *Paradis Perdu* est excellente; mais nous croyons qu'il l'a jugé trop sévèrement comme homme politique, comme homme religieux, comme poète lyrique. Le noble défenseur de toutes les libertés anglaises a pu mettre quelque aigreur dans sa controverse, et lancer avec trop de violence contre ses ennemis l'anathème de son éloquente invective. Mais dans quel tems vivait-il? mais quelle terrible contagion de haine et de fureur s'était ré-

pandue autour de lui? Ce guerrier, jeté dans une mêlée sanglante, pouvait-il mesurer tous ses coups, et ne jamais enfreindre les lois de la politesse et de la courtoisie? Le mérite lyrique de Milton, ce premier de tous les poètes lyriques anglais, échappe aussi à M. Villemain. La poésie lyrique, accent musical des passions, est toujours en rapport avec la nationalité. En écrivant *l'Allegro* et le *Penseroso*, deux pièces délicieuses que tous les Anglais bien élevés savent par cœur, Milton a voulu dépeindre deux situations d'esprit opposées : ici, une douce quiétude, un contentement secret et profond qui reçoit de tous les bruits et de tous les aspects de la nature une sensation agréable : c'est *l'Allegro*; de l'autre, une mélancolie sombre qui sympathise avec tous les aspects tristes, avec tous les sons lugubres : c'est *le Penseroso*. Cherchez au contraire dans *l'Allegro* l'expression de la gaîté bruyante, de la joie folle, et dans *le Penseroso* celui d'une douce mélancolie : vous n'y trouverez rien qui justifie les titres que vous auriez mal interprétés. C'est ainsi que les nations ne s'entendent jamais, et que les plus éminens critiques sont exposés à de graves erreurs (1).

Cette contemplation douce et calme, si bien décrite dans l'*Allegro*, s'accorde avec tous les goûts de Milton.

(1) Note du Tr. M. Amédée Pichot, dans un morceau plein d'érudition et de goût qui fait partie de son *Perroquet de Walter Scott*, a donné, sur la jeunesse de Milton et sur sa vieillesse, des détails charmans, ingénieusement présentés et dont un cadre romanesque n'altère pas l'exactitude, Quelques-unes des assertions contenues dans notre article ne sont pas en harmonie complète avec les assertions de l'auteur français ; mais tous les personnages qui ont pris part comme Milton aux révolutions et aux troubles politiques ont été pour les critiques des textes de discussions interminables. Le *Quarterly* et l'*Edinburgh* sont encore divisés aujourd'hui d'opinion, quant au caractère personnel de Milton et à sa popularité contemporaine.

Je me souviens d'avoir visité la retraite où fut composé l'*Allegro*, retraite délicieuse que choisit Milton lui-même après son premier mariage. Le calme et la beauté du paysage me frappèrent singulièrement ; là se trouvent ces petits sentiers grisâtres, et ces arcades odorantes, et ces montagnes dont le front stérile semble porter les nuages pesans, et ces prairies si bien tenues, si propres, si luisantes à l'œil, émaillées de marguerites blanches, et ces minces filets d'eau, et ces larges rivières dont le poète fait une peinture détaillée et distincte. Au loin, on voyait s'élever des tours et des créneaux ruinés que de grands arbres entouraient de leurs golfes de verdure, et entre deux vieux chênes s'élevaient un petit toit rustique et la cheminée fumante du vieux Milton. Je reconnus avec étonnement que le plus beau passage de l'*Allegro* n'était qu'une reproduction de la nature, embellie, il est vrai, par l'imagination du poète. L'*Allegro* représente, non la splendeur dont le paysage italien étincelle, mais la fraîcheur délicieuse et mélancolique, sans être triste, de la nature champêtre en Angleterre. La résidence de Milton dans ce village, situé à trois milles d'Oxford, auprès de Forest-Hill, a laissé des traces dans le pays. La tradition villageoise, sans conserver le nom du poète, a conservé le souvenir de son passage. On me montra sa maison près de l'église. Elle est à moitié démolie, et les murs sont couverts de lierre auquel le chèvre-feuille se mêle en grimpant. Cet endroit est célèbre par la multitude des rossignols qui hantent les forêts voisines, et dont le chant se fait entendre presque toute la nuit.

Une des particularités de Milton ainsi que de Shakspeare, c'est qu'au lieu de s'en tenir au langage de leur époque, l'un et l'autre ont créé pour ainsi dire leur propre langue. Long-tems avant Johnson, Milton a fait passer

dans l'idiome anglais et dans la sphère poétique toutes les influences latines et italiennes que cet idiome pouvait recevoir et contenir. La période miltonienne se déroule en de vastes et nobles replis; jamais mélange aussi habile de la suavité italienne et de l'énergie saxonne ne s'est opéré sous aucune main. La jeunesse du grand homme s'était imbue des saveurs de l'Ausonie. L'expression de sa pensée puritaine ne fut qu'un emprunt à une civilisation étrangère, fille de la civilisation antique. Autour de lui, tout était hostile à la poésie; les pensées étaient barbares autant que le langage était dur; plus de drame, plus de poésie; l'imagination fuyait devant la réalité cruelle, devant la théologie scolastique. Bannie des colléges et des théâtres, la muse alla se réfugier chez ce pauvre grand homme, qui, puisant à des sources étrangères et antiques, lui donna le nouveau baptême de son génie. Peut-être ne formerait-on pas une hypothèse absurde si l'on affirmait que la cécité de Milton fut favorable au développement de ce talent admirable. Pour lui, le monde extérieur n'existait plus, et cette prison factice dans laquelle il vivait augmentait l'activité de son imagination. Pendant le sommeil, les illusions de cette magicienne acquièrent un degré d'intensité et de réalité presque miraculeux. Dans les ténèbres et le silence, elle prend aussi plus d'énergie et de développement. J'ai connu des artistes qui, après avoir gravé une image dans leur pensée afin de la reproduire plus tard, fermaient les yeux pour que ce souvenir devînt plus vif et plus distinct; aussi ne serions-nous pas éloignés de croire que l'infirmité de Milton, en concentrant les forces de sa pensée, en le rendant étranger aux scènes extérieures d'un tems orageux et mauvais, a été favorable au déploiement de ses facultés intellectuelles. Il nous le dit lui-même. « Je

suis tombé sur de mauvais jours et au milieu de langues mauvaises. Le danger et les ténèbres me servaient de ceinture. Jamais ne revenait pour moi, ni le midi, ni la douce soirée, ni le riant matin; jamais ma vue n'était rafraîchie par l'éclat du printems, égayée par la rose d'été, par l'aspect des troupeaux épars dans les plaines, ou par la divine figure de l'homme (1). Hélas, non! toujours des nuages, une éternelle nuit!...... et cependant mon cœur n'a pas faibli, l'espérance ne m'a pas quitté; toujours j'ai marché en avant; toujours courageux, toujours faisant face à l'orage. »

C'est une noble vie en effet que celle-là; Milton ne fut ni puritain, ni philosophe, ni cavalier; les opinions et le caractère de tous les partis lui fournirent, pour ainsi dire, le tribut multiple dont il composa son propre caractère. Il emprunta aux classes les plus élevées cette élégance noble et ornée, cet amour des arts, ce sentiment du beau que les sauvages acolytes de Cromwell ne connaissaient pas. Il fut sévère, chaste, résolu, indomptable, comme les plus honnêtes des puritains. Comme eux, il haïssait la tyrannie, mais il ne se contentait pas de déclamer, il organisait. Ses œuvres morales et politiques, aujourd'hui trop négligées, mêlées sans doute de projets chimériques, ont posé les bases de ce vaste et noble édifice constitutionnel qui sert d'asile aux peuples modernes battus par tant d'orages. Il est impossible de s'élever à une plus haute éloquence que Milton dans son *Aréopagétique* et dans sa *Défense du peuple anglais*. Avant lui, on ne se faisait aucune idée de ce style énergique,

(1) *Human face divine* (humaine face divine); exemple de cette accumulation d'adjectifs, licence poétique familière aux poètes espagnols comme nous l'avons montré plus haut, et que les poètes anglais se permettent fréquemment.

ferme, concentré, brillant, que Junius et Burke ont porté à leur dernière perfection et qui seul est applicable aux matières politiques.

Jamais les préjugés et les opinions qui régnaient autour de lui ne le dominèrent et ne le subjuguèrent. Tant que les presbytériens furent militans, il combattit sous leur bannière; quand il les vit triompher et prétendre à la tyrannie, il s'éloigna d'eux. Ces hommes, jadis ses amis, qui, après avoir revendiqué la liberté de la pensée, essayaient de la monopoliser à leur profit, devinrent ses ennemis. Au lieu de s'armer contre des erreurs de détail, Milton frappe toujours la racine même des abus, il cherche à tarir la source des erreurs populaires. Jamais sa massue ne tombe sur un parti déjà vaincu; il laisse la tourbe des écrivains vulgaires se charger de cette tache ignoble et frapper un ennemi à terre. Il est en avant de toutes les opinions; comme Bacon et Locke, il sert d'éclaireur à son siècle. Les axiomes qu'il émet et qu'il défend sont aux yeux de ses contemporains, ou des paradoxes insoutenables, ou des erreurs criminelles. Vous diriez un téméraire voyageur qui, le flambeau à la main, pénètre dans les grottes les plus profondes, au risque d'occasioner une explosion terrible qui doit l'emporter lui-même. La liberté de la presse, avec des lois restrictives et non préventives; la légitimité du divorce; la nécessité d'une éducation moins pédantesque et plus populaire; toutes ces thèses dont les écrivains modernes se sont emparés se retrouvent dans les œuvres de Milton. Dans la solitude de sa pensée, dans son mépris pour tous les préjugés contemporains, il attaque sans crainte les idoles puritaines et les superstitions royalistes. Le premier, il reconnaît le mensonge littéraire et politique de l'*Eikon basilike*, attribué à Charles I[er] par le docteur Gauden. Enfin, toute sa carrière est à la fois lumineuse

de poésie, énergique pour le combat, et féconde en résultats dont l'avenir a profité. Son style en prose est très-remarquable; les ornemens y abondent, mais sans jamais rester pour ainsi dire à la surface de la pensée; il constitue un tissu solide qui en augmente la force en lui prêtant de l'éclat : broderie d'or pur sur une étoffe durable. Burke semble chercher les fleurs de rhétorique, et souvent on est tenté de lui reprocher l'abus des images et les métaphores. Junius ne brille que par son extrême causticité, par la cruauté de son invective : c'est une épée qui étincelle. Milton et Bacon, deux prodiges d'intelligence, ont exprimé les pensées les plus profondes et les plus justes par des images palpables et éclatantes.

Dans ces derniers tems, on a fait beaucoup de recherches sur la vie de Milton, et des documens trouvés dans les archives du gouvernement n'ont fait qu'ajouter à la vénération que doit inspirer ce grand homme. Les ennemis de la cause que Milton a soutenue ont essayé de prouver, au moyen de ces documens, la dureté, l'avarice et même la bassesse de son caractère. Il faut réduire à leur juste valeur ces accusations intentées par l'esprit de parti.

Milton étudiait à l'université de Cambridge, lorsqu'il prêta à un M. Powel, gentilhomme qui demeurait dans les environs, une somme de cinq cents livres sterling, dont, pendant plusieurs années, il attendit en vain le solde. Sorti du collége, il se rendit chez Powel pour réclamer le paiement de sa créance; ce dernier avait une fille fort jolie, élevée selon les mœurs royalistes, et accoutumée, s'il faut en croire le vieux chroniqueur Aubrey, à une vie joyeuse et indépendante. Elle aimait la musique, le bal et la toilette. La visite de Milton, visite qui avait pour motif une réclamation pécuniaire, se termina par une noce; et le créancier du père devint l'é-

poux de miss Powel. Toutes les habitudes de la jeune fille concouraient à lui faire haïr la vie solitaire, triste, austère et pieuse, que Milton avait embrassée dès son plus jeune âge. Peu de tems après la signature du contrat, elle quitta son mari sous prétexte d'aller voir son père, et refusa obstinément de retourner chez Milton. Il y a une coïncidence étrange entre la conduite de mistriss Milton et celle de lady Byron, qui abandonna aussi son mari sous prétexte d'aller rendre visite à sa famille. En vain le poète réclama sa femme; elle repoussa toute offre de réconciliation jusqu'au moment où la défaite du parti royaliste entraîna la ruine de son père et de sa famille. La haute position que son mari avait conquise dans le parti républicain fit espérer à Mrs Milton qu'il pourrait protéger elle et les siens. Elle alla lui demander son appui qu'il fut loin de refuser : il reçut toute la famille dans sa maison. On ne peut s'empêcher de reconnaître de la générosité dans cette conduite de Milton, et de l'égoïsme dans celle de sa femme. Bientôt après, M. Powel mourut, sa veuve refusa d'assurer à son gendre la part qui lui revenait d'après les stipulations de la dot. De là un long procès dont toutes les pièces subsistent, et qui a exposé Milton à plus d'un reproche. Il n'était pas riche; il était depuis long-tems le créancier des Powel; il les avait recueillis sous son toit après avoir été abandonné par leur fille. Peut-on l'accuser d'avarice et de cupidité lorsqu'il réclame la part légale qui lui revient de l'héritage de Powel ?

Une lettre publiée pour la première fois en 1826, et adressée par Milton à lord Bradshaw, alors tout puissant, donne une nouvelle preuve de cette largeur d'ame que nous avons signalée. Il était alors secrétaire de la république pour les langues étrangères. L'affaiblissement de sa vue le menaçait de la perte de sa place. Voici en quels

termes il recommandait aux chefs du gouvernement son ami Marvell, qui avait autant d'instruction si ce n'est autant de génie que lui, et que tout autre à la place de Milton eût considéré comme un rival et un suppléant redoutable.

« Milord, je suppléerais à mon absence involontaire en vous écrivant de tems en tems quelques lignes, si je ne craignais de vous interrompre et de vous troubler dans les occupations importantes qui absorbent votre tems, et de faire ainsi tort à la chose publique : je le devrais, ne fût-ce que pour reconnaître les nombreuses obligations que je vous ai. Aujourd'hui, le but de ces lignes est de vous apprendre que demain un gentilhomme du nom de Marvell aura l'honneur de se présenter chez vous. Mes rapports avec lui, ainsi que sa réputation, me font penser que l'état peut l'employer avec beaucoup d'utilité. Il s'offre à vous, si l'on veut se servir de lui. Son père était ministre de Hull ; il a passé quatre années en France, en Italie, en Hollande et en Espagne ; et ce tems a été mis à profit par lui, car il est devenu maître des langues de ces quatre peuples. En outre, c'est un humaniste distingué et un homme de bonne compagnie : il sort de la maison de lord Fairfax, où il était chargé de donner à sa fille des leçons de langues. Si le conseil pense que j'aie besoin d'un aide pour remplir les devoirs de ma place (quoique je puisse encore y suffire, excepté pour assister aux conférences avec les ambassadeurs, ce que je ne puis faire dans ma situation actuelle), il serait difficile de trouver un homme aussi capable de remplir cette charge que la personne que je vous indique. Je vous écris avec sincérité, milord, et sans autre vue que de m'acquitter de mes devoirs envers vous et mon pays qui y gagnera un serviteur habile. Je mets de côté toute espèce de jalousie et la crainte que

mon état actuel pourrait m'inspirer, en vous recommandant un coadjuteur aussi capable. Je reste, milord, etc.»

Telle était l'ame de ce grand homme; cette lettre répond d'elle-même à la plupart des accusations injustes auxquelles il a été en butte.

En la lisant, on ne s'étonne plus de la grandeur qui respire dans les drames lyriques de *Comus* et de *Samson,* de l'élévation presque céleste qui caractérise le *Paradis Perdu*, et du sentiment de noblesse qui force l'ame du lecteur à suivre celle de Milton, lorsqu'il peint le monde primitif et l'homme à sa naissance. Ce caractère se retrouve même dans les sonnets de Milton : le sonnet, ordinairement consacré à quelque galanterie fade, devient sous la plume du grand homme un fragment d'hymne sublime. Tel est ce beau sonnet sur le massacre des Vaudois dans le Piémont; sonnet dans lequel respire toute l'ardeur protestante du secrétaire de Cromwell :

« Grand Dieu, tes saints sont massacrés, venge-les, venge-les! Sur la glace des montagnes leurs ossemens sont épars. Ne les oublie pas, ceux qui ont gardé ta foi pure et sans tache, lorsque le reste du monde s'agenouillait devant des pierres et des idoles! Écris dans le livre de vie leurs soupirs et leurs larmes! Troupeau sacré égorgé dans ces antiques vallées par le poignard piémontais! de rochers en rochers on a vu tomber et rouler la pauvre mère, tenant son enfant serré dans ses bras; et leurs cris ont éveillé l'écho des vallées; et l'écho des vallées les a renvoyés au ciel vengeur! Fais germer dans toutes les plaines d'Italie, que le triple joug opprime encore, le sang des martyrs et leurs cendres fécondes : qu'elles fructifient, et que des générations naissent ardentes à fuir la chaîne de la Babylone nouvelle!

(*Retrospective Review.*)

Économie Sociale.

—

DES CAUSES DU DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

Les deux sciences qui éclairent les principales opérations de l'industrie, la chimie et la mécanique, ont pénétré chez toutes les nations civilisées; elles ont porté leur flambeau dans tous les ateliers; partout, aujourd'hui, on fabrique les différentes espèces de tissus de coton, de laine et de soie, les divers genres de quincaillerie; partout on sait produire les acides, traiter les métaux, extraire la soude du sel marin, blanchir avec économie le lin, le coton et le chanvre; former l'alun, les couperoses, le sel ammoniac; créer de nouvelles forces motrices, de nouveaux appareils de distillation; fixer les couleurs sur toutes les substances, remplacer la cochenille par la garance, l'indigo de l'anil par celui du pastel, le sucre de canne par celui de betterave et de pomme de terre, retirer le vinaigre du bois et l'approprier ensuite à une foule d'usages, etc., etc. Aujourd'hui, toutes ces connaissances nécessaires, indispensables pour la formation des établissemens industriels, sont généralement répandues; vous les trouvez tout aussi bien en France, en Allemagne, en Italie, qu'en Angleterre. Peut-être même y sont-elles poussées à un plus haut degré, parce que partout on a cru qu'il ne fallait que posséder ces connaissances pour vaincre les obstacles, pour transformer une localité

quelconque en un foyer d'industrie : partout on s'est trompé. Sans doute les avoir est une des conditions essentielles pour le succès de toute entreprise industrielle, mais il faut encore le concours de plusieurs circonstances physiques et morales qu'on ne trouve pas toujours réunies sur le même point. Aussi, comme on a rarement tenu compte de ces dernières, l'insuccès d'un grand nombre d'établissemens industriels fondés pendant ces dix dernières années sur le continent a-t-il été imputé à des causes isolées, de même que le progrès des manufactures anglaises n'est souvent attribué par les uns qu'à l'abondance de nos capitaux, à notre position insulaire, à l'énergie et à la docilité des classes laborieuses; par les autres, qu'aux grands débouchés que nous nous sommes créés, à notre marine marchande si considérable, ou bien à notre propension naturelle pour les arts mécaniques. Ce n'est la plupart du tems qu'à une ou quelques-unes de ces circonstances qu'on attribue notre succès, tandis que c'est à leur réunion qu'il doit être rapporté tout entier. Nous allons essayer d'analyser dans cet article les principales causes qui ont contribué au développement industriel de la Grande-Bretagne.

Pour se rendre compte du dégré de supériorité auquel l'industrie manufacturière est parvenue dans la Grande-Bretagne, il faut y reconnaître un concours de circonstances physiques et morales qui se rencontrent rarement dans d'autres contrées. Parmi les causes physiques nous placerons en première ligne : 1° la faculté qu'a le sol de produire les matières brutes employées par les manufactures; 2° la richesse de ce sol en élémens de forces motrices; 3° enfin sa nature même, ainsi que celle du climat.

Si l'on examine le nombre et l'importance de nos manufactures de laine, de toiles, de métaux, etc., on

reconnaîtra qu'une des causes principales qui ont contribué à leurs succès est l'abondance des matières premières que nous possédons. Lorsque les matières premières sont de nature à représenter sous un petit volume une valeur intrinsèque considérable, peu importe sans doute que le pays industriel les tire de son propre sol ou d'un sol étranger. Mais lorsqu'il s'agit de matières premières d'un volume et d'un poids considérables, dont le transport doit occasioner de grands frais, il est impossible qu'un pays atteigne un haut degré de perfection dans leur mise en œuvre s'il ne les tire de son propre fonds. L'état brillant de nos manufactures a pour principe la supériorité de nos machines. Or s'il nous avait fallu importer les métaux avec lesquels elles sont fabriquées, il est douteux que nous fussions parvenus à surpasser les autres nations sous ce rapport.

De toutes les causes physiques auxquelles notre industrie manufacturière doit ses progrès, il n'en est point de plus influente que le nombre et l'importance de nos mines de houille. Nul autre peuple n'est aussi riche que nous à cet égard. Sans nos houillères presque inépuisables, les trésors métalliques de notre sol eussent été perdus pour nous, car notre pays est d'une étendue trop limitée pour produire le bois nécessaire à la fusion en grand des métaux. Eussions-nous affranchi de tous droits l'importation de ce combustible, son prix à l'étranger et les frais de transport nous eussent présenté un obstacle insurmontable. En un mot, nous aurions été obligés d'importer le fer, c'est-à-dire la base fondamentale de notre richesse industrielle. Pour mieux se convaincre de cette vérité, il suffit de jeter les yeux sur une carte minéralogique d'Angleterre, et l'on verra que c'est précisément dans les comtés où se trouvent des dépôts houillers que

se sont formés les grands foyers d'industrie, et que c'est là aussi que l'accroissement de la richesse et de la population a été le plus considérable.

Tandis que les villes des comtés méridionaux, telles que Cantorbéry, Winchester, Exeter, Salisbury, restent stationnaires, ou ne s'accroissent que par degrés insensibles, Manchester, Liverpool, Birmingham, Leeds, Glascow, Paisley, et d'autres encore, la plupart d'origine comparativement récente, sont devenues des cités immenses, et ont depuis 1770 quadruplé ou quintuplé leur population. Les progrès du Lancashire ont été bien plus surprenans encore. En 1700 la population de ce comté était de 166,000 individus. En 1750 elle était de 297,000. Depuis cette époque jusqu'à la fin du siècle dernier, la machine à vapeur et celle à filer le coton ont été inventées, et les progrès ont été plus rapides encore; en 1800, la population du Lancashire s'était élevée à 672,565 personnes. On aurait pu croire alors que la progression s'arrêterait; loin de là, le chiffre de la population de ce comté était en 1831 de 1,336,854.

Il est certain que, sans nos ressources immenses en combustible, les machines à vapeur, telles qu'elles sont construites en ce moment, perdraient une grande partie de leur utilité. Mais grâce à cet approvisionnement de forces, si l'on peut s'exprimer ainsi, nous possédons dans la vapeur un gage durable de supériorité sur les autres nations, tant qu'on n'aura pas trouvé un moteur plus puissant. Quant aux autres agens connus, tels que l'eau et la force animale, on y a presque entièrement renoncé, si ce n'est dans quelques circonstances particulières. On peut voir par les détails suivans combien la force animale cède à la vapeur, sous le point de vue économique, et par là combien son emploi a dû agir sur la prospérité nationale.

Un manufacturier de Manchester exploite une machine de Boulton et Watt, de la force de 60 chevaux. Il en obtient pendant le jour une force de 120 chevaux, et pendant la nuit une de 60 chevaux; c'est-à-dire deux fois plus qu'il n'avait droit de prétendre. En vapeur une force de cheval équivaut à l'élévation d'un poids de 33,000 livres à un pied de terre par minute; et la force animale d'un cheval, à la même élévation d'un poids de 22,000 livres seulement. Une force de cheval produite par la vapeur représente donc celle d'un cheval et demi vivant. Mais un cheval ne peut donner que 8 heures de travail sur 24; au lieu qu'une machine à vapeur ne se repose jamais. Ainsi, pour rendre égale la force animale à la force mécanique, il faut un relai et demi à chaque cheval, trois fois en 24 heures; ce qui fait 4 chevaux et demi par jour. Il faut donc en conclure qu'une machine de la force de 60 chevaux fait l'ouvrage de 4 fois et demi 60 chevaux, ou 270 chevaux. Mais la machine que nous venons de citer double son travail toutes les 24 heures; elle fonctionne comme pour 540 chevaux. L'entretien d'un cheval peut s'évaluer à 1 s. 2 d. par jour; celui de 540 chevaux serait donc de 24 liv. st. par jour, ou de 7,500 liv. st. par année de 313 jours. Comme un boisseau, qui contient 80 livres de charbon, produit une force de cheval pendant 8 heures de travail, 60 boisseaux, qui coûtent environ 30 sh. pris à Manchester, entretiendront pendant le même espace de tems une machine de 60 chevaux. Pour la journée de travail de 24 heures, il faudra donc tout au plus 200 boisseaux qui coûteront 100 sh. La dépense pour une année sera ainsi de 1,565 liv. st.; ce qui est à peu près le cinquième de la dépense nécessitée par la force animale.

La position avantageuse qu'occupe l'Angleterre, sous

le rapport des opérations commerciales, ainsi que la nature de son sol et de son climat, sont aussi pour beaucoup dans les causes de sa prospérité manufacturière. Entourés de tous côtés par l'Océan, nous pouvons ouvrir des relations avec toutes les parties du globe. Nous avons promptitude et économie dans l'importation des matières brutes et dans l'exportation de nos produits fabriqués. Si nous eussions occupé une position interne dans quelque autre partie du monde que ce fût, même en supposant nos autres avantages physiques, tels que nous venons de les établir, nos progrès industriels eussent été bien plus lents, par les obstacles qu'auraient éprouvés nos relations commerciales à l'extérieur. Mais nous avons à notre disposition l'Océan, cette grande route commune à toutes les nations. Par elle nous commerçons avec les peuples les plus éloignés comme avec ceux qui sont les plus rapprochés de nous; et nous nous approprions les produits de toutes les parties de la terre.

Notre sol et notre climat sont aussi favorables que possible au développement de l'industrie. Ils donnent un stimulant continuel à toutes les qualités qui constituent une nation manufacturière. Quoique riche et fertile, notre sol ne produit que des denrées qui demandent un travail soutenu. Notre climat, sans être d'une rigueur excessive, est assez piquant pour nous faire sentir le besoin d'un logement et de vêtemens chauds et confortables. Il fait naître chez nous des besoins inconnus sous un ciel plus tempéré. Nous sommes en un mot placés dans les circonstances exigées par plusieurs savans économistes, tels que sir William Temple et Hume, pour le développement complet des facultés industrielles.

Quant aux causes morales de notre supériorité manufacturière, elles sont évidentes; nous nous bornerons à

citer les principales. Cette sécurité de la propriété sans laquelle nulle manufacture ne peut exister ou du moins prospérer, l'Angleterre en jouit plus qu'aucun autre pays d'Europe, sans excepter la Hollande. Depuis l'avènement au trône de la maison de Hanovre, qui a consolidé notre révolution, nous avons eu, à quelques rares intervalles près, cette sécurité pleine et entière. Nous avons été témoins du bouleversement des empires; nous avons entendu la foudre gronder au loin, mais jamais elle n'a éclaté sur nos têtes. La bonne foi inviolable avec laquelle le gouvernement tient ses engagemens, le respect que la législature témoigne pour les droits individuels, donnent à nos institutions sur la propriété un caractère sacré et solennel. Jamais un capitaliste anglais ne balancera à s'engager dans une entreprise, par la crainte que sa propriété ne soit pas suffisamment protégée. Une pareille idée ne viendra jamais dans l'esprit de personne. Les capitaux placés dans une manufacture à Manchester sont considérés comme aussi assurés que s'ils étaient convertis en propriétés rurales dans le Devonshire. Sans cette confiance publique, à quoi nous serviraient nos mines de fer et de charbon, notre position insulaire et nos autres avantages? Du jour où l'on pourra concevoir de justes inquiétudes sur les garanties de la propriété, de ce jour notre carrière commerciale sera fermée. Si le système judiciaire et administratif qui régit l'Angleterre venait à inspirer la moindre défiance, notre chute serait mille fois plus rapide que notre élévation, et nous offririons au monde un spectacle de misère et de détresse inconnu dans les annales de l'histoire.

Même dans les tems où la liberté de commerce était la plus restreinte, l'ordre naturel des choses a été bien moins troublé dans la Grande-Bretagne que dans aucun

autre pays d'Europe. Depuis le fameux acte de 1624 pour l'abolition des monopoles, nous avons joui, à quelques légères exceptions près, de la plus grande liberté industrielle. Nous n'avons pas toujours été maîtres d'acheter les denrées étrangères, ou de vendre les nôtres au prix que nous aurions désiré; mais rien n'a restreint la concurrence de nos producteurs. Tandis que la France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie et d'autres pays gémissaient encore sous le poids des droits féodaux et des priviléges de corporation, chez nous les premières dignités du royaume étaient accessibles au mérite dans quelque rang qu'il se trouvât, et chaque individu avait un champ libre ouvert à son industrie. Les récompenses brillantes offertes aux talens, la crainte de se voir vaincu par des concurrens plus habiles, ont tendu chez nos fabricans tous les ressorts de l'imagination et du génie. Il en est résulté un état de choses incroyable pour quiconque serait insensible à ces puissans mobiles. Mais, pour rendre notre raisonnement plus sensible, groupons ici quelques faits relatifs à l'accroissement qui s'est opéré dans les fortunes privées durant ces dernières années.

Depuis 1820 jusqu'à 1832 le nombre des chevaux de selle s'est accru de 7,810, ce qui suppose (en portant l'entretien de chaque cheval à 40 liv. st. 1000 fr. par an) une dépense annuelle de 312,400 liv. st. (7,310,000 fr.), représentant, à 4 p. %, une augmentation dans le capital national de 7,810,000 liv. st. (195,250,000 fr.). Le nombre des voitures s'est aussi augmenté de 7,489, ce qui, en prenant pour moyenne de ce que coûte l'entretien de chaque voiture, pour les chevaux, les domestiques et les autres dépenses qu'elles entraînent, donne une dépense annuelle de 1,872,000 liv. st. (46,800,000 fr.), soit un

capital de 46,800,000 liv. st. (1,117,000,000 fr.). Les domestiques de luxe, les chiens et les chevaux de chasse ont aussi augmenté d'une manière remarquable pendant la même période, et la dépense annuelle qui résulte de cette augmentation ne peut pas être évaluée à moins de 280,000 liv. st. représentant conséquemment un capital de 7,000,000 liv. st.

Quant à ce qui regarde les objets de consommation journalière, fournis par le commerce, il paraît que l'importation du coton s'est élevée de 1822 à 1832 de 88 p. %, ce qui porte à 4,138,918 liv. st. l'augmentation qui en résulte pour le capital. La consommation de la laine qui s'était élevée à 27,748,918 livres pour 1832, a été, en 1833, de 39,618,503 livres, ce qui donne une augmentation, pour une seule année, de 42 3/4 p. %. Ainsi, en admettant pour terme moyen du prix de la laine 1 sh. 6 d. la livre, le capital employé à cet objet dans une seule année a dû s'élever à 890,226 liv. st.

La quantité de soie employée à l'intérieur a été, pour 1832, de 4,392,073 livres, et pour 1833 de 4,758,453 livres, ce qui établit une augmentation de 8 1/4 p. %. De 1814 à 1823 la consommation à l'intérieur de la soie avait été annuellement de 1,580,000 livres, pour les dix années suivantes elle s'est élevée à 3,651,810 livres par an, ce qui donne une augmentation de 131 p. %, et en estimant la soie à 16 sh. la livre, il en résulte que le capital destiné à servir cette espèce de luxe s'est augmenté pendant le même espace de tems de 1,657,435 livres. Dans les deux années entre 1832 et 1834 le nombre des navires reçus dans le port de Londres s'est élevé de 574, ce qui fait une augmentation de 104,528 tonneaux; ainsi en estimant la valeur de chaque tonneau de marchan-

dise à 13 liv. st., nous trouvons que l'accroissement du capital appliqué à cet objet a été pour les deux années de 1,358,864 liv. st.

Enfin les recherches du lieutenant Syke établissent encore que le nombre des individus employés dans le commerce, tels que garçons de boutique, commis, teneurs de livres, voyageurs, etc., etc., s'est accru, depuis 1820 jusqu'en 1832, d'au moins 23,968 personnes, et que le surcroît de dépense qui est résulté pour leur entretien représente un capital de près de 60 millions st. Certes, tous ces faits n'ont pas besoin de commentaire pour démontrer l'influence immense qu'a eue le progrès des manufactures sur l'accroissement de la richesse nationale. Abordons maintenant un autre côté de la question.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler ici de l'influence des taxes sur l'industrie. Tous les écrivains réformistes ne cessent depuis long-tems d'énumérer les prétendus inconvéniens qu'elles produisent. Nous ne partageons point entièrement leur manière de voir. Ces taxes, bien que gênantes en certaines circonstances, ont l'avantage de servir de stimulant à l'industrie. Comme toutes les autres classes de la société, les manufacturiers sont constamment mus par deux motifs aussi puissans l'un que l'autre : la crainte de déchoir, et l'ambition de s'élever. Les taxes dont nous venons de parler, sans ôter de la force au second de ces deux motifs, fortifient le premier, et rendent plus fort le sentiment de l'activité et de l'économie. D'un autre côté, si les taxes devenaient trop pesantes ou qu'elles fussent assises d'une manière peu judicieuse, elles auraient un effet tout contraire; et, loin de multiplier les produits et la consommation, elles amèneraient l'anéantissement du commerce.

Mais tant que les taxes sont modérées et assises avec sagacité, leur résultat en définitive est avantageux, et le travail dont elles imposent l'obligation en est une compensation plus que suffisante. Pour peu qu'on se soit occupé de manufactures, on doit savoir que toutes ou presque toutes les inventions utiles sont dues à une élévation dans le prix du travail et aux efforts des ouvriers pour obtenir cette élévation. Nous pouvons l'affirmer : si depuis l'invention de la machine à vapeur il n'y eût eu ni complots ni coalitions d'ouvriers, nos manufactures seraient une fois moins avancées qu'elles le sont ; or, il est certain que toute élévation dans les taxes en amène presque impérieusement une dans le prix du travail. D'ailleurs l'une et l'autre exercent la même influence sur le manufacturier. Dans un cas comme dans l'autre il ne songe qu'à une chose, à payer ce qu'on lui demande sans que son capital ou son bénéfice soient diminués ; et comment y parviendra-t-il si ce n'est par des efforts redoublés d'intelligence et d'économie !

Les gouvernans ne doivent jamais perdre de vue qu'il faut que les taxes pèsent seulement, soit sur les matières premières employées dans les manufactures, soit sur les produits fabriqués, mais jamais sur tel ou tel perfectionnement dans les procédés de fabrication. Si on les augmentait en raison des améliorations produites par l'industrie, elles deviendraient vexatoires et impolitiques. Elles enchaîneraient le manufacturier, et détruiraient ses ressources. L'histoire est là pour prouver que, dans nos momens de crise, la cause du mal a toujours été, non dans l'énormité des taxes, mais dans le vice de leur répartition.

Il est impossible de nier l'influence directe que les manufactures exercent sur l'accroissement de la popu-

lation et de la richesse nationale. Elles procurent à toutes les classes, soit les nécessités, soit le luxe de la vie. Elles agissent d'une manière puissante sur toutes les parties du corps social, et notamment sur l'agriculture, en lui donnant à bas prix les objets d'utilité indispensable, et en lui offrant en retour un vaste moyen d'écoulement pour ses produits.

On a dit que si les manufactures procuraient au pays des avantages incontestables, ces avantages étaient bien chèrement achetés; et voici les motifs de cette assertion. On emploie dans les ateliers un grand nombre d'enfans de neuf à quatorze ans. Si le travail des ateliers est nuisible aux adultes, à plus forte raison l'est-il à ces enfans dont il arrête la croissance, et qu'il réduit à une décrépitude prématurée. Que n'a-t-on pas dit sur les affreux résultats du travail des ateliers pour la classe ouvrière! Loin de nous de taxer de fausseté les accusations de certains philantropes à cet égard; mais nous sommes fondés à affirmer qu'elles sont empreintes d'exagération. Nul doute qu'il ait pu exister des abus dans certaines manufactures; mais ces circonstances ne se reproduisent que rarement : et en général les ouvriers employés dans les ateliers sont aussi bien portans et aussi satisfaits de leur sort que ceux occupés dans d'autres genres de travaux.

Nous sommes les premiers à adopter le plan qui consisterait à exclure des ateliers les enfans au-dessous de treize ans; mais qu'on nous donne l'assurance qu'ils recevront chez leurs parens les soins et l'instruction convenables; malheureusement, il s'en faut beaucoup que nous ayons cette assurance. Les gens de la classe à laquelle ces enfans appartiennent n'ont ni le tems ni les moyens d'en prendre soin. Leur donneront-ils de l'instruction ? leur inspireront-ils le goût de la sobriété, de la propreté et de

l'industrie? Excluez les enfans des ateliers, et vous verrez combien il y en aura que leurs parens enverront aux écoles. Les quatre cinquièmes iront vagabonder dans les rues où ils acquerront les habitudes vicieuses trop communes dans la populace de Manchester, de Glascow, de Leeds et des autres grandes villes. Eh bien! quel que soit l'état moral de ces villes, il eût été dix fois pire encore sans les manufactures. Ce sont elles qui servent d'écoles publiques pour la population indigente.

Rien de moins fondé que ce qu'on a dit sur la rigueur du travail dans les manufactures, et sur la monotonie accablante causée par la continuité du mouvement de la machine à vapeur. Si nous prenons pour exemple une filature de coton, nous verrons que tout le travail pénible est opéré par la machine; elle ne laisse presque rien à faire aux ouvriers; ils n'ont qu'à rajuster les bouts de tems en tems, ou à enlever les corps étrangers qu'ils aperçoivent. Lorsque la matière filée est de bonne qualité, l'enfant restera quelquefois sans rien faire pendant les trois quarts de chaque minute, sans que son attention même soit occupée. Sur douze heures de travail, il en aura donc passé huit ou neuf dans l'inaction. Plusieurs fileurs nous ont même assuré qu'ils pouvaient lire en s'occupant de leur besogne.

Les inconvéniens qu'on voudrait faire résulter de la réunion d'un grand nombre d'individus dans un même atelier ne sont pas plus réels. Nous dirons même qu'il serait à désirer que le nombre des grandes manufactures fût plus considérable, et qu'il y en eût moins de petites. Les grands établissemens sont toujours ceux où la santé et le bien-être des ouvriers sont le plus surveillés; cela se conçoit très-facilement. Lorsqu'un chef de maison a la surintendance d'un grand nombre de

personnes, il peut leur procurer à peu de frais des douceurs qui coûteraient fort cher au propriétaire d'un établissement peu considérable. Dans l'une des premières manufactures de Manchester, les ouvriers ont pour rien de l'eau chaude à discrétion pour faire leur thé. Dans une autre manufacture, chaque ouvrier reçoit pour un demi-penny une pinte de bon thé ou de café avec du lait et du sucre. S'il tombe malade, il a gratuitement les soins du médecin de la maison. Pourrait-on introduire ces avantages dans un établissement qui ne compterait qu'une trentaine d'ouvriers ?

On a beaucoup parlé du tort que l'introduction des machines avait fait à la classe ouvrière. On s'est plaint que le prix du travail fût resté le même, tandis que la masse du travail s'était accrue outre mesure. C'est par des calculs positifs qu'il faut combattre ces assertions.

Le prix de la journée des personnes adultes employées dans les manufactures est en général élevé; beaucoup gagnent de 3 s. 6 d. à 6 s. 6 d. par jour, et quelques-uns plus encore. Leur journée est beaucoup plus sûre que dans les professions qui s'exercent en plein air, puisqu'elle n'est point soumise aux changemens de l'atmosphère. Aussi les ouvriers des manufactures sont-ils en général dans une condition supérieure à celle des autres ouvriers. Il est vrai que le prix du travail a un peu baissé depuis la paix; mais il n'a pas baissé en proportion du prix du pain, du bœuf, et des autres objets de première nécessité.

En prenant toujours nos exemples dans le commerce du coton, examinons la condition du fileur : il est payé d'après un tarif réglé sur la quantité d'ouvrages produits, et qui baisse en raison de ce que cette quantité augmente dans un tems donné. Remarquons toutefois que la ré-

duction du prix du travail est moindre proportionnellement que l'augmentation de l'ouvrage confectionné. Éclaircissons ceci par un exemple :

En 1833, un fileur produisait seize livres de fil de 200 écheveaux à la livre, avec des *mules* portant de 300 à 324 fuseaux, et fonctionnant 69 heures par semaine. Le prix accordé pour cette quantité de produit, dans le tems indiqué, est de 3 s. 6 d. la livre : cela donnait 54 s. pour le salaire brut du fileur, sur quoi il avait à payer à ses aides 13 s. ; il lui restait donc 41 s. de bénéfice net. Depuis lors la force productrice des *mules* a été doublée ; elles portent 648 fuseaux au lieu de 300 à 324. Le même fileur produit, en 69 heures, 32 livres de fil de 200 écheveaux à la livre, qui ne lui sont payées qu'à raison de 2 s. 5 d. la livre, au lieu de 3 s. 6 d. ; son salaire brut est donc de 77 s. 4 d. ; en déduisant 27 s. pour les cinq aides qu'il est obligé d'employer, il lui reste un bénéfice net de 50 s. 4 d., c'est-à-dire 9 s. 4 d. de plus que lorsqu'il produisait une fois moins.

Mais, dira-t-on, cela n'empêche pas que le fileur soit moins payé qu'avant l'amélioration, bien qu'il fasse le double d'ouvrage. Cela n'est pas exact. La machine qu'il est chargé de surveiller fait plus d'ouvrage dans un tems donné qu'elle n'en faisait auparavant. Mais le travail de l'homme de peine est le même, s'il n'est pas diminué ; et pourtant par le fait seul qu'il surveille une machine plus puissante ou mieux combinée, il gagne 9 s. 6 d. de plus par semaine.

Quelle que soit la branche d'industrie que nous examinions, elle nous fournira des résultats analogues. Partout nous trouverons les entrepreneurs occupés à simplifier, à améliorer leurs procédés et à obtenir avec la même dépense de force une plus grande masse de pro-

duits : combinaison admirable qui sert à la fois les intérêts de l'ouvrier, du fabricant et du consommateur. Aussi, est-ce dans cette tension continuelle des esprits, dans cette obligation où se trouve chaque industriel de ne pas se laisser dépasser par les concurrens que gît notre supériorité manufacturière, la source de notre prospérité nationale. Tout nous fait espérer que cette source ne tarira pas de long-tems. Les coalitions, et, s'il faut le dire, la conduite vexatoire et tyrannique des ouvriers, offrent le danger le plus imminent que nos manufacturiers aient à craindre. Heureusement le génie des mécaniciens anglais répare le mal dès qu'il se montre. Plusieurs opérations importantes qui ne pouvaient, il y a quelques années, être confiées qu'à des ouvriers exercés, sont maintenant accomplies par des machines qui ne demandent que la surveillance d'un enfant. Les coalitions tiennent l'industrie en haleine. C'est à une coalition de fileurs que nous devons la *mule* mécanique de MM. Sharpe et Robert, de Manchester, une des plus belles inventions de l'esprit humain. Toutes les coalitions ont mal tourné pour leurs auteurs; en supposant même que les ouvriers obtinssent par violence ce qu'ils demandent, leur succès ferait naître la méfiance chez les capitalistes, et il en résulterait une stagnation dont ils seraient les premières victimes.

(*Edinburgh Review.*)



DES VOYAGEURS MODERNES EN ORIENT.

L'Orient a été visité depuis vingt années par des voyageurs appartenant à toutes les contrées d'Europe, à toutes les professions, à tous les âges. Vous diriez que l'ancienne civilisation du continent ne trouvant plus assez de ressources en elle-même, demande à la vieille terre du soleil des moyens de régénération, des espérances de salut. Goethe, le patriarche de la littérature allemande, a souvent exprimé son regret de n'avoir pas accompli ce pélerinage poétique, auquel il avait d'autant plus de titres, qu'il a écrit son *Divan* à l'imitation d'Hafiz et de Ferdousi. Châteaubriand, Byron et Lamartine ont tour à tour visité les plages orientales. Un ingénieur français, Jacquemont, un évêque protestant, Héber, un prêtre catholique français, Dubois, nous ont parlé de l'Inde. Un amiral russe a reconnu toutes les côtes orientales. L'expédition française en Morée a servi à rectifier un grand nombre d'erreurs; récemment MM. Michaud et Poujoulat ont parcouru avec plus de soin, de conscience et d'observation l'espace que M. de Châteaubriand avait soumis à son rapide examen. Aujourd'hui une partie de la civilisation française s'est transportée en Égypte. Les saint-simoniens bannis par la société française prospèrent sous l'aile du pacha. Cette route de l'orient vers l'occident semble avoir été tracée par Bonaparte, lorsque

cet homme étonnant montra du doigt à son armée les pyramides égyptiennes.

Il est utile de comparer l'esprit et le génie de ces différens voyageurs; d'observer sur quelles particularités de l'Orient leur intelligence s'est arrêtée; sous quelles couleurs ils l'ont vu; ce qu'ils espèrent ou craignent de lui; et quelle comparaison ils établissent entre lui et l'occident. Bonaparte n'avait guère aperçu dans son voyage en Orient que le moyen de pénétrer jusqu'à l'Inde, et de tenir la Russie et l'Angleterre en échec. Dans l'esprit de M. de Châteaubriand, les souvenirs d'Homère, ceux de la Bible et de l'Évangile, composent une espèce de religion mixte, à laquelle tout vient se rapporter. L'exagération des formes et des couleurs est si évidente dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qu'il est difficile d'asseoir un jugement sur les lieux que l'auteur parcourt, et de concevoir les scènes qu'il décrit. M. de Châteaubriand n'est que peintre; peintre admirable, mais cette peinture de décoration n'admet ni nuance, ni abandon, ni naïveté. On ne sait pas même si l'émotion du voyageur est réelle, tant il y a d'emphase dans sa manière, d'exagération dans son langage et de violence dans les teintes qu'il prodigue. Il est impossible de se faire une idée de l'état de l'Orient d'après son récit. On ne juge pas les mœurs, on n'apprécie point les richesses de la population; quelquefois seulement on partage l'exaltation qu'expriment les paroles brillamment combinées dont il fait valoir le prestige. En un mot, Châteaubriand, l'un des plus grands rhéteurs de l'époque, a cherché dans son voyage des textes de déclamation; c'est Claudien prosateur.

La pensée de lord Byron, plus puissante, et consentant moins facilement à se payer de mots sonores, a été frappée avant tout du contraste que lui offraient une nature fé-

conde jusqu'à la prodigalité et une société sauvage. Il a procédé à la manière de ce peintre italien, Michel de Caravage, qui oppose toujours à une lumière éclatante une ombre très-forte ; atteignant par là des effets grandioses dont on peut contester la vérité. Cependant, les détails orientaux qui brillent d'un éclat si vif chez Byron se distinguent par une précision de touche, étrangère aux tableaux de Châteaubriand. L'écrivain en vers décrit plus consciencieusement les objets que l'écrivain en prose. Il ne se contente pas de contours vagues, de formes effacées ; le poignard damasquiné reluit et se pare de tous les ornemens que l'ouvrier oriental emprunte aux fleurs et aux fruits de son pays ; le coursier arabe bondit et caracole sous vos yeux ; le harem s'ouvre : le djdrid traverse les airs ; tout ce qu'il y a de brillant, de passionné, de terrible dans la vie orientale se concentre et se résume dans les pages de Byron. N'y cherchez point toutefois un coup d'œil impartial et grave, une vue sage et modérée, un jugement sincère sur l'Orient. Ce n'est point un philosophe qui parle, c'est un homme passionné qui cherche des émotions passionnées, qui s'arrête sur les points saillans et extrêmes des mœurs au milieu desquelles il vit. Les pirates de l'archipel grec, les femmes captives des harems ottomans, n'ont cependant pas trouvé de meilleur peintre ; il y a plus d'exactitude pittoresque dans telle strophe de *Don Juan* que dans tel chapitre d'un touriste ex-professo.

Récemment trois voyageurs ont livré leurs résultats au public, et complété avec beaucoup de succès ce que Byron et Châteaubriand avaient commencé. Sans parler de Macfarlane et de Morier, voyageurs anglais qui ont jugé l'Orient sous les rapports statistiques et politiques, MM. de Lamartine et Michaud ont publié dans ces derniers tems

plusieurs volumes qui ont obtenu un grand succès et qui offrent la peinture à peu près complète des régions parcourues par eux. M. Michaud, accompagné d'un jeune savant plein de mérite, M. Poujoulat, a quitté la France au moment où la restauration mal organisée allait se détruire elle-même, et où les mauvais calculs de quelques hommes honnêtes et déçus préparaient un changement de dynastie. La connaissance des faits politiques et l'observation des hommes distinguent spécialement les volumes publiés par MM. Michaud et Poujoulat. M. Michaud a trop d'esprit pour s'étonner que les Orientaux ne ressemblent pas aux Européens ; cependant son âge, la causticité voltairienne de son esprit, la finesse de son intelligence, le mettent en garde contre tous les dangers de l'exaltation, contre toutes les folies de l'hallucination poétique. Il reste Européen, Français, habitant des salons de Paris ; il nous fait sentir lui-même tout ce qu'il y a de piquant dans la présence d'un journaliste français, écrivain ingénieux, rompu à toutes les habitudes de notre civilisation occidentale, et qui, sur ses vieux jours, vient visiter l'Orient, le juger, le comprendre, et non l'admirer.

C'est ce caractère naïf et sans prétention qui fait l'originalité du voyage de MM. Poujoulat et Michaud : il est assez piquant de voir les Turcs jugés par les gens qui leur ressemblent le moins. Un homme accoutumé à la sociabilité de l'Europe dans son expression la plus délicate et la plus raffinée, c'est-à-dire à la civilisation parisienne, se trouve placé précisément à l'extrémité opposée du diamètre. Si c'était un esprit vulgaire, il passerait son tems à railler ces pauvres Turcs ; mais n'attendez pas de M. Michaud et de son jeune acolyte une faiblesse aussi puérile : plus ces mœurs leur sont étrangères, plus nos voyageurs ont le bon esprit de les juger avec indulgence et impartialité.

Si les souvenirs poétiques intéressent surtout l'imagination de M. de Châteaubriand, M. Michaud n'oublie ni les souvenirs historiques, ni les détails de mœurs.

Quant à M. de Lamartine, ce n'est ni l'imagination éclatante de M. de Châteaubriand, ni l'esprit fin et délicat de M. Michaud qui lui servent de guides inspirateurs. Les pensées hautes, généreuses, conviennent avant tout à M. de Lamartine. Il n'a pas embrassé cette philosophie de l'art moderne qui a fondé son temple sur une base fragile, sur l'idéal de la laideur. Ses paysages sont brillans et doux, chauds et colorés. Il choisit dans les scènes de la nature celles qui lui parlent de fécondité, de grâce, d'éclat. Les circonstances ordinaires se parent chez lui d'une poétique auréole. Il dore les plus minces détails. M. de Châteaubriand les grandit; lui, se contente de les colorer. Là où personne n'a rencontré aucun sujet d'admiration il découvre des beautés cachées. Byron passe devant Malte et ne trouve que des motifs de raillerie dans cette vieille résidence des chevaliers chrétiens : *serre-chaude militaire*, dont il fait la grotesque caricature. A ce portrait burlesque on peut opposer le tableau brillant de M. de Lamartine que le gouverneur et sa femme ont très-bien accueilli, et qui se plaît à décrire leur accueil plein de grâce et de cordialité. L'héroïsme est ce qui l'intéresse le plus au monde, et quand il ne le trouve pas tout fait, il faut bien avouer qu'il l'invente. Ainsi, un capitaine anglais consent à remorquer le vaisseau de M. de Lamartine dans une mer infestée de pirates : cette action, à laquelle le marin attacha sans doute peu d'importance, excite toute la reconnaissance du poète français qui la rapporte comme un acte rare de dévouement et de désintéressement. Loin de nous l'idée de blâmer M. de Lamartine : cette exagération, si c'en est

une, émane d'une ame bonne, noble et généreuse. Elle multiplie ainsi ses jouissances, tandis que la haine et l'envie les diminuent ou les détruisent. Cette partie des rivages de la Grèce, que beaucoup d'autres voyageurs ont dédaignée, et dont les rocs, les promontoires, les caps stériles, paraissent dénués de toute beauté pittoresque, est décrite avec amour par le poète français. Le printems, la lumière et la beauté règnent dans l'imagination de M. de Lamartine et se répandent sur la nature qui l'environne. La plupart des jeunes Syriennes qu'il rencontre sont belles comme des houris; les paysages les plus déserts empruntent du charme à quelque accident, à la marche des nuages, à la disposition de la lumière et de l'ombre; il n'y a pas d'aspect triste et désolé qui ne puisse s'embellir lorsqu'une ame de poète lui prête ses couleurs. Voici un village de Syrie; les habitans, les jambes croisées, fument sur le toit de leurs maisons plates. On aperçoit des groupes de jeunes filles qui s'habillent en plein air, et l'une d'elles, d'une beauté remarquable, n'a pour voile que ses longs cheveux qui la couvrent et l'enveloppent de toutes parts. Cette scène simple et qui tient de l'idylle occupe plusieurs pages chez M. de Lamartine. De ces détails presque insignifians, il trouve moyen de composer un tableau délicieux. Il peint et l'orgueil naïf des jeune Syriennes lorsqu'elles s'aperçoivent que leur beauté est admirée, et leur joie lorsque M. de Lamartine leur donne plusieurs pièces d'or dont elles se servent comme d'ornement pour leur chevelure. Dans les plus misérables villages de Palestine et d'Arabie, des scènes du même genre frappent l'attention de M. de Lamartine. Heureux le voyageur bien doué de la nature, pour lequel une fleur éclot sous toutes les latitudes, auquel le monde n'offre jamais un lieu désert! C'est l'ari-

dité de l'ame qui empêche le vulgaire des hommes de découvrir ces trésors cachés. Un voyageur athée et ironique comme Smollett; une intelligence blessée, misantropique et gonflée d'amertume comme celle de Byron, ne rencontrent sur leur route que des sujets d'anathème et de fureur, des textes de sarcasmes et d'épigrammes.

Un des grands avantages de la vraie religion, c'est de multiplier les jouissances de l'homme; elle l'arme de consolation, elle donne à l'univers un aspect riant et plein de vie; rien n'est muet, rien n'est décoloré. La tombe même étincelle, et le cadavre parle d'immortalité. Aussi, la supériorité des voyages de MM. Michaud, Poujoulat et Lamartine, sur les ouvrages laissés par les voyageurs du dix-huitième siècle qui ont visité l'Orient, est-elle incontestable. Les Choiseul, les Delille et les Pocock n'allaient chercher que des émotions scientifiques, de vieux monumens, des ruines, des fragmens de statues chez les Assyriens, les Mèdes et les Grecs : ils se seraient méprisés s'ils eussent mêlé une émotion religieuse à ces souvenirs de collége. Voici au contraire des hommes que le trouble et l'ennui de nos sociétés rejettent violemment vers la pensée de l'immortalité, vers la foi antique. Ils sont ramenés à Dieu par le dégoût et le désespoir dont les sociétés modernes nous pénètrent, sans cesse ballottées par nos révolutions. De là cette fraîcheur d'émotion et de style, cette noble tristesse et cette élévation, cette vérité d'aperçus qui nous charment chez ces voyageurs. Il y a long-tems que la France n'a donné à l'Europe un exemple aussi favorable de sa moralité et de sa force intellectuelle. MM. Michaud et Lamartine, élevés à l'école des sanglans orages auxquels leur patrie est en proie, prouvent que ces leçons n'ont pas été perdues. Ils ne sont ni superficiels, ni légers, ni pédantesques. Leur désillusion-

nement ne les empêche pas d'avoir de la sympathie pour les nationalités étrangères; libres de préjugés, ils n'insultent ni les croyances ni les coutumes des peuples qu'ils visitent.

Nous sommes forcés d'ajouter que tous les voyageurs ne sont pas de même espèce, et que la jeune France a dépêché récemment, en Asie, un singulier représentant, M. C....... Il cherche l'effet comme lord Byron, il aime l'épigramme comme le président Dupaty, il ne pardonne pas aux Turcs d'être Turcs, et ses préjugés sont aussi arriérés que s'il eût été président au Parlement, en l'an de grâce 1780. Rien de plus ridicule que ce mélange de frivolité et de pédantisme dont la jeune France a su concilier le contraste. Elle affecte la sévérité, et elle n'approfondit rien; elle prétend aimer la nature, et ne se donne pas la peine de la regarder; elle outre l'énergie, et croit atteindre la vigueur. Elle est à la fois byronienne et *talon-rouge*. Sans produire aucun chef-d'œuvre, elle critique avec une sévérité amère qui va jusqu'à la dureté.

Le voyage de M. C..... s'accorde admirablement avec le caractère que je viens de tracer. Comme la plupart des écrivains de son pays, il a écrit un feuilleton, et croit avoir fait un livre. Il passe en revue d'un trait les institutions, les mœurs, les idées de l'Orient, et les juge comme on juge un vaudeville. C'est un genre d'esprit curieux à observer et qui est commun aujourd'hui en France. On se hâte de tirer des conclusions sans avoir assuré ses prémisses; on érige des théories sur le vague fondement d'une hypothèse; on invente des analogies chimériques; on ne se donne pas la peine d'examiner un fait et de comparer une assertion avec l'assertion contraire. Imbu de systèmes républicains; persuadé que le style n'est pas bon s'il n'éclate et n'étincelle de toutes

parts; méprisant l'expérience des autres voyageurs, prenant toujours les mots pour des choses et la théorie pour la pratique, comment voulez-vous qu'il apprécie une nation si peu semblable à lui? Il veut la liberté écrite, la liberté constitutionnelle; il lui faut une charte. Un peuple serait très-heureux qu'il ne croirait pas à ce bonheur à moins qu'il ne le vît rédigé en articles et divisé en paragraphes. Il méprise la religion et se moque d'elle : comment jugera-t-il un peuple dont toute l'existence sociale repose sur une base religieuse? Il ne s'aperçoit pas que si une nation est réellement libre, elle n'a pas besoin de voir cette liberté écrite et imprimée, et que les mots : *tous les Français sont égaux devant la loi*, sont une satire permanente contre la loi elle-même et contre la France. Nous ne nous étonnons pas qu'un tel écrivain ne loue les vertus morales des Turcs que pour rabaisser les vertus chrétiennes et calomnier le christianisme.

Il n'a vu que Constantinople, mais il y a passé trois ans, et la plupart de ses observations sur cette ville, aujourd'hui si curieuse, sont des bévues ou des contradictions. Après s'être fort étendu sur le vice, sur les mauvaises mœurs, sur la brutalité des habitans; après avoir déblatéré contre un gouvernement despotique et fanatique, il ajoute qu'en général les Turcs disent presque toujours la vérité, et qu'ils agissent conformément aux lois de l'honneur. Qu'importe donc le gouvernement et les constitutions écrites! un système politique qui rend les hommes loyaux, sincères, politiques, est-il radicalement mauvais?

M. C..... confond les ulémas avec les émirs ou les descendans du prophète; c'est une erreur qu'un jeune Turc de cinq ans corrigerait. Tous ses détails sur les ulémas sont faux, et l'on dirait qu'il a pris à tâche de recueil-

lir dans les cafés je ne sais quels contes populaires, que même le vulgaire ne croit plus. Il établit un parallèle entre Pierre-le-Grand et le sultan Mahmoud, parallèle qui repose sur une seule analogie ; Pierre a détruit les strélitz, et Mahmoud les janissaires. Mais l'autocrate voulait imposer la civilisation française à une nation toute nouvelle encore, et Mahmoud est le roi d'un vieux peuple qui depuis long-tems pèse dans la balance des destinées européennes. Il reproche à Mahmoud l'abolition du turban, et il semble croire que l'islamisme et le turban sont inséparables : il oublie ou il ignore que, parmi les musulmans, beaucoup de classes, celle par exemple des bombardiers, des dehlis parmi les troupes, et celle des derviches parmi les communautés religieuses, n'ont jamais porté le turban. L'innovation du costume qui a fait beaucoup de bruit en Europe occupe à peine les Orientaux. Mahmoud a craint qu'une ligne de démarcation infranchissable ne vînt à s'établir entre la civilisation européenne et celle de son pays, si les musulmans continuaient à voir avec dédain les modes et les coutumes de France et d'Angleterre. Voilà pourquoi il se montra lui-même en public sans turban et coiffé du simple *fez*. Je ne doute pas que cette révolution du costume ottoman n'ait été poussée trop loin. Celui que l'on vient d'adopter n'est ni assez européen ni assez oriental, et un grand nombre de Turcs, qui désiraient vivement la régénération de leur pays, font des vœux pour que le sultan rende à ses sujets, non leur ancien costume, mais un costume à la fois asiatique, commode et pittoresque.

Non seulement M. C....., mais les plus sagaces et les plus sages d'entre les voyageurs que nous avons cités, se sont trompés gravement sur l'état social des peuples orientaux, et spécialement sur la civilisation musulmane.

D'où vient la persévérante vitalité de cette organisation? comment ce pays si méprisé survit-il encore? quel lien réunit et soutient toutes ces populations ennemies? pourquoi nulle trace de l'esprit révolutionnaire ne se montre-t-elle, même après la destruction des janissaires? pourquoi de siècle en siècle faut-il reconstruire tous les gouvernemens européens à neuf, tandis que voilà six siècles bientôt que le trône d'Otman reste inébranlable? Les voyageurs ne le disent pas. Ils se sont promenés dans les rues et n'ont pas pénétré dans l'intérieur; ils ont pris les exceptions pour des règles, et les règles pour des exceptions. La plupart d'entre eux font, comme M. C....., l'éloge des vertus privées des Turcs et la satire de leur gouvernement. Quelle induction faut-il donc tirer de là? que les qualités politiques sont contraires aux qualités privées? que plus un peuple est asservi, plus les citoyens sont honnêtes? que l'intégrité et l'honnêteté appartiennent aux peuples esclaves? que de mauvaises institutions favorisent le développement de l'hospitalité et de la générosité? que la barbarie règne dans un pays où il n'y a ni pauvres, ni impôts écrasans, ni fermentation politique; et que tout au contraire les symptômes de la civilisation portée à son plus haut point, ce sont les émeutes, les injures réciproques et les crimes des partis, le paupérisme, le mensonge et le crime? étranges conclusions, qu'il faudrait admettre comme vraies si l'on croyait sur parole les écrivains que nous signalons.

M. Michaud, dans son scepticisme et son expérience des affaires, a échappé à cette absurdité. On voit bien qu'il regarde le mécanisme du gouvernement comme chose d'un intérêt secondaire, et la moralité du peuple comme l'objet le plus important. M. de Lamartine, dans ses agréables tableaux, a trop effleuré les matières poli-

tiques pour que nos reproches s'adressent à lui; mais ceux qui, comme M. Slade et M. Urquhart, ont consacré à la statistique et à l'examen de l'administration ottomane leurs efforts les plus soutenus sont tombés dans des contradictions étranges.

Pour l'Europe, la Turquie n'est qu'un accident politique, un amas de faits qui contrarie tous les faits et toutes les idées de l'Europe. L'Anglais ou le Français qui débarque à Péra se trouve jeté dans un monde étranger; il ne comprend pas la langue, et trois ou quatre années au moins lui sont nécessaires pour s'initier aux mystères d'un idiome qui n'a aucune analogie avec les idiomes occidentaux. Veut-il étudier la politique du pays, il procède d'après ses habitudes anciennes, et il ne voit pas que toutes ses idées sont empruntées à un système de centralisation administrative que l'empire ottoman ne connaît pas. D'ailleurs le système ottoman, que l'on accuse de manquer d'indépendance, comprend une grande variété de formes et d'intérêts : les races diffèrent, les religions diffèrent, les mœurs diffèrent; cependant un seul gouvernement dirige cette grande masse composée d'élémens hétérogènes. Quel observateur assez habile, quel anatomiste politique assez profond découvrira le principe vital qui maintient la santé de ce corps gigantesque? Le colonel Lake et Burkhardt ont aperçu quelques-uns des détails qui composent cette machine complexe; M. Michaud a fait quelques observations rapides qui attestent sa clairvoyance, M. Slade ne se trompe que lorsqu'il se fie à son Cicérone (ce qui malheureusement lui arrive souvent), et nous avons vu de quelle manière M. C..... appréciait le peuple qui pendant trois ans lui a donné l'hospitalité.

N'ayons pas trop de mépris même pour les voyageurs

plus incomplets, et souvenons-nous qu'un voyage en Orient ne ressemble guère à un voyage en Europe. Non seulement on est entouré, dès que l'on met le pied en Asie, de phénomènes moraux que l'on ne peut expliquer, mais l'on ne trouve ni guides ni commentateurs qui se chargent d'éclaircir ces mystères. La population franque, population métis, qui n'appartient ni à l'Asie ni à l'Europe, n'a jamais eu de rapports intimes avec les Orientaux. Les voyageurs se contentent d'observer et de peindre ses ridicules, et souvent ils la traitent avec une légèreté impardonnable. Je me souviens qu'une jeune fille grecque de Smyrne se plaignit à moi de ce qu'un voyageur français s'était moqué d'elle dans le récit de son voyage, et l'avait traitée *d'ignorante* parce qu'elle ne savait ce que voulait dire le mot *rossignol*. « S'il m'avait parlé de l'*aedoni*, continuait-elle, j'aurais su ce qu'il voulait me dire; mais je ne sais pas le français, et il m'était impossible de deviner la signification du mot rossignol. Quant aux *aedonai*, je les connais bien; il y en a beaucoup à Boudjai où je passe l'été. » Ces Francs Levantins, dont les voyageurs disent tant de mal, sont précisément les seuls qui donnent des renseignemens aux voyageurs dont je parle; et tout en accueillant leurs documens, ils nous les présentent comme indignes de toute confiance.

Sans admettre les préjugés de nos voyageurs contre leurs frères du Levant, il faut bien avouer que les chrétiens de Smyrne et de Constantinople sont tout-à-fait étrangers à la société turque. Les transactions commerciales entre les uns et les autres n'ont lieu que par l'intermédiaire des *mesetai*, espèce de truchemens souvent infidèles. La Russie et l'Autriche exercent la plus active influence sur les négocians de Smyrne et de Péra. Pres-

que tous les drogmans sont voués à la Russie. La Russie dispose des drogmans prussiens, autrichiens, danois, suédois, hollandais. Ils composent la noblesse véritable de Péra. Les Ottomans les regardent comme les représentans de l'Europe, et dans le fait ils ne représentent que la Russie, la Russie qui est aujourd'hui la terreur et l'épouvantail de l'islamisme. Avec quelle confiance voulez-vous qu'un Turc se rapproche des drogmans, et se lie avec eux d'une manière intime? le chef des drogmans anglais est frère du premier drogman russe. Nous avons vu briller sur la poitrine d'un consul à Smyrne les plus nobles décorations de l'empire russe; et cependant ce consul représente une nation hostile à la Russie, une nation dont le canon a fait trembler les vitres du palais de Catherine-la-Grande.

Imaginez un peu quel vaste champ s'ouvre à l'intrigue moscovite, et combien la Russie, qui regarde d'avance Constantinople comme sa seconde capitale, a dû profiter d'une situation si extraordinaire. Les idées russes s'emparent peu à peu de la population franque, et c'est elle ensuite qui se charge de les inoculer aux voyageurs. Ajoutez à cet inconvénient la nécessité de choisir un interprète, homme qui ne manque jamais de présenter les objets sous les couleurs les plus fausses. Il n'a rien de plus à cœur que d'empêcher les voyageurs de s'entendre avec les Orientaux; il gâterait son métier s'il n'établissait une espèce de digue et de rempart entre eux et lui. La plupart du tems, ces interprètes sont des ignorans bannis de leur patrie, appartenant aux classes inférieures, sachant à peine quelques mots des langues orientales, méprisés des Turcs, et leur rendant haine pour mépris; enfin, traitant de barbares ceux dont la supériorité les blesse. Quels guides! quelles lumières peut-

on attendre d'eux, et comment doit-on accueillir des récits fondés sur les renseignemens que donnent de tels hommes, et que le voyageur se plaît ensuite à broder? Toutes les sources auxquelles un voyageur consciencieux voudrait puiser se trouvent donc empoisonnées; et la Russie, toujours attentive à ses intérêts, ne manque pas de faire agir tous ses ressorts, et de calomnier aux yeux de l'Europe le gouvernement turc qu'elle cherche à supplanter. Un consul français, après avoir habité l'Albanie pendant la guerre, revint à Paris avec beaucoup de documens statistiques fort curieux et très-exacts, qui donnaient sur les productions et le commerce de cette contrée des idées également favorables à l'administration ottomane. Un noble Russe apprit cette particularité, et s'empressa de se lier avec le consul français, qui lui communiqua son manuscrit; l'ouvrage ne parut que corrigé par le moscovite. Ce dernier transforma une œuvre favorable à l'administration ottomane en un libelle qui la présente aux yeux de l'Europe civilisée sous les couleurs les plus défavorables.

Nous avons parlé de M. Slade comme de l'un des écrivains qui, sur ces matières, méritent le plus de foi. Il a bien vu et décrit avec vérité l'état de dégradation et de démoralisation de l'armée russe, la misère et la famine répandues dans le camp, faute de soins administratifs et médicaux; enfin, le contraste offert par cette masse d'hommes armés qui prétendent à la civilisation chrétienne, et par les paysans turcs, qui vivent, dit-on, sous un joug avilissant, et qui sont à la fois éclairés, braves et moraux. Rien de tout cela n'a échappé à M. Slade: il nous fait remarquer aussi la mauvaise organisation des cadres russes, et l'absurde système d'après lequel une aile de l'armée ne sait pas ce qui se passe à l'autre aile. Mais

les ressources de la Turquie, ses élémens de destruction ou de reconstruction, sont mal analysés par l'écrivain. Il n'a donné de détails réellement importans que sur la Bulgarie, dont aucun autre voyageur européen n'avait parlé avec exactitude et avec détail. On voit dans ses pages que, même au milieu de la guerre, ce peuple jouissait du repos le plus complet. M. Slade loue les habitudes d'économie domestique, de moralité prévoyante qui le distingue, et dit positivement que l'absence des châtimens est due à l'absence presque totale des délits. Tout cela est vrai, le jugement de M. Slade, bien que superficiel quelquefois, n'est point erroné quand il s'agit de choses dont il a été témoin, qu'il a vues par lui-même, et qu'il s'est donné la peine d'observer. Dès qu'il se fie à d'autres personnes, il tombe dans les erreurs communes à tous ses confrères; nous pourrions donner plus d'un exemple de cette légèreté vraiment coupable avec laquelle il parle des peuples qu'il visite. « Je fus très-bien accueilli, dit-il, dans la cabane bulgare où je me réfugiai : le mari et la femme me prodiguèrent leurs soins, et me firent faire un repas composé d'œufs et de viande sautée dans la poêle. Peut-être cette viande appartenait-elle à un cheval mort. » Cette dernière circonstance est très-invraisemblable. Les peuples orientaux ont la plus grande horreur pour les viandes malsaines, et l'un de leurs préjugés invétérés est de croire que les Européens manquent absolument de délicatesse sous ce rapport. Dans un autre passage de son livre, l'auteur convient que les Bulgares jouissent d'une grande prospérité et qu'ils n'ont pas de pauvres; mais il attribue ce fait à la faiblesse comparative de leur population. Sous Capo-d'Istria, la population grecque était excessivement faible, ce qui n'opposait aucun obstacle à la misère, à la mendicité, à tous les fléaux. La population

pauvre de l'Angleterre compose un sixième de la masse totale; la France, malgré toutes ses fautes, ne compte qu'un vingtième de pauvres. Faut-il conclure que la civilisation de la France soit supérieure à la civilisation de l'Angleterre? Il y a dans toutes ces questions des difficultés énormes, que M. Slade non seulement ne résoud pas, mais qu'il ne songe pas même à poser. La Bulgarie compte des villes florissantes, des manufactures prospères; Tarnova, Gabrova, Rusgrad, Celimia, Yamboli, Aydos, villes très-peuplées, qui peuvent rivaliser avec les villes manufacturières de l'Europe. Pourquoi donc l'auteur dit-il que le revenu de la Bulgarie est territorial? La Bulgarie est célèbre pour ses manufactures de lainage, de soieries, de cotonnades, ainsi que pour la fabrication de l'essence de rose et de plusieurs autres objets. De Constantinople à Philippopolis, on n'aperçoit sur la route que des khans ou caravanserails magnifiques qui attestent l'activité du commerce qui a lieu entre cette dernière ville et la capitale de l'empire. A des époques fixes, un grand nombre de Bulgares vont en Syrie échanger les produits de leurs manufactures contre les riches étoffes de la Syrie, de la Perse et de l'Inde. D'autres longent les côtes de l'Asie-Mineure et agrandissent la sphère de leurs trafics. Pourquoi ne pas rendre toute justice à cette nation entreprenante, peu connue, et dont l'énergie fait la prospérité?

Dans chaque localité bulgare se trouve un officier dont l'institution toute populaire étonnera ceux qui ne jugent l'empire ottoman que sur le rapport des voyageurs. Le *codja-bachi*, librement élu par ceux qui paient les taxes, se trouve l'intermédiaire naturel du gouvernement et de la population. Cet homme représente exactement l'opinion publique. Là, aucune autorité municipale ou ad-

ministrative ne contrarie l'opposition naturelle qui s'élève contre les abus du pouvoir. Le codja-bachi devient le centre de cette opposition, et c'est lui qui fait valoir et défend les intérêts de tous les administrés. Ordinairement il prévient les crimes plutôt qu'il ne les punit. Son influence est immense. Quand le gouvernement veut obtenir le paiement des taxes, c'est lui qui convoque et préside l'assemblée. Les imposés répartissent entre eux la taxe demandée, et pourvu que le gouvernement soit satisfait, tout est bien ; le commerce reste libre, on n'exige plus rien des habitans : chacun vend et achète sans entraves ; point de monopole. L'intérêt du grand nombre n'est pas sacrifié à quelques intérêts privés. On ne pense qu'à l'intérêt général, et l'administration centrale n'est pas éternellement occupée à rétablir l'harmonie entre des intérêts dissidens et divergens. La contrebande ne passe pas pour un délit au premier chef; et c'est un grand avantage de ne pas créer des délits factices qui accoutument les hommes à commettre toutes les espèces de délits sans crainte et sans remords. Croirait-on que ce système social, dont la simplicité est digne d'admiration, et qui favorise si énergiquement le commerce, l'industrie, la population, subsiste depuis un tems immémorial dans ce pays dédaigné ou ignoré des voyageurs ?

L'institution dont nous parlons a ses analogues dans plusieurs régions de la Tâtarie et de l'Asie ; et il paraît que les Ottomans l'ont apportée avec eux des sommets du Caucase, où leurs hordes étaient primitivement campées. Mais ce qui distingue spécialement les institutions ottomanes, c'est la diversité extrême des mœurs, des lois et des races qu'elles régissent sans violence et sans contrainte. Elles respectent le génie des nationalités et se plient à toutes leurs exigences. Dans les pays de monta-

gnes, l'administration varie, et le caractère sauvage des habitans a conservé ses droits; dans les pays de plaines, le système suivi dans la Bulgarie domine à peu près exclusivement. A cette liberté du commerce se joint une tolérance religieuse dont bien peu de pays chrétiens donnent l'exemple; pourquoi M. Slade regrette-t-il que les Ottomans n'aient pas extirpé la religion grecque, qu'ils n'aient pas banni les Juifs et massacré les catholiques romains? Au lieu de prêter de la stabilité à leur empire, ils l'auraient ébranlé. C'est par la tolérance qu'ils se sont maintenus si long-tems.

La population de la Turquie européenne et asiatique est au moins de trente millions d'ames; l'armée ne se compose que de quarante mille hommes, et au lieu d'offrir des élémens de conservation, cette armée présente des élémens de destruction, des chances d'affaiblissement et de ruine. Comment se maintient donc ce grand corps? par quelle étrange organisation un si faible appui suffit-il à la stabilité d'un empire qui devrait crouler de lui-même au premier souffle? Qu'on jette les yeux sur l'Égypte avec sa population de deux millions d'ames. A peine Mohammed-Ali, avant d'être maître de la Syrie, pouvait-il avec son armée de soixante mille hommes contenir les Fellahs, nation asservie, avilie, incapable d'énergie ou de résistance, excepté contre un pouvoir qu'elle méprise. Dans la seule île de Candie, il faut dix mille soldats pour imposer à une population de quatre-vingt-dix mille ames. Jetez les yeux sur la Grèce moderne; elle est toujours à la veille d'une révolution; les Allemands ne réussissent pas mieux que Capo-d'Istria à calmer l'état d'angoisse et de spasme dans lequel elle vit. Cependant, sa population ne dépasse pas huit cent cinquante mille ames : son armée est de dix mille hommes. Constantinople compte six cent mille

habitans dont la surveillance est confiée à cent cinquante hommes seulement. Jamais la police de cette grande ville n'a été faite que par ces cent cinquante hommes. Aujourd'hui que les janissaires n'existent plus, la charge de bourreau est une sinécure.

Ne vous étonnez pas, ne révoquez pas en doute la vérité d'une assertion qui peut sembler étrange : il n'y a pas un seul pays au monde où l'idée de la liberté individuelle soit plus profondément enracinée qu'à Constantinople. Pendant les saturnales du Ramazan, ne serait-il pas facile aux Turcs, que l'on nous représente comme si hostiles au gouvernement de Mahmoud, de tramer des conspirations? Eh bien! personne ne conspire : on se rassemble le soir librement dans les cafés; on y discute sur tous les sujets. Point d'espions : aucune prison d'état ne regorge de prévenus ou de condamnés politiques! Que les Européens y regardent donc à deux fois, avant de condamner une situation qui, dans ses résultats, n'offre aucun des inconvéniens et des malheurs attachés à la politique européenne.

La plupart des voyageurs, et M. Michaud lui-même, dont nous avons eu souvent occasion de louer la sagacité, regardent la destruction des janissaires comme une mesure à la fois impopulaire et qui doit diminuer considérablement le pouvoir réel de la Porte. Lisez l'histoire, vous verrez que ce corps militaire a toujours entravé la puissance ottomane, au lieu de l'agrandir et de la servir. Dans les guerres contre les chrétiens, les janissaires étaient toujours un embarras, jamais un secours. L'oligarchie militaire menaçait d'envahir l'autorité. La question était simple : le trône devait-il rester à Mahmoud, ou à ses soldats privilégiés? Il frappa ses ennemis et garda le trône : les janissaires tombèrent sans trouver un dé-

fenseur ; et le principal instrument de leur ruine, l'exécuteur des volontés du souverain, fut un janissaire. En vain la Russie essaya-t-elle de réveiller l'affection des peuples en faveur de ce corps détruit ; en vain voulut-on former une nouvelle milice avec ses débris. La masse du peuple l'avait condamnée : Mahmoud, en l'anéantissant, ne fit qu'exécuter les volontés populaires.

C'est ainsi que la plupart des voyageurs se trompent quand ils parlent de l'abolition des *derébeys,* institution qui, selon eux, était une des colonnes de l'ancien empire. Ils ne savent pas que les derébeys, autrefois élus par le peuple, comme les codja-bachis, avaient usurpé un droit tout-à-fait contraire aux habitudes et aux mœurs de la population ottomane, une position qui ne leur appartenait pas. Ils avaient rendu leurs charges héréditaires. Le sultan a très-bien fait de détruire cette usurpation ?

Toutes les fois que les puissances européennes ont voulu s'établir en Orient, elles n'ont fondé que des établissemens passagers et fragiles. Si nous reprochons aux Asiatiques le manque de liberté, les Asiatiques, à leur tour, trouvent que nos lois détruisent toute espèce d'indépendance. Voyez, disent les Ottomans, quels succès ont obtenu vos chevaliers normands, anglais et italiens, quand ils ont importé en Orient leurs entraves féodales, leur dure hiérarchie militaire, et la sévérité ascétique de leur gouvernement spirituel. Jamais les Orientaux n'ont pu supporter ces entraves locales ; ils se soumettent volontiers à un despotisme nominal, mais ils ne veulent pas que l'administration locale soit entravée par le despotisme partiel de l'administration. Jamais ils n'ont pu s'habituer à la tyrannie commerciale des républiques du moyen âge, ni à l'inquisition politique et ecclésiastique qui pèse sur les familles et pénètre dans la vie privée. La foi générale est

intolérante, les maximes du gouvernement semblent dures et terribles : mais les peuples ne sont pas harcelés par la présence incessante et la malveillance éternelle d'une administration armée d'espionnage, de police et de scrupules religieux. MM. Michaud et Poujoulat, dans les conversations très-curieuses qu'ils ont eues avec plusieurs hommes de lois et philosophes orientaux, semblent avoir pénétré ce mystère, ou du moins l'avoir pressenti. J'aime beaucoup certain uléma qui cause fort agréablement avec nos voyageurs européens, et qui leur prouve par un ou deux apologues orientaux que le prétendu esclavage de l'Orient répond à peu près à la prétendue liberté de l'Europe.

La question grecque, sur laquelle M. de Lamartine disserte avec une gracieuse et admirable éloquence, cette question si chère aux hommes d'art et aux hommes de lettres, et qui éveille dans l'imagination de M. Michaud des souvenirs si héroïques et si tendres, n'a pas été bien comprise en Europe. Le sultan Mahmoud, par ses principes et ses vues, était réellement favorable aux Grecs. L'oppression dont ils se plaignaient, et qui n'était pas sans réalité, venait précisément de cette situation anormale que soutenaient et défendaient les janissaires. Non seulement les Grecs, mais tous les habitans des campagnes dans la Turquie d'Europe et dans la Turquie d'Asie, pouvaient se révolter contre les mêmes iniquités exercées par la prépondérance d'un seul corps militaire. De tous les paysans asiatiques, le paysan grec était celui que les Turcs traitaient avec le plus de considération et d'égards; il est bien vêtu et bien nourri, comme M. Slade en convient. Ses propriétés sont protégées; comme corps de nation, les Grecs ont même reçu de la Porte Ottomane un degré d'estime dont les juifs et les Arméniens étaient loin

d'obtenir l'équivalent. En Turquie, on méprise les juifs; on fait assez peu d'attention aux Arméniens. En Égypte, les Fellahs sont traités comme de véritables bêtes de somme.

La Grèce s'est révoltée, parce que le joug militaire l'écrasait, et qu'elle voulait échapper à sa contrainte; elle s'est révoltée parce que ses institutions municipales étaient détruites, et que cette prépondérance militaire, qui menaçait d'envahir toute la Russie, écrasait la Turquie d'une manière effroyable. Mais Mahmoud ne s'est levé, mais il n'a frappé de son cimeterre les têtes des janissaires rebelles, que pour abattre la même prépondérance, pour se débarrasser du même fardeau. La révolte de la Grèce et son indépendance ont marché de front avec l'extinction des janissaires : ce sont les corollaires d'une seule et même proposition. Quel voyageur européen s'est aperçu de cette coïncidence? Qui s'est douté que la même cause ait produit des résultats si différens?

M. de Lamartine se laisse quelquefois entraîner par ses prédilections catholiques et par ses anciennes affections politiques. Il a tort, par exemple, de comparer les prêtres chrétiens maronites avec les Druses, leurs voisins, et de faire ressortir l'ignorance et l'infériorité des derniers, comme si ce contraste prouvait la supériorité des Chrétiens et des Européens sur les Orientaux et les Musulmans. L'ignorance et la stupidité des Druses sont devenues proverbiales. Parmi eux, un petit nombre de croyans, nommés Accals, sont dépositaires des doctrines cachées, que le reste de la population ou des Jahîls ignore complétement. M. de Lamartine ne voit-il pas qu'il y a injustice à établir un parallèle entre une race éminemment lettrée et une race plongée dans les ténèbres de la

barbarie la plus incurable. Le contact des prêtres italiens et une éducation très-soignée développent avec énergie les qualités intellectuelles des Maronites et leurs facultés morales. Lorsque dans les autres régions de l'Orient, M. de Lamartine est obligé de reconnaître l'immense supériorité morale de l'islamisme sur le christianisme, il ne sait plus quelle explication donner de ce phénomène. Tous ses préjugés s'ébranlent; toutes ses idées vacillent à la fois. Quoi! les catholiques regardés comme des idolâtres, comme des hérétiques! Les chrétiens tombés dans l'abaissement! ils ont moins de vertus et reçoivent moins de considération! Ce sont les Musulmans qui se montrent tolérans, patiens, philosophes, et qui ont toute la supériorité des races nobles sur les races asservies! Au lieu de résoudre ce problème, M. de Lamartine semble effrayé de la découverte qu'il vient de faire. Cela contrarie toutes ses théories antérieures. Il peint très-bien la nature, comme nous l'avons observé plus haut; mais les nuances caractéristiques de la société orientale échappent souvent à ce chrétien enthousiaste, à ce poète catholique, à ce membre éloquent de la Chambre des Députés, à ce philosophe brillant.

Par exemple, sa conversation avec lady Esther Stanhope aurait tout aussi bien pu avoir lieu dans un salon de Paris ou de Londres qu'au fond de la Syrie. Cette conversation ne nous apprend rien de nouveau, ne jette aucune lumière inattendue sur les localités. M. de Lamartine déroule à nos yeux un panorama splendide. Voici la Syrie, voici Damas, voici le mont Liban. Les couleurs de l'écrivain sont merveilleuses. Mais il reste encore beaucoup à dire sur l'état social des nations que M. de Lamartine rencontre sur sa route. Dans

la seule ville de Damas, nous trouvons à la fois le montagnard, l'habitant des villes, l'habitant des villages, le nomade, l'homme du désert soumis encore à la vie patriarcale, l'homme de la plaine qui a depuis long-tems adopté les formes municipales, l'homme des clans, qui se trouve régi par une sorte de féodalité. Que de sujets d'analyse! Qui nous révélera toutes les ramifications de ces situations sociales si diverses! Magnifique sujet pour un philosophe! M. de Lamartine admire avec raison les terrasses du Liban, leur végétation gigantesque, leurs aspects enchanteurs et magiques, leurs vignes étagées et rayonnantes sous le soleil. Mais cette culture qui atteste une haute prospérité a une cause. Quelle est cette cause? Le sol est aride; il a fallu distribuer les eaux, profiter de leur présence et diriger leur parcours. Voilà de l'industrie. L'administration locale est héréditaire; mode de gouvernement qui semble favoriser le despotisme et s'opposer à toutes les améliorations. Expliquez donc ces phénomènes, l'absence des crimes, les manufactures qui s'élèvent sur ces pentes sauvages et l'esprit entreprenant des habitans. Maronites, Druses, Moutouals, jouissent de la même prospérité. M. de Lamartine ne peut donc l'attribuer à l'influence de la religion catholique. Ce qu'il ne dit pas, ce que personne n'a dit, c'est que les institutions municipales et populaires de la Bulgarie sont en vigueur dans le Liban; c'est que ce chef prétendu héréditaire est souvent remplacé, lorsqu'il n'est pas d'accord avec ses administrés, et que l'on choisit dans sa famille un autre chef qui lui succède. M. de Lamartine ne dit pas non plus avec quelle prédilection évidente et quelle bonté paternelle le gouvernement ottoman a traité les Maronites, plus éclairés que les Druses, mais très-

inférieurs en nombre. Les princes Druses faisaient peser sur les Maronites l'oppression la plus barbare. Les Mahométans seuls ont sauvé cette petite secte.

Un chef musulman de la race de Chab reçut, sous le nom de l'émir Bechir, le gouvernement de cette contrée. Impartial et désintéressé, il favorisa le développement de l'intelligence chez les Maronites, beaucoup supérieurs à leurs voisins, non par le nombre, mais par les qualités morales et par l'éducation. Le courroux des Druses s'alluma; ils chassèrent l'émir que le pacha d'Acre fut obligé de réinstaller, et qui depuis cette époque gouverna le peuple soumis à sa loi avec une fermeté et une équité dignes de remarque et d'admiration. Telle est la justice qui distingue tous ses actes, que les Francs de Beyram le regardent comme converti au christianisme; et M. de Lamartine a répété ce conte populaire. Doué d'un esprit élevé et d'un grand cœur, il est probable que l'émir n'aura pas été insensible à la beauté et à la noblesse des principaux dogmes chrétiens; mais la conversion dont on parle est invraisemblable ou impossible.

Arrivé à Jérusalem, M. de Lamartine se montre juste envers les Musulmans; il reconnaît leur tolérance, le respect même pour la foi de leurs ennemis, et pour le sentiment qui conduit vers le saint sépulcre des pélerins de toutes les parties du monde. Il compare la conduite des chrétiens de Jérusalem avec celle des Musulmans : les premiers sont mercenaires, ignorans, démoralisés, dégradés; ils blasphèment auprès de la tombe sacrée; l'unique but de leur vie entière est d'exploiter cette tombe d'un Dieu; ils ont recours aux expédiens les plus vils, les plus odieux, les plus misérables; on voit les sectes ennemies se battre avec acharnement dans l'enceinte même du sépulcre et se disputer quelque misérable salaire. Les

Turcs s'interposent, calmes, silencieux, consciencieux : ils empêchent les furieux d'en venir aux mains et opposent à ce spectacle hideux l'exemple d'une tolérance pleine de dignité.

M. de Lamartine n'a pas craint de dire ces choses, lui si profondément, si entièrement chrétien ! M. Michaud et M. Poujoulat les ont aussi laissé entrevoir. Quel que soit l'intérêt que la Grèce ancienne et moderne inspire à M. Michaud, il ne cherche dans ce pays dégénéré, que l'on voudrait faire passer pour régénéré, ni héros, ni législateurs; il faut surtout chercher dans le voyage de MM. Michaud et Poujoulat des détails piquans, des anecdotes amusantes; dans celui de M. de Lamartine, de larges tableaux. Quant au mouvement politique, et aux grandes masses statistiques, M. Urquhart les a indiqués avec assez de sagacité dans son livre intitulé *la Turquie et ses Ressources*. Il y a des anecdotes piquantes dans le voyage récent de M. Auldjo ; un sentiment moral, pathétique, vrai, naïf, qui plaît et attache dans les pages de M. Poujoulat; son maître et son ami, M. Michaud, se distingue éminemment par la finesse des vues et la sagacité des aperçus. On sera souvent ému en lisant M. de Lamartine; le voyage de MM. Michaud et Poujoulat réunit beaucoup d'instruction à beaucoup d'agrément. Mais pour que toute l'organisation sociale de l'Orient, dessinée par Urquhart, entrevue par Slade, se révèle enfin aux yeux de l'Occident étonné; il faut attendre qu'un des sages de ce pays veuille prendre la plume et nous mette au courant de toutes les anomalies qui nous paraissent si extraordinaires, et qui ne sont que la vie normale et naturelle des peuplades asiatiques.

Une seule puissance serait capable de donner d'excellens renseignemens sur l'Orient qu'elle a étudié tout ex-

près, et dans son intérêt politique : je veux parler de la Russie. Ceux qui apportent de nouveaux renseignemens au cabinet de Saint-Pétersbourg sur la situation de l'Asie sont toujours bien accueillis; et récemment encore, l'empereur Nicolas défraya toutes les dépenses faites par le voyageur allemand Parrot pour gravir la cime inexplorée du mont Ararat. Le professeur reçut en outre la décoration de Sainte-Anne, et ceux qui l'accompagnaient furent noblement récompensés.

L'expédition, composée du minéralogiste Behagel, de M. Féderoff, jeune astronome, de MM. Hehn et Schiemann, d'un courrier appartenant à la classe des *feld-jaegers*, et enfin de M. Parrot lui-même, fut recommandée à la protection de Paskewitch, qui à son tour confia le soin de protéger les voyageurs au gouverneur militaire Stekaloff. Sur sa route, Parrot recruta un jeune doyen du couvent arménien d'Etschmiadsin, qui obtint la permission de le suivre.

« Toutes les descriptions et toutes les vues du mont Ararat qu'ont données les voyageurs qui m'ont précédé sont inexactes, dit Parrot. La gravure de Chardin représentant le mont Ararat vu d'Erivan est absolument fausse; celle de Tournefort est vraie en masse, mais exagérée dans la forme, et d'une exagération qui tombe dans le grotesque. Morier a fait de son dessin un tableau dans le style de Martin, tableau qui plaît à l'imagination, mais qui ne reproduit pas la réalité. La meilleure de toutes ces gravures est celle que William Ouseley a publiée : quoiqu'elle n'ait que deux pouces de large, elle reproduit bien l'effet général; quant aux détails, l'exiguité des dimensions ne permettait pas de les indiquer.

» Le petit et le grand Ararat s'élèvent à l'extrémité sud d'une plaine de plus de cent verstes de long sur cin-

quante verstes de large, et que l'Araxe traverse dans sa largeur. Le grand Ararat est situé au nord-est, et le petit Ararat au sud-est : une large vallée sert de base aux deux montagnes dont les sommets sont éloignés d'environ dix verstes en ligne droite. Leurs flancs et leur base sont couverts de bestiaux, et leurs cavernes ont longtems servi d'asile aux Kourdes dévastateurs que ces solitudes profondes arrachaient aisément à toutes les poursuites. La hauteur perpendiculaire du grand Ararat est de 16,254 pieds au-dessus du niveau de la mer (mesure de Paris), et de 13,530 pieds au-dessus de la plaine de l'Araze. La pente nord-est peut être évaluée à vingt verstes, et la pente sud-est à trente verstes de long. Un éternel manteau de neige et de glace couvre la cime, et s'étend jusqu'à une verste dans une direction perpendiculaire, et jusqu'à quatre verstes, dans une direction oblique. Le petit Ararat, au contraire, qui forme un cône à peu près régulier, est libre de neige et de glace pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre. La vénération que cette montagne inspire aux habitans de l'Arménie est extrême et superstitieuse. Les moines chrétiens ont soin de l'entretenir par des traditions et des légendes dont personne ne conteste la vérité. On prétend que l'arche de Noé se trouve encore aujourd'hui sur le sommet de la montagne, que tout voyageur assez hardi pour la gravir serait frappé d'un châtiment céleste, et qu'autrefois le patriarche de Nisibe tomba dans un sommeil léthargique pour avoir tenté cette ascension périlleuse et voulu contempler de ses propres yeux l'arche sainte bâtie par le conservateur du genre humain. »

Trois fois M. Parrot fut obligé de recommencer son voyage : sa première et sa seconde excursion ne servirent qu'à lui démontrer tous les périls d'une tentative pareille.

Son ami, le professeur Schiemann, avait quelques pas d'avance sur lui; le pied lui manqua; M. Parrot le vit tomber et rouler sur la glace; mille pointes de rocs aiguës allaient le recevoir et déchirer son corps prêt à bondir sur ces aspérités; Parrot, s'affermissant dans la neige, planta son bâton ferré de manière à s'en faire un appui, et étendit ses bras pour recevoir et arrêter le malheureux sur le point de périr. Mais le choc de ce dernier était trop rapide et trop violent; Parrot lui-même fut renversé, et les deux amis roulèrent ensemble, jusqu'à ce qu'une pointe de granit, qui s'élevait à pic, arrêtât leur chute et les préservât d'une mort certaine. Ils se relevèrent meurtris et eurent le courage de continuer leur route.

Pendant leur second voyage, ils plantèrent une croix avec une inscription en l'honneur de Paskewitch, à 15,138 pieds au-dessus du niveau de la mer, et 350 pieds au-dessus du mont Blanc. Mais ce ne fut qu'au troisième voyage, après des difficultés inouies, le 27 septembre 1820, à trois heures et quart de l'après-midi, qu'ils se trouvèrent enfin debout sur la crête glacée de ce roi des monts orientaux. La dernière plate-forme qui couronne le grand Ararat est une coupole de glace d'environ deux cents pieds de diamètre, et à peu près circulaire : elle ne laisse pas apercevoir un seul fragment de rocher. Du côté de l'est, la pente est un peu moins abrupte que dans les autres directions. L'œil s'étend à une distance incalculable qui confond tous les objets dans une vague perspective. Toute la vallée de l'Araxe se couvre d'une vapeur grisâtre à travers laquelle Erivan et Sardarabad apparaissent comme des points noirs. Enfin, le lac Gotskhaï brille dans l'éloignement, quoique la vaste chaîne de montagnes qui l'entoure semble devoir le cacher; mais l'extrême élévation de l'Ararat domine toutes les hauteurs

environnantes, et le regard du voyageur plane au-dessus des monts, qui, vus de la plaine, semblent former un inaccessible rempart. Un autre Russe, M. Antonomoff, a suivi l'exemple de M. Parrot et répondu aux dénégations constantes des moines arméniens, en gravissant à son tour la cime glacée du mont Ararat. Mais malgré les dépositions et les sermens des paysans qui ont accompagné ces voyageurs; malgré l'impression du voyage de M. Parrot, et les récompenses que l'empereur lui a accordées, il n'y a pas un bon Arménien orthodoxe qui ne soutienne encore que l'arche de Noé repose sur le sommet de l'Ararat; que la montagne sainte est inaccessible, et que les deux voyageurs en ont menti.

(*Foreign and Quarterly Review.*)



JUNG STILLING,

AMI DE GOETHE.

Les livres les plus intéressans, ceux qui apportent à l'Europe le plus de révélations curieuses, ne sont pas toujours ceux que choisissent les traducteurs. Cette race, un peu mercantile, aime mieux se plier aux exigences du public que de le diriger. De mauvais romans, des contes d'un goût équivoque, des pamphlets qui flattent une opinion politique, obtiennent presque toujours la préférence; tels sont les chefs-d'œuvre dont le traducteur s'empare, les modèles qu'il propose à ses concitoyens. Aussi Dieu sait quel jugement les peuples de l'Europe ont porté les uns sur les autres. Ils ne se connaissent mutuellement que par leurs défauts. Les traductions reproduisent, non les chefs-d'œuvre, mais les libelles théologiques. Boileau, dans sa vieillesse, ne savait même pas qu'il eût existé un homme du nom de Dryden, et un autre homme appelé Shakspeare. De nos jours même, combien n'a-t-il pas fallu de tems et d'efforts pour apprendre aux Français l'existence de Wordsworth, et pour nous révéler celle de Béranger!

Au premier rang des livres que la négligence des traducteurs a sacrifiés à des narrations sans mérite, à des fictions sans talent, à des œuvres sans moralité, se place

un petit ouvrage du célèbre professeur Jung Stilling : ce sont les confessions allemandes d'un pauvre jeune homme qui, des dernières classes de la société, s'élève par la noblesse de l'ame, la persévérance et le travail, jusqu'à une situation brillante et enviée. Vous ne trouvez pas dans ce récit la fièvre d'émotion qui caractérise celui de Rousseau. Aucune révolte contre la société : point de passions ardentes, aucune déclamation contre la richesse ou le succès. Rien de cette ferveur démocratique, de cet élan impétueux, de cette audace philosophique auxquels Rousseau a dû sa célébrité. Jung Stilling, fils d'un paysan westphalien, appartenait à une ère toute différente de société et de civilisation. Il n'était pas né, comme Rousseau, entre l'Italie artiste et la France satirique, dans une petite république vouée à la critique et à l'analyse. Il représentait la bonne population allemande des anciens jours; croyante, rude, naïve, aimante, et préférant la foi au doute : imprégnée de respect pour ses supérieurs, adorant, après Dieu, M. le comte et M. le bailli; mêlant à la grossièreté de ses habitudes matérielles un étrange raffinement de métaphysique naturelle et de bizarrerie romantique. On voit toute cette population admirablement dépeinte par Jung Stilling, l'un de ses enfans. Il reproduit ses sentimens et ses discours, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer combien il y a de liberté, d'intelligence, de force de pensée et d'indépendance réelle chez ce peuple complétement étranger à la liberté politique et à ses modernes perfectionnemens. C'est une leçon assez haute et qu'il ne faut pas oublier : la liberté, après tout, c'est la moralité.

Beaucoup d'ouvrages nous donnent une idée juste ou fausse, raisonnable ou capricieuse, séduisante ou misantropique, de la vie des cours, du vice doré, de la

dépravation qui se cache sous la soie. Il semble que l'intelligence des écrivains ait voulu, comme le soleil, n'éclairer que les sommités sociales. Nous connaissons merveilleusement bien les palais, nous ignorons les chaumières. L'histoire a fait bon marché des populations qui ont tenu le hoyau ou la charrue, et qui, sans avoir porté la couronne princière ou le glaive féodal, doivent cependant compter dans les destinées des peuples. Rien n'est plus rare et plus curieux qu'un livre qui vous laisse pénétrer naïvement dans la vie intérieure des artisans et des bourgeois. Voyez quel intérêt s'attache aux tableaux domestiques de J.-J. Rousseau, à la vie d'acteur décrite par Goldoni. C'est une lacune des annales humaines qui se trouve tout-à-coup remplie. L'intérêt que nous offre l'autobiographie de Stilling s'accroît encore quand on pense que l'homme sans éducation et sans amis, qui a frayé ainsi sa route solitaire, vivait dans un pays d'aristocratie invétérée et de féodalité à peine adoucie, et que, de l'échoppe d'un tailleur et du sein des habitudes et de la société la plus vulgaire, il est parvenu au titre d'ami de Goethe, de conseiller du grand-duc de Bade, et à une réputation presque européenne. Aussi distingué par son savoir que par ses vertus morales, Stilling fut tour à tour tailleur, charbonnier, laboureur, maître d'école et professeur à l'université de Heidelberg. Les confessions d'un tel homme, au cœur simple, à l'esprit élevé, forment un roman de la vie réelle; peu d'ouvrages le surpassent ou l'égalent pour le charme et la singularité des détails. La force d'ame, le courage moral, la complète pureté qui respire dans ses pages simples, sont un excellent contre-poison aux déclamations antisociales des Chatterton et de tous ceux qui demandent à leurs concitoyens gloire, fortune, appui, pouvoir, et ne

lui donnent en échange que leurs prétentions et leur oisiveté. A cette foule de prétendus grands hommes méconnus, on doit opposer la vie simple, noble et courageuse des Crabbe en Angleterre, des Stilling en Allemagne.

Il y a quatre-vingts ans à peu près, le petit village de Florenburg, caché et comme enseveli dans une des vallées de Westphalie, servait de centre de civilisation à la plupart des hameaux environnans. Non loin se trouvait le village de Tiefenbach ; caché comme un nid entre les hauteurs du Giller et du Geisemberg, on le découvrait à peine. Là demeurait la famille des Stilling; famille héréditairement pauvre, héréditairement roturière. Le grand-père de Jung Stilling était tout simplement charbonnier. Il passait en été six jours de la semaine dans les bois, venait retrouver sa famille le samedi soir, chantait à l'église le dimanche, embrassait ses deux garçons et ses quatre filles, faisait provision de vivres pour la semaine suivante, et repartait le lundi matin. Frugal, modéré, religieux, probe, il avait conservé, dans cette vie rustique, le goût des plaisirs de l'imagination, l'amour passionné de la musique, et ce penchant pour les voluptés à la fois calmes et mystiques, que les Germains modernes semblent avoir reçu, héritage inaliénable, de leurs ancêtres primitifs.

Un samedi soir, comme le vieux charbonnier descendait joyeux la pente boisée du Geisemberg et entonnait de tous ses poumons l'hymne protestante commençant par ce vers :

Le soleil glorieux vient d'achever sa course !

Un voisin l'arrêta au passage pour lui annoncer une mauvaise nouvelle, soin charitable que les voisins prennent

toujours avec plaisir. Nous conserverons à ce dialogue toute son ingénuité.

« Savez-vous, père Eberhard, ce qui arrive à votre second fils, à Wilhelm le tailleur?

— Non; c'est un laborieux et brave garçon! lui serait-il arrivé malheur?

— Pas précisément, père Eberhard; mais il est utile de vous avertir. La fille de ce pauvre prédicateur rejeté par sa congrégation, Doris, a ensorcelé votre fils; il veut l'épouser.

— J'ai toujours dit à mes enfans, voisin, qu'ils eussent à se marier quand ils voudraient, comme ils voudraient, richement ou pauvrement. Que la ménagère soit pieuse et honnête, c'est tout ce qu'il faut. Ma bonne Marguerite n'avait rien, et ma ferme se trouvait grevée de grosses dettes. Les choses n'en ont pas été plus mal pour cela. Je puis maintenant donner à chacun de mes enfans cent pièces d'or comptant. Dieu nous a bénis! »

Le charbonnier trouva Marguerite Stilling prête à le recevoir : un gâteau de froment devant le feu au milieu des cendres chaudes; du lait dans un pot d'étain sur le vieux banc de chêne. Les filles étaient couchées, et Marguerite s'impatientait déjà de ne pas revoir son mari.

« Eh bien! s'écria le charbonnier en déposant ses instrumens sur la table, pourquoi Wilhelm n'est-il pas ici?

— Je ne sais, dit Marguerite, il revient tard maintenant. »

Le charbonnier soupa; et quelques minutes après, on vit entrer Wilhelm rêveur, embarrassé : après avoir salué ses parens, il s'assit tristement, soutint son front de ses deux mains et garda le silence. Il fallut que le vieux charbonnier lui arrachât son secret; mais dès qu'il l'eut

dit, on convint que Doris et Wilhelm viendraient habiter la maison du père, que la jeune femme aiderait Marguerite, et que Wilhelm continuerait son état.

« A la bonne heure, disait Eberhard Stilling; qu'il nous l'amène, elle vivra avec nous. Wilhelm, Wilhelm! songe à ce que tu vas faire? C'est une chose très-sérieuse. Puisse le Dieu de tes pères te donner, à toi et à ta femme, tout ce dont la vie humaine a besoin! » Des larmes roulaient dans les yeux de Wilhelm; il serra la main d'Eberhard et de Marguerite, et alla se coucher. Le vieillard chanta l'hymne protestante du soir, ferma la porte avec le loquet de bois, demanda à Marguerite si elle avait visité l'étable et gagna le vieux lit.

Ce tableau rustique vaut mieux, ce me semble, que les idylles de Gessner. Puis vient la cérémonie des noces, noces toutes germaniques, où les cuillères de bois, la vaisselle d'étain, les cruches blanches aux anses bleues, les assiettes de bois tourné, la bonne grosse bière et les gâteaux presque innombrables font très-belle figure. Il faut voir, avant la fin de la soirée, Wilhelm et sa nouvelle épouse se plonger dans l'obscurité des bois qui tapissent le Geisen, et les deux vieillards rester seuls, en face d'un immense broc de bière blanche.

« Ah! s'écrie le petit-fils du charbonnier, qui a écrit cette histoire; si la vie humaine n'était pas si dure; s'il n'y avait ni gelée ni pluie, on pourrait sans grand'peine faire de ce monde un paradis! »

Le mariage dérangea un peu les anciennes habitudes de la famille; usages fixes, constans, immuables et comme stéréotypés en Allemagne. Vous y trouverez encore aujourd'hui plus d'une famille Stilling. On ne déplaça pas le vieux père, qui resta toujours assis entre la muraille et la table qui se redressait aux heures de repas,

elle s'appuyait alors sur un pied postiche qu'on laissait ensuite retomber le long du mur. C'était là que le charbonnier lisait sa Bible, qu'il s'amusait à détailler du bois et à le sculpter grossièrement pour en faire des meubles et des instrumens de ménage ; qu'il apprenait à ses filles à chanter en partie, et qu'il dormait, rêvait ou sermonnait pendant les longues soirées d'hiver.

Johann-Heinrich-Jung Stilling fut l'unique fruit du mariage de Doris et de Wilhelm. La pauvre Doris ressemblait beaucoup aux filles du vicaire de Wakefield : ses goûts étaient élégans et sa position humble. Son père le ministre lui avait donné une éducation supérieure à sa fortune. Elle était bonne et douce ; mais elle souffrait dans la cabane du charbonnier. L'amour qu'elle portait à son mari ne pouvait la réconcilier avec la rusticité cordiale de ceux qui l'entouraient ; et l'extrême simplicité de sa vie, la faiblesse de sa santé la rendait impropre aux travaux des champs. Elle se résigna ; une sorte de tristesse dévote et de désespoir calme s'empara d'elle. Une affection de poitrine se déclara, et après trois mois de souffrances, Doris mourut entre les bras du père Eberhard. Quelques jours avant cet événement, son mari l'avait conduite sur les bords du petit lac qui baigne les tours du château de Geisemberg. Alors sa femme presque mourante lui tint ce discours singulier que rapporte Stilling, et qui caractérise bien le génie mystique de ce peuple singulier.

« Je désire mourir, lui disait-elle ; ce n'est pas que j'aie cessé de t'aimer, toi et ta famille : mais il faut que je te dise ce qui se passe en moi. Lorsque tout reverdit au printems, lorsque toutes les fleurs et tous les arbres reprennent de la force et retrouvent leur feuillage, je ne suis ni touchée ni satisfaite ; il me semble que le

rajeunissement de la nature ne me regarde pas. S'il m'arrive au contraire de trouver sur mon chemin une feuille morte, une branche desséchée, une fleur flétrie; alors, mon ami, mes pleurs sont prêts à couler; ce ne sont pas des pleurs de tristesse; je suis presque joyeuse. Autrefois l'automne m'attristait, le printems m'égayait. Tu vois bien, Wilhelm, que Dieu me rappelle à lui, comme la terre rappelle à elle la fleur et la feuille qui tombent : mais je suis sûre, Wilhelm, que nous nous retrouverons là-haut ! »

Wilhelm devenu veuf tomba dans un grand chagrin qui l'empêcha de s'occuper et de sa profession, et de l'éducation de son fils Jung Stilling. Ce fut le vieux charbonnier qui prit le petit enfant sur ses genoux, qui lui fit épeler la Bible, et qui lui apprit à chanter les hymnes de Luther. Ce fut à lui que le futur professeur de langues anciennes et modernes dut les premiers germes de son amour pour la science. « Pour moi, dit-il, un Dieu vivait sur la terre : c'était mon grand-père le charbonnier. Je n'avais pas neuf ans, qu'il cherchait à m'expliquer tout ce que ma petite intelligence ne comprenait pas. Il m'introduisit dans une manufacture occupée par les frères moraves, qui venaient de s'établir dans le voisinage. En général, les orthodoxes disaient beaucoup de mal d'eux, et prétendaient même que ces pauvres frères commettaient mille abominations dans l'intérieur de leur couvent séculier. Mon grand-père, d'une ame plus forte et plus tolérante, se lia au contraire avec un de leurs chefs nommé Nicolas, homme de génie caché, qui introduisit dans mon cerveau les premiers élémens des mathématiques et de la géométrie descriptive. Je me souviendrai toujours de lui. »

Cependant le désespoir de Wilhelm s'apaisa peu à peu;

il reprit son métier de tailleur, et donna quelques soins à l'éducation de Heinrich. Le grand-père le trouvait trop sévère. « Prenez garde, disait le vieux charbonnier, d'imprimer une crainte trop vive à cet enfant. Quiconque tremble est bien près de mentir. Wilhelm, ne le tenez pas de si près; quand on reçoit des ordres trop sévères et trop nombreux, on ne manque pas de désobéir souvent : tout le monde aime la liberté. »

En effet, la sévérité paternelle du tailleur, que la mort de sa femme avait rendu sombre et austère, se relâcha par degrés, et tout le village admira les progrès de l'enfant. « Dieu me sauve! disait le grand père, voilà un jeune oiseau dont les plumes sont plus belles et plus touffues que jamais elles n'ont été dans la famille; il nous fera honneur. » La sensibilité de Jung se développait, et nous regrettons plusieurs scènes d'une admirable naïveté, scènes qui valent les pages les plus touchantes de Jean-Jacques, et que le défaut d'espace nous force de supprimer. Son ame se nourrissait d'affections pures et du sentiment du devoir : son esprit s'élargissait chaque jour sous la tutelle de ces deux hommes simples, mais éclairés.

« C'était un lundi matin, dit le biographe, un beau matin de printems : mon grand-père allait retourner à l'ouvrage, il voulut m'emmener, et pria mon père d'y consentir. J'étais bien heureux! nous gravissions ensemble la pente ombragée du mont Giller, et le vieillard me dit de lui raconter les aventures de la belle Mélusine, que je savais par cœur.

« Nous avons trois lieues à faire, me dit-il, j'aime les vieilles histoires : raconte-moi celle-là? ».

« Le grand-père écouta toutes les particularités de ce vieux conte comme si elles eussent été nouvelles pour lui, et comme si elles eussent été paroles d'Évangile; tant il

craignait de me laisser croire à la possibilité du mensonge. Nous fîmes route à travers les bois, par cette belle matinée : tout ce qui m'entourait était pour moi un paradis. Sur une petite colline veloutée s'élevait la hutte du charbonnier, couverte de gazon, avec une espèce de cheminée composée de deux grosses pierres brutes, et une couche tapissée de mousse. Nous déjeunâmes avec du pain et un petit flacon de vin. Mon grand-père se mit à l'ouvrage, et j'errai dans la forêt voisine, pensant à l'histoire merveilleuse de Mélusine-la-Belle, et aux grands paladins dont les exploits remplissent nos ballades populaires. Le soleil allait se coucher, j'étais enchanté de ma journée, de ma solitude et de mes rêves d'enfant, quand mon grand-père revint. Nous nous assîmes devant sa hutte, sous les rayons du soleil, pour prendre le repas du soir.

« Grand-père, lui dis-je, quand vous me faites lire dans les livres que les héros d'autrefois avaient des ancêtres dont ils savaient les noms, et dont ils comptaient les générations nombreuses, l'envie me prend de savoir aussi quels étaient mes ancêtres. Pourquoi ne descendrions-nous pas de quelque grand prince? vous m'avez dit que tous les parens de ma mère étaient des prédicateurs, mais je ne connais pas les vôtres : dites-moi ce qu'ils faisaient, j'écrirai cela exactement. »

Le vieux père Stilling se mit à sourire et répondit :

« Il est difficile de savoir si l'on est descendu d'un prince ou d'un roturier ; mais que m'importe et à toi aussi? Tes aïeux étaient d'honnêtes gens, très-pieux ; il y a peu de princes qui puissent en dire autant. Ton grand-père, ton aïeul et leurs aïeux n'ont commandé à personne, mais ils ont été honorés et aimés ; ils sont tous morts vieux après s'être bien mariés, et sans avoir

jamais désiré le bien d'autrui. Tu les retrouveras là-haut, Heinrich. Souviens-toi toujours de cette soirée. Dans le ciel nous serons tous de la plus haute noblesse, et si tu veux faire comme eux, tu seras noble comme eux. »

— Oui, oui, repris-je en pleurant, mais dites-moi quelque chose de plus sur nos pères les Stilling.

— Le père de mon aïeul se nommait Holty Stilling; il était né vers 1500, et il connaissait le réformateur Zwingle. Comme on ne voulait pas lui permettre de professer sa foi religieuse en liberté, il vint s'établir en 1530 à Tiefenbach, où il épousa la fille de Hans Staehler. C'était un homme robuste; il se battit seul contre cinq voleurs qui emmenaient ses quatre vaches, toute sa fortune, et les força de lâcher leur proie. Reinhard Stilling, son fils, cultiva en paix le petit champ que son père lui avait laissé, se maria à cinquante ans, et devint père, à soixante, de Henri Stilling, mon grand-père, qui mourut plus que centenaire. Celui-là était un homme actif. Il acheta un cheval et se fit roulier; il voyagea dans le Brabant, en Saxe et par toute l'Allemagne. Les routes étaient mauvaises alors, infestées de brigands: tous les autres rouliers se mettaient sous sa protection. Pas d'auberges sur les grands chemins: il fallait dîner, souper et faire reposer les chevaux en plein champ. Ils avaient tous des mousquets chargés et de grands sabres en forme de cimeterres. Quand venait le soir, on rangeait les chariots de roulage en forme de cercle, et l'on donnait l'avoine aux chevaux. Les hommes se plaçaient au milieu du cercle: on chantait la prière du soir; c'était notre aïeul qui battait la mesure. Nous avons toujours été musiciens. On étendait ensuite des manteaux et des couvertures sur la terre, et l'on dormait. Un des rouliers se glissait sous une charrette le mousquet à la main, et faisait sentinelle. Un soir,

ce fut le tour de mon grand-père; les rouliers étaient campés dans une plaine de la Hesse; vers le milieu de la nuit, il entendit du bruit sur sa droite, l'obscurité était profonde, et la lune ne brillait pas. Les autres rouliers avaient un peu bu, et notre grand-père, ne se fiant pas au courage des ivrognes, sortit à pas de loup de sa cachette, et s'avança du côté où le bruit s'était fait entendre. Là deux soldats déserteurs entraînaient une paysanne en la bâillonnant avec un mouchoir; ton aïeul se battit contre ces deux hommes sans appeler à son secours ses vingt-cinq camarades qui dormaient; il blessa l'un, et emmena la paysanne. Dans sa vieillesse, il devint pauvre; notre ferme fut chargée de dettes que mon père ne put réussir à payer. Tous les Stilling, mon cher enfant, reposent côte à côte dans le cimetière de Florenburg, et moi qui n'y suis pas encore, j'ai eu le bonheur, Dieu aidant, de me libérer tout-à-fait. Il n'y a plus de dettes dans la famille.

— J'écrirai tout cela, je l'écrirai, dis-je à mon grand-père, les yeux remplis de larmes; j'ai aussi des ancêtres moi, j'ai des ancêtres comme les chevaliers! »

« Mon grand-père souriait sans répondre. Le lendemain je ne manquai pas de mettre par écrit tout ce que je savais, et j'employai à cet usage les pages blanches d'un vieux livre de musique. Mes cheveux auront beau blanchir, je n'oublierai pas cette époque de ma vie, cette consécration de ma noblesse de paysan, ce profond sentiment de la dignité d'une race honnête et laborieuse, sentiment qui pénétra dans mon sein, qui s'y fixa pour n'en plus sortir. »

La mort enleva bientôt le vénérable descendant des Stilling, Eberhard Stilling. Le jour même où il doit rendre le dernier soupir, il se livre à tous ses travaux

rustiques, il répare le vieux chaume qui couvre et protége sa maison ; et toujours chantant de sa voix chevrotante les hymnes sacrés de la communion luthérienne, il s'obstine à monter sur le cerisier qui commence à se charger de fruits mûrs; au milieu des branches vertes et des cerises rougissantes, on aperçoit cette tête blanche, ces grands cheveux argentés ; une joie singulière et presque fantastique semble briller dans ses regards et animer sa voix. Il redescend, et la pioche à la main, il détache des fragmens de gazon qu'il veut placer sur le toit de l'édifice. « Vraiment, dit-il à son petit-fils, cette motte de terre ne ferait pas un mauvais bonnet de coton pour la grande nuit du dernier jour ! qu'en dis-tu? »

On connaît déjà l'intérieur de cette bonne chaumière allemande ; nous ne peindrons pas en détail la scène dernière de l'honnête Eberhard. On a pu se faire une idée de cette loyauté, de cette sincérité, de cette noblesse de sentimens ; on s'est associé à ce ménage immuable, à cette vie toujours la même des générations allemandes, aux habitudes de cette chaumière, dont pas un meuble, pas un ustensile n'ont changé de place depuis cent cinquante années. Le voisin y trouve toujours le même ordre, la même propreté, la même pauvreté, la même honnêteté invétérée. Suivons le jeune Stilling dans le monde, où une inquiétude secrète le porte à se placer. Le ministre de la paroisse, Stollbein, lui apprend le latin et se charge de protéger son avancement. A quinze ans, il est maître d'école à Quelberg. Un bûcheron nommé Krüger lui prête quelques volumes, entre autres un Homère ; il lit Homère avec délices, pendant les récréations des enfans. L'école était située sur la pente d'une colline; il se plaçait, dit-il, à la fenêtre, et de là contemplait une

mer de feuillages, toute bigarrée de fleurs blanchissantes, les villages répandus dans la plaine et suspendus sur les monts voisins, les chênes antiques du Giller et le soleil qui se couchait. Homère ne pouvait trouver de cadre plus digne de lui. Stilling se faisait l'ami des paysans, race excellente et patriarcale, qui lui chantait d'anciens fragmens de ballades rustiques et qu'il écoutait avec bonheur, le soir, pendant que les clochettes des génisses grasses retentissaient çà et là dans la plaine; que les enfans, mis en liberté, couraient dans les pâturages, leurs gâteaux d'orge à la main; que les femmes nettoyaient les étables; que le coq faisait retentir son dernier coup de trompette en secouant une dernière fois ses plumes mi-parties de brun et d'orangé; et que les bûcherons et les charbonniers revenant du bois se reposaient près de la fontaine, heureux de voir approcher l'heure du repos.

Cette époque de naïve béatitude ne pouvait durer long-tems. Le ministre Stollbein était mécontent de ses ouailles, qui lui rendaient bien la pareille; il exigeait que l'on s'en tînt aux vieilles méthodes d'éducation. Les paysans et surtout Krüger exigeaient que l'on apprît à leurs descendans quelque chose de plus que le catéchisme. Notre ami Jung Stilling, qui lisait Homère avec tant de plaisir, n'était pas habile en diplomatie; il se trouvait gêné entre le ministre et les paysans. Un jour, Stollbein entra dans l'école et confisqua sans pitié toutes les ardoises sur lesquelles les enfans avaient commencé leurs calculs d'arithmétique. Les paysans jurèrent que leur ministre avait vendu son ame à Satan; la révolte aurait mal tourné, si le tailleur Wilhelm, s'apercevant de la situation déplorable où se trouvait son fils, ne l'eût repris dans sa maison. Henri était bien malheureux, son aiguille de tailleur lui pesait horriblement. Une famille

de fermier riche lui offrit de faire l'éducation de quelques jeunes enfans ; Steiffmann (tel était le nom du père de famille) était un rustre opulent, propriétaire d'une fonderie d'acier, de beaucoup de terres et de bestiaux, mais d'une intelligence et d'une ame étroites. Le père ne fit pas attention à Stilling ; les enfans se moquèrent de sa délicatesse et de son érudition précoce ; il les quitta avec joie, devint maître d'école à Lindorf, puis à Preisingen, et s'exposa à quelques réprimandes de ses supérieurs « parce qu'il lisait des livres allemands et profanes au lieu de surveiller les enfans ! »

Le futur conseiller aulique nous raconte toutes ces mésaventures avec une naïveté qui pourrait passer pour de l'orgueil. Son extérieur calme et doux, sa vie réglée et sédentaire, lui faisaient beaucoup d'amis. A Preisingen, une veuve Schmoll, dont les filles étaient jolies, le reçut chez elle ; Anna et Marie furent également éprises du jeune homme, et leur passion revêtit une couleur tout-à-fait allemande. « Souvent, dit-il, lorsque la lune glissait doucement et se levait à travers les arbres dans un ciel bleu, je conduisais les enfans qui commençaient à chanter en partie à la colline de Preisingen ; ils restaient cachés sous l'ombre des arbres, et les vallées et les collines lointaines retentissaient de leurs chants ; femmes et enfans du village sortaient de leurs chaumières, se plaçaient sur le pas de leur porte, et écoutaient. La maison de Mme Schmoll était près de là ; quand les deux jeunes personnes m'entendaient, elles montaient dans leur chambre dont la fenêtre était ouverte ; et là elles restaient dans l'obscurité, prêtant une oreille émue aux chants des enfans et aux miens. Quand je rentrais (j'avais accès partout, et Mme Schmoll ne surveillait point ses filles), je trouvais Anna et Marie couvertes de lar-

mes, les paupières abaissées, toutes silencieuses. Souvent l'une ou l'autre me prenait la main en me disant : « Que votre chant me fait de plaisir ! » L'autre sœur répondait par un profond soupir, et moi, pour qui l'amour et le mariage étaient synonymes, et qui ne pouvais épouser l'une sans frapper l'autre d'une blessure cruelle, je leur répondais : « Chères amies, chantons ensemble la prière du soir, et croyez-moi, on ne chante bien que dans le ciel. » Je ne sais pas, ajoute Stilling (devenu conseiller-d'état et homme du monde), si cette consolation divine leur paraissait suffisante ; elles ne se sont jamais expliquées là-dessus.

L'une des deux sœurs, Marie, devint folle ; cette insanité passagère se guérit après deux mois de souffrance. Stilling crut devoir quitter la maison de Mme Schmoll, et rentra chez son père. Wilhelm s'était remarié, et sa nouvelle femme, honnête, mais intéressée et peu sensible, ne daigna pas même regarder le jeune maître d'école. Le père se fâchait de voir sur la physionomie de son fils des traces de mélancolie habituelle. « Cela ne nous appartient pas, disait-il ; les Stilling n'ont jamais été tristes sans motif. » Heureusement on offrit à Stilling une nouvelle place de maître d'école qu'il accepta. Au bout de deux mois, le consistoire voulut le remplacer et mettre à sa place le gendre de l'un des ministres : voici une scène toute allemande qui nous semble remarquable.

« Quand j'appris ce dont j'étais menacé, ne sachant de quel crime on m'accusait, je me dirigeai vers la petite église, et je sonnai la cloche. Tout le village accourut et se réunit sur une pelouse en face de la chapelle. Je dis aux paysans de quoi il s'agissait. Chacun, selon son caractère, exprima son mécontentement. Les uns étaient tristes, les autres furieux ; tous prenaient mon parti.

Quelques-uns voulaient se révolter. A la tête de ces derniers se trouvait le jeune Rehkopf, qui, enfonçant son chapeau sur le coin de l'oreille, et s'écriant : « Non, le diable ne nous arracherait pas notre maître d'école », entra dans une auberge, rédigea une pétition adressée à l'inspecteur de la province, et la fit signer à l'instant même par plus de cent de ses confrères. Le soir du même jour, Rehkopf, à la tête de vingt paysans, se dirigea vers Salen, où l'inspecteur demeurait; et sans frapper, sans se faire annoncer, il pénétra dans la chambre à coucher de M. l'inspecteur Meynhold. Cette invasion inattendue de paysans tenant leurs bonnets et leurs chapeaux à la main, et précédés par Rehkopf la mauvaise tête, étonna fort M. l'inspecteur, qui, enfoncé dans son grand fauteuil, enveloppé de sa robe de chambre de damas rouge, et la tête protégée par son madras, savourait tranquillement sa tasse de chocolat.

« Bonnes gens, s'écria-t-il en posant sa tasse sur sa table, que voulez-vous ?

— Nous voulons savoir, répondit Rehkopf, si notre maître d'école a assassiné, empoisonné ou volé quelqu'un ?

— Pourquoi ? et qui dit cela ?

— C'est que vous le traitez ainsi. Qu'on nous dise en quoi il est coupable, nous le renverrons nous-mêmes; s'il n'a rien fait de mal, nous le garderons. »

L'inspecteur arracha des mains de Rehkopf la pétition de ce dernier, et après l'avoir lue, comme il se disposait à la déchirer : « Morbleu, dit le paysan, n'en faites rien, ce papier vous brûlerait les doigts !

— Ainsi vous venez m'insulter dans ma maison ?

— Comme vous voudrez.

— Mais, mes chers enfans, reprit l'inspecteur, en

adoucissant sa voix, vous ne savez pas que ce jeune homme est un très-mauvais sujet?

— C'est précisément de quoi nous voulons nous assurer?

— On m'a dit de lui des choses.....

— Oh! on dit tant de choses! on prétend par exemple que M. l'inspecteur était ivre à la dernière foire de Kleefeld.

— Qu'est-ce?... que voulez-vous dire?

— Chut, chut, pas de bruit. M. l'inspecteur juge d'après les on dit, je prends la même liberté.

— Je vous apprendrai...

— Vous n'avez absolument rien à m'apprendre, je vous assure, c'est moi qui vous ai remis en selle près du village de Grinwald, et vous aviez grand'peine à vous soutenir. Vous nous laisserez notre maître d'école, je vous le déclare au nom de tout le village. »

En effet, notre héros garda son poste quelque jours de plus, mais il crut prudent de se retirer; et malgré son aversion pour l'état de tailleur, il se replaça courageusement devant l'établi. Il n'avait rien gagné, rien économisé. L'influence toujours dangereuse d'une belle-mère commençait à endurcir l'ame de Wilhelm, l'ouvrage lui manquait, et son fils lui devenait à charge. Tous les jours, à deux heures du matin, le pauvre Jung Stilling se levait et se mettait à vanner du grain, quoique ses mains fussent couvertes d'ulcères et que le frisson de la fièvre fît trembler tout son corps. La discorde et la rage entrèrent avec la pauvreté dans le noble et paisible intérieur des Stilling. Wilhelm, sans doute exaspéré par les discours de la belle-mère, s'était accoutumé à regarder son fils comme un oisif qui dévorait la substance de la famille. Un soir que Jung Stilling était sorti pour aller chercher de l'ouvrage

dans un village voisin, il rentrait gaîment et sans se douter qu'une scène orageuse l'attendit. Son père se précipita sur lui dès qu'il l'aperçut et le renversa : mais Stilling, qui était vigoureux, se releva bientôt, et pressant son père dans ses bras, le contemplant d'un œil fixe et ardent, l'empêcha de bouger.

« Si jamais, dit le biographe, j'ai ressenti toute l'amertume d'une douleur aiguë, c'est dans ce moment-là. Nous nous taisions tous deux : mon cœur était prêt à se briser, et mon regard restait toujours fixé sur mon père. Il essayait de se dégager, mais il ne le pouvait pas; mes bras l'enlaçaient d'une étreinte de fer. « Mon père, mon » père! lui disais-je d'une voix faible et cependant péné- » trante, ne m'irritez pas, je vous honore, je vous aime, » mais.... » Je le lâchai alors, et je me rapprochai de la fenêtre que j'ouvris ; il resta pétrifié : d'un ton de voix très-doux, je lui dis : « Père, qu'ai-je donc fait de mal? » Mon père, se retirant au fond de la chambre, fondit en larmes et cacha sa tête entre ses mains. Le lendemain matin, je fis mon paquet, et je dis à Wilhelm : « Je quitte le pays, je vais voyager comme ouvrier tailleur ; laissez-moi partir en paix. » Je pleurais. « Non, tu ne partiras pas maintenant, » reprit mon père qui pleurait aussi. Je ne pus l'entendre parler de cette manière, et je restai.

Ma bonne grand'mère aveugle devinait ce qui se passait à la maison, quoiqu'elle restât toujours au lit et que personne de nous ne lui eût fait aucune confidence. Lorsque je me trouvai près de son lit, elle étendit la main vers moi : « Je sais ce qui t'arrive, Henri; tu enfantes ta destinée avec beaucoup de peine comme une femme son enfant. Tu ne sais pas ce que ton grand-père me disait pendant les heures nocturnes où il pensait à toi

et ne dormait pas : Eberhard prévoyait beaucoup de choses. « Marguerite, me disait-il, je voudrais vivre pour savoir ce que deviendra l'enfant. Wilhelm, qui est un brave homme, et qui restera toujours honnête, trouvera cependant des difficultés dans sa vie. Il voudra se remarier; il aime l'argent; beaucoup de choses l'inquiéteront et l'agiteront; mais cet enfant, il n'aime ni l'argent ni l'agitation. Il ne lui faut que des livres. Un paysan n'a que faire de livres. Je ne sais pas comment il fera; mais Henri réussira, j'en suis sûr. Quand je fais une hache, elle trouve son arbre et l'abat; quand Dieu fait un homme propre à une chose spéciale, il trouve aussi son emploi.» Ces paroles de mon grand-père furent un oracle qui sortait du tombeau comme d'un sanctuaire; souvent dans les circonstances difficiles de ma vie, il me sembla que la voix de mon grand-père me disait : « Courage, Henri, la hache trouve toujours son arbre. »

Les paroles du grand-père donnèrent à Stilling plus de confiance dans l'avenir. Il travailla quelque tems chez un tailleur de Nurenberg, dont la fille, nommée Lisette, était charmante. Elle chantait comme un ange; elle savait une multitude de vieux contes, et passait des heures entières à les répéter à notre héros, qui prétend n'avoir jamais aimé Lisette d'amour. Mais il était si allemand, si rêveur, si poétique dans ses expressions, qu'en vérité nous ne savons qu'en penser. Lisette était belle, tendre, et naturellement mélancolique. La pauvre enfant mourut victime de la sévérité calviniste de son pays. Elle avait de l'amour pour un jeune homme dont elle reçut une lettre. Sa faute fut connue, et l'autorité ecclésiastique refusa de la marier avant un certain laps de tems. Le résultat naturel de l'attente à laquelle on soumettait Lisette fut la naissance d'un enfant. La censure ecclésiasti-

que, qui devait révéler sa faiblesse à tout le village, lui causa tant de frayeur qu'elle se suicida. « Maudit soit-il, devant Dieu et devant les hommes, s'écrie Stilling, celui qui, armé de l'autorité de Dieu, ne l'emploie que pour conduire une malheureuse enfant à la faiblesse, au désespoir et à la mort ! »

Cet événement, joint à la misère dans laquelle languissait Stilling, lui fit quitter la maison paternelle et commencer son pélerinage. Le jour de Noël 1762, il plaça dans le même paquet trois chemises en débris, une paire de vieux bas, quatre rixdallers, des ciseaux et un dé. Il ne savait où il irait. Des rouliers lui indiquèrent le chemin de Schœnthun, et il se dirigea de ce côté. Le lendemain au soir, il s'assit sur la mousse, en face des monts Giller et Geisemberg : ces anciens objets de sa vénération d'enfant lui arrachèrent des larmes. Il avait peu d'argent : cependant il était bien reçu partout. Il disait son histoire, et les paysans ses hôtes lui racontaient la leur. Le soir on chantait des hymnes. Stilling accompagnait ses nouveaux amis sur une de ces petites harpes en bois blanc qui se trouvent dans beaucoup d'auberges allemandes. Enfin, il atteignit Schœnthun, but de son voyage. Un tailleur nommé Nagel le reçut chez lui; Jung fut très-mécontent de découvrir que les tailleurs de Schœnthun croisaient leurs jambes pour travailler : posture qui lui semblait humiliante, et que l'on ne connaissait pas dans son hameau natal. Il eut beaucoup de succès dans la maison Nagel : ce fut lui que l'on choisit pour lecteur. Le lundi matin, il jouait de l'orgue et étonnait tout le village par son talent : le soir il lisait à la famille assemblée la vie de Maurice prince de Nassau, et l'histoire des Pays-Bas. Le démon de l'orgueil vint troubler et interrompre le bonheur simple dont

il jouissait : l'éternel travail de l'aiguille et des ciseaux commençait à le fatiguer ; il accepta la proposition qu'on lui fit d'élever les deux enfans de M. Hochberg, manufacturier opulent.

Vous le croyez sur la route de la fortune? erreur ; il est sur le chemin du malheur. « Je portais, dit-il, de vieux bas de filoselle chinés, un grand chapeau à la paysanne, une culotte de cuir, un gilet noir usé, et un habit noir jadis fort beau. Imaginez ce que devint un rustre tel que moi, introduit dans la grande maison à trois étages occupée par la famille Hochberg? Les enfans, vêtus d'écarlate comme des hussards, ressemblaient à de petits princes : la maîtresse se cachait au fond d'un boudoir bleu de ciel. Quand les enfans reçurent l'ordre de baiser la main de leur nouveau précepteur, je ne savais vraiment à quel saint me vouer. M. Hochberg me toisa des pieds à la tête, et après un moment de silence : « Serviteur, monsieur, » me dit-il en français. Il me fallut près d'une minute pour répondre : « Monsieur, votre très-humble serviteur. » Compliment magnifique, que j'avais étudié d'avance. M. Hochberg fit deux ou trois tours dans la chambre, et me toisant encore : « Etes-vous résolu à rester ici en qualité de précepteur ? je vous donnerai vingt-cinq guilders. » Il me semblait que c'était bien peu pour un homme aussi riche ; mais je n'osai pas répliquer un mot.

Me voilà impatronisé dans l'opulente famille. On se serait bien accoutumé à mes manières rustiques, mais non à la grossièreté de mes vêtemens. En vain passais-je deux heures par jour devant mon miroir pour m'habituer à saluer et à sourire comme tous ces messieurs. Plus ils voyaient mes habits se râper, plus ils me traitaient mal. On affectait de fermer toutes les armoires

devant moi comme si j'eusse été un voleur. Ces insultes réitérées me forçaient à rester dans la chambre des enfans; à peine me laissait-on le tems nécessaire pour réparer mes pauvres habits; l'argent me manquait pour en acheter d'autres, et je ne voulais rien demander d'avance. Quelques mois se passèrent ainsi : le ministre du village prit pitié de ma position, et me dit un jour : « Venez dîner avec moi. » J'y allai; le ton de bienveillance avec lequel il me parla me semblait si nouveau, et produisit sur moi tant d'impression, que je passai presque tout le tems du dîner à pleurer.

« Pauvre enfant, me disait le bon prêtre, je devine et comprends toutes vos souffrances; Dieu vous purifie, mon ami. Voilà le creuset d'où les ames humaines sortent excellentes et propres à tout. Peut-être, de toutes les situations de la vie, n'en est-il aucune qui offre une plus rude épreuve que la vôtre. L'état de professeur particulier dans une famille est abreuvé d'humiliation. Celui d'ouvrier vaut mieux. Au moins l'ouvrier vit au milieu de ses pareils : on ne lui suppose pas l'orgueil qu'il n'a point; on n'a aucun intérêt à blesser son amour-propre. Le précepteur est d'autant plus malheureux que sa situation est équivoque et incertaine. »

Apparemment le pauvre Stilling fut convaincu par le ministre. Au milieu d'avril, avant que cette famille sans cœur lui eût donné un seul schelling de salaire, il fit son petit paquet, jeta par la fenêtre son chapeau et ce paquet, sortit de la maison inhospitalière, coupa un bâton dans une haie voisine, et fier de sa liberté reconquise, mais plus pauvre que jamais, s'abandonna aux soins de la Providence. Il marcha long-tems, et finit par atteindre la petite ville de Waldfœlt. Il n'avait pas mangé de la journée. Il entra dans la première boutique de tailleur qui se présenta, et dont par un hasard heureux le

maître, M. Isaac, était de la même province que lui; excellent homme d'ailleurs, et qui prit le jeune Stilling sous sa protection spéciale. Nous aimerons dorénavant la profession de tailleur, pour laquelle nous avions assez peu de prédilection; certains échantillons de tailleurs, habitant les beaux quartiers des grandes villes, habiles à tirer parti des circonstances, prompts à vêtir les jeunes gens riches et à leur fournir un crédit ruineux, nous l'avaient présentée sous d'assez défavorables couleurs. Notre Isaac voyant le mauvais état de la toilette de Jung, ouvrit une grande armoire, en tira un beau chapeau noir, des bas de laine noire, du drap violet pour un habit, du drap brun pour un gilet et pour un pantalon; il fit venir le cordonnier, dit à sa femme de bâtir une chemise pour Jung, et lui mit à la main une de ses cannes. « Tu m'as vêtu quand mon corps était nu, dit le vieux Stilling dans ses Mémoires; Isaac, bon Isaac! quand viendra le moment de régler le grand compte, ton ame se montrera brillante, plus brillante sept fois que le soleil levant d'été! »

De la maison d'Isaac le tailleur, Jung Stilling passa chez Spanier, propriétaire d'une fonderie de fer, qui le reçut comme précepteur de ses enfans, étudia son caractère, le traita fort bien, et lui conseilla de se livrer à la médecine. Un vieux prêtre catholique, que Stilling aimait beaucoup, lui donna le même conseil, et lui fit part de l'expérience qu'il avait acquise dans la profession d'oculiste, qu'il avait long-tems exercée. Ce prêtre instruisit si bien Stilling, que le jeune homme, consulté par les voisins de Spanier, fit quelques cures remarquables. Dieu semblait lui indiquer cette voie et l'y pousser. On parla beaucoup du jeune oculiste; une sorte de réputation l'environna.

Un jour on vint le chercher de la part d'un M. Frie-

denberg, qui demeurait à Rosenheim, et dont un fils était menacé d'ophtalmie. Tout était calme dans cette maison. Elle respirait l'ordre, la simplicité et l'aisance. C'était un édifice à trois étages, situé au milieu d'un beau jardin, et que le propriétaire, marchand retiré, avait fait bâtir trois années auparavant. « Je trouvai cet honnête homme, modèle de la bourgeoisie allemande, au milieu de ses neuf enfans, tous bien vêtus, la physionomie candide et bienveillante, et qui m'accueillirent avec une cordialité dont je fus charmé. Il régnait dans cet intérieur une sorte d'harmonie et d'activité qui faisait plaisir à voir. M. Friedenberg m'invita à dîner, et je ne tardai pas à devenir un des intimes de la maison. Tous les dimanches j'allais passer la journée avec cette excellente famille. La fille aînée de M. Friedenberg avait vingt-et-un ans, et se nommait Christine; elle était malade. Pendant les quinze premiers jours de ma liaison avec les Friedenberg, tous les médecins s'accordaient à dire que sa situation était dangereuse et son existence compromise. Je n'avais encore eu aucune occasion de la voir; mais le soir d'un jour où j'avais été parrain d'un nouveau fils de mon ami, il me dit après souper, tout en remplissant sa grande pipe :

« Voulez-vous venir voir ma fille? son état m'inquiète; j'ai confiance en vous, et tout modeste que vous soyez, vous en savez plus en médecine que beaucoup de fiers médecins. Je vous préviens qu'elle est timide, qu'elle n'a jamais vu le monde. Si elle ne vous fait pas grand accueil, ne vous formalisez pas : cette pieuse et excellente enfant a toujours aimé la retraite et la dévotion. »

Nous montâmes : Christine était au lit, pâle et très-faible. Elle était jolie, mais maigre, et avait l'air souffrant. A mon approche, elle ne fut point effrayée, quoi que

m'eût dit son père; au contraire, un sourire effleura ses lèvres; elle me tendit la main et me pria de m'asseoir. Nous causâmes familièrement, et nous parlâmes surtout de poésie et de religion. Sa voix était douce, sa conversation agréable, et de tems à autre un rayon d'enthousiasme animait ses grands yeux bleus. Condamnée à de fréquentes insomnies, souvent quelqu'un de ses parens passait la nuit auprès d'elle. Nous étions restés déjà deux heures à causer, et j'allais me retirer, lorsqu'elle dit à son père :

« Mon père, voulez-vous que M. Stilling veille auprès de moi ?

— Très-volontiers, à moins que cela ne dérange M. Stilling. »

J'y consentis avec plaisir. J'étais charmé de prouver à la famille ma reconnaissance pour l'accueil aimable qu'elle m'avait fait. Un de ses frères resta près de nous pendant une demi-heure : il descendit ensuite pour demander du café qui devait me tenir éveillé. Il était une heure du matin, mes paupières s'abaissaient, et l'état d'immobilité où je me trouvais m'invitait au sommeil. Je dormis près d'une heure, puis un mouvement de la malade m'éveilla. Nous étions seuls. Je craignis qu'elle ne se trouvât mal, et j'entr'ouvris légèrement le rideau.

« Avez-vous un peu dormi ? lui demandai-je.

— Non, me répondit-elle, j'ai rêvé; quelque chose d'important a traversé mon esprit. Cela vous regarde et je vous en parlerai plus tard. »

Je ne sais quelle émotion subite me frappa; je gardai le silence. La voix de cette jeune malade si paisible, si innocente, et qui paraissait inspirée, était pour moi la voix de Dieu. Une sensation singulière remplit mes yeux de larmes et je me penchai sur son lit.

« Dites, oh ! dites-moi, chère enfant, quelle pensée vous est venue ? ce sera pour moi un avertissement d'en haut.

— Le croyez-vous ? » me dit-elle en se levant sur son séant et me tendant la main ?

Je serrai la sienne avec ardeur, et je m'écriai : « Nous sommes unis pour toujours ! »

Elle répondit : « Pour toujours ! » Le frère entra apportant la tasse de café.

Les fiançailles de Stilling, auxquelles le père et la mère consentirent sans peine, suivirent immédiatement la convalescence de Christine. Friedenberg se montra le plus généreux des hommes, le plus désintéressé des amis : il fut convenu que le fiancé se rendrait, muni de quelques secours pécuniaires, à l'université de Strasbourg pour y compléter ses études. Grâce à ses nouvelles connaissances médicales, Stilling avait recueilli quelque argent, mais le résultat de ses économies était bien modeste, et le jour du départ Friedenberg lui dit :

« Mon cher jeune homme, j'ai bien de l'inquiétude à cause de vous. Je voudrais vous fournir tout l'argent dont vous avez besoin. J'ai commencé mon établissement avec rien, et j'ai gagné de quoi subsister, mais rien de plus. Si je faisais les frais de vos études, je me trouverais aussitôt embarrassé. J'ai dix enfans, et ce que je ferais pour l'un d'eux, il faudrait le faire pour tous les autres.

— J'ai bonne confiance, lui répondit Stilling ; Dieu ne m'a jamais abandonné dans les momens de détresse. Soyez sans inquiétude, tout ira bien. » Et cette confiance, jointe à la conduite et à l'économie de Stilling, le soutint pendant son voyage. Il avait quelque raison de croire à une protection spéciale de la Providence. A deux lieues de Strasbourg, comme il lui restait très-peu d'argent, il

rencontra un marchand de son pays, M. Leibman, qui, après avoir soupé dans la même auberge, lui dit :

« Quelles ressources avez-vous pour aller à l'Université.

— Mon courage, mon travail, et Dieu.

— Combien vous reste-t-il d'argent maintenant ?

— Un seul rixdaller au fond de ma bourse.

— Allons, je suis un des caissiers de la Providence, et elle m'a chargé de vous payer. Voici trente-trois rixdallers. Si jamais vous êtes riche vous me les rendrez : autrement ne vous en embarrassez pas. »

Leibman prit le nom de son jeune ami, l'inscrivit sur son agenda, et de tems à autre ce caissier de la Providence envoyait à son protégé des sommes d'argent. A Strasbourg, il eut le même bonheur : tout le monde s'intéressait au jeune étudiant. Il devint l'ami de plusieurs jeunes gens qui devinrent ensuite les hommes les plus célèbres de l'Allemagne. Voici comment Gœthe, dans ses Mémoires, parle de Stilling :

« En 1770, nous vîmes arriver à l'Université un jeune paysan qui m'intéressa beaucoup. Il s'appelait Jung Stilling. Il portait un costume à l'ancienne mode, des cheveux sans poudre et sans bourse. Sa voix naturellement douce devenait sonore et forte quand il était ému. Sa physionomie était agréable et sa tournure élégante dans sa rusticité même. Je reconnus en lui une intelligence forte, dirigée par un vif enthousiasme pour tout ce qui est bon, juste et vrai. Dans la simplicité de sa vie, il y avait eu beaucoup d'événemens et beaucoup de souffrances qu'il avait combattues avec énergie : le principe de cette énergie était sa confiance en Dieu qui l'avait toujours protégé d'une manière providentielle ; et nous l'admirions tous, car il ne savait jamais comment il subsisterait dans un mois. »

Voyons maintenant quelle impression l'homme de génie fit sur le jeune paysan :

« Un chirurgien, nommé Troost, dit Stilling dans ses Mémoires, m'avait introduit dans une table d'hôte d'étudians. Un jour, au milieu d'une vingtaine de jeunes gens qui entraient à la fois, nous distinguâmes un très-beau garçon dont l'œil était brun et vif, le front haut, la tournure militaire et la physionomie ouverte. Il était impossible de n'être pas frappé de cette belle et noble figure. M. Troost me la fit remarquer, et je lui dis : « Oui, mais s'il faut en juger d'après le feu de ses regards et la vivacité de ses manières, il donnera du fil à retordre à tous les professeurs de Strasbourg. » Je devins son ami. Je n'avais connu que la nature : il me fit comprendre l'art, cette seconde nature. Je préférais, je l'avoue, à sa conversation, la conversation moins originale, moins brillante, mais plus religieuse de Herder. L'extrême audace de Gœthe m'effrayait quelquefois et m'empêchait de le bien juger. On verra combien je me trompais. Gœthe m'avait engagé à écrire sincèrement les Mémoires de ma jeunesse, et j'en avais terminé la première partie dont je lui avais remis le manuscrit. Quinze jours après, sur les dix heures du matin, le facteur entra et me remit une lettre fort grosse et fort pesante, que je me hâtai de décacheter. Elle contenait 115 rixdallers et une lettre de Gœthe, qui m'annonçait que la première partie de mon manuscrit était vendu et qu'il m'en envoyait le prix. »

En mai, Stilling reçut de son beau-père futur une lettre qui lui apprenait que la pauvre Christine venait de retomber malade : « Votre chère Christine voudrait bien vous revoir, disait Friedenberg; comment ferez-vous? mes larmes coulent; le voyage est bien long; je ne sais

comment nous ferons pour vous envoyer l'argent nécessaire. Pauvre ami! que Dieu vienne à votre secours! »

Gœthe était présent quand Stilling ouvrit cette lettre; il le vit pleurer; et Stilling lui montra la lettre. « Cher Stilling! » s'écria Gœthe. Il alla s'entendre avec un autre étudiant, et tous deux placèrent dans le porte-manteau du jeune homme l'argent qui lui était nécessaire. Le retour de Stilling fut pour Christine un signal de joie et de convalescence. On les maria. Quand Jung revint à Strasbourg, la première personne qu'il alla voir, ce fut Gœthe. Le noble poète s'élança, lui sauta au cou, l'embrassa :

« Et ta fiancée, bon Stilling?

— Ma fiancée n'existe plus; elle est ma femme! »

« Le reste de la soirée, dit Stilling, fut consacrée à la plus cordiale, à la plus douce des causeries. Là se trouvaient Herder, Gœthe, et ce malheureux Lenz, homme de génie, qui est mort fou sur une grande route. »

Quand il fut question de conférer à Stilling le doctorat, il écrivit à son beau-père; les diplômes coûtaient fort cher; et malgré l'économie de Stilling, l'argent lui manquait encore. Le beau-père ne savait où trouver cette somme. A dîner, tous les enfans réunis autour de la table, Friedenberg leur dit : « Enfans! votre beau-frère a besoin de tant de rixdallers pour obtenir son diplôme. Que dites-vous de cela? les lui enverriez-vous, si vous les aviez? « Tous répondirent unanimement : « Oui, oui! quand même nous devrions mettre en gage ce qui nous appartient! » Les parens furent émus jusqu'aux larmes, et Stilling subit ses examens avec beaucoup de succès et d'honneur. Il reprit la route de Rosenheim, et trouva dans une auberge de Cologne Friedenberg, Christine et

ses deux beaux-frères qui l'attendaient. Christine, la tête appuyée sur une table, pleurait. « Pourquoi pleurez-vous? lui demanda Stilling. — Oh! c'est que je me sens incapable de remercier Dieu de toute sa bonté. »

Les aventures du jeune Stilling l'emportent, ce me semble, en naïveté pathétique, en profondeur, en grâce, en vérité, sur les romans les plus célèbres d'Auguste Lafontaine. La fiction pâlit en face de cette vérité si pleine d'émotion. Voilà les mœurs réelles de ces hommes humbles et simples, de ces paysans, de ces charbonniers, de ces bûcherons, qui n'ont pas beaucoup de savoir, mais qui ont des lumières, et les plus pures de toutes celles de l'ame. La vie de Stilling, professeur, médecin, homme de science, ne nous appartient plus; il nous suffit d'avoir rappelé la vie pure et si grande du pauvre fils du tailleur, du maître d'école méprisé, de l'étudiant de Strasbourg.

(*Tait's Magazine.*)

—

N° III.

LE TÉMOIN A DÉCHARGE.

Avocats et médecins transforment souvent leur profession en une routine vulgaire qui se compose de formules stériles et d'une phraséologie barbare. Oublient-ils donc que c'est de la vie et de la fortune de l'homme qu'il s'agit? Le médecin pense à sa nosologie, le légiste à son code : l'homme n'existe pas pour eux. L'un poursuit sans pitié celui qui, faute d'une formalité légale, perd sa fortune et tombe dupe d'un fripon. L'autre fait pénétrer sans scrupule et sans crainte dans les chairs palpitantes la lame d'acier meurtrière : que lui importe de guérir? Qu'il tue scientifiquement et qu'il enrichisse d'une nouvelle observation le journal de médecine : il n'en veut pas davantage. Tous ces gens-là opèrent sur le cadavre. Leur profession leur est plus chère que l'humanité.

Mon père n'était pas ainsi. Avocat célèbre, nommé juge sur la fin de sa vie, rien ne put lui enlever cette profonde sympathie pour l'humanité, qui s'éteint ordinairement chez les hommes médiocres, et qui se trouve étouffée par l'esprit de corporation, de profession et de métier. J'ai retrouvé dans ses papiers les notes et souvenirs qu'il avait coutume de tracer, lorsque quelque procès remarquable se présentait à lui dans l'exercice de son état. Si quelques-unes de ces notes sont consacrées à des remarques de jurisconsulte, beaucoup d'autres of-

frent un intérêt plus vif à la masse des lecteurs. Elles indiquent nettement la situation exacte de l'ancienne jurisprudence anglaise, plus stationnaire sans doute que celle du reste de l'Europe, mais contrainte de suivre le mouvement général, de perdre quelques anciennes habitudes, d'en contracter quelques autres, et de s'éloigner lentement de son berceau gothique. Voici une anecdote oubliée, dont les principales circonstances peuvent se retrouver dans les journaux du tems, mais que la plume de mon père a décrite et détaillée avec soin. La vie réelle, si fertile en romans bruts, a peu de fragmens plus bizarres, plus extraordinaires, plus éloignés de toute vraisemblance. Il est difficile de ne pas y voir l'intervention miraculeuse d'une main providentielle et une preuve nouvelle en faveur de cette croyance populaire selon laquelle le crime se découvre toujours tôt ou tard. Ici (et l'*Annual Register* de 1773 prouve la vérité de l'anecdote qui s'y trouve rapportée dans ses principaux traits) la loi humaine abandonne le coupable : son innocence semble prouvée. Un seul témoignage le frappe : et ce témoignage vient de lui. Lui seul, à son insu, dirige la main de la loi, aiguise l'arme du bourreau. Voici la note de mon père, telle qu'il me l'a laissée :

« John Smith était propriétaire d'un beau domaine dans le Lancashire. Il passait pour très-riche et menait la vie d'un gentilhomme de campagne.

» Vers la fin de l'automne de l'an 1772, un étranger se présente chez lui. Smith lui donne l'hospitalité. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, cet homme, dont on ne connaissait dans le voisinage ni le nom ni la position, se retire dans la chambre à coucher que son hôte lui avait fait préparer. Il prie qu'on l'éveille de bonne heure lelendem ain matin.

» Ce lendemain n'arriva pas pour lui. Quand le domestique entra dans sa chambre, il était mort, et son corps était déjà refroidi. On ne reconnut pas sur sa personne la plus légère trace de violence ; sa figure avait conservé l'expression calme d'un homme endormi. La consternation fut générale, et une enquête judiciaire fut instituée ; mais on ne put obtenir aucun renseignement ni sur sa personne ni sur sa famille. Son nom et son genre de mort restèrent également problématiques ; on forma des conjectures de toute espèce ; tout ce que l'on put savoir avec certitude, c'est que, la nuit précédente, le voyageur avait traversé le village voisin, et que personne ne le connaissait dans ce canton. La communication rapide que les journaux ont établie entre les différentes portions de la communauté, ce vaste réseau de publicité qui couvre maintenant l'Angleterre n'existait pas encore. A peine y avait-il un journal pour deux comtés. La nouvelle d'un événement semblable traverserait aujourd'hui les Trois-Royaumes avec une rapidité extrême. En 1772, chaque province était encore étrangère à la province voisine. Je me souviens que, dans une circonstance importante, les ingénieurs chargés d'exécuter de grands travaux auxquels devaient assister les propriétaires de plusieurs comtés eurent peine à réunir les personnes dont ils avaient besoin, faute de pouvoir indiquer exactement dans un journal les jours et les heures des réunions.

» Le jury de la couronne *s'assembla*, suivant les termes de la loi anglaise, *sur le corps*, c'est-à-dire que l'on délibéra pour savoir quel avait été le genre de mort du défunt. Rien ne prouvait l'assassinat. Tout au contraire semblait faire croire qu'une mort subite l'avait frappé au milieu de son sommeil, et quelle que fût l'étrangeté

de cette mort inattendue, on fut obligé d'inscrire au procès-verbal les paroles suivantes consacrées par la jurisprudence anglaise en pareil cas : *Mort par la visitation de Dieu.* Les jours s'écoulèrent. Aucune clarté n'éclaira le cercueil de l'étranger. La rumeur publique signalait vaguement un assassinat, dont elle ne pouvait donner aucune preuve. Un soupçon confus, mal déterminé, mais général, surtout dans la classe inférieure, semblait peser sur le propriétaire John Smith, chez lequel l'étranger s'était reposé. Quoique riche, il n'était pas aimé. On rappelait comme à plaisir diverses circonstances de sa jeunesse, qui avaient laissé contre lui des impressions défavorables. Il avait été dissipateur et débauché : après avoir contracté des dettes, il avait quitté l'Angleterre, où il n'était revenu qu'après la mort de son père. Sans doute on ne pouvait raisonnablement rattacher au dernier crime imputé à Smith aucune de ces anciennes accusations; mais elles militaient contre lui dans l'opinion. Il n'avait pas été scrupuleux dans sa jeunesse quant aux moyens de se procurer l'argent dont ses habitudes lui faisaient un constant besoin. Depuis son retour, il avait vécu paisible, si ce n'est honoré; mais cette malheureuse circonstance réveilla les souvenirs des voisins de Smith, qui le ménagèrent d'autant moins que sa richesse et sa situation paisible étaient pour eux un objet d'envie. Au milieu des rumeurs sourdes qui l'assaillaient de toutes parts, notre homme restait immobile.

» Deux mois après, on vit arriver dans le village un homme à qui le bruit public avait appris la mort du défunt, et qui soupçonnait, disait-il, que ce dernier était son frère : il cherchait de plus amples renseignemens. Le cheval et les habits du mort se trouvaient entre les mains de la justice. On les lui montra; il les reconnut :

c'était bien son frère. On exhuma le cadavre. La décomposition n'était pas complète, et l'identité du voyageur avec le frère que l'on cherchait fut incontestablement prouvée. Les bruits défavorables à John Smith, bruits qui avaient circulé long-tems dans les environs sans prendre une forme arrêtée, se réunirent enfin, et formèrent une masse imposante qui frappa l'oreille et attira l'attention de Georges Tompson. Tel était le nom du frère survivant. La voix publique indiquait John Smith comme l'assassin de Henri Tompson. Quoique cette dénonciation ne s'appuyât, comme je l'ai dit, sur aucune preuve évidente, cependant les magistrats furent contraints de la recevoir, et l'affirmation positive de tout le voisinage contrebalançait en quelque sorte le défaut total de preuves judiciaires. John Smith fut arrêté et examiné : les interrogatoires n'apprirent rien de plus que ce que nous venons de dire. Les juges ne doutaient pas que l'accusé ne fût acquitté. Les voisins prophétisaient qu'il succomberait. Cette persuasion contradictoire s'appuyait d'une part sur les interrogatoires stériles qu'on avait fait subir à Smith, et d'une autre sur la malveillance universelle qui s'attachait à toutes ses actions.

» Le jour du procès arriva. Le président était un de ces hommes qui laissent des traces profondes partout où ils se présentent, lord Mansfield. Jamais pénétration plus sagace, jamais tact plus remarquable et plus instinctif ne signalèrent la carrière de l'homme de loi. Il était rare que le coupable échappât à sa pénétration ; et comme sa haute probité était reconnue, son opinion avait toujours le plus grand poids : juges et jurés se laissaient guider par lui.

» Cet homme remarquable donna beaucoup d'attention et de tems à l'examen de cette cause importante. Son discours, adressé au grand jury, peut passer pour un mo-

dèle. « Je vous conseille, disait-il aux jurés, dans le cas où vous supposeriez que l'accusé n'est pas coupable, de rejeter le *bill d'accusation*. En effet, supposez que de nouvelles preuves viennent un jour militer contre l'accusé : si vous laissez le procès actuel avoir son cours, fût-il convaincu du crime, il restera à jamais absous. Rejetez le bill au contraire; il dépendra de vous, à une époque plus ou moins éloignée, de recommencer le procès, de remettre le coupable en accusation, et de punir le crime. »

» L'autorité de ce magistrat ne put l'emporter sur le caprice des jurés. Après une délibération assez orageuse, ils décidèrent que le procès aurait son cours, et que les débats commenceraient immédiatement. Cette affaire jetait dans la petite ville dont elle était le théâtre un trouble et une agitation singulière. Après le discours de lord Mansfield on croyait que le procès n'aurait pas lieu; après la délibération des jurés une révulsion s'opéra, et tout le monde fut persuadé qu'on était sur la trace de quelque preuve irrécusable; mais dès que le tribunal fut assemblé, le conseil de la couronne demanda la remise de la cause, parce que, disait-il, l'enquête n'était pas complète, et demandait pour être achevée un intervalle de tems qui se prolongerait jusqu'aux assises de l'année suivante. L'avocat de l'accusé s'y opposa fortement.

« C'est à vous, dit-il à l'accusateur, de prouver votre dire; vous avez choisi votre moment pour nous accuser. Vous avez dû vous armer de preuves pour nous convaincre et nous accabler. La remise de la cause ferait subir à mon client une longue et cruelle détention : et comme les termes de l'accusation sont de nature à ne pas permettre que l'accusé donne caution, s'il vous plaît de reculer indéfiniment l'époque de sa mise en liberté, vous

lui aurez infligé d'avance, coupable ou non, une punition cruelle. » Ces raisons étaient péremptoires. Lord Mansfield dut céder, et refusa la remise de la cause. Personne ne doutait plus que l'accusé ne fût absous, car cette remise n'avait été demandée que sous un prétexte, celui de l'insuffisance des documens légaux. De cette incertitude naissait un intérêt très-vif. Comment finira ce drame? comment le ministère public convaincra-t-il un homme contre lequel les preuves manquent? C'était le texte de toutes les conversations, le sujet de toutes ces discussions provinciales, qui avaient lieu le soir lorsqu'on prenait le thé.

» Je n'oublierai jamais le spectacle offert par le tribunal et l'auditoire lorsque les débats commencèrent. Les juges eux-mêmes semblaient aussi agités que le public. Il se fit un profond silence; on s'attendait encore à ce que quelque événement imprévu viendrait, ou décider la remise de la cause, ou donner des forces à l'accusation, ou réduire l'accusateur au silence. Rien de pareil : la voix de lord Mansfield se fait entendre :

« Amenez John Smith à la barre. »

» Il parut en effet; ses joues se couvrirent d'une rougeur passagère, au moment où mille regards attentifs vinrent se fixer sur lui. Il salua respectueusement la cour, croisa les bras, et attendit le commencement du drame dont il devait être le principal acteur.

» Il pouvait avoir de quarante à cinquante ans. Ses cheveux grisonnans devaient cette teinte argentée au travail ou à la douleur, aux voyages ou à la maladie. Il était difficile de le juger du premier coup d'œil; il se tenait droit, sa physionomie annonçait la hauteur et la fermeté, son front sillonné de rides n'était pas sans noblesse. A travers la froideur et le dédain presque affecté de son main-

tien, on lisait des passions concentrées et ardentes, un orgueil indomptable, peut-être aussi de mauvaises et dangereuses pensées. L'œil qui se cachait et s'enfonçait sous la voûte du sourcil, le front qui se plissait, et la bouche qui se contractait, les rides formées auprès des yeux, semblaient attester une puissance de dissimulation rarement unie aux penchans généreux de l'humanité. En somme, le résultat de l'examen que sa physionomie peu ordinaire provoquait ne lui était nullement favorable. Lorsque j'ai lu les poèmes de lord Byron, et surtout le poème de *Lara*, je ne pus m'empêcher de me rappeler ce bizarre personnage, dont l'air noble et hautain était resté gravé dans ma pensée.

« Etes-vous coupable ou non coupable? » lui demanda le greffier selon la forme ordinaire de notre jurisprudence.

« Non coupable! » répondit-il en se dressant de toute sa hauteur, et faisant bruire les fers dont ses jambes étaient chargées. Cette voix, fortement accentuée, me frappa comme un remords; je me repentis de m'être livré à une prévention défavorable envers cet homme, qui attestait si fièrement son innocence. En écoutant avec attention l'accusateur public, je fus persuadé, ainsi que tous ceux qui m'entouraient, que l'accusé serait renvoyé absous.

« Jamais, disait cet officier public, il ne s'était présenté de cause plus obscure, plus compliquée, plus équivoque, jamais il n'avait été plus difficile de préciser une accusation. Que les jurés, ajoutait-il, oublient complétement ce qu'ils ont entendu avant les débats, qu'ils se contentent de juger les faits. Le prisonnier occupait dans la société une position honorable; sa fortune le plaçait au-dessus des tentatives ordinai-

res qui précipitent la pauvreté vers le crime. L'homme dont la mort est attribuée à l'accusé possédait des sommes considérables, des valeurs de différentes espèces qui lui ont été enlevées : mais rien ne prouve la culpabilité de l'accusé, chez lequel on n'a découvert aucune portion des sommes détournées. Absolument inconnu de John Smith, il serait également absurde d'imputer à ce dernier des motifs de vengeance ou de haine personnelle. Comment donc expliquer le crime s'il existe ? et d'un autre côté, comment repousser les conjectures terribles qui, à défaut d'évidence, militent contre John Smith ? La voix de ses concitoyens l'accuse, et le ministère public a senti qu'il était de son devoir de soumettre les faits à une investigation attentive.

» Le défunt Henri Tompson était un joaillier de Londres, riche, considéré, à la tête d'un grand commerce. Ses rapports avec les négocians et les orfèvres d'Allemagne et de Hollande étaient nombreux : il avait visité plusieurs fois ces deux pays. Un mois avant sa mort, il avait quitté Londres pour faire une tournée. Son intention était de se trouver à Hull à un jour fixé pour un rendez-vous et une conférence avec un négociant hollandais, auquel il devait faire des achats considérables. En effet, cette entrevue a eu lieu. Un joaillier de Hull viendra déposer qu'il a vu dans cette ville le négociant hollandais en question. Un aubergiste du même endroit portera témoignàge que ces deux personnes se sont rencontrées chez lui, et que le matin même où Henri Tompson a quitté Hull, il avait en sa possession une grande quantité de diamans, d'or monnayé, de billets de banque et de lettres de change. Il a quitté l'auberge le lendemain de cette entrevue, s'est mis en route pour Londres, s'est écarté de la route ordinaire, sans doute à cause des voleurs qu'il devait craindre, il est

venu descendre le lendemain soir chez John Smith. Au lieu de se rafraîchir dans le village voisin, il l'a traversé d'une seule traite, et ne s'est arrêté qu'à la porte de l'accusé. Ce dernier lui a donné l'hospitalité demandée ; le lendemain matin on a trouvé dans le lit de Smith le cadavre froid du joaillier. Mais nous marchons d'obscurité en obscurité, d'embarras en embarras. Il y a eu empoisonnement ; les médecins qui ont examiné le cadavre vous le diront. On ne s'est pas servi d'un poison ordinaire, mais d'une découverte toute récente de la science, d'un poison spécial dont l'action est aussi terrible que prompte et mystérieuse. La circulation du sang se trouvant tout-à-coup suspendue sous l'influence du breuvage, le cadavre n'offre aucune trace de violence ; et à peine les gens de l'art eux-mêmes peuvent-ils découvrir le passage et l'action des élémens délétères qui ont amené la mort. Tel est le poison qui a déterminé le décès du joaillier Henri Tompson. On vous détaillera les indices qui le prouvent. Mais quelle est la personne qui lui a fait boire le poison ? comment le crime s'est-il accompli ? est-ce un suicide ? rien de plus difficile à croire. On n'a trouvé dans la chambre du mort ni fiole ni vase qui ait pu contenir le poison. Le prisonnier s'est-il rendu coupable d'une action si noire envers l'hôte qui se fiait à sa protection et lui demandait asile ?

» Ici je m'arrête un moment ; mon devoir est de donner une idée exacte de la situation de l'accusé, de son intérieur, et de la maison qu'il habite. Un domestique et une gouvernante demeuraient avec l'accusé. Le domestique couchait dans un petit bâtiment extérieur attenant aux écuries. John Smith occupait une des extrémités de la maison, et la chambre de la gouvernante était située à l'extrémité opposée. Le joaillier Tompson fut introduit

dans une chambre voisine de celle de la gouvernante. Pendant la nuit fatale, une personne, dont le témoignage vous sera soumis, passa devant la maison de Smith sur les trois heures après minuit; elle s'arrêta, étonnée de voir une lumière qui, à cette heure si avancée, passait d'une chambre à l'autre. On apercevait distinctement, comme le témoin vous le dira, une ombre d'homme ou de femme qui tenait une lumière. Cette ombre se dirigea d'abord de la chambre occupée par Smith vers celle qu'occupait la gouvernante. Puis deux personnes sortirent à la fois de cette dernière chambre et la lumière disparut. Au bout d'un instant, les deux ombres se montrèrent de nouveau, et cinq minutes après tout rentra dans l'obscurité. Le témoignage de la gouvernante était important, on a cherché à se le procurer; mais cette femme avait quitté la maison de M. Smith le lendemain de l'événement, et il a été impossible de retrouver ses traces. Afin d'obtenir des renseignemens plus complets, on a conduit sur le lieu même le dernier témoin dont j'ai parlé, celui qui prétend avoir vu la lumière nocturne dans les appartemens de Tompson : d'autres personnes, introduites dans la maison, s'y sont promenées une lumière à la main, d'une chambre à l'autre. Alors le témoin a dit qu'il se rappelait parfaitement la marche et le mouvement de la lumière pendant la nuit en question, et que l'espèce de scène que l'on jouait devant lui n'y ressemblait nullement. Souvent, disait-il encore, un objet de grande dimension, et semblable à une porte ou à un paravent, venait se placer entre la lumière et la fenêtre, de manière, non à faire disparaître toute la clarté, mais à n'en plus laisser parvenir jusqu'à moi qu'une portion très-faible. J'avoue qu'il nous a été impossible de comprendre cette déposition du témoin d'après la dispo-

sition des lieux. Aucun battant de porte, aucune armoire n'a pu produire l'effet dont le témoin parle, et il n'y a pas un seul paravent dans la maison. Ce fait attesté par le témoin est d'autant plus bizarre que la chambre où Tompson est mort est absolument vide, à l'exception d'un lit qui s'y trouve, et que, selon la déposition du domestique, il y a plus d'un an qu'aucun meuble n'y est entré. Un mot encore; j'aurai fait mon devoir, et je laisserai au jury le soin de s'acquitter du sien. On a trouvé dans la maison de Smith le bouchon de cristal d'une petite bouteille, de manufacture étrangère. Aucune odeur, aucun sédiment ne peuvent en révéler la destination; mais il est certain que les chimistes allemands emploient des fioles de ce genre, fermées avec des bouchons de la même espèce, et qu'ils y renferment les liqueurs et les essences dont ils craignent la volatilisation. »

» Tel fut à peu près le discours de l'avocat-général. Il sentait lui-même le peu de poids des charges sur lesquelles il était évident qu'il osait à peine appuyer. J'avais observé attentivement la physionomie de John Smith et son attitude, il était toujours resté calme et sombre. Quand on avait parlé du bouchon de cristal, une ombre d'inquiétude avait passé sur son visage; mais il s'était bientôt remis. Le nom de sa gouvernante disparue l'avait fait sourire avec un dédain singulier. Les témoins ne nous apprirent rien de nouveau. On prouva que le bouchon de la bouteille avait été trouvé dans la maison de Smith; mais non que la bouteille lui avait appartenu, ni même qu'elle avait existé; et lord Mansfield se levant, dit :

« Je ne pense pas que les charges soient suffisantes pour obliger l'accusé à une défense en règle. Si messieurs les jurés sont de cet avis, l'accusation sera abandonnée? »

» Les jurés se groupèrent, causèrent un moment en-

semble, et le chef du jury répondit que l'opinion de lord Mansfield était adoptée, et son sentiment partagé. Déjà le greffier préparait le verdict d'acquittement, les avocats replaçaient leur dossier dans leurs portefeuilles, et les curieux satisfaits allaient sortir de l'enceinte lorsque l'accusé prit la parole :

« J'ai été accusé, dit-il, d'un crime odieux. Les imputations les plus atroces sont tombées sur moi. Quand même le tribunal et le jury me renverraient absous, ils ne me laveraient pas de la tache qui flétrit mon nom. Un soupçon cruel planera toujours sur un homme acquitté faute de preuves pour le convaincre. Je demande à éclaircir tous les doutes, à jeter de la lumière sur ce qu'il y a encore d'obscur et d'équivoque dans cette cause, à invoquer le témoignage de la seule personne qui puisse contrebalancer l'impression malheureuse que cet événement a laissé contre moi; la gouvernante de ma maison se présentera quand vous le voudrez, et c'est moi qui demande qu'on l'interroge. Je vous demande en grâce, lord-juge (continua-t-il en s'adressant à lord Mansfield), de me permettre de m'adresser à messieurs les jurés, et de leur soumettre, non mon apologie, je n'en ai pas besoin, mais la situation réelle de la cause. »

» Lord Mansfield s'y refusa quelque tems, et ce ne fut qu'à la prière instante de Smith et de son conseil qu'il lui permit de reprendre la parole.

« Messieurs, dit Smith, j'espère que bientôt vous me déclarerez innocent, non faute de preuves, mais par conviction intime. Est-il prouvé que le défunt soit mort par le poison? et quand cela serait prouvé, pourquoi m'attribue-t-on l'emploi de telles substances dont, Dieu m'est témoin, j'ignore complétement et le nom et l'usage. On dit que les chimistes et les pharmaciens alle-

mands confectionnent de semblables préparations : le défunt a voyagé en Allemagne, où je n'ai jamais mis le pied. Que de faits militent en faveur de mon innocence! rien ne prouve qu'au moment où il s'est présenté chez moi, Tompson possédât un seul diamant, un seul schelling. Pourquoi n'aurait-il pas été volé en route? et qui vous dit que dans son désespoir il n'a pas attenté à ses jours? Je vous en supplie, messieurs, considérez que nul objet appartenant à Tompson n'a été trouvé dans ma maison, que les recherches les plus minutieuses ont été faites, et que l'accusation est obligée de s'en tenir encore aux plus vagues conjectures. On a dit que de la lumière avait été aperçue dans ma maison pendant la nuit. Cela est vrai : me trouvant indisposé, j'ai appelé ma gouvernante, à qui j'ai dit de rallumer mon feu. Cette femme a fait ce que je lui ordonnais; mais je l'ai attendue quelque tems dans le passage pendant qu'elle s'habillait. Ainsi s'explique naturellement l'apparition et la disparution de cette clarté dont le témoin vous a parlé. C'est moi, moi seul qui l'ai engagée à ne point paraître au procès. Mon avocat l'a recueillie dans sa maison. Si vous vous étonnez de cette précaution, messieurs, je répondrai que j'ai des ennemis et que je ne l'ignore pas, que je craignais l'esprit faible, et peut-être la cupidité de cette femme; instrumens trop faciles entre les mains de ceux qui veulent me perdre. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu qu'elle eût aucune communication avec l'extérieur. Maintenant elle parlera, je désire qu'elle parle; elle confirmera la vérité de tout ce que j'ai dit. »

» Ce discours, dont j'ai retenu les paroles mêmes, produisit l'effet le plus puissant. L'accusé s'était exprimé avec simplicité, avec calme, avec une fermeté imposante. L'avocat de Smith alla chercher la gouvernante qui pou-

vait avoir de trente à trente-cinq ans et dont la physionomie était régulière, mais non agréable; son témoignage fut parfaitement conforme à ce qu'avait dit son maître; elle avait été réveillée par lui, avait allumé son feu, s'était recouchée, et avait appris le matin de la bouche du domestique la mort subite de Tompson. Tous les détails qu'elle donnait se rapportaient si bien à la narration de Smith, que l'innocence de ce dernier semblait claire comme le jour. Examinée une première fois par les juges, elle eut à subir, le contre-examen de l'avocat-général :

« Pendant que vous étiez dans la chambre de M. Smith, lui dit ce dernier, la lumière ne se trouvait-elle pas placée sur la table au milieu de la chambre?

— Oui.

— Vous dites qu'il était malade, et qu'il prit (dans une armoire sans doute) un médicament qui devait le soulager.

— Oui, j'ai dit cela.

— Cette armoire ou cette commode, ou ce secrétaire, enfin le meuble où se trouvait le médicament fut-il ouvert une seule fois ou deux fois pendant que vous étiez dans la chambre?

» Le témoin ne répondit pas.

— Il paraît que vous ne me comprenez point? Je vous demande si M. Smith, après avoir pris le médicament dans l'armoire, en ferma la porte ou la laissa ouverte?

— Il la ferma.

— Puis il la rouvrit pour replacer la bouteille?

— Oui, monsieur.

— Combien de tems cette armoire resta-t-elle ouverte?

— Environ une minute.

— La porte de l'armoire en s'ouvrant ne se trouve-t-elle pas exactement placée entre la table du milieu et la fenêtre?

— Exactement.

— Je ne me souviens plus où vous m'avez dit que cette armoire se trouvait? à droite ou à gauche de la fenêtre?

— A gauche.

— La porte de l'armoire fait-elle du bruit en s'ouvrant?

— Aucun bruit.

— Vous en êtes sûre?

— Très-sûre.

— Avez-vous ouvert cette armoire? ou M. Smith l'ouvre-t-il toujours?

— C'est M. Smith qui l'ouvre toujours.

— Et la clef se trouve-t-elle quelquefois entre vos mains?

— Jamais; c'est M. Smith qui la garde. »

» Dans ce moment le témoin porta ses regards sur John Smith. Je les observais tous deux. De grosses gouttes de sueur tombaient du front de l'accusé; sa figure était pâle comme celle d'un mort. A peine l'eut-elle regardé, elle poussa un grand cri et s'évanouit. Les conséquences de ses réponses se présentèrent pour la première fois à son esprit : elle venait de prononcer la condamnation de son maître.

» L'avocat-général avait attaché la plus haute importance à une circonstance particulière dont personne n'avait été frappé. Il s'était demandé d'où pouvait venir cette ombre qui, selon le témoignage du paysan, avait intercepté la lumière; et il avait supposé qu'il existait dans la même chambre un cabinet ou une armoire dont l'existence n'avait pas été révélée encore, et dont la porte en s'ouvrant avait produit la disparution momentanée de la lumière. La négligence apparente et le ton indifférent de ces questions avaient induit la gouvernante en erreur, et elle n'avait pas réfléchi que son maître serait compro-

mis si elle faisait mention de l'armoire fatale. Son évanouissement suspendit la séance. Les membres du jury se renfermèrent dans une chambre particulière et les débats ne recommencèrent que deux heures après. Le prisonnier fut reconduit à la prison ; des ordres spéciaux furent donnés pour que la gouvernante n'eût de rapport qu'avec le médecin. Entre quatre et cinq heures, lord Mansfield reprit sa place ; le prisonnier et le témoin furent ramenés devant les juges ; la salle était encore remplie de spectateurs avides de connaître le dénouement du drame ; et pendant l'espace de tems qui s'était écoulé personne n'avait songé à sortir.

« J'ai encore quelques questions à vous adresser, dit l'avocat-général à la gouvernante. Dites la vérité ; je vous préviens que votre vie en dépend. Avez-vous connaissance de ceci ? (il lui montrait le bouchon de cristal.)

— Oui.

— A qui appartient ce bouchon ?

— A M. Smith.

— Indiquez l'époque où vous l'avez aperçu pour la dernière fois ?

— La nuit où M. Tompson est mort.

— Très-bien. »

» Dans ce même instant deux shérifs entrèrent suivis d'un huissier qui portait un grand plateau. Sur ce plateau se trouvaient un portefeuille, une montre, une petite cassette, trois sacs d'argent, deux chaînes d'or et un flacon correspondant au bouchon de cristal dont nous avons parlé. Les agens de police, d'après l'ordre de l'avocat-général, s'étaient rendus à la maison de Smith, et en abattant un pan de boiserie entre les deux fenêtres de la chambre occupée par Tompson, ils avaient découvert la cachette où se trouvaient encore tous les objets qui avaient appar-

tenu au malheureux voyageur, et qui pouvaient équivaloir à sept ou huit mille liv. st., tant en diamans qu'en billets de banque. Le flacon, examiné par les chimistes, contenait les restes d'un poison. Vis-à-vis de ces preuves accablantes, l'accusé ne chercha plus à se défendre et se renferma dans un silence absolu. Il est inutile de prolonger une narration dont tout le monde prévoit le dénouement, et qui offre un exemple peut-être unique dans les annales des tribunaux; celui d'un accusé qui, absous par le tribunal et le jury, suscite lui-même sa propre condamnation, et appelle un témoin à décharge dont la déposition prouve le crime et le conduit à la mort.

(*New Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

—

UNE COUTUME DU COLLÉGE D'ÉTON.

Éton est le plus pittoresque des colléges anglais. La poésie plane sur ces tourelles, règne sur ces créneaux, agite ce drapeau anglais, ondule avec les mouvemens capricieux du sol, fait nourrir tous ces feuillages d'une verdure si belle et si variée, et couvre de vapeurs chatoyantes, comme d'un réseau lointain, toute une perspective enchantée. Il n'y a pas de comté d'Angleterre où l'on trouve plus de vallons secrets, ombragés, ouvrant leur sein à la rêverie et offrant des asiles charmans au promeneur. Là, sous ces arcades de verdure, les routes sont plus sinueuses, le labyrinthe des sentiers odorans est plus caché à tous les regards que dans les paysages les plus mystérieux de la Suisse italienne. Comment donc s'étonnerait-on si un collége situé dans une région si poétique a laissé de poétiques souvenirs chez tous ceux qui l'ont habité? Quelques-uns des plus beaux vers que l'on ait publiés dans le dix-huitième siècle conservent et consacrent le souvenir d'Eton. Gray l'a choisi pour sujet de l'une de ses plus délicieuses odes; Goldsmith, Sheridan, Burke, bien que leur jeunesse ne se soit point passée dans ces solitudes pittoresques que je viens de décrire, ont parlé d'elles avec enthousiasme.

Je visitais cette université en 1829, lorsque je vis pas-

ser dans une des routes de traverse qui conduisent à Éton une berline fort élégante, dont les portières abaissées laissaient pénétrer le regard dans l'intérieur de la voiture ; un malade se trouvait étendu sur un matelas disposé dans la berline : je pus découvrir sa figure qui était jeune encore, mais pâle ; les chevaux allaient au pas ; on eût dit une procession funéraire à laquelle le mort se donnait la peine d'assister par politesse. Quand la voiture fut arrivée à un endroit où le chemin se rétrécit, le malade se souleva un peu, ordonna au cocher de faire halte, et regarda d'un œil triste les arbres, le sentier, une petite fontaine située sous quelques aunes et une chaumière cachée dans le taillis. Mon regard suivit la berline lorsqu'elle se remit en route ; cette fantaisie du malade m'intéressait malgré moi ; il me semblait que quelque anecdote singulière, quelque roman de la vie privée devaient se rattacher à cette localité ; j'ai toujours été curieux de ma nature, et j'aurais donné beaucoup pour que l'on m'instruisît davantage ; mais la berline commençait à disparaître à mes yeux et à se perdre dans le feuillage. Je devais me rendre chez un de mes amis, propriétaire d'une *ferme ornée,* à deux milles de la ville ; nous nous séparâmes donc, la berline et moi, sans qu'il me fût possible de pénétrer le mystère de ce regard, de cette halte et du regret douloureux exprimé par l'éloquence muette de cette figure mourante.

C'était le 15 juin 1829. Huit jours plus tard, après avoir rempli tous les devoirs et goûté toutes les jouissances d'une généreuse hospitalité, je quittai mon hôte et je me dirigeai vers le collége, où l'un de mes anciens camarades de classe, devenu célèbre par ses connaissances classiques, professait la langue grecque. La journée, dont un brouillard épais et lointain avait précédé

l'aurore, semblait devoir être chaude; et je partis de très-bonne heure. Après une demi-heure de marche, quel fut mon étonnement de rencontrer, au pied des murs crénelés du collége, une longue procession funéraire! Tous les professeurs et tous les élèves, vêtus de noir, suivaient un convoi magnifique; ces dernières solennités avaient évidemment pour objet un homme riche et une personne qui avait appartenu à l'université même. Je me mêlai sans affectation à cette longue file de jeunes gens et de vieillards silencieux. Le corps fut déposé dans le cimetière, et quand les derniers rites furent achevés, je cherchai parmi les professeurs celui auquel mon intention était de rendre visite; il m'accueillit cordialement et me demanda si je connaissais le nom et l'histoire étrange de celui que l'on venait d'ensevelir?

« Non; et ma curiosité est d'autant plus excitée, qu'il me semble lire sur toutes les figures de ceux qui ont assisté à cette cérémonie un assez vif intérêt; d'ailleurs j'ai rencontré il y a quelques semaines, en arrivant ici, un jeune malade qui pourrait bien être précisément celui dont je viens de voir les funérailles.

— Cela est probable. Il n'y a rien de plus étrange en effet que la destinée du pauvre Edouard Camden, que nous venons de perdre : un ancien condisciple, un homme de cœur et de poésie; c'est son imagination qui l'a tué : je vais vous raconter cela :

Vous savez que toutes nos universités datent de loin, et qu'en leur qualité de corporations, elles tiennent beaucoup à leurs anciennes coutumes. Ces traditions de la féodalité contrastent bizarrement avec la régularité administrative des tems modernes. Écoliers et professeurs se révolteraient hautement si l'on effaçait de leur charte ces vieilles puérilités. Pour moi, je n'en suis pas

fâché, j'aime que l'on respecte le passé, c'est un gage de respect pour le présent et pour l'avenir; ceux qui veulent faire table rase ne me conviennent point. La bûche de Noël est un enfantillage dont je n'admets pas l'inutilité; j'aime mes aïeux pour que mes petits-fils m'aiment; vous n'ignorez pas que c'est là une de mes bizarreries. Cambridge et Oxford ont leurs antiquités, leurs usages, leurs titres, leur phraséologie surannée. Éton a aussi ses coutumes. L'un de ces vieux débris d'usages perdus, le plus dangereux et le plus immoral sans aucun doute, est celui qui autorise tous les écoliers à détrousser les passans à une certaine époque de l'année, et à payer, au moyen de ce brigandage d'un jour, le diplôme de celui de leurs camarades qui, vainqueur dans un dernier concours, va devenir *senior*, seigneur, maître de la doctrine; c'est-à-dire se couronner du dernier fleuron universitaire. On appelle cette coutume *montem*, parce que le héros de la journée, le senior auquel on va payer tribut, en dégraissant la bourse des pauvres voyageurs, conduit ses camarades *ad montem*, sur la montagne (cette colline que vous apercevez là bas, à gauche); il plante son drapeau rouge, sa bannière de combat sur cette élévation; il nomme son lieutenant; et tous les jeunes gens se répandent au loin, cherchant un voyageur, un roulier, un marchand, un paysan, un chasseur, sur lesquels ils prélèvent sans pitié comme sans honte la taxe sanctionnée par la coutume.

Charles Wywil, cousin d'Édouard Camden, dont la tombe est à peine fermée, avait eu de grands succès dans ses études; dès l'âge de dix-huit ans, il avait obtenu toutes les médailles, franchi tous les degrés qui le séparaient du titre de *senior*. Sa liaison avec Édouard était fort intime, quoique leurs caractères n'eussent aucune

analogie, ou peut-être parce que ce défaut de ressemblance les rendait nécessaires l'un à l'autre et augmentait leur sympathie par le contraste. Charles était ambitieux et rusé; Édouard était rêveur et modeste. L'un se faisait craindre, l'autre aimer. On reprochait à Charles des fourberies, des ruses, même des bassesses; Édouard était la loyauté, l'honnêteté, la grâce même. On ne pouvait blâmer en lui qu'une facilité d'entraînement, une crédulité presque superstitieuse et une confiance trop naïve. Quand les passions se développèrent en eux, on trouva dans ce nouveau déploiement de leurs ames le même contraste frappant. Édouard était capable d'amour; Charles pouvait séduire. Dès son adolescence, et pendant que les deux cousins se trouvaient ensemble au collége d'Éton, Charles trouva moyen de lier de secrets rapports avec la fille d'un officier en retraite, pauvre et ne vivant que de sa pension donnée par l'état; une promesse de mariage séduisit la malheureuse Émilie, qui devint mère, ne put supporter l'idée de son déshonneur, et termina sa vie par un suicide. On sait avec quelle légèreté la jeunesse traite les événemens de ce genre; Charles, héros coupable de cette aventure tragique, ne fut marqué d'aucun blâme spécial : son cousin lui fit bien quelques reproches à ce sujet; il lui représenta la douleur profonde du père, son isolement dans la vie, et l'atrocité d'une séduction qui sacrifiait à la vanité et au plaisir d'un moment deux existences tout entières. Mais Charles ne tarda pas à reprendre sur son cousin tout l'ascendant d'un caractère fort sur un caractère faible; et quand arriva le jour du *montem*, quand le *senior* futur disposa ses troupes collégiales et prépara l'expédition traditionnelle qui devait payer son diplôme universitaire, ce fut Édouard, en qualité de son lieute-

nant, qui servit de guide à l'armée et qui fit tous les arrangemens nécessaires.

Il y a quatre ans de cela, c'était vers la fin de mai; je crois voir encore Charles, le front haut, la tête ombragée par ce bonnet universitaire dont la toque carrée et le gland d'or ne manquent pas d'élégance; sortant du collége le drapeau à la main, et suivi de ses jeunes vassaux commandés par Édouard. Les paysans des environs connaissent le résultat d'une cérémonie annuelle dont ils redoutent les effets, et quand le bataillon sacré a fait sa sortie, ils ont soin ou de se renfermer dans leurs habitations, ou de ne se mettre en route qu'avec deux ou trois pences destinés aux voleurs privilégiés. Le drapeau rouge flotte sur la colline; les ordres sont donnés par le jeune Édouard Camden. Chaque bande reçoit les instructions du lieutenant et sait dans quelles limites elle doit renfermer sa petite juridiction de brigandage. On a préparé d'avance un grand nombre de bourses brodées, portant les armoiries du collége. Voici le signal: on part. Édouard lui-même, laissant sur la montagne le porte-étendard, le héros de la solennité, s'élance dans la direction de ce petit village nommé Wentworth, que vous apercevez là-bas, derrière ce moulin aux eaux bruyantes.

Son expédition fut d'abord heureuse. Il rencontra tour-à-tour une voiture de pair, une charrette de paysan et un chasseur qui lui payèrent tribut en riant. Déjà la bourse brodée était à peu près remplie, lorsqu'au détour d'un de ces sentiers qui circulent capricieusement à travers tout le paysage, il rencontra un personnage singulier qu'il contempla curieusement avant de lui adresser sa requête. Cet homme, qui portait la barbe longue et noire, pouvait avoir à peu près cinquante ans. Sa grande redin-

gote d'alpaga blanc était retenue et serrée par une ceinture orientale; un poignard s'y trouvait placé, et au lieu de chapeau, un turban ornait son front. Il avait l'air militaire et marchait d'un pas lent, la tête baissée et le sourcil froncé, comme un homme livré à quelque méditation profonde. Édouard fut d'abord tenté de rire de cette rencontre extraordinaire; il pensa que ce pouvait être un fou, ou tout au moins l'un de ces originaux excentriques si communs dans la Grande-Bretagne. Enfin il se dirigea vers lui, ouvrit la bourse brodée et lui dit de quoi il s'agissait. Le personnage singulier s'arrêta, le regarda fixement et garda le silence. Édouard renouvela sa demande.

« J'entends bien, dit l'étranger en fort bon anglais; et en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait : c'est pour Charles Wywil?

— Précisément.

— Un jeune homme qui aspire au titre de *senior*, et dont vous achetez ainsi le diplôme?

— Vous l'avez deviné, ou plutôt vous le savez; dans ce cas vos questions sont inutiles. Donnez ce que vous voudrez.

— Permettez-moi de vous regarder de plus près. A qui ai-je l'honneur de parler? Est-ce à un jeune homme, membre de la grande famille des bipèdes honorables à laquelle j'appartiens, ou à un pauvre animal chargé de rapporter à son maître et de se mettre en chasse pour lui? Ne seriez-vous pas par hasard membres de cette race qui fait toujours les volontés des autres? de cette race qui n'a rien de personnel, de spontané, de volontaire? N'êtes-vous pas un de ces mortels esclaves qui s'attachent à un autre, ne vivent et n'agissent que par lui? »

Edouard avait rougi; la colère et le mécontentement

l'agitaient. L'homme qui lui parlait avec cette insolence se servait d'expressions trop choisies et de phrases trop raisonnables pour qu'on le soupçonnât d'insanité; il ne savait trop comment prendre le compliment de l'étranger.

« Vous ne savez pas qui je suis, et peu m'importe qui vous êtes; payez seulement.

— Payer!

— Oui; un schelling, un pence, un farthing, tout ce qu'il vous plaira.

— Et à quel titre?

— C'est la coutume.

— Ah! c'est la coutume de voler pour enrichir un misérable! S'il s'agissait de tout autre *senior*, je vous laisserais passer, pauvre fou que vous êtes, votre bourse à la main, et je l'enrichirais d'une ou deux oboles, afin de me conformer à la coutume. Mais Charles Wyvil, et vous, Edouard Camden, son cousin, son ami, son esclave, son féal, son laquais, son chien courant, son ame damnée! Laisser tomber un seul farthing dans votre caisse, oh! non pas! je vous connais trop bien!

— Vous me connaissez?

— Je connais et vous et votre destinée, et celle de votre ami, et votre vie et votre mort, cent fois mieux que vous-même.

— Grand astrologue! s'écria Edouard, en riant aux éclats. En effet, vous portez le costume du métier et vous devez en avoir approfondi la science. Il ne faut pas être sorcier, mon cher voyageur, pour voir que le grimoire vous est familier et que vous causez tous les soirs avec le diable.

— Ne riez pas, jeune homme; tout cela est vrai.

— Ecoute, sorcier; si tu veux me dire ma bonne aventure, je te tiendrai quitte.

— Belle grâce !

— Je siffle et j'appelle tous mes soldats; tu sais que les élèves d'Eton font sauter sur la couverture quiconque leur résiste.

— J'ai un poignard; j'ai servi, j'ai été soldat longtems; et je ne serais pas fâché d'enfoncer cette lame dans une poitrine que je connais bien. Mais j'aime mieux terminer l'affaire plus gaîment. Montre-moi ta main, je te dirai la bonne aventure.

— C'est donc la chiromancie que vous exercez, mon honorable sorcier, reprit le jeune homme moins rassuré.

— Chiromancie, géotie, théurgie, nécromancie, scyomancie, lécanomancie, gastromancie, captromancie, onymancie, tout ce que vous voudrez. Mais montrez-moi votre main, pauvre enfant ! »

Edouard, qui me racontait cette conversation, m'avouait que la figure et la voix du prétendu nécromant, son costume, la solitude du lieu, sa longue barbe et son air de profonde assurance, lui avaient fait une impression assez vive.

— Que voulez-vous que je vous apprenne, demanda l'homme au costume singulier ?

— La destinée de Charles et la mienne ; l'heure de ma mort ; le succès de mon entreprise actuelle ; enfin tout ce qui m'intéresse le plus vivement. Votre science doit vous éclairer à ce sujet ; voici ma main ; je vous écoute, sorcier ! allons, dépêchez-vous. »

Il examina pendant quelque tems la main d'Édouard, et lui dit :

« La destinée de Charles et la vôtre sont étroitement liées. C'est un malheur auquel vous n'échapperez pas; vous serez sa victime et son esclave ; il vous déshonorera ; vous aurez honte de lui, et la tache qu'il aura impri-

mée sur votre vie ne s'effacera jamais. Il mourra sous le coup d'une condamnation infamante. Si vous avez une femme, il la séduira ; une maîtresse, il vous l'enlèvera. Voilà l'homme pour lequel vous faites aujourd'hui le métier de voleur. Vos deux astres sont unis ; vos deux étoiles sont jumelles ; et la vôtre, pâle, faible, souffrante, subira l'influence malheureuse de l'astre supérieur et criminel auquel Dieu a voulu l'accoupler.

— Mais vous me dites là des choses horribles ; que vous a donc fait ce pauvre Wyvil ?

— Il vous traitera plus mal que moi.

— Sorcier, vous n'êtes pas consolant ; est-ce que vous connaissez Wyvil ?

— Je connais tout ; la souffrance m'a tout révélé. Voulez-vous en savoir plus long ?

— Ma foi, ce que vous m'apprenez est médiocrement gai ; mais c'est égal ; allez toujours. Vous êtes un bizarre personnage.

— Vous mourrez avant quatre ans. Vous ne dépasserez pas le trente juin 1829 ; vous mourrez en maudissant Charles Wyvil.

— Et mon mariage ?

— Tant que vous serez lié avec Charles, le malheur vous suivra. Adieu, mon pauvre brigand, j'ai pitié de vous. »

Le nécromant tourna le dos au jeune homme et s'en alla. Edouard conserva une impression très-profonde de cette conversation extraordinaire qu'il raconta sommairement à ses amis et à Charles, mais dont il ne confia les détails qu'à une ou deux personnes ; à moi, entre autres, qui connaissais sa famille, et qui, malgré mon titre de professeur, avais obtenu sa confiance. Je fis quelques recherches et quelques questions, qui ne me laissèrent pas

douter que le prétendu nécromant ne fût le père d'Émilie, ancien colonel, que la mort de sa fille avait frappé d'un désespoir incurable, et que l'on voyait souvent se promener, vêtu d'habits étranges, dans les environs du collége. J'essayai de consoler le jeune Édouard, qui depuis cette rencontre était devenu mélancolique, et dont l'esprit semblait se complaire et se reposer avec douleur sur les pensées superstitieuses que les paroles du colonel avaient fait naître. Il semblait en rire avec moi et tourner en plaisanterie ses propres craintes; mais il ne tardait pas à retomber dans une rêverie assez sombre que ses camarades remarquaient. On l'appelait au collége la *victime du nécromant.*

Au surplus, le père d'Émilie semblait avoir reçu de la douleur et de l'expérience du monde une partie de l'instinct prophétique et de la seconde vue que lui-même s'attribuait. Cet instinct n'est, à vrai dire, que la connaissance de l'humanité. Si nous calculions bien, si nous savions suivre avec exactitude la courbe géométrique que doit nécessairement décrire le caractère d'un homme, il nous serait facile de prédire sa vie future. Les inclinations de Charles Wyvil s'étaient développées avec assezd'énergie et de franchise, pour que l'on prophétisât, sans crainte de se tromper, l'avenir qu'un tel début lui réservait. Une infidélité grave, dont un de ses camarades fut victime et dont on ne put donner contre lui de preuve évidente, irréfragable, mais dont tous ses condisciples eurent la conviction morale, le rendirent l'objet d'une animadversion si générale et si prononcée, d'un dégoût si profond, qu'il lui fut impossible d'achever le cours complet de ses études. Ambitieux et pauvre, il entra dans le monde avec des désirs de fortune et de crédit, avec une soif d'honneurs, de jouissances et de considération que nul

scrupule ne retenait, et que ses antécédens rendaient plus ardens encore. Imaginez avec quelle douleur Édouard Camden vit se dessiner et se développer le caractère et le destin de son ami. Il lui écrivit lettre sur lettre ; il lui prêta de l'argent dans l'espoir de l'arracher aux séductions de la cupidité, de l'ambition et des plaisirs. Charles, mêlé aux bruyantes intrigues, aux jouissances étourdissantes de la capitale ; Charles, devenu joueur, dandy, homme à la mode, littérateur, et essayant de soutenir à force d'industrie l'éclat dont il voulait s'entourer, résistait à toutes les prières du jeune Edouard, qui, sorti de l'université, se destinait à la carrière du barreau. Je vous ai dit que la superstition avait pris beaucoup d'empire sur l'intelligence d'ailleurs fort distinguée d'Édouard. On peut unir une grande capacité à beaucoup de superstition ; je citerai à l'appui de cette assertion les noms de Bonaparte et de César, de Byron et de Tasse ; enfin celui du philosophe et du poète Gœthe, qui, admirateur passionné de Voltaire, n'entreprenait rien le 25 février, et couvrait soigneusement un almanach placé sous une cloche de verre, afin de distinguer facilement certains jours qu'il regardait comme néfastes et funestes à ses entreprises. Quoi qu'il en soit, la prédiction du nécromant était restée gravée dans l'imagination de ce pauvre Édouard ; quand il eut sacrifié plusieurs centaines de livres sterling au désir de remettre son ami dans la bonne route et qu'il le vit enfermé dans le Marshalsea, puis exilé de la bonne société après avoir été chassé du collége et expulsé de sa maison par ses créanciers, il ne douta plus que sa propre vie ne fût aussi nécessairement condamnée que celle de Charles. Une intrigue amoureuse dans laquelle ce dernier fut son rival, et son rival heureux, fit entrer plus profondément encore cette con-

viction dans son ame. Enfin Charles, sans ressource, déshonoré, bronzé par la vie déréglée qu'il avait menée jusqu'alors, fabriqua de fausses lettres de change, les endossa du nom de son ami Édouard Camden; et ce dernier se vit obligé de comparaître devant un tribunal criminel, sous le poids d'une condamnation infamante.

Il n'eut pas de peine à se disculper; mais un mariage honorable, dont l'espérance faisait tout son bonheur, manqua par suite de cette malheureuse affaire; et une maladie de langueur vint s'emparer du pauvre jeune homme qui ne douta plus que le 29 juin, époque fixée par le nécromant, ne fût le terme fatal de sa propre vie. Son imagination, frappée de cette pensée fixe et dominante, ne lui laissa plus de repos; de continuelles insomnies achevèrent de dessécher en lui les sources de l'existence, et les médecins ne conservèrent aucun espoir de le sauver. Quelques semaines avant le terme fatal, il voulut revoir Éton, et le sentier où le nécromant lui avait parlé, et le lieu même où cette conversation fatale avait décidé de son sort.

« C'est là même que je l'ai rencontré, m'écriai-je; c'est lui, dont la tête pâle et amaigrie m'a inspiré une compassion si profonde.

— En effet, Édouard Camden a expiré dans les murs mêmes du collége, au milieu de ses anciens camarades, le 20 juin, c'est-à-dire neuf jours avant le terme que le colonel lui avait assigné.

(*Court's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Observations climatologiques faites au Bengale pendant un séjour de quatre années. — C'est vers le mois de novembre, au moment de l'entrée des moussons nord-est, que finit la saison des pluies sur les côtes du Coromandel. A cette époque, le tems devient beau, le ciel pur et serein, le soleil brille de tout son éclat; une douce rosée féconde la terre; la nuit, une fraîcheur agréable vient favoriser le sommeil. De riches moissons, de gras pâturages, de vastes champs semés de riz recouvrent les plaines. D'immenses réservoirs, des fleuves majestueux donnent la fertilité à ces belles campagnes. Partout des villes, des villages, des pagodes nouvellement blanchies, entourées de palmiers, de tamarins et de bananiers. Cependant, ce peuple, si favorisé de la nature, ne vit que d'une manière précaire; de petits tyrans, de misérables fonctionnaires l'exploitent en tous sens. Strictement soumis aux observances de sa ridicule religion, il se croit encore obligé de courber sa tête sous la verge des brahmines, et songe à peine à profiter du magnifique spectacle que lui offre la nature. Les maisons sont bâties en terre,

recouvertes par un toit de bambou et de feuilles de palmier, sur lequel les femmes se plaisent à dessiner avec de la chaux quelques figures grossières. Chaque village possède ordinairement une école, dirigée par un brahmine, où le professeur, perché le plus souvent sur un monceau de nattes, apprend à ses élèves à lire et à écrire, et les instruit dans la science des devoirs de la vie. C'est en pleine campagne que chacun vaque à ses occupations. C'est à l'ombre des palmiers que se fabriquent ces riches étoffes si estimées de l'Europe, et cette élégante poterie que nous n'imiterons jamais, et ces gracieuses figurines qui font le désespoir de nos artistes.

Le mois de novembre est consacré à l'agriculture, à l'entretien des jardins et à la chasse des oiseaux qui se jettent dans les champs pour en dévorer la semence. La rosée qui tombe pendant les nuits du mois de décembre suffit pour faire germer les graminées; alors les moussons soufflent avec plus de force et entraînent dans les airs une quantité de nuages, le froid commence à se faire sentir; c'est à cette époque et vers la fin du mois que les familles entières, la faucille à la main, se pressent dans les champs pour faire la moisson. Vers le milieu du mois de janvier, les moussons se ralentissent, et le climat devient plus doux. C'est le moment des voyages et des grandes chasses. L'atmosphère n'est plus agitée, février va régner; mois chéri des Indiens, pourquoi ta salutaire influence ne se fait-elle pas sentir plus long-tems? Que j'aime les doux rayons de ton soleil, la fraîcheur de tes nuits, les fleurs que tu fais éclore, les fruits que tu mûris! Février est le mois des plaisirs et des fêtes champêtres. La religion a consacré les beaux jours de février. Des milliers de pélerins se rendent en foule sur les rives du Guadavery, et

viennent, en se plongeant dans les ondes du fleuve saint, implorer la protection de leurs divinités. L'humble village de Cotahpilly est alors transformé en une cité florissante : c'est le rendez-vous des vendeurs et des acheteurs, des spéculateurs et des dévots. Promenades sur l'eau, danses nationales, drames hindous, jongleurs, jeux de toute espèce, vous retrouvez tous ces plaisirs à Cotahpilly. Sur les bords du lac qui l'avoisine, s'élèvent, au milieu des mangoux, des tentes de différentes formes et de diverses grandeurs. Elles sont posées sur des roues et traînées par des éléphans ou des chameaux ; on y trouve des chambres, des salons, des salles à manger ; plusieurs familles pourraient y loger à la fois. Puis arrivent les palankins richement décorés, les éléphans gigantesques, les voitures, les cabriolets, les cavaliers. Fêtes champêtres du Guadavery, j'ai gardé le souvenir des jouissances que vous m'avez procurées !

Cependant les chaleurs ont plus d'intensité, et la saison froide est finie. La température de mars n'est pas encore accablante ; les nuits sont supportables ; mais les réservoirs se dessèchent, la terre se crevasse, le gazon se fane et jaunit. Voici le tems des travaux du blanchissage, de la construction des vaisseaux, de la coupe des bois ; on fabrique le sel et le vin de palmier ; le commerce fleurit alors sur la côte du Coromandel. Bientôt le vent soufflera, les feuilles tomberont, une pluie bienfaisante arrosera la terre. Au mois d'avril la chaleur devient excessive, et le thermomètre flotte toujours entre 87° ou 88° ; le ciel est pur jour et nuit, la lune brille de sa plus belle clarté ; mais craignez les chacals pressés par la faim, qui hurlent rassemblés autour des habitations. Plus le soleil darde ses rayons avec force, plus le manilla résiste avec

vigueur, plus le cèdre étend ses feuilles, et plus le mangou parfume l'air de l'arôme de ses fleurs. Mais qu'il est difficile de résister à une chaleur si intense !

Une langueur indicible s'empare de tous les membres; on est épuisé de lassitude. Des tentes sont dressées devant chaque habitation, les portes sont ouvertes, des courans d'air établis, et malgré ces précautions, à peine peut-on se procurer quelque fraîcheur. Des insectes malfaisans sillonnent les airs, s'attachent aux murailles ou rampent sur les parquets : on ne peut se dérober à leur piqûre qu'en s'entourant de mille précautions. Les indigènes ne travaillent pas dans cette saison, et passent le tems à fumer. Le mois de mai est encore plus chaud, malgré les vents du nord-ouest. Vers midi, les nuages s'assemblent, l'éclair sillonne les airs, des tonnerres épouvantables se font entendre. Le vent siffle avec violence, l'atmosphère est lourde, le ciel noir. Mais il ne pleut pas toujours; rarement la Providence accorde cette faveur. Les vents sont d'abord frais, puis chauds; puis vous croyez être dans une fournaise ardente. Chacun se renferme chez soi; plus de visites, plus d'affaires. Les animaux succombent; les buffles se plongent dans les bourbiers, les oiseaux tombent, les voyageurs meurent asphyxiés; le thermomètre atteint 100 degrés. Dans l'Inde méridionale, les soirées sont quelquefois moins chaudes; mais dans la partie septentrionale, point de relâche. Les chaleurs de juin sont égales à celles de mai, et les vents brûlans soufflent toujours avec la même force. Les puits se dessèchent; quelquefois des forêts entières s'embrasent. Cependant les cultivateurs se hâtent de préparer les terres; vers la fin du mois, une petite pluie rafraîchit l'atmosphère et vient annoncer une saison nouvelle.

Au commencement de juillet, les moussons sud-ouest paraissent enfin : le règne de la chaleur est passé. Le soir, les nuages s'amoncèlent et laissent apercevoir quelques éclairs, le tonnerre gronde au loin, une brise fraîche souffle légèrement, la terre est enveloppée d'un manteau de vapeurs. La pluie augmente avec les éclairs, et tombe ensuite par torrens ; les coups de tonnerre redoublent ; c'est comme un déluge. Heureusement le ciel y met bientôt un terme ; les pluies diminuent sensiblement, et dans l'espace de quelques jours les eaux sont tout-à-fait écoulées ; mais quand la pluie ne tombe pas, la contrée est frappée des plus terribles fléaux, de la peste et de la famine. Aussi les Hindous regardent-ils la pluie comme une divinité. Au mois d'août, même alternative de pluie et de vent, la température est fraîche et supportable. Les ruisseaux, les rivières, les fleuves, grossis par les eaux pluviales, sortent encore de leur lit, et versent leurs flots bourbeux dans les plaines : c'est absolument le même spectacle que celui qu'offre l'Egypte pendant le débordement du Nil.

On n'aperçoit de toutes parts qu'une vaste mer, au milieu de laquelle s'élèvent des villes, des villages, et quelques arbres çà et là : tout le reste est submergé. On ne peut établir de communication qu'au moyen de certains petits bateaux appelés *dhonies* dans le pays, espèces de bâteaux plats construits de manière à prendre peu d'eau. J'ai voyagé moi-même ainsi avec deux de mes amis sur le Guadavery. Nous abandonnâmes notre esquif au courant, nous étions emportés avec la plus grande rapidité ; forêts, villages, pagodes passaient devant nos yeux comme des tableaux magiques. Ces courans, qui fertilisent la terre lorsqu'ils ne durent que quelques jours, causent les plus grands désastres s'ils durent un mois ou

six semaines. Alors l'eau pénètre dans les habitations, détruit des villages entiers, et déracine même des forêts. Cependant les eaux se retirent, et laissent sur la terre un limon brunâtre qui la féconde. Les semences poussent, les tiges de riz et d'indigo apparaissent; tout promet une abondante moisson. Le mois de septembre enfin apporte avec lui plus de calme; le cotonnier, le natcheny, le cambo végètent avec force; des légions de perroquets descendent dans les jardins, sur les guaves, sur les grenadiers, sur les bananiers; la nuit, des moucherons verts, attirés par la lueur de la flamme, remplissent l'appartement et bourdonnent sans cesse aux oreilles. Au commencement d'octobre, un léger vent souffle du côté du nord, la température change sensiblement, l'air est frais. Vers le milieu du mois, et surtout dans la pleine lune, paraît la mousson nord-est, quelques faibles nuages s'amoncèlent à l'horizon, et laissent tomber une douce pluie, qui est bientôt suivie d'un déluge semblable au premier.

Sciences Médicales.

Influence fâcheuse des travaux intellectuels des jeunes enfans sur leur organisation et leur santé. — Il n'y a pas d'époque de la vie où la santé n'ait à souffrir des travaux de l'esprit lorsqu'ils sont excessifs et long-tems prolongés; mais les résultats de ces sortes d'excès doivent être bien plus funestes encore dans l'enfance, lorsque le cerveau, à peine formé, offre une délicatesse et une impressionnabilité qui vont ensuite en diminuant avec l'âge. C'est surtout chez les enfans scrofuleux et rachitiques que l'on observe les effets les plus désastreux de cette instruction hâtive. Ces enfans, qui se font généralement remarquer par le développement de la tête, la grande préco-

cité de l'intelligence et la délicatesse des membres, auraient besoin que l'on cherchât à diminuer cette activité de l'esprit, qui s'usera rapidement, et entraînera, sinon leur perte, au moins celle des brillantes qualités dont les parens étaient si fiers, sur lesquelles ils fondaient un espoir en apparence si juste. Mais, loin de là, on emploie tous les moyens possibles pour augmenter encore cette excitation. Les caresses de la mère, les récompenses les plus désirées, l'émulation, les louanges, la flatterie même, on met tout en œuvre pour obtenir des résultats merveilleux, et qui n'ont d'autre effet que d'user en quelques mois, et avant son développement, une intelligence qui, ménagée avec art, aurait pu parcourir une belle et brillante carrière.

On aurait de la peine à se faire une idée du nombre des enfans appartenant à des familles aisées ou riches, qui chaque année sont ainsi sacrifiés, en Angleterre et en France, à l'amour-propre de leurs parens, ou à un désir bien mal entendu de leur préparer de brillans succès; mais il paraît qu'en Amérique le mal dont nous nous plaignons fait encore plus de ravages. On en jugera facilement d'après quelques passages que nous empruntons à une brochure publiée récemment par le docteur Brigham sur ce sujet. « J'ai souvent observé, dit-il, chez des enfans scrofuleux ou disposés aux scrofules, des maladies funestes causées par la trop grande activité que l'on avait donnée à leur esprit, aux dépens des autres parties de l'économie; et chez quelques-uns de ces jeunes sujets, dont la maladie n'avait pas offert dès le début une gravité extrême, j'ai vu la même cause retarder presque indéfiniment la guérison. Je me rappelle avec chagrin plusieurs enfans de l'âge de quatre à six ans, et doués des

qualités les plus brillantes, qui ont succombé, malgré les soins les plus assidus, à des maladies auxquelles des sujets moins heureusement partagés sous le rapport des dons de l'esprit échappent très-facilement. Ces enfans manifestent ordinairement, pendant tout le cours de leur maladie, une espèce de passion pour les livres et les études, et augmentent encore l'admiration de leurs parens pour cette précocité de leur intelligence qui a été favorisée par tous les moyens possibles, et à laquelle on doit rapporter un aussi triste résultat. »

D'après les exemples nombreux que cite le docteur Brigham, il paraît que l'erreur dans laquelle tombent les parens qui commencent trop tôt l'éducation de leurs enfans, et qui soumettent leur esprit à une excitation trop forte, est encore plus répandue aux États-Unis que partout ailleurs. « Parmi les livres destinés aux enfans dans l'Amérique, il en est, dit-il, qui sont désignés spécialement pour les enfans de deux à trois ans; et parmi ces derniers, on voit des manuels de botanique, de géométrie et d'astronomie! On regarde comme la meilleure méthode d'enseignement celle qui agit sur l'esprit de l'enfant par les moyens les plus rapides, sans s'inquiéter de leur influence sur la santé ni d'aucune autre considération. »

Le même auteur ajoute avoir vu dans beaucoup de familles des enfans âgés de moins de trois ans obligés, non seulement d'apprendre par cœur un grand nombre de vers, de longs passages de l'Écriture ou des histoires entières, mais encore de passer dans les écoles ordinaires six heures par jour. Il est très-rare qu'on garde les enfans à la maison, quand une fois ils ont atteint l'âge de quatre ans. A peine sont-ils de retour chez leurs parens que l'on

emploie tous les moyens possibles pour leur faire apprendre des leçons additionnelles ou parcourir des livres et des magasins destinés aux enfans, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que leur système nerveux soit affaibli et leur santé ruinée. Le docteur Brigham dit avoir vu plusieurs enfans que l'on supposait doués de facultés presque miraculeuses, éprouver ces funestes effets, et en devenir victimes. Quelques-uns mouraient de sept à huit ans, manifestant jusque dans leurs derniers instans ces qualités brillantes de l'intelligence, qui ne faisaient qu'accroître la douleur de leur perte. Quelques autres sont arrivés à un âge plus avancé, mais avec une organisation délabrée, un système nerveux débile, et conséquemment disposés à l'hypocondrie, à la dyspepsie et aux variétés sans nombre des maladies nerveuses. Parmi ces derniers, plusieurs, parvenus à l'âge de la virilité, ne conservent que des facultés intellectuelles très-peu remarquables, et deviennent ainsi les instrumens passifs de ceux qui dans le premier âge de la vie leur étaient tout-à-fait inférieurs.

Telle est même l'ignorance des parens sur tout ce qui concerne l'éducation de leurs enfans, considérée sous le rapport physiologique, que, lorsqu'un de ces petits prodiges vient à succomber sous l'influence d'un tel traitement, il arrive quelquefois que l'on publie l'histoire de sa vie, afin de faire connaître aux autres parens les moyens par lesquels on était arrivé à développer des qualités si remarquables. Le docteur Brigham cite un mémoire de cette espèce, dans lequel on rapporte l'histoire de *John Mooney Mead*, qui mourut âgé de quatre ans et onze mois. Cette publication, qui fut approuvée et même demandée par des ministres et d'autres personnes notables, est destinée, disent les auteurs, à faire con-

naître à la fois, la manière dont son éducation était dirigée, les résultats que l'on en avait obtenus, et à servir aux parens de guide pour l'instruction de leurs enfans. Ce petit savant apprenait des hymnes, étudiait l'art du raisonnement avant même de pouvoir s'exprimer clairement; et il continua à faire des progrès merveilleux jusqu'à sa dernière indisposition qui, sans cause appréciable, prit tout-à-coup une gravité extraordinaire, et l'enleva subitement. Si cette histoire et toutes les autres analogues doivent servir à l'instruction de ceux qui les liront, il est à espérer qu'ils en tireront des conclusions entièrement opposées à celles que l'on semble en attendre.

Ces maux ont été appréciés depuis long-tems, et cependant ils ont continué à augmenter en proportion de l'accroissement que prennent chaque jour les classes de la société, où l'aisance permet de s'occuper d'une manière active de l'éducation de l'enfance. Les jouissances que procure l'instruction, les avantages qu'elle assure ou promet pour l'avenir, sont des motifs qui agissent puissamment sur l'esprit des parens, et leur font négliger des avertissemens salutaires. C'est pour remédier à ces résultats fâcheux, et dans le dessein d'introduire un meilleur système d'éducation, en donnant un soin égal à la culture des organes de l'économie et des facultés mentales, que fut ouvert en 1829, auprès de Philadelphie, l'établissement nommé le collége du travail manuel (*the manual labour academy*), et qui déjà a fourni les résultats les plus précieux. On suit dans cette école toutes les branches des études classiques, avec cette différence que les heures de récréation sont employées à un travail manuel utile, et qui doit à la fois exercer l'habileté des enfans, leur donner de la dextérité, de la force et de la santé, et les mettre à

même de se suffire dans toutes les vicissitudes de la vie. Aujourd'hui, il y a dans la plupart des grandes villes, et même dans presque tous les établissemens consacrés à l'éducation des jeunes garçons et des demoiselles, des cours de gymnastique destinés à régulariser les mouvemens du corps, à rétablir l'équilibre entre les différens organes que les habitudes sociales tendent continuellement à déranger.

Sciences Chimiques.

Expériences pour démontrer l'existence du plomb dans l'atmosphère des manufactures de carbonate de plomb. — L'une des maladies les plus douloureuses produites par l'extension de l'industrie, c'est sans contredit celle connue parmi les gens du monde et dans les ouvrages de pathologie sous le nom de *colique de plomb* et de *colique des peintres*; elle attaque non seulement les ouvriers qui sont occupés dans les manufactures de blanc de céruse (carbonate de plomb) à la préparation de cette substance si souvent employée dans les arts, mais encore ceux qui s'en servent, tels que les peintres en bâtimens, et même les artistes auxquels le blanc de céruse est indispensable dans la peinture à l'huile.

Jusqu'ici on avait parfaitement constaté que cette maladie était le résultat de l'action du carbonate sur l'économie de l'homme, mais on était loin d'être d'accord sur la manière dont cette substance pénètre dans les organes. Les uns veulent que, déposée à la surface de la peau, elle y soit continuellement absorbée, et en concluent que, par les soins d'une extrême propreté, il est fa-

cile de se garantir de ses funestes effets; d'autres soutiennent que c'est par les organes digestifs qu'elle y pénètre, et qu'elle y est entraînée avec les alimens par le peu de soin que prennent les ouvriers de s'en débarrasser complétement. Enfin, suivant une troisième opinion, le plomb tenu en suspension dans l'air pénétrerait dans l'économie par les organes de la respiration. Cette opinion, qui expliquait une foule de faits que les deux autres ne pouvaient interpréter, ne reposait que sur l'hypothèse de la suspension des préparations de plomb dans l'atmosphère des lieux où il est manipulé. Ce qui n'était qu'une supposition vient d'être démontré par expérience. M. Arthur Dunns, voyant chaque jour dans sa fabrique de blanc de céruse les effets désastreux de cette substance sur les ouvriers employés à sa préparation, voulut s'assurer si le plomb pouvait rester suspendu dans l'air et être porté dans l'économie par la respiration. Il fit placer sur un bain de sable et chauffer à la même température que l'étuve employée dans son établissement, et qui ne dépasse jamais 150° Fahrenheit, un vase contenant vingt-huit livres de carbonate de plomb humecté. Au-dessus était fixé, à la distance de huit à douze pouces, un soufflet dont le tuyau était introduit dans un tube en verre, lequel pénétrait dans une bouteille de verre vert, contenant 12 onces d'eau distillée, acidulée avec 2 drachmes d'acide nitrique. L'appareil étant ainsi disposé, le soufflet fut mis en action, de manière à ce que l'air chargé de l'humidité dégagée du plomb passât en courant continu à travers le liquide. Cette opération fut continuée pendant six heures, après quoi le liquide fut évaporé jusqu'à siccité parfaite dans un vase de platine. Le résidu fut dissous dans une once d'eau distillée avec deux

gouttes d'acide nitrique; puis un courant d'hydrogène sulfuré étant dirigé à travers la solution, on vit à l'instant même se former un précipité noir; celui-ci, recueilli sur un filtre, fut lavé, déposé sur un verre de montre, et traité par l'acide nitrique pour décomposer le soufre. Alors l'emploi de l'hydriodate de potasse ne permit plus de douter de la présence du plomb.

Une autre expérience était faite en même tems avec le même appareil, mais avec cette différence qu'on ne fit pas passer un courant d'air à travers le fluide. Ce dernier, traité par l'hydrogène sulfuré, ne fournit pas la moindre trace de plomb; mais après qu'il eut été desséché, et qu'on eut traité le résidu comme dans l'expérience précédente par l'hydriodate de potasse, la formation d'un précipité jaune très-peu abondant prouva de nouveau la présence du plomb. L'acide nitrique et l'eau distillée employés dans cette expérience ne contenaient pas la plus petite particule de plomb : il n'est donc pas permis de douter que c'est par l'intermédiaire de l'eau atmosphérique que le plomb a passé dans la bouteille qui était simplement placée à côté de celle que l'on faisait traverser par un courant d'air. M. Dunns, en rapportant ces expériences, fait remarquer que la température du laboratoire était de 70 à 80° Fahrenheit, et que les portes en avaient été tenues fermées pour que l'air intérieur fût aussi chargé que possible de la vapeur de plomb.

Commerce.

Importance du commerce des États-Unis en 1834. — D'après les documens officiels publiés par la trésorerie

de Washington, voici quel a été le chiffre général du commerce extérieur de l'Union en 1834.

	DOLLARS.	FRANCS.
Importations sur navires américains.	113,700,174	603,610,922
Id. sur navires étrangers..	12,821,158	67,952,137
Total des importations....	126,521,332	671,563,059
Exportation des produits indigènes.	81,024,162	429,421,058
Id. des produits exotiques.	23,312,810	123,657,893
Total des exportations....	104,336,972	553,078,951



De la rancidité de la chair des oiseaux aquatiques, et des moyens de faire disparaître ce mauvais goût. — C'est à la relation du commandant Ross que nous empruntons les observations suivantes :

« En général, on a oublié de remarquer que le goût de poisson qu'ont toujours les oiseaux aquatiques ne se trouve imprégné que dans leur graisse, dont la totalité est toujours placée immédiatement sous la peau, et particulièrement sur les hanches. Les autres parties n'ont jamais un goût huileux, rance ou de poisson. Il ne s'agit donc que d'écorcher ces oiseaux principalement sur le dos pour leur enlever toute trace de mauvais goût. Avec cette précaution, le cormoran, le pétrel et le puffin, quelque mauvaise réputation qu'ait leur chair, deviennent tout-à-fait méconnaissables, et offrent une nourriture saine et agréable. Les navigateurs ne sauraient trop s'assurer de la vérité de cette observation; car ils pour-

raient dans bien des cas varier leur alimentation en se nourrissant de la chair des oiseaux aquatiques qu'ils dédaignent aujourd'hui. La même opération pratiquée sur d'autres espèces produit les mêmes résultats. Ainsi, en Suède, la chair des coqs de bruyère et celle des bécasses, qui en hiver surtout ne se nourrissent que de baies du genévrier et du sapin, ne sont pas mangeables à cause de leur goût prononcé de térébenthine ; mais cette peau une fois enlevée, ils perdent leur mauvais goût et deviennent un manger fort agréable. »

Statistique.

Effets du choléra en France et en Angleterre. — A la naissance du mal, en 1817, les médecins anglais et français de l'Inde commencèrent par en dessiner la physionomie et par chercher les bases d'un traitement ; mais ces travaux, tout estimables qu'ils soient, restèrent sans résultats. Ce ne fut qu'en Russie, à Moscou, que l'étude du choléra fit un progrès nouveau. Le sang des cholériques fut analysé, et l'altération de ce liquide reconnue. La chimie prit dès lors une place dans l'explication de la maladie. Les affections secondaires commencèrent aussi à attirer davantage l'attention, et en Allemagne, l'observation pathologique acquit une précision plus grande ; les médecins de Vienne et de Berlin signalèrent les éruptions folliculeuses des intestins, et décrivirent avec plus d'exactitude les divers symptômes inhérens à cette affection. Ils se livrèrent à plusieurs essais de traitemens ; entre autres, ils tentèrent la transfusion du sang, mais sans succès. En revanche, ils firent revivre les affusions froides, mises en usage par les Persans, et déterminèrent l'utilité des vomitifs dans le choléra.

En Angleterre, les travaux chimiques furent repris. On reconnut que les médecins russes s'étaient trompés en disant *acide* le sang des cholériques, mais qu'ils avaient eu raison de le représenter comme privé d'une portion de son sérum. On reconnut en outre qu'il lui manquait une partie des sels qui en assurent l'intégrité. Ces recherches jetèrent du jour sur le mécanisme physiologique de la maladie, et firent tenter en Angleterre un nouveau moyen. Les médecins de la Grande-Bretagne essayèrent de rendre au sang les sels qu'il avait perdus, soit en donnant aux malades des boissons salines, soit en introduisant dans leurs veines des injections de même nature; ces moyens eurent souvent du succès.

En France, on recommença et on confirma les analyses chimiques; on examina avec soin l'état de la respiration des malades, et l'on découvrit que l'air expiré par les cholériques renfermait plus d'oxigène que l'air expiré par les personnes bien portantes, et qu'en conséquence, moins d'oxigène étant absorbé par les premiers, leur respiration devait être imparfaite. Tout ce que pouvait fournir l'examen des symptômes, les données de l'anatomie pathologique, les recherches chimiques, a été mis en œuvre; mais avec quel succès? Les listes mortuaires de tous les pays répondent que le médecin qui a perdu un peu moins de la moitié de ses malades n'a pas été malheureux.

Les premiers symptômes du choléra épidémique se manifestèrent en Angleterre le 20 octobre 1831; on n'en fut complétement délivré que le 31 décembre 1832; sa durée a donc été de quatorze mois et quelques jours. De l'une à l'autre des deux périodes extrêmes, le nombre total des cas de choléra a été de 69,183, et celui des morts, de 26,649. Le mois d'août a été le plus fatal; pendant ce mois, les

cas de choléra se sont élevés à 20,912, et les décès à 7,636. Le nombre des cas nouveaux survenus dans les trois mois les plus chauds, juillet, août et septembre, a été presque double de ceux comptés pendant les onze autres mois, et forme environ les deux tiers de la totalité des quatorze mois. Le nombre des décès pendant les trois mois chauds forme les trois cinquièmes de la totalité des décès; enfin dans les trois mois les plus froids, novembre, décembre 1831 et décembre 1832, on a compté moins de cas nouveaux et de morts que dans le moins meurtrier des onze autres mois.

Dans la capitale la maladie a exercé ses ravages pendant dix mois, du 9 février au 31 décembre 1832; le nombre des cas a été de 11,020, et celui des décès de 5,275. Le choléra a atteint son plus haut degré d'intensité au mois de juillet; et les proportions de cette intensité entre les mois chauds, froids et intermédiaires, ont été les mêmes que dans les provinces. On peut évaluer pour toute l'étendue du royaume le nombre total des cas de choléra à 80,203, et celui des décès à 30,924. Les trois huitièmes des malades ont donc succombé.

La durée totale du choléra épidémique dans Paris a été de 189 jours ou 27 semaines, du 26 mars au 30 septembre. La période d'augmentation ou de croissance a été de 15 jours et la période de diminution de 62. Au 18 juin, le choléra reprit tout-à-coup une force nouvelle; mais cette récrudescence, que des alternatives continuelles d'accroissement et de diminution rendaient déjà bien différente de la première invasion, s'en distingue encore par d'autres caractères. Celle-ci avait mis seulement 15 jours à s'élever à son maximum d'intensité; la seconde y employa un mois (du 17 juin au 18 juillet), et ce maximum, marqué par 226 décès, est bien loin du

premier qui en avait donné 814. Cette seconde période, comparée à la première, en diffère donc tout à la fois par une durée plus longue et une intensité moins grande.

Le choléra enleva à Paris 13,901 personnes dans la première invasion, et 4,501 dans la récrudescence, en tout 18,402. On prétendit dans le tems que ce chiffre, déjà si grand, l'avait été encore davantage, et que les décès cholériques s'élevèrent de 30 à 40,000. La commission nommée par le préfet de la Seine a essayé, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, de s'assurer de l'exactitude du chiffre de 18,402. Il y avait trois moyens de vérification : les registres de l'état civil, les procès-verbaux envoyés chaque mois à la préfecture du département, et le nombre d'inhumations d'après les registres tenus dans chaque cimetière. Or les résultats obtenus par ces trois moyens de vérification ont été les mêmes à de très-petites différences près, ce qui prouve évidemment que le chiffre des décès cholériques indiqué mérite toute confiance.

Chronique Dramatique.

Une représentation de Roméo et Juliette, à Baltimore. — Miss Kemble, jeune actrice du plus grand talent, qui, après avoir soutenu à Londres la réputation théâtrale de sa famille, a fini par épouser M. Butler, riche négociant américain, et par se fixer avec lui en Amérique, vient de publier un journal curieux où trop souvent, il est vrai, la coquetterie et la vanité de l'actrice se font sentir, mais qui renferme de piquantes anecdotes, des descriptions brillantes et des détails de mœurs fort curieux. Remarquable par sa beauté et sa grâce, autant que

par son intelligence et par la sagacité avec laquelle elle a saisi le caractère de certains rôles et surtout ceux de Shakspeare, elle est, parmi les nombreuses actrices anglaises que la gloire a conduites à la fortune et à un beau mariage, la seule qui ait publié ses Mémoires. Nous choisissons une anecdote dans le nombre de celles dont son journal est rempli. Elle devait jouer le rôle de Juliette, dans le *Roméo et Juliette* de Shakspeare. Voici comment elle décrit la dernière scène de cette étrange représentation :

« Mon Roméo portait une culotte à larges canons dont l'étoffe bouffante était partagée en compartimens d'un bleu foncé et d'un rouge cramoisi très-ardent. Vous auriez dit un énorme melon cantaloup d'où partaient, d'une part, deux petites jambes grêles, et, de l'autre, un buste disproportionné. Des pantoufles rouges complétaient le costume. Tout alla assez bien, quoique je fusse de tems en tems sur le point d'éclater de rire au nez de mon Roméo ; quand vint la scène où Juliette est représentée assise sur son lit et buvant le poison, le machiniste fit agir trop tôt ses décorations, et le public eut le plaisir de voir un bataillon tout entier de garçons de salle, occupés à faire le lit et à placer les oreillers de Juliette. La dernière scène surtout ne sortira jamais de ma mémoire. Au moment où mon Roméo répétait ces vers que Garrick a prêtés à Shakspeare : « Lève-toi, ma Juliette, sors de ce tombeau épouvantable, ce sont les bras de ton amant qui t'enlacent. » Le pauvre acteur s'élança sur moi, me prit non pas dans ses bras, mais sous son bras gauche ; et au risque de me laisser tomber, il se mit à courir vers la coulisse. Ma situation était désagréable et je ne pus m'empêcher de lui dire tout bas : « Vous me blesserez, vous allez me laisser tomber ; dé-

posez-moi plutôt par terre. » Roméo ne m'écoutait pas, et continuait : « Mon amour, mon tendre amour, que mes lèvres te rendent la vie! viens, viens dans mes bras! » Je continuais mon à-parté : « Je tombe! je tombe! » Cependant son poignard, dont il avait besoin à la fin de la pièce, venait de tomber. Il me déposa par terre, et, en ayant l'air de l'embrasser tendrement, j'eus soin de replacer le poignard dans son fourreau : « Mon cœur se brise! s'écria-t-il, Juliette, Juliette! » Et il ferma les yeux, je le serrai d'une étreinte amoureuse, et comme je voyais que son cadavre avait l'air très-agité, je lui demandai tout bas : « Est-ce que je vous étouffe?

— Oh! non du tout, mais seriez-vous assez complaisante pour ramasser ma perruque qui vient de tomber? — Pas possible, elle est trop loin, mais je vais jeter mon mouchoir dessus. Vous venez de casser la fiole du poison. » Le cadavre me répondit par un signe de tête. « Mais le poignard, qu'en avez-vous fait? — Sur mon ame, je n'en sais rien... ah! mon pied vient de le faire tomber dans le trou du souffleur. »

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.-Législation.

HISTOIRE DE LA PRESSE ET DES LOIS QUI LA RÉGISSENT EN ANGLETERRE.

Un voyageur qui a visité la Chine, M. de Guignes, affirme avec beaucoup d'assurance et de gravité que la presse chinoise est libre. « Un Chinois n'a-t-il pas le droit de tailler le morceau de bois qu'il a sous la main, de manière à former un caractère qui représente un mot? Quel édit de l'empereur lui défend d'appliquer de l'encre sur ce morceau de bois, de poser une feuille de papier sur le caractère et d'en retirer l'empreinte? Il n'y a pas même de statut qui prohibe la vente publique de cette empreinte. Donc, continue l'honorable voyageur, la presse chinoise est libre.» Hélas! cela est vrai, à quelques faibles restrictions près. Le bambou vous frappera si vous dites un mot qui déplaise au gouverneur de la province; le pal

vous déchirera les entrailles si vous soutenez une assertion qui lui déplaise. Avisez-vous de prendre à la lettre la liberté de la presse dont M. de Guignes et M. Barrow attribuent l'honneur aux Chinois, et vous verrez ce qu'il en adviendra. Imprimez autre chose qu'une affiche, une annonce, un roman ou une prière : et ce pays qui n'a ni censeurs, ni censure, ni amendes contre les abus des journaux, vous apprendra ce qu'il entend par *liberté de la presse.*

En Chine, point de loi contre la presse. Cependant je ne me fierais guère à cette tolérance. En Angleterre, point de loi en faveur de la presse; cependant, nous autres Anglais, nous disons ce que nous voulons, ou à peu près. En Chine, les magistrats n'ont pas même songé à réprimer la licence de la parole imprimée. En Angleterre les législateurs n'ont pas pensé à déclarer la presse libre; au contraire, ils se sont armés contre elle de mille terreurs, de mille châtimens; ils l'ont cernée, traquée, environnée de piéges et de supplices; ils lui ont montré le pilori, la prison, la confiscation, l'amende, même le gibet. C'est qu'en Chine il n'y a pas de presse; personne ne s'est encore imaginé, au moyen d'une feuille de papier chargée de signes convenus, de causer publiquement avec ses concitoyens, sur le pouvoir de l'empereur et sur la justice de tel ou tel arrêt; ainsi la législation n'a pas eu à lutter contre un pouvoir qui n'existait pas. Au contraire, parmi nous, le géant de la presse a grandi, bercé par l'opinion publique, et les nombreuses entraves qu'on a essayé de lui opposer sont tout simplement les preuves de sa force.

C'est ainsi que les mœurs, nous ne pouvons trop cesser de le redire, l'emportent éternellement sur les lois. Les lois anglaises n'établissent rien en faveur de la li-

berté de la presse, qui cependant triomphe sous la protection des mœurs. Les lois turques essaient de favoriser la presse, qui ne se trouve pas dans les mœurs, et qui ne peut s'établir. Les législateurs ignorans spéculent toujours sur la puissance de leurs arrêts. Ils devraient calculer la force de résistance des mœurs. S'il y a au monde une législation hostile au développement des libertés humaines, à la libre exertion de l'intelligence et à l'expression de tous les désirs ou de tous les regrets populaires, c'est la législation anglaise; Delolme n'en a fait que le roman. La tyrannie la plus avide de pouvoir chercherait en vain un édifice plus commode : le génie du peuple a triomphé de l'enveloppe de servitude qui lui a été imposée. La sève puissante d'indépendance qui a toujours caractérisé le peuple anglais s'est fait jour à travers la rude écorce des institutions féodales et aristocratiques. L'obéissance passive a toujours été dans le texte de la loi, la résistance dans le caractère de la nation. C'est ainsi que la puissance de certains arbres traverse un aubier dur comme le fer, et fait jaillir à travers ce puissant rempart des branches luxuriantes. Ce ne sont pas les rois ou les sénats qui font la destinée des peuples : les peuples font leur destinée propre et celle de leurs rois. Ecoutez ce que dit Hume : « Il est évident que jamais sermon dicté par la cour, jamais pamphlet absolutiste ne favorisa l'obéissance passive plus que ne le fait le texte de nos lois elles-mêmes (1). » Burke laisse échapper le même aveu. « Nos lois, dit-il, ne s'embarrassent guère du maintien de nos libertés; elles s'occupent, et elles ont raison, de rendre le gouvernement facile. Toutes les fois qu'une personne non autorisée par la loi s'arme en faveur de

(1) *Histoire d'Angleterre*, tom. VI, pag. 10.

l'indépendance publique, il suffit d'employer la loi elle-même pour l'écraser. En général, la sévérité de cette loi est telle que si l'institution du jury n'en modérait la dureté, il serait impossible de défendre les libertés populaires (1). » Encore faut-il ajouter que ce remède, indiqué par Burke, est bien loin de posséder toute l'efficacité qu'on lui attribue. Le jury est chose mobile, inconstante, tantôt favorable au pouvoir, tantôt armé de colère contre la sédition. Sous Henri VIII et Charles II, le jury existait : il n'opposa que de faibles barrières aux usurpations de la couronne. Préparez l'opinion publique; ameutez la bourgeoisie contre telle ou telle classe d'hommes; vous verrez quel instrument docile vous offriront les jurés les plus intègres. S'il y a un contre-poids à notre législation, où faut-il donc le chercher? Dans la vertu publique, dans le sentiment de la dignité anglaise, dans la force virile et la moralité des individus, des familles, des masses.

Blackstone a raison de comparer le système des lois anglaises « à un vieux château gothique, construit dans les siècles féodaux, mais réorganisé par un architecte moderne, et réparé de manière à suffire aux besoins d'un habitant de nos jours. Les murs crénelés (ajoute ce jurisconsulte, qui se livre une fois par hasard à un mouvement poétique), les tourelles hérissées de fortifications, les vastes salles de réception et de banquet, conservent leur vénérable et antique magnificence. Mais on les néglige un peu : tout cela est inutile. Traversez quelques escaliers incommodes, quelques corridors sombres; vous trouverez plus loin des appartemens modernes, dont la commodité, la disposition élégante, vous étonneront. »

(1) *Des Causes du mécontentement actuel.*

En effet, c'est à travers un labyrinthe de vieilles voûtes tyranniques et de sombres arcades que l'on parvient à ce grand sanctuaire, aujourd'hui regardé comme inviolable : la liberté de la presse. Les Anglais des deux derniers siècles ne l'ont pratiqué, éclairé, soutenu et consolidé que par artifice, à force de travail et de persévérance. Il n'y a pas de clef légale pour y parvenir, vous la chercheriez en vain dans le plan de notre constitution. Nos honorables ancêtres avaient besoin d'une chapelle, d'une salle d'armes et d'une salle de festin. Que leur importait la bibliothèque? Elle s'est élevée, pour ainsi dire, d'elle-même; proscrite par l'ancienne loi, cette liberté de la presse existe on ne sait comment; sa vie est plus puissante et plus difficile à expliquer que si elle était écrite dans vingt statuts; elle résulte de l'histoire anglaise; elle a pris naissance dans le développement de toutes nos pensées les plus viriles, de tous nos sentimens les plus ineffaçables.

C'est par la presse que la classe moyenne s'élève progressivement à ce niveau qui lui assure une forte position sociale, et qui l'éclaire en la moralisant. C'est la liberté de la presse qui donne le ton à tous les sentimens populaires; c'est elle qui apprend aux hommes à se respecter, et comme individus et comme nation. Sans que la liberté de la presse soit autorisée et établie par aucune loi, la seule persuasion qu'elle est nécessaire suffit pour inspirer aux citoyens le désir de la défendre, l'ardeur de la posséder. Le fantôme même de la liberté de la presse est utile. En Angleterre, la législation punit sévèrement quiconque jette du blâme sur les magistrats et les détenteurs de la force publique. Or, comment critiquer les actes du gouvernement sans blâmer ceux qui le dirigent? Et comment jouir de la liberté de la presse, si l'on ne peut blâmer les actes du gouvernement ? C'est le juif

de Shakspeare, auquel on permet bien de couper une once de la chair de son ennemi, mais sous la condition expresse de ne pas verser une seule once de sang.

Un peuple a établi la liberté de la presse comme nécessité de son code, et, par un étrange contraste, ce peuple commence à s'en plaindre. La liberté de la presse est pour les Américains le point fondamental du *Credo* politique; le principal agent de la machine gouvernementale. Ecoutez la *Revue américaine du Nord :* « Quelquefois, dit-elle, d'étranges scrupules de conscience viennent nous assaillir, quand nous sommes témoins de la licence effrénée à laquelle s'abandonnent les écrivains qui coopèrent à plusieurs de nos journaux. Nous sommes persuadés, continue cette *Revue,* qu'on trouvera les moyens de remédier aux résultats les plus nuisibles et les plus graves de cet abus, sans empiéter réellement sur la liberté de chacun de nous. Déjà les hommes sages et bien intentionnés ont fait de nombreux efforts pour corriger les mauvaises tendances et favoriser les bons principes. C'est vers ce but que se sont dirigées les *associations pour répandre les connaissances utiles*, associations nombreuses en Amérique et en Angleterre. Les voyageurs sont frappés de l'indécente et injurieuse verve avec laquelle nos journalistes traitent les sujets les plus graves et les hommes les plus estimés. Le talent littéraire des mêmes journaux est singulièrement rabaissé par cette habitude. On ne se donne aucune peine pour écrire dans des journaux, lorsqu'il est généralement reconnu que ces derniers ne sont que les organes des passions les plus basses ou les plus vénales. » Que conclure de ces paroles sévères du journaliste américain? Que les habitans des États-Unis vivent au milieu des abus de la presse, et les ressentent vivement, tandis que nous qui n'avons pas

cessé d'être contrariés dans le désir ardent qu'elle nous inspirait, nous n'avons senti que sa grandeur, nous n'avons aspiré qu'à la voir affermie sur son trône. Les juges et les tribunaux auront beau faire, la liberté de la presse correspondra toujours à la liberté de la parole, dont elle n'est qu'une autre expression. Jamais, malgré les efforts des jurisconsultes, vous ne parviendrez à marquer exactement la limite de ce qui est permis ou de ce qui ne l'est pas en fait d'attaques contre le gouvernement. Les Belges, dont l'affaire principale semble être de prêter de tems en tems à rire à l'Europe, et de parodier les grands mouvemens politiques, comme elle contrefait les grandes œuvres littéraires, ont prouvé récemment toute la futilité des lois dont la presse est l'objet. Ils ont essayé de faire un réglement à cet égard, et ils ont décrété que toute critique *décente* serait regardée comme légitime. Or, quelle est la critique décente? et comment la distinguer de la critique indécente? Les législateurs belges ont oublié de nous fournir le critérium nécessaire.

Une nation décidée à parler librement et à imprimer librement sa pensée vaincra tous les obstacles. Voyez l'Angleterre.

La loi veut que les séances du parlement soient de véritables huis-clos : et le monde entier sait ce qui se passe dans le parlement. A peine le dernier discours du dernier membre est-il prononcé, cent mille journaux le propagent. Tous les membres du gouvernement sont critiqués le matin et le soir d'une manière régulière et périodique; et il n'y a pas une seule ligne des journaux de l'opposition que l'on ne pût inculper de haute trahison, si la loi était exactement appliquée. Bizarre triomphe du génie d'un peuple sur sa législation : triomphe d'autant plus remarquable que ce peuple, conservant toujours du respect pour ses

lois, ne cesse pas de les blesser ou de les éluder, comme ces dieux que l'on vénère sans écouter leurs oracles. Tout cela peut être ridicule en théorie; mais que les résultats ont été grands! Quel étrange mécanisme que celui d'une publicité si invincible, si redoutable, en dépit de lois restrictives très-sévères! Le pouvoir absolu ne pourrait durer vingt ans sous une telle organisation!

Tous les ministres se sont armés successivement contre cette liberté de la presse, qui n'existait que de fait, et que la loi réprouvait. Le père de Pitt, le grand Chatham, avait bien deviné l'indépendance irrépressible de ce nouveau pouvoir. « La presse, dit-il, porte sa charte avec elle-même, et rien ne la comprimera jamais. « Cependant Pitt, dans son second budget de 1797, augmenta de cent pour cent le droit du timbre, et en 1798, il fit passer un acte d'après lequel l'imprimeur, l'éditeur et deux propriétaires de chaque journal devaient signer leurs noms dans un registre. D'énormes taxes ont été imposées aux journaux anglais, qui n'en ont pas moins été les instrumens les plus puissans de la civilisation moderne. Le droit du timbre est de 4 pences par feuille, avec une déduction de 20 p. % à cause des droits qui pèsent sur les manufactures de papier; le droit de timbre ne s'élève donc réellement qu'à 3 pences un cinquième. Quant au prix du papier pour les grands journaux, on peut l'évaluer à 70 schellings le mille, ou un peu plus d'un penny un cinquième par feuille. Les journaux de Londres qui portent le prix nominal de 7 pences, sont vendus aux commissionnaires de journaux (qui les transmettent aux lecteurs), au prix de 13 schellings pour vingt-sept exemplaires, ou de 5 pences sept neuvièmes par feuille. L'éditeur et le propriétaire d'un journal, celui qui a avancé son capital, qui l'a risqué, qui a réuni tous les matériaux

nécessaires pour la publication de son œuvre, qui, en outre, s'est exposé aux poursuites judiciaires dont une telle publication offre toujours le danger, n'obtient pas d'autre rémunération qu'un pence sept neuvièmes, ou, si l'on veut, un penny et trois farthings par feuille. Les commissionnaires jouissent d'une forte remise : remise qui a bien moins pour objet de payer leur peine et leur commission que leurs avances de fonds et les risques courus par eux. Ce calcul total nous prouve que les cinq septièmes du prix que coûte un journal proviennent de l'impôt. En France, on n'a pas encore été aussi loin : la taxe prélevée sur chaque feuille de papier n'est que de 4 centimes. En Angleterre, le timbre et le prix très-élevé du papier entravent nécessairement la circulation des journaux. On s'arrange pour lire à frais communs le même journal, et les gains de l'éditeur diminuent.

Voilà de quels obstacles la presse est surchargée ; elle fonctionne puissamment malgré tout cela, tant son énergie vitale est puissante. Un rédacteur de journal paie tout ce qu'il insère dans son journal, excepté les avertissemens et les annonces. Un journal de Londres dont la vente n'était pas des plus considérables payait récemment une somme totale de 6,000 livres sterling par an pour sa rédaction proprement dite, sans parler d'autres frais accessoires, par exemple, du coût des journaux étrangers et des dépenses à faire pour obtenir les comptes rendus des tribunaux, les nouvelles des pays étrangers et des provinces, etc., etc. Chacun des journaux du matin paie plus de 3,000 livres sterling par an les comptes rendus des séances parlementaires. C'est sous ce rapport surtout que les journaux anglais l'emportent sur les journaux du monde entier. Leur fidélité, leur impartialité sont dignes de tout éloge.

Quoique toute la constitution américaine repose exclusivement sur cette liberté de la presse, sur ce droit dont on abuse même si souvent aux États-Unis, les journaux de ce grand et nouveau continent sont loin de pouvoir rivaliser avec les feuilles périodiques de l'Angleterre. On dirait qu'un certain degré de contrainte est absolument nécessaire au développement énergique de quelques institutions. Dans leur compte-rendu des débats des chambres, les journaux d'Amérique sont fort succincts; dans la partie consacrée aux débats judiciaires, ils sont incomplets et irréguliers. Washington, ville bizarre, qui ressemble à ces cités d'Aristophanes construites dans les nuages : ville dont les maisons attendent leur architecte, et dont les rues sont tracées mais non pavées, Washington étant le siége central de la législature, ne peut suffire à la dépense d'un grand journal qui donnerait avec exactitude et scrupule tous les débats du sénat. Les autres journaux, de leur côté, sont remplis d'autres matières intéressantes, et l'éloquence américaine languit encore dans cette espèce d'obscurité qui accabla jadis les héros antérieurs au grand Agamemnon, et qui les priva de leur gloire. Quant à la France, on ne peut pas dire qu'elle ait usé jusqu'ici largement, complétement, noblement, de la liberté de la presse. Elle a su en abuser sans l'employer pour son bénéfice, pour son agrandissement, pour sa stabilisation. Lorsque l'éducation des peuples est faite, on ne voit plus les partis se montrer si partiaux, si injustes, si déclamateurs, si incapables de rendre justice au parti adverse. On ne trouve dans les journaux de France que la plus infidèle image des débats législatifs; nulle bonne foi dans les comptes-rendus qu'ils publient; jamais ils ne manquent de prêter des sottises et des absurdités aux orateurs qu'ils combattent, de tron-

quer leurs discours ou de donner une tournure ironique aux observations de détail destinées à compléter le tableau de la séance. Pour obtenir quelque idée à peu près précise d'une délibération de la Chambre des Députés, on est réduit à parcourir tour à tour les journaux organes des différens partis, et de formuler son opinion d'après leurs contradictions elles-mêmes, comme un commentateur des anciens compare les textes différens pour obtenir la version véritable.

Il n'y a pas plus de trente ans que l'on est parvenu en Angleterre à ce résultat précieux, qui met, pour ainsi dire, à jour toutes les discussions des assemblées délibérantes. Non seulement c'est un procédé tout nouveau; mais, comme nous l'avons déjà dit, la loi anglaise le frappe d'anathème. Avant les guerres de la révolution, les journaux ne donnaient qu'un résumé fort abrégé des séances. L'éditeur de *Junius*, Woodfall, essaya de remplir cette lacune; la tâche qu'il entreprenait était vraiment athlétique. Il assistait aux séances, et, au moyen de quelques notes, en employant les maigres documens que renfermaient les journaux du matin, il se trouvait à même de publier vers les quatre heures un compte rendu de la séance. Tout cela était encore extrêmement inexact. Il saisissait assez bien les mouvemens oratoires; sa mémoire lui rappelait les traits principaux et les grandes divisions d'un discours; mais on ne connaissait, en le lisant, ni le mouvement général des affaires, ni les mille détails curieux dont se compose une séance parlementaire.

Le système actuel est l'œuvre de M. Perry, rédacteur en chef du *Morning-Chronicle*. Aujourd'hui tous les journaux de quelque valeur emploient de dix à quatorze personnes à cet usage : ce sont les *reporters*. Chacun d'eux passe trois quarts d'heure ou une heure dans la

galerie de la Chambre des Communes ou dans celle de la Chambre des Pairs, après quoi son confrère vient le remplacer. Le *reporter* sorti de la Chambre consulte ses notes, et écrit aussitôt les discours qu'il vient d'entendre, et qu'une mémoire exercée lui permet de reproduire presque mot pour mot. La sténographie, que l'on a souvent essayé d'employer, est depuis long-tems tombée dans le discrédit. Il est rare que le sténographe habile joigne au talent qu'il possède d'autres facultés plus nécessaires; trop souvent la partie matérielle de l'œuvre qu'il exécute l'absorbe et l'envahit. Il accorde peu d'attention à la série des argumens que les orateurs emploient; il ne s'occupe que de son affaire; il est sténographe avant tout. Ces traits et ces lignes qui, par la suppression d'une voyelle, lui offrent d'une manière indistincte et vague le souvenir lointain des périodes reproduites, mais non écoutées par lui, usurpent invinciblement son attention. Rarement sait-il supprimer une répétition oiseuse, et donner le sens des épithètes et des substantifs parasites qu'un improvisateur accumule en cherchant sa pensée. Enfin, c'est moins un copiste intelligent qu'une machine plus ou moins parfaite. La plupart des *reporters* ont renoncé à la sténographie; mais, quand à l'intelligence et à la capacité nécessaires on joint la faculté de sténographier de tems en tems les passages vraiment remarquables, on arrive à une grande supériorité.

C'est au moyen de la division du travail que l'on a obtenu ces résultats. Après avoir écouté un discours d'une heure, le reporter s'enferme et en passe deux à rédiger ce qu'il a entendu. Le grand nombre de personnes ainsi employées, et l'habitude qu'elles ont de ce travail, permettent de tirer et de publier à sept ou huit heures du matin les débats d'une séance qui s'est prolongée jus-

qu'à deux ou trois heures. La précipitation ne nuit en rien à l'exactitude. Non seulement chaque discours est correctement reproduit, mais tous les incidens de la séance se trouvent notés avec soin ; on y ajoute même des citations et des observations curieuses empruntées aux antécédens parlementaires. Les améliorations matérielles de l'industrie ont beaucoup contribué à ces étonnantes conquêtes. Il n'y a pas quinze ans que la presse mécanique est en usage, et qu'elle est venue remédier aux inconvéniens graves de la presse à bras. On devait quelques inventions utiles, mais incomplètes, au comte Stanhope. Deux cent cinquante feuilles imprimées d'un seul côté, voilà tout ce que pouvait produire une heure de travail soutenu. A force d'activité, et en employant beaucoup de bras, on parvenait à doubler ce nombre. La concurrence, les rivalités, le besoin de satisfaire des abonnés exigeans, forçaient les éditeurs à préparer deux ou trois compositions différentes du même texte, afin d'augmenter la rapidité du travail. Il y a quinze ans, l'application de la vapeur à la presse fut le résultat des longs efforts et des calculs habiles de M. Walter, gérant et propriétaire du *Times*. Ce nom peut être cité parmi ceux des bienfaiteurs politiques de l'époque ; personne n'a montré dans ces derniers tems plus d'audace dans les combinaisons, plus de justesse dans les vues industrielles. Un grand nombre de tentatives perdues et des avances considérables furent enfin couronnées de succès. M. Kœnig, artiste allemand, construisit une presse mécanique à vapeur, qui imprima d'abord de douze à treize cents feuilles par heure, et qui, perfectionnée, en donne aujourd'hui deux mille et même deux mille cinq cents par heure. Ainsi, dans un tems donné, la presse mécanique est dix fois plus féconde que la presse à bras dans les occa-

sions ordinaires, et cinq fois plus productive qu'elle, lorsqu'on la dirigeait avec la plus grande activité.

Voilà quel formidable organe de publicité s'est établi en face du vieux statut, légalisé par les deux chambres du Parlement, et qui défend, sous des peines graves, la publication des débats. Mais, nous le répétons sans cesse, parce que l'énigme de la vie des peuples se trouve là : les mœurs, qui sont le peuple même, triomphent éternellement des lois, qui ne sont qu'une lettre morte. Sans avoir jamais révoqué son statut, le Parlement accorde par le fait aux journalistes des priviléges et des facilités qui se trouvent en contravention directe et incessante avec le texte de la loi. Ils entrent par une porte particulière dans la galerie réservée au public; et lorsque la foule est obligée de sortir, il leur est permis de rester à leur place. Il est vrai que la situation de cette galerie est si incommode et si éloignée des bancs des orateurs, que souvent la voix faible de quelques-uns d'entre eux n'arrive pas jusqu'aux journalistes. Est-ce coquetterie? est-ce négligence? ou veut-on se réserver le droit d'imputer au *reporter* les bévues du représentant de la nation? Nous ne porterons aucun jugement à ce sujet.

Cette nouvelle organisation de la presse périodique en Angleterre a eu plusieurs résultats singuliers. Les *reporters*, formant une classe d'hommes à part qui n'est inféodée à aucune opinion, mais dont l'influence et la considération dépendent du degré d'exactitude avec lequel ils s'acquittent de leur travail, ont intérêt à ce que leurs comptes rendus donnent une copie fidèle de la situation des chambres. Ils ont un esprit de corps, ils se respectent, et comme ils peuvent passer d'un journal à l'autre, ils ne s'attachent spécialement à aucun parti. Jamais rédacteur en chef de journal ne demande à son *reporter*

aucune sympathie d'opinion politique. Comme toute infidélité commise par un des membres de cette espèce d'association porte atteinte à l'estime dont le corps entier veut jouir, ils ont en horreur les altérations, les interpolations, les suppressions, dont la partialité des journaux français a fait une habitude. Fatigués d'ailleurs de ces logomachies politiques dont ils fatiguent eux-mêmes le public, ils ne prennent aucun intérêt au triomphe et à la défaite des torys et des wighs. Remplir exactement et consciencieusement leur tâche, c'est tout ce qu'ils veulent et prétendent.

Beaucoup de publicistes anglais réclament aujourd'hui la suppression de ces droits du timbre qui pèsent de tout leur poids sur la presse des journaux. Les avertissemens et les annonces les soutiennent seuls. La loi non seulement exige que le prix du journal ne dépasse pas sept pences, mais que la feuille imprimée n'ait pas plus de trente-deux pouces de long sur vingt-deux pouces de large. Toute feuille supplémentaire doit payer le droit du timbre à part. Que de précautions prises pour que les lecteurs aient à recueillir le moins de documens possible, et les éditeurs le moins d'argent possible! Quand les annonces sont très-abondantes, il faut ou les rejeter, c'est-à-dire se priver d'un bénéfice certain, ou payer 3 pences et demi par feuille supplémentaire. Ce moyen de publicité est donc entravé ; le commerce est privé d'annonces ; les éditeurs perdent une partie de leurs ressources, et le trésor royal lui-même (l'échiquier) se prive d'une partie de son revenu, puisque chaque annonce lui paie une taxe de 3 schellings 6 deniers.

Nous avons parlé des journaux avec quelque étendue, parce qu'ils sont le dernier résultat de la liberté de la presse, et que, malgré les obstacles qu'ils ont encore à

vaincre, ce sont là les plus grands instrumens de la civilisation moderne. Leur utilité ne consiste pas tant dans les connaissances positives qu'ils renferment que dans l'influence politique qu'ils exercent en invitant la masse entière du peuple à comprendre et à savoir. Un pays sillonné par les journaux est un pays couvert de conducteurs électriques, prêts à porter d'un bout à l'autre du territoire la lumière et la foudre. Dès qu'une étincelle brille à l'horizon, tout s'agite, et ce qui n'était qu'un point imperceptible devient bientôt un rayon lumineux. C'est sous les yeux, sous la protection, sous l'aile de l'ancienne jurisprudence hostile à la presse, que tout ce pouvoir a surgi, qu'il s'est fondé, organisé, qu'il est devenu plus que royal, qu'il est parvenu à dominer l'Europe. « Voyez-vous, dit l'auteur des *Bulles de Savon lancées par un Vieillard,* ce petit bonhomme assis sur une haute escabelle? Son visage est malpropre, ses mains sont noires, il n'a pas dix ans, il ne fait autre chose pendant toute la journée que de remplacer une feuille blanche par une feuille imprimée, et une feuille imprimée par une feuille blanche. Il continue ce travail mécanique jour et nuit, matin et soir, sous la lueur douteuse et jaunâtre d'une lampe suspendue à la voûte. Eh bien! ce petit garçon, inconnu dans la société, dont la profession n'a de nom dans aucune langue, il est plus puissant et plus fort que l'autocrate de toutes les Russies; tant que les feuilles blanches et imprimées sortiront successivement de sa petite main, l'invasion des barbares sera impossible. Voilà le grand antagoniste de la Russie conquérante. Il amorce en une heure plus de deux mille feuilles de papier, plus puissantes que deux mille canons. »

Un journal, en effet, est l'unique instrument capable d'armer l'individu de toutes les lumières acquises par la

communauté. Pénétrez dans un pays sans journaux : vous serez effrayé de la masse de préjugés et de notions dangereuses ou perverses qui s'y trouvent répandus. C'est dans de tels pays que l'on pend et que l'on égorge les boulangers et les meuniers dans les tems de famine. Autrefois, dès que la disette menaçait les nations européennes, on avait des anathèmes contre les sorciers et contre tous les marchands de substances alimentaires ; aujourd'hui, les journaux nous apprennent à observer les variations des marchés, à supputer les *mercuriales*, à distinguer les bonnes des mauvaises années. Le plus mince artisan porte ses regards au-delà du cercle étroit de ses observations personnelles. Des dissertations politiques et des prédications de morale atteindraient difficilement le même but ; au lieu de se renfermer dans le domaine de ses intérêts domestiques, on finit par savoir qu'une chaîne invincible et immense unit tous les intérêts et tous les rapports, depuis la circonférence de l'état social jusqu'au plus petit des groupes qui le composent. Quelque étroite que soit l'intelligence d'un homme, cette habitude de curiosité, d'observation, ne peut manquer d'augmenter le nombre de ses idées et d'élargir son intelligence. Qu'il y ait de grands et nombreux abus inhérens à ce développement de la liberté, nous ne le nions pas ; nous avons vu les femmes et les filles des ministres d'état frappées de calomnies absurdes et atroces, seulement parce qu'elles étaient filles et femmes de ces ministres. Mais il est certain que les avantages de la liberté de la presse sont généraux et constans, ses désavantages et ses dangers partiels et accidentels. Toutes les fois que les cours de justice ont rendu leur sentence dans l'ombre et sans écho, les meurtres judiciaires ont été fréquens, l'iniquité s'est assise sur les bancs des tribunaux. La li-

berté de la presse eût arraché le comte de Lally-Tollendal à l'échafaud; elle eût suspendu la hache de presque tous les bourreaux qui ont fait tomber des têtes innocentes.

Aussi la défense de ce droit unique, franchement prohibé par nos lois, hautement avoué par les interprètes même des lois, a-t-elle occupé une place immense dans la vie des hommes les plus célèbres de l'Angleterre. Chatham, Junius, Erskine, Fox, Curran, Mackintosh, se sont dévoués à la liberté de la presse. On trouverait dans leurs œuvres plus de passages éloquens, plus d'élans oratoires en faveur de cette précieuse garantie, qu'il ne se trouve de recommandations morales et d'exhortations à la charité chrétienne dans les pères de l'Église. Erskine a consacré sa vie entière à ce sujet unique. Les neuf dixièmes des causes plaidées par cet admirable orateur et cet avocat sans rival furent des causes de presse. Le premier, il détruisit le système des interprétations, système qui permettait au juge de qualifier de trahison l'acte le plus insignifiant, commenté avec quelque habileté. Erskine prouva aussi que ce n'était pas sur des mots seulement, mais sur l'intention générale, que l'on devait se baser dans les procès de presse; il ramena les jurés au sentiment de leur devoir. C'est d'après la doctrine introduite par Erskine que la législation anglaise procède maintenant; ces règles, posées par cet esprit supérieur, dominent toute la matière. Sans disconvenir des abus que la presse peut faire naître ou multiplier, il a forcé tous les bons esprits à reconnaître que ces abus ont pour compensation des conquêtes immenses. « N'éteignez pas la liberté de la presse, disait-il dans son plaidoyer pour Stockdale; ne suspendez pas les terreurs du châtiment au-dessus de la raison humaine. Les esprits qui s'y soumet-

traient deviendraient incapables de produire ces grandes et nobles œuvres qui éclairent les bases de toute politique, les origines de tout gouvernement; il deviendrait impossible, à plus forte raison, d'appliquer le remède du bon sens aux conjectures critiques, aux mouvemens sociaux, et de réparer les brèches faites à notre constitution. Sous de pareilles terreurs, on verrait s'éteindre les grands flambeaux de la civilisation et de la science. Souvenez-vous que rien n'est grand et fécond dans le monde moral et physique, sans une certaine indépendance irrégulière et sauvage. Ou renonçons à ces bienfaits, ou acceptons-les avec leur alliage. Le génie marche seul; il paraît errer au hasard; la majesté et la vigueur de son pas le justifient. Les grands fleuves emportent leurs rivages, et entraînent les troupeaux que les pâturages alimentent. Mais si les eaux ne débordaient pas, le sol resterait infertile, et tout périrait. Les orages ébranlent nos maisons et dispersent les navires de notre commerce; mais leur souffle vengeur éveille l'indolence des élémens, qui sans eux engendreraient la contagion. Enfin la liberté, ce dernier don que l'Être-Suprême a fait à ses créatures, ce présent sublime, il faut la recevoir telle que Dieu la donne. Vous pouvez bien faire d'elle un modeste et timide enfant, vous pouvez bien la priver de son énergie et de sa force; mais ce ne sera plus la liberté. »

Dans le procès de lord Gordon, les accusateurs avaient développé de leur mieux la théorie des interprétations; des révoltes populaires ayant suivi la publication de plusieurs pamphlets écrits par ce lord, on en tirait l'induction que c'était lui qui était coupable de ces excès, et qui les avait provoqués. En effet, tout le système de nos anciennes lois favorisait cette manière de procéder, que l'éloquent Erskine accabla de toute son éloquence.

« Eh quoi ! messieurs, s'écriait-il, il suffira de voir ces conséquences prétendues, au lieu de juger les intentions, les motifs et les faits? Y a-t-il rien de plus contraire à la charité chrétienne que d'attribuer à un homme des intentions perverses, seulement parce qu'un malheur qu'il ne prévoyait pas a résulté de ses écrits ou de ses actes? S'il plaît au premier bandit d'assassiner un usurier, parce que, dira-t-il, la Bible parle des usuriers avec mépris, sera-ce la Bible qu'il faudra condamner? Si des crimes déplorables ont été commis récemment, crimes que l'on doit attribuer à l'indolence des magistrats, à l'aveuglement de la police et à sa mauvaise administration, par quelle atroce injustice essaierait-on d'établir je ne sais quel chimérique rapport entre ces actes et les écrits d'un publiciste politique? »

Le procès de Stockdale servit à établir un autre précédent non moins utile. La tâche de l'orateur était difficile; il avait à lutter non seulement contre les préjugés populaires, mais contre l'éloquence entraînante de Burke et de Sheridan. Hastings, vice-roi de l'Inde anglaise, chargé de conserver par la force un grand royaume acquis par la ruse, était traîné, comme coupable des actes les plus tyranniques, devant la suprême cour de justice. Un ministre écossais nommé Logan, homme de talent et de courage, éleva la voix en faveur du vice-roi. Stockdale, éditeur anglais, publia son livre, dans lequel la Chambre des Communes était injuriée et comparée à un tribunal d'inquisition. Dicté par un louable amour de l'humanité et de la justice, ce pamphlet, qui contrariait d'ailleurs le mouvement presque toujours effréné de l'esprit public, contenait beaucoup d'expressions outrageantes pour les juges, les pairs et les accusateurs d'Hastings. Le célèbre Fox dénonça l'auteur. Il s'agissait pour Erskine

de distinguer l'intention du fait, et de défendre la liberté de la presse sous sa forme la plus attaquable, lorsqu'elle ne peut justifier ses excès que par la droiture de ses intentions. Le plaidoyer d'Erskine est un chef-d'œuvre de dialectique et d'éloquence. Il se garde bien de soutenir la cause d'Hastings lui-même; toute son argumentation porte sur le droit d'un citoyen anglais qui veut défendre un accusé malheureux, et dont l'enthousiasme ne doit pas lui être imputé à crime. C'est à ce propos qu'il fait sentir la position cruelle d'Hastings, livré en même tems à la haine populaire et aux attaques des plus puissans esprits de l'époque.

« Voyez-le, dit-il : il est en face du tribunal le plus redoutable, investi d'une haute et sainte autorité, entouré de vénération, composé de tout ce qu'il y a dans notre pays de supériorités intellectuelles et scientifiques. La foule se presse à Westminster, et ce grand drame remue toutes les ames dans leurs profondeurs. La curiosité est éveillée, les cœurs palpitent de terreur et d'attente, et chaque jour se succèdent les premiers hommes de ce royaume, parlant à toutes les passions, faisant tomber sur l'accusé des invectives qui l'emportent sur celles des orateurs anciens; éveillant l'indignation publique contre l'accusé; piquant au vif l'orgueil national; reprochant à ce représentant de l'Angleterre l'atrocité de ses actes, la perfidie de ses transactions; soulevant contre lui toutes les haines; montrant la nature outragée et l'humanité violée; ne laissant jamais faiblir l'énergie de leur éloquence; toujours terribles, tragiques, emportés; ambitieux comme tous les grands hommes; et ne négligeant aucune des ressources par lesquelles le talent cherche la gloire; infatigables, en un mot, comme gens qui ont la persuasion intime de l'équité de leur cause : Messieurs,

c'est sous le feu de cette terrible batterie, lorsque cet interminable procès frappait de stupeur toute l'Angleterre attentive, que l'auteur du pamphlet a pris la plume.....

» Moi, messieurs, je ne suis point l'avocat de M. Hastings; je ne m'occupe ni de son crime, ni de son innocence, je ne parle de son procès que comme d'une matière collatérale au procès de mon client. Si les domaines anglais dans l'Inde ont été conservés, si l'intérêt national a été servi, que demander de plus? C'est folie et absurdité de soumettre aux lois de la justice intègre et de la philantropie l'exercice d'un pouvoir fondé sur la violence et la rapine. M. Hastings peut avoir blessé les priviléges des gouvernemens asiatiques; mais n'était-il pas le délégué fidèle d'un pouvoir qui foulait aux pieds ces mêmes droits? Il peut, il doit avoir violé les ordres immortels de la nature et de Dieu; mais n'était-il pas le vice-roi fidèle d'un empire arraché à ses maîtres, baigné du sang de ses sujets, contre les lois de Dieu et de la nature? Il peut, il doit avoir maintenu son autorité sur des populations abjectes et serviles, en les écrasant, en les insultant, en les décimant; mais n'était-il pas le fidèle administrateur d'un gouvernement sans sympathie avec les peuples de l'Inde, gouvernement qui ne s'appuie sur rien de national, sur aucune confiance, sur aucune similitude d'intérêt, et qui n'a d'autre instrument que l'alternative de la force et de la ruse? Les malheureux indigènes de la péninsule indienne, énervés par leur climat, brisés par la civilisation supérieure qui s'empare d'eux, retrouvent de tems à autre cette énergie furieuse et cette vigueur qui ne manquent jamais à la nature humaine outragée. Si l'on veut les gouverner, une verge de fer est indispensable. Il y a long-tems que notre pouvoir dans l'Inde aurait croulé, si, pour étayer un empire que Dieu

ne nous avait pas donné, toutes les ressources de la violence guerrière et de la ruse administrative ne s'étaient alliées, si l'on n'avait pas employé dans cette œuvre que le ciel condamne tous les moyens qu'il réprouve.

» Je le vois, messieurs, cette manière de considérer le sujet qui nous occupe vous surprend et vous touche. En effet, ce ne sont pas les livres muets et morts que j'ai consultés, c'est l'expérience, c'est le cœur humain, c'est l'histoire. J'ai vécu au milieu de nations asservies à notre autorité qu'elles abhorrent; j'ai connu leurs sentimens, leurs pensées, leur résistance, leur moralité, leurs douleurs. Je sais quelle est la seule manière de les vaincre, de les dompter ou d'apaiser leur rage. J'ai vu dans ma première jeunesse un prince sauvage et nu, qui tenant à la main le faisceau de petits bâtons destinés à rappeler à son souvenir les argumens de sa barbare éloquence, s'écriait : « Quel est celui qui fait naître au sein de ces hautes montagnes le fleuve qui va se perdre dans l'Océan? Celui qui élève et prolonge sur les continens l'ombre gigantesque de ces forêts, et qui les détruit et les abat par le tonnerre? Quel est-il? C'est le même être qui vous a donné votre patrie, de l'autre côté de la mer, et qui nous a assigné la nôtre en nous ordonnant de la défendre. Et nous la défendrons, continuait le guerrier, lançant avec violence son tomahawk sur la terre, et poussant le cri de carnage de sa tribu! ». Voilà, messieurs, ce que pensent et sentent tous les hommes asservis. Pour gouverner ceux auxquels on ne peut demander aucune affection, il n'y a qu'une ressource, qu'un moyen : la crainte.

» Souvenez-vous que cet immense pouvoir asiatique dont vous jouissez, vous ne le devez pas aux sympathies humaines; vous ne pouvez le maintenir par aucune sympa-

thie, par aucune délicate et douce méthode de gouvernement. La charité, la bienveillance, n'ont point fondé votre empire et sont impuissantes à le soutenir. Voici deux cent mille hommes qui ont des chevaux, des armes, des éléphans, de la poudre à canon, et qui vous redemandent à grands cris les trésors que vous leur avez dérobés, les royaumes que vous leur avez pris!

» Allez donc leur répondre des paroles de douceur, de paix et d'affection. Vos soldats se révoltent; vous levez un impôt pour solder leur paie. Cela est injuste; nul doute. Vous avez conclu un traité qui vous défend d'augmenter les taxes; j'en conviens; mais hélas! sans cette augmentation, l'administration elle-même tombe. Je sais qu'il est indécent, immoral et coupable de pénétrer dans le zenana que les femmes habitent, et que cette violation est surtout odieuse aux peuples orientaux. Mais il s'agit de prendre une ville et d'y pénétrer en se frayant un passage par le zenana; que faire? Rendre son éclat à l'honneur national, sa dignité à la moralité anglaise? Alors rappelez vos troupes, détruisez vos comptoirs, ordonnez à vos négocians d'oublier leur empire oriental. Mais si, amoureuse de tyrannie et d'or, l'Angleterre veut dominer des nations lointaines, hostiles, qui couvrent un espace de terrain bien plus étendu que nos îles natales; si elle y envoie des vice-rois sans autre instruction que l'ordre de conserver ces territoires et d'y maintenir la domination britannique; avec quelle apparence de raison viendra-t-elle, je le demande, trôner sur je ne sais quelle chaise curule de moralité sévère et reprocher à ses agens l'exécution des ordres qu'elle-même a donnés? De quel droit les accusera-t-elle? De quel droit condamnera-t-elle, non l'immoralité qui naît de ses propres actes, mais l'excès de cette immoralité? De quel

droit dira-t-elle : j'ai contrevenu aux lois éternelles et je suis innocente ; vous avez outrepassé mes ordres et vous êtes coupable!

» Voilà ce que mon client a senti, ce qu'il a pensé ; si dans l'ardeur de son émotion, il a laissé échapper quelques expressions peu mesurées, le condamnerez-vous à l'infamie, à la prison, à l'amende? jugerez-vous une parole peu modérée? frapperez-vous une épithète mal sonnante, au lieu de penser à la pureté, à la noblesse de l'intention? Ce que l'homme équitable et vertueux doit demander au Très-Haut avec le plus d'instances, c'est que la justice humaine soit pure, élevée, bienfaisante, comme la céleste justice! Ah! malheur à vous, messieurs, malheur à vous, si le grand Être vous jugeait plus tard d'après les règles que l'on veut poser; malheur à vous, si l'on comptait avec tant de rigidité, si l'on frappait avec tant de rigueur chaque mot, chaque geste, chaque démarche inconvenante et peu modérée! Non, non ; dans ce vaste et triste volume de notre vie, ce ne seront pas les innombrables erreurs de détail que l'ange notera pour nous perdre. L'intention générale, la charité envers les hommes, le bon ou le mauvais vouloir, seront appréciés. Nos imperfections nous écraseraient, si l'indulgence céleste n'avait pas une autre règle, une autre mesure, un tribunal plus élevé et plus digne d'elle. Quand nos plus graves erreurs se trouveront alliées et inhérentes à quelque sentiment honorable, à quelque noble et généreux élan, à quelque parcelle de la flamme divine ; oh! je n'en doute pas, nous serons pardonnés. L'homme, croyez moi, messieurs, l'homme qui ne comptera dans sa vie que ce genre de fautes, pourra marcher sans crainte dans l'ombre de la mort. Ces taches, si fréquentes et si nombreuses dans l'existence semée des plus éclatantes vertus,

s'effaceront sous la lumière de la miséricorde divine. Faibles créatures, nos fragilités ne trouveront pas un accusateur acharné ; nos mouvemens de sensibilité et de ferveur, de dévouement, de bonté, de pardon généreux, trouveront un arbitre équitable, qui les placera dans la balance et les opposera aux mille fautes de notre vie! »

Stockdale fut acquitté : l'orateur eut la gloire de fonder la doctrine d'après laquelle l'intention coupable ou innocente d'un écrit constitue sa criminalité, ou entraîne l'absolution de l'auteur. C'est là en effet le fond de toutes les discussions sur la liberté de la presse. Erskine conduisit l'Angleterre à ce résultat important, qui assura l'omnipotence des jurés et les constitua arbitres, non seulement du fait, mais de la manière d'appliquer la loi : changement nécessaire et qui n'a eu lieu que dans ces derniers tems.

Le célèbre Mackintosh peut compter parmi les athlètes victorieux de cette belle cause. Il se présenta en 1803 un étrange procès dont jamais l'analogue ne se retrouvera sans doute à aucune époque, dans aucune histoire. Un nommé Peltier, émigré français, qui publiait, sous le nom de l'*Ambigu*, une foule de fragmens empruntés aux journaux de France, et plus ou moins défavorables à Bonaparte, alors premier consul, fut mis en jugement comme ayant inséré dans sa feuille des provocations directes à l'assassinat de Bonaparte. On ne pouvait nier le fait, Mackintosh se chargea de la défense, et composa un plaidoyer, non en faveur du libelliste Peltier, mais en faveur de la liberté de la presse. Son éloquence est celle du philosophe, non celle de l'avocat; ses vues prophétiques s'étendent au loin, et la majesté de l'histoire se mêle à la sagacité du jurisconsulte. Quelques passages sont marqués du sceau d'une prévision frappante.

« Messieurs, nous sommes au commencement d'une grande lutte entre la seule presse libre de l'Europe et un grand pouvoir, le pouvoir absolu. Aujourd'hui, la presse anglaise est seule libre : privilége qu'elle partageait autrefois, avant le grand cataclysme de la révolution française, avec la presse de plusieurs autres pays. Seule elle est debout, et elle vaincra, soyez-en sûrs; de faibles états qui n'avaient acquis de valeur dans la balance européenne que parce qu'ils s'étaient constitués centres de civilisation, d'industrie et de liberté, viennent d'être balayés à la fois par le grand orage politique. Dernier asile de la libre discussion, ce point de l'Europe est le seul où la raison humaine puisse s'exercer avec indépendance sur les sujets les plus vitaux de l'ordre social. Ici seulement, et non ailleurs, on peut hardiment publier son opinion et flétrir de sa haine la tyrannie la plus menaçante. La constitution de nos aïeux protége encore notre presse libre; les cœurs et les bras des Anglais l'environnent et la défendent; elle ne périra, j'ose le prédire, que sur les ruines de l'empire britannique. C'est là, messieurs, une considération d'ordre majeur; oui, cette liberté subsiste encore, mais elle subsiste au milieu des ruines, et elle est isolée. Maintenez-la donc. Que tous vos efforts la maintiennent! »

Ce procès, que Mackintosh devait perdre, eut beaucoup de retentissement en Europe. La sagacité philosophique de Mackintosh avait touché du doigt le point principal de la grande querelle européenne. Oui, c'était bien entre la liberté de la presse et le pouvoir absolu que se débattait le grand litige de notre tems. Personne n'en a jamais douté, depuis l'époque où la voix du jurisconsulte anglais retentissait à la barre du tribunal. Au reste, il n'avait éclairci aucun point de jurisprudence, et c'est

surtout comme preuve d'observation providentielle et de pénétration vive que nous citons ce discours remarquable que Mme de Staël a traduit.

Curran, orateur irlandais, a aussi beaucoup contribué à l'affranchissement de la presse. Il l'a fait valoir, lui, comme concourant à la sûreté des gouvernemens, comme nécessaire à leur salut :

« Quand une communication publique s'établit entre les citoyens, dit-il, savez-vous, messieurs, à quels dangers échappe le gouvernement lui-même ! Je vais vous le dire. Laissez la presse libre, la sédition marche à découvert et en plein midi. Le démagogue déclame et gesticule ; il a son théâtre ; il en use, il joue son rôle en face du public ; mais bientôt, soit lassitude, vénalité, ennui, dégoût ou désappointement, il quitte la scène, il disparaît ; on n'entend plus parler de lui. Supprimez la presse, et la sédition se cache ; c'est pendant la nuit, dans un profond secret, qu'elle accumule les élémens inflammables, les matières combustibles dont quelque jour l'explosion détruira l'état social ! »

Malgré tous les changemens introduits dans cette matière, la jurisprudence de la presse anglaise est encore un énorme chaos, au milieu duquel règnent, de la manière la plus despotique, le caprice d'un jury, l'éloquence d'un avocat ou le souffle incertain des opinions populaires. Le pilori qui autrefois était une des punitions des crimes de la presse, et qui rappelait les tems barbares, a été supprimé. Aujourd'hui, la pénalité de la presse ne comprend que l'amende et la prison. Avant la révolution, il y avait des exemples d'emprisonnement pour dix années. Depuis cette époque, on n'a condamné les coupables qu'à une année, dix-huit mois ou deux ans de prison ; mais, dans quelque endroit qu'il plaise au juge de faire transporter le

coupable, acquitté ou convaincu, quand même le prisonnier ne serait pas jugé, il paie les frais. Une maxime que la jurisprudence anglaise ne perd jamais de vue, c'est que la couronne n'a pas de frais à payer, ni de dommages et intérêts à recevoir. L'accusateur public qui attaque au nom de la couronne avait jadis le droit de réplique, sans que l'accusé pût répondre à son tour. On cherche à prouver d'abord la publication du libelle, c'est un fait clair comme le jour; puis, la malveillance et l'intention perverse de l'éditeur et de l'auteur, intention que l'on déduit non seulement des termes mêmes employés par l'écrivain, mais de mille circonstances qui s'y rapportent. Autrefois, cette intention malveillante ou *malus animus* était appréciée par le juge seul, et non par le jury, ce qui constituait une énorme différence.

La loi n'admet pas, aujourd'hui même, la preuve des faits que le libelliste impute au gouvernement. Elle ordonne au jury de se déclarer, quant à la pureté ou à la malveillance des intentions de l'écrivain. Une fois convaincu sous ce rapport, il s'agit du châtiment à infliger au coupable; et c'est alors que, dans l'espoir de le mitiger ou de l'augmenter, l'accusateur et l'accusé essaient de prouver, l'un, la vérité, l'autre la fausseté des assertions mises en avant par l'auteur du libelle.

Telle est la situation équivoque et vague de la loi anglaise à cet égard. Si l'on en croit les partisans du radicalisme, aucune espèce d'injure de la presse ne doit être châtiée, parce que, disent-ils, la presse sert de contre-poison à elle-même, et que ses plus dangereux effets sont neutralisés par ses avantages. Tout au plus admettent-ils qu'un procès de presse pourrait être intenté dans le but de prouver la calomnie ou la vérité d'une attaque dirigée contre le gouvernement. Il est évident que tout ce code

est vague, élastique, facile à détourner et à plier dans les sens les plus contraires. Un peuple qui connaît ses droits et qui les soutient n'aura rien à craindre, même d'un état de choses aussi dangereux et aussi incomplet que le nôtre ; et la meilleure loi sur la presse deviendra périlleuse, quand un jury se trouvera disposé à exécuter aveuglément les ordres de la couronne et à favoriser ses usurpations.

On peut être accusé de libelle et condamné sans qu'un grand jury s'assemble, sans être prévenu officiellement que les poursuites sont commencées, ou même sans être entendu. De 1806 à 1816, les ministres anglais ont usé de ce pouvoir avec la plus grande latitude, avec une extrême dureté. En un jour, on vit vingt-six écrivains politiques accusés à la fois, et la moitié des journaux cités devant les assises. Une fois le procès commencé, on ne le continua pas ; l'épée de Damoclès resta suspendue sur leur tête. Quelques-uns d'entre eux furent ruinés par les dépenses auxquelles ce procédé inique les exposait. On ne voulait que cela ; au moyen de la terreur, on voulait leur fermer la bouche et les contraindre à laisser le ministère agir à sa guise.

Quelques améliorations ont été introduites par lord Brougham : il a essayé de rétablir l'équilibre détruit et de replacer l'accusé, en matière de presse, sur le niveau de tous les autres accusés, qui, avant la preuve faite, sont considérés comme innocens, non comme coupables. Le bill de lord Brougham a mitigé, sans les détruire, quelques-unes des iniquités de l'ancienne loi qui a conservé, en grande partie, son vague et son obscurité.

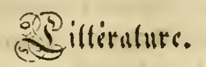
La propriété littéraire n'est pas mieux protégée par nos bizarres lois : lorsqu'un contrefacteur s'empare de votre ouvrage et vous enlève, par une édition fraudu-

leuse, une part de vos bénéfices légitimes, vous n'avez qu'une espèce de recours; vous demandez au grand-chancelier qu'il s'interpose afin de faire cesser la fraude dont vous vous plaignez. Ce magistrat prend des informations et use de son libre arbitre; il peut, ou lancer contre le libraire coupable ce qu'on appelle une *injonction*, c'est-à-dire lui défendre de continuer sa publication, ou même, dans certains cas, confisquer les exemplaires. Mais s'il juge l'ouvrage dangereux, et par conséquent indigne de sa protection, il refuse l'*injonction* dont j'ai parlé. Dans ce dernier cas, il arrive que le mauvais livre, frappé d'anathème par le chancelier, se répand plus aisément qu'un bon livre, puisqu'on donne au contrefacteur la liberté d'en multiplier les exemplaires; ce qui est arrivé au *Caïn* de lord Byron. Murray, par suite de l'interdiction de lord Eldon, perdit son droit de propriété sur ce livre; mais d'un autre côté, il encouragea les contrefacteurs, et fut cause que cinq ou six éditions du *Caïn* parurent à la fois.

Telle est la législation de la presse en Angleterre; infiniment flottante, absurde, ridicule, et cependant corrigée par les mœurs du peuple, par ses invincibles habitudes, par son besoin de liberté. Toute l'histoire d'Angleterre est une grande leçon qui apprend quel parti un peuple peut tirer sans peine des plus détestables inventions de ses législateurs. Plus on avance dans la connaissance des hommes et des choses, et plus l'on se sent porté à la raillerie, et à la raillerie amère, envers ces philosophes de cabinet, auxquels il ne manque que l'observation des hommes et des faits : *Umbratiles philosophi*, comme disaient les Romains; hommes qui, portant dans la pratique la régularité de leurs spéculations, ne manquent jamais de se tromper et de prendre les paroles pour des

choses. C'étaient eux qui, dominant la révolution française, déclaraient magistralement que les hommes étaient égaux, et que la presse était libre; croyant avoir assez fait par cette souveraine et magnifique déclaration, et s'embarrassant fort peu, au fait, si les égaux envoyaient leurs égaux à la place de Grève, et si la presse, prétendue libre, se trouvait asservie, de manière à ne pouvoir publier, ni une censure contre le gouvernement, ni une allusion aux membres du parlement, du directoire ou du sénat. Il serait curieux de faire l'histoire des livres qui, depuis 1793 jusqu'en 1803, sous le règne de la liberté de la presse en France, ont été mis au pilori, détruits ou mutilés par les divers gouvernemens. Bonaparte et Robespierre, deux grands amis de la liberté de la presse, ne laissaient pas paraître un seul mot qui leur déplût. La censure de Louis XV et de Louis XVI était douce et bienveillante, comparée aux lois qui régissaient la presse sous la terreur et sous Bonaparte. En général, quand un peuple laisse échapper la réalité de son indépendance, le fruit de ses libertés, lorsqu'il se paie de mots sans valeur et se contente d'une ombre vaine, il ne doit s'en prendre ni à sa législation, ni à ses maîtres. En fait de presse surtout, (et l'Angleterre le prouve assez) la plus mauvaise législation devient, quand le peuple le mérite, un instrument d'affranchissement et de conquête.

(*Edinburgh and Westminster Review.*)



POETES LAURÉATS

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

JOHN KAY. — GOYER. — CHAUCER. — SKELTON. — SPENCER. — SAMUEL DANIEL. — BEN-JONSON. — WILLIAM DAVENANT. — DRYDEN. — SHADWELL. — NAHUM TATE. — NICOLAS ROWE. — LAURENT EUSDEN. — WILLIAM WHITEHEAD. — THOMAS WARTON. — HENRY PYE. — ROBERT SOUTHEY.

Dans le treizième siècle, quand la littérature ancienne fut remise en honneur, on rétablit en Italie l'usage de couronner les poètes en public. De leur côté les universités nouvelles réclamèrent leur part de lauriers : il y eut à chaque exercice inaugural la couronne du docteur et celle du bachelier, insigne dont le *laurea doctoratus* et le *laurea baccalaureatus* se montrèrent d'abord fort jaloux, mais qu'ils résignèrent bientôt pour le bonnet universitaire. Le laurier resta l'apanage exclusif des poètes. C'était au Capitole, au milieu des pompes les plus brillantes, que le couronnement avait lieu. Entouré des principauxcitoyens de Rome, salué par les acclamations du peuple, le lauréat gravissait la colline revêtu de pourpre, et foulant aux pieds les fleurs dont son chemin était jonché. C'est ainsi que Pétrarque, après avoir capté l'admiration de Robert d'Anjou, roi de Naples, reçut cet attribut de la royauté éternelle du génie poétique. Les historiens et les biographes nous ont transmis le récit de son

couronnement : il s'y montra couvert du manteau royal que lui avait donné Robert ; douze jeunes gens choisis parmi les familles les plus illustres de Rome récitaient ses vers ; tout le clergé l'accompagnait, et le peuple le couvrait d'applaudissemens et de fleurs. Parvenu au sommet du Capitole, Pétrarque fut reçu par le sénateur Orso, qui, après l'avoir embrassé, déposa sur sa tête la couronne de laurier. La formule du couronnement de Pétrarque est trop curieuse pour que nous négligions de la consigner ici.

« Nous, comte et sénateur Orso, comte d'Anguillara, pour nous et notre collége, y est-il dit, déclarons François Pétrarque grand poète et historien ; et comme marque spéciale de sa qualité de poète, nous avons de nos mains placé sur son front *une couronne de laurier*, lui accordant par la teneur des présentes et par l'autorité du roi Robert, du sénat et du peuple de Rome, dans l'art de la poésie aussi bien que dans l'art de l'histoire, et généralement dans tout ce qui est relatif auxdits arts, soit dans la sainte cité, soit partout ailleurs, la libre et entière permission de lire, critiquer et interpréter tous les anciens livres, d'en faire de nouveaux, et de composer des poèmes, qui, avec la grâce de Dieu, vivront d'âge en âge. »

Deux siècles plus tard, un cadavre illustre, revêtu de la toge romaine, le front ombragé du laurier poétique, suivait aussi la route du Capitole ; c'était le Tasse, auquel le pape Clément VIII venait de décerner les honneurs du triomphe ; mais, depuis le Tasse, le laurier ne couronna plus en Italie des têtes aussi illustres, et il finit par s'avilir sur la tête de Querno, l'archi-poète de Léon X.

L'Allemagne a eu aussi ses lauréats. En 1504, l'empereur Maximilien fonda à Vienne un collége de poètes, et

se réserva le privilége de *couronner* lui-même les candidats. Quoique souvent prostitué, le laurier du *Geyronte Dichter*, ou en italien du *Poeta Cesareo*, ne fut pas dédaigné par l'illustre Métastase, qui refusa ensuite d'être couronné au Capitole. L'Espagne, qui a toujours aimé les distinctions honorifiques, connaissait aussi celle du poète lauréat; mais les renseignemens nous manquent sur les poètes lauréats espagnols. La France avait autrefois un poète royal comme un historiographe royal; mais à vrai dire, l'institution des *poètes lauréats* telle qu'elle existe dans la Grande-Bretagne n'a d'équivalent nulle part. C'est en Angleterre seulement qu'on trouve un poète qui a pour fonctions de publier annuellement deux odes: l'une pour célébrer l'anniversaire de la naissance du souverain, l'autre sur le nouvel an, et qui reçoit pour cela un traitement annuel de cent vingt-sept livres sterling; les vingt-sept livres représentent aujourd'hui le prix d'un quartaut de vin des Canaries, qu'on lui donnait autrefois en nature.

Thomas Warton, poète lauréat lui-même, ne pouvait, dans son *Histoire de la Poésie*, oublier de rechercher l'origine de ce titre, ainsi que celle des charges et des émolumens qui y furent attachés; mais il nous apprend fort peu de chose à cet égard. De tout tems les rois d'Angleterre eurent leur poète ou *versificateur du roi*, comme ils avaient un bouffon ou un jongleur. Le premier dont fassent mention les chroniques s'appelait John Kay, qui, dédiant à Édouard IV une histoire de Rhodes, signe ainsi sa dédicace : *le très-humble poète lauréat de Sa Majesté.* Une charte latine d'Henri VII, *pro poeta laureato*, prouve que la même charge existait encore sous son règne; mais on ignore les noms de ceux qui succédèrent à John Kay. Goyer et Chaucer sont désignés comme *lau-*

réats; mais il reste douteux qu'ils appartinssent sous ce titre plutôt à la maison du souverain qu'à celle de quelque noble. Enfin Henri VIII désigna Skelton pour son poète lauréat, et c'est déjà un nom qui a quelque valeur en poésie (1). Skelton était singulièrement choisi pour des

(1) Il nous eût été facile de faire remonter plus haut nos recherches historiques sur l'institution des poètes lauréats dans les différentes parties de la Grande-Bretagne, autrefois indépendantes; car dans le pays de Galles, chez les Pictes, dans les divers clans d'Écosse, comme dans l'heptarchie d'Irlande, nous aurions trouvé le poète ou le barde, comme on l'appelait alors, fêté, respecté, entouré d'honneurs et de privilèges, s'asseyant à la table du roi, et marchant l'égal des principaux officiers de la couronne. Il nous suffira de constater ici l'existence de cet emploi dans les tems les plus reculés de notre histoire; nous citerons à cet effet un passage du code de Howell relatif à cette charge. Ce prince, roi d'Aberfraw, dans la partie méridionale de la principauté de Galles, régna de 907 à 948.

« Le barde, y est-il dit, a ses terres libres d'impositions. — Il reçoit un cheval tout équipé. — Le roi lui donne des vêtemens de laine, et la reine des vêtemens de lin, aux trois bonnes fêtes de l'année. — Lorsque le barde chante, son premier chant doit s'adresser à Dieu et le second au roi. — Si la reine veut l'entendre, lorsqu'elle est au lit dans sa chambre, il se rendra auprès d'elle, et lui chantera autant de chansons qu'elle voudra, mais à voix basse, pour ne pas troubler les plaisirs de ceux qui sont avec le roi dans la salle. — Il a droit à un bouc et à un bœuf dans le butin conquis sur un pays voisin, mais seulement après que le roi aura prélevé son tiers. Pendant qu'on fera le partage du butin, le barde entonnera le chant appelé *Ubeniaeth Prydain* (la monarchie de Prydain ou Bretagne). — Aux trois bonnes fêtes de l'année, le roi doit lui faire cadeau d'une harpe ou d'un échiquier fait de la corne d'un poisson de mer; et il recevra de la reine un anneau d'or. — Il a le droit d'être assis à la table du roi. — Le préfet du palais peut le faire chanter toutes les fois qu'il en a la fantaisie, mais il est obligé de lui présenter la harpe aux trois principales fêtes de l'année. — Les filles du barde ont le rang des filles du médecin de la cour. — Son amende d'insulte est de 6 vaches et de 120 pences d'argent. Sa valeur, si on le tue, est de 126 vaches. »

fonctions qui semblent exiger surtout un dévouement tout ministériel. Esprit chagrin et indépendant, s'il loua le prince, il n'épargnait pas son ministre. On dut s'étonner de l'audace avec laquelle il attaqua Wolsey ; et cependant, voyez si les poètes ne retrouvent pas quelquefois le don de la divination qu'avaient jadis les prêtres de leur dieu : au bout de quelques années, l'acte d'accusation qui fut dressé contre le redoutable cardinal traduisait presque littéralement les vers satiriques du lauréat. Wolsey ne se montra pas insensible aux traits que lui avait décochés le poète. Skelton lui reprochait sûrtout son despotisme : le cardinal, de sa propre autorité, ordonna l'arrestation du poète; mais, averti à tems, celui-ci parvint à se réfugier dans le sanctuaire de Westminster, et il brava en quelque sorte un haut fonctionnaire de l'église dans l'église même. Malheureusement il ne put jouir de sa disgrâce : la même année où Wolsey cessa d'être ministre, Skelton mourut laissant à Shakspeare le soin de trouver là un beau sujet de tragédie philosophique (1).

On regarde Spencer comme le poète lauréat d'Elisabeth, parce qu'en 1591 la reine vierge lui accorda une pension de 50 livres sterl. pour le remercier de lui avoir dédié la *Reine des Fées*. Mais il paraîtrait que Spencer ne recevait pas d'ailleurs des appointemens fixes. Ce grand poète fut gratifié aussi d'une concession de terres en Irlande, où il se rendit pour s'y établir. Une des fréquentes rébellions qui bouleversaient à cette époque le royaume conquis, mais non soumis, éclata ; Spencer n'eut que le tems de fuir sa maison livrée aux flammes, où périt un de ses fils. Le poète revint à Londres,

(1) Le révérend Alex. Dyce, l'éditeur des œuvres de J. Shelley, s'occupe de recueillir une édition complète des œuvres de Skelton, dans laquelle plusieurs pièces inédites trouveront place.

le désespoir au cœur, insensible désormais à tous les intérêts de ce bas monde. Sans être, comme on l'a dit, réduit à l'indigence, il paraît qu'il n'était pas riche. Sur son lit de mort, il refusa un présent de vingt livres sterling que lui envoyait le comte d'Essex, et lui fit répondre qu'il n'avait plus assez de tems à vivre pour en faire usage. Il expira en effet dans King-Street, Westminster. Tous les poètes d'alors vinrent proclamer, par leur présence à ses funérailles, la haute estime qu'ils avaient pour son génie. On y vit entre autres Ben-Jonson, qui tenait un des coins du poêle, et Shakspeare; mais celui-ci, trop obscur encore et trop modeste, ne s'y montra, dit-on, que comme comédien et non comme auteur. Il ne se crut pas le droit d'imiter ceux qui jetèrent leur plume dans la tombe du défunt; hommage qu'on rendait alors à un poète éminent, qu'il fût lauréat ou non.

Le successeur de Spencer fut Samuel Daniel, poète peu cité aujourd'hui, mais en vogue dans ce tems-là, et qui avait quelquefois d'heureuses inspirations. C'était le fils d'un maître de musique. Né à Taunton, dans le comté de Somerset, il fut entretenu à l'université d'Oxford par la riche famille de Pembroke, et fit honneur à ce patronage par ses brillantes études. A vingt-trois ans, il avait déjà traduit et publié une partie des œuvres de Paul Jove. Devenu précepteur de la fille du comte de Cumberland, lady Anne Clifford, il eut en elle une élève reconnaissante. Anne lui érigea un monument, et se glorifiait dans l'inscription qu'elle y avait fait placer d'avoir eu un tel maître. Samuel Daniel n'attendit pas que la vieillesse eût glacé sa verve pour renoncer à la poésie : il résigna sa charge de poète de cour pour se retirer à la campagne, il se fit agriculteur, et administra une ferme qu'il avait acquise dans le comté de Somerset. Il eut cela de commun

avec Shakspeare, qui s'en alla aussi à la même époque mourir en gentilhomme fermier dans son comté natal (1).

Samuel Daniel mourut en 1619, et son titre passa à Ben Jonson, qui en avait exercé l'emploi depuis trois ans; ou plutôt il paraîtrait que les attributions du poète lauréat ne commencèrent à être bien régulières qu'à l'avénement de Ben Jonson. Mais il y avait alors pour le poète lauréat d'autres travaux à accomplir qu'une ode sur l'anniversaire de la naissance du roi et quelques strophes lyriques sur le nouvel an; le poète officiel partageait avec l'architecte et le peintre la surintendance des plaisirs de la cour. C'était l'époque de ces féeries de la scène appelées *masques*, dans lesquelles le roi, la reine, les principaux seigneurs et les nobles duchesses demandaient un rôle pour y faire briller leurs grâces personnelles et y étaler un luxe extravagant de costumes : spectacle qui réunissait toutes les pompes du décor et de la poésie, fêtes qui coûtaient jusqu'à cinquante mille livres sterling et qui réalisaient par anticipation toutes les merveilles de l'opéra moderne; tandis que les chefs-d'œuvre de Shakspeare, abandonnés à la canaille, se jouaient dans une grange enfumée ou dans une salle de jeu de paume. Mais si quelques-uns de ces poèmes de circonstance, privés des accessoires à peu près indispensables de la représentation, sont encore lus avec plaisir, ce sont ceux de Ben Jonson, qui versait là à pleines mains tous les trésors de sa verve à la fois érudite et facile. On comprend donc qu'il avait d'autres *états de service* que ses odes annuelles de poète lauréat. Lorsqu'en 1629 le roi Charles lui envoya cent livres sterling de gratification extraordi-

(1) Voyez la curieuse notice que nous avons publiée dans la 30e livraison (juin 1835), sur les profits des hommes de lettres pendant le seizième siècle et sur la fortune privée de Shakspeare.

naire, en sus de sa pension annuelle de cent marcs d'argent, Jonson remercia le monarque par une épigramme reconnaissante, dans laquelle il déclara : « Que Sa Majesté avait le don de guérir non seulement le *mal du roi* (les écrouelles), mais encore le *mal du poète*..... la pauvreté. » Ce n'était du reste que le préambule d'une pétition en vers, dans laquelle le malade du roi, ayant périodiquement des rechutes, supplie Sa Majesté d'y appliquer périodiquement le même remède, et de transformer en pension annuelle la gratification de cent livres sterling. La faveur royale, disait Jonson, lui avait fait tant d'ennemis, tant de jaloux, elle lui avait attiré tant de quolibets, que c'était justice de l'indemniser à ce prix.

Le roi s'exécuta de bonne grâce, et sachant que son poète lauréat avait la réputation d'un bon convive dans la taverne du *Diable* comme dans celle de la *Syrène*, il daigna ajouter à la pension de cent livres sterling, « un quartaut de vin d'Espagne pour être fourni annuellement par nos caves royales de White-Hall audit poète lauréat Ben Jonson, en considération des agréables services par lui rendus à nous et à notre père, mais surtout pour l'encourager à continuer le service de sa plume et de son esprit, dont nous avons joui, grâce à lui, et que nous attendons encore de lui. » Telle est la patente ou charte originale des émolumens actuels du poète lauréat en Angleterre, à la date du 26 mars 1630.

Deux mois après, le vieux Ben voulut prouver qu'il avait trouvé une nouvelle source d'Hippocrène dans les caves du roi : il fit une première épigramme laudative sur la *délivrance de la reine*, puis une seconde sur *l'heureuse naissance d'un prince* (depuis Charles II) : ces deux épigrammes étaient par-dessus le marché des odes annuelles. Cependant, la seconde année, il paraît qu'on

avait oublié déjà au palais la patente royale, car on trouve dans les œuvres de Ben-Jonson la boutade suivante sur les gens du service de Sa Majesté.

ÉPIGRAMME SUR LA MAISON DU ROI.

Qu'est-ce à dire? le roi, généreux pour la Muse,
Veut qu'on donne au poète un quartaut de son vin :
Ce que donne le roi, sa maison le refuse,
Et le poète attend, depuis un mois, en vain!
Vous ne connaissez pas le poète, peut-être,
Pour en agir ainsi, messieurs les gens du roi :
Ah! si Sa Majesté voulait me le permettre,
Vous apprendriez bientôt ce qu'il vaut, croyez-moi;
Votre cave est à sec!... le dieu de l'Hippocrène
Ne laisse pas ainsi tarir jamais ma veine,
Et je sais dans mes vers en chantant un seigneur
Vouer au ridicule un obscur serviteur.
Bien mieux, le prince même est le sujet des Muses,
Sans elles point de gloire, et la postérité
Ne connaît point celui qu'elles n'ont pas chanté.
J'ai dit : j'attends, messieurs, mon vin et vos excuses (1).

Le pauvre vieux Ben reçut enfin son vin des îles Canaries; mais c'était lui rendre un mauvais service que de lui garnir sa cave. Les bons compagnons affluaient chez lui, et, en l'aidant à faire honneur au vin du roi, lui faisaient dépenser au-delà de la pension du roi. L'année n'était pas écoulée que le poète lauréat adressait une double pétition au lord trésorier et à Sa Majesté elle-même. Charles se contenta cette dernière fois de lui envoyer dix livres sterling. Cette modique et peu royale gratification arriva au poète lorsqu'il était sur son lit de mort, et il ne put retenir une réflexion amère qui allait mal dans la bouche d'un poète officiel; mais il ne risquait rien de dire

(1) NOTE DU TR. On ne saurait toujours traduire littéralement les

une fois la vérité avant de mourir : « Sa Majesté, dit-il, m'envoie cette aumône parce qu'elle me sait logé dans une petite rue ; mais allez lui dire que son ame est encore plus mal logée que son poète. » Ben Jonson expira au mois d'août 1371.

Après la mort de Jonson, le roi jeta les yeux sur Thomas May, qui fut depuis l'historien du Long Parlement. Mais la reine préférait William Davenant, auteur de *Gondi-*

vers par des vers ; aussi reproduisons-nous ici le texte de l'épigramme de Ben-Jonson :

AN EPIGRAM TO THE HOUSEHOLD.

What can the cause be, when the king hath given
His poet sack, the household will not pay ?
Are they so scanted in their store, or driven
For want of knowing the poet to say nay ?
Well they should know him, would the king but grant
His poet leave to sing his household true ;
He'd frame such ditties of their store and want
Would make the very green-cloth to look blue ;
And rather wish in their expense of sack,
To the allowance from the king to use,
As the old bard should no canary lack,
Twere better spare a butt than spill his muse.
For in the genius of a poet's verse
The king's fame lives... Go, now, deny his tierce.

Le roi Charles avait flatté un des goûts de Ben-Jonson qui ne résistait jamais à une invitation à boire. Ce goût datait de loin chez le poète lauréat : lorsqu'il voyageait en France avec son élève le jeune Raleigh, celui-ci profita de la soif complaisante de son grave précepteur pour lui jouer un méchant tour. Il l'enivra complétement, et le plaçant sur un âne, en costume de Silène, le promena ainsi dans les principales rues de Paris. On n'était pas en carnaval, et ce spectacle fut très-applaudi des badauds de la capitale. Ben-Jonson chantait en grec et en latin toutes les odes que sa mémoire classique put lui fournir à la gloire de Bacchus. M. Gifford a voulu contester le fait pour l'honneur du poète qu'il a édité, mais on le trouve dans les notes publiées par Drummond, son contemporain.

bert et de diverses pièces de théâtre. La protection de la reine fit valoir le poème épique de son favori; cependant Charles Ier résista long-tems, et Davenant ne fut nommé poète lauréat qu'après un intervalle de seize mois. Il faut dire aussi que la cour commençait à s'inquiéter d'intrigues plus importantes que la rivalité de deux lauréats. Le roi était en querelle sérieuse avec ses sujets d'Ecosse, qui finirent par lever l'étendard de la révolte; il monta à cheval, livra bataille, fut vaincu, et porta sa tête sur l'échafaud. Dans cette crise, l'ode du poète lauréat n'était plus de saison. Mais Davenant était un autre Blondel; il maniait l'épée aussi bien que la plume; il fut fidèle à la bonne cause, qui est la cause des poètes, car les muses sont en général monarchiques, et il combattit auprès de son roi, qui le créa chevalier un jour d'action. Plus tard il fut fait prisonnier les armes à la main, et faillit payer de sa vie l'honneur qu'il venait d'acquérir. Heureusement il se trouvait dans le parti républicain un poète qui avait renoncé à la poésie pour la polémique politique, et qui s'intéressa à Davenant en faveur des muses ses premières amours. Ce poète était Milton, qui sollicita de Cromwell l'élargissement de Davenant, et le fit mettre en liberté.

Si Cromwell eût réussi à se faire roi, Milton aurait été, selon toute apparence, le poète lauréat de *l'usurpation*, et certes le choix eût été approuvé de Davenant lui-même. En l'état où restèrent les choses, Milton fut le *secrétaire littéraire* de milord Protecteur, et il est juste de remarquer que ses appointemens valaient mieux que ceux du poète lauréat. Le secrétaire du Protecteur ne se contentait pas, il est vrai, de louer le chef de la république. Outre un gros volume de correspondance politique, les œuvres en prose de Milton nous le montrent littérairement

très-occupé à cette époque. Il perdit même la vue dans les veilles laborieuses qu'exigèrent de lui ses travaux d'écrivain officiel. Mais à Cromwell ne survécut pas long-tems le système qu'il avait fondé, et la restauration vint rendre à Davenant son emploi. Ce fut son tour de protéger Milton ; nous aimons à croire, pour la gloire des Muses, qu'il se montra en effet reconnaissant, quoique quelques biographes aient considéré comme apocryphe toute l'histoire des rapports de Davenant et de Milton. Davenant était du reste très-capable d'une action généreuse : ses contemporains ne lui reprochent que la vanité qu'il avait de renier son père pour se dire le fils de Shakspeare, parce que le grand poète dramatique s'arrêtait annuellement dans l'auberge, où présidait la mère du poète lauréat.

Quoi qu'il en soit, ce demi-dieu mourut comme les autres ; cet événement arriva en 1668. Le soleil ne s'éclipsa pas, il n'y eut pas de tremblement de terre, mais on ne trouva de successeur à Davenant que deux années après. Ce successeur fut Dryden, que ses satires et son *Astrea Redux* avaient signalé à l'attention de la cour. Le roi accorda à Dryden la faveur de cumuler les fonctions de poète lauréat et celles d'historiographe de la couronne. Dryden obtint même que ses appointemens courraient du jour de la mort de Davenant. L'ordonnance déclare : « Que Sa Majesté a voulu conférer ces dignités à John Dryden, maître ès-arts, en considération des nombreux et agréables services rendus à Sa Majesté actuelle, et pour honorer son savoir, ses talens éminens et l'élégance de son style tant en vers qu'en prose. » Par malheur cette *majesté actuelle* était le roi Charles II, dont la maison, comme on sait, était fort mal gouvernée : le double salaire du poète fut très-irrégulièment payé sous le règne de ce roi prodigue. Dryden n'en eut pas moins

des envieux prompts à le tourmenter; la haine de ses ennemis était plus ponctuelle à s'acquitter envers lui que le trésor royal, et le laurier qui préserve de la foudre ne préserva pas toujours Dryden des coups de canne. L'antagoniste le plus malicieux du poète lauréat était Villiers, duc de Buckingham, qui fit exprès pour le ridiculiser la fameuse pièce de la *Répétition* (*The Rehearsal*), où, sous le nom de Bayes (M. du Laurier), Dryden subit les quolibets les plus grossiers et expia seul le crime littéraire de la plupart des auteurs de son tems. Mais, hélas! cette satire dramatique n'eut pas la vertu de guérir les successeurs du lauréat. Les concetti, l'emphase et les boursouflures dominèrent toujours dans leurs vers. Le succès de la *Répétition* fut tel, que le nom de Bayes en resta à Dryden; tous ses ennemis s'accordèrent pour le lui conserver, et ce nom est encore proverbial aujourd'hui dans la littérature anglaise pour désigner un sot poète et un écrivain boursouflé.

Dryden était mieux que cela, malgré tous ses défauts, et il le prouva bien à Shadwell, adversaire moins redoutable par son esprit, mais qui le fut matériellement davantage lorsqu'il succéda à Dryden, vivant encore. Shadwell est le héros d'une satire immortelle, du chef-d'œuvre des satires anglaises: c'est lui que Dryden a peint dans son *Mac-Flecknoe*. Mais quand arriva la révolution de 1688, Shadwell en appela de la satire de Dryden à Guillaume, et celui-ci ayant à juger entre deux rivaux en poésie, demanda quel était celui des deux qui avait les meilleures opinions politiques. Or, Dryden avait non seulement le tort d'être jacobite et d'avoir célébré dans l'*Annus Mirabilis* le fils de Jacques (*l'Enfant du Miracle*), le nouvel Hercule destiné à étouffer dans son berceau les serpens des factions, mais encore il était catholique. Tous

les talens de Spencer, de Shakspeare et de Milton ne lui auraient pas suffi auprès de Guillaume avec de pareils griefs. Il fut donc déclaré indigne d'être le poète lauréat du nouvel ordre de choses, et Shadwell fut accepté à sa place. Walter Scott, dans sa *Vie de Dryden*, a protesté contre cette substitution ; mais Dryden ne protesta pas. C'était un homme d'honneur : il aurait lui-même refusé le serment à Guillaume, serment qui lui était défendu par sa religion comme par ses opinions.

A Shadwell commence la liste des poètes lauréats de la monarchie constitutionnelle, et il faut avouer que les Stuarts avaient été en général de meilleurs juges en poésie que le roi Guillaume et ses successeurs. Jusqu'à Southey, on cherche en vain dans leur liste les noms de Pope, de Cowper ou des autres poètes qui conservent encore leur popularité littéraire ; il faudrait une histoire spéciale des poètes lauréats pour que la postérité fît connaissance avec Nahum Tate, Eusden, Whitehead, Pye, vrais *rois fainéans* de la littérature anglaise. Quant à Shadwell, notre époque de réhabilitation poétique lui a trouvé un apologiste dans la *Revue Rétrospective,* qui le proclame envers et contre tous : « Auteur dramatique très-distingué, observateur parfait de la nature humaine, esprit sagace et doué d'un grand talent pour saisir et peindre les ridicules, enfin homme de goût et érudit, dont les écrits sont riches d'un grand fond d'*humour*. »

Shadwell a évidemment imité Ben-Jonson et quelquefois assez heureusement ; mais ses vrais titres de gloire seraient d'avoir lui-même fourni à deux romanciers aussi illustres que Fielding et Sir Walter Scott l'idée du caractère du squire Western dans *Tom Jones* et du capitaine Culpepper dans les *Aventures de Nigel*. Toutefois ce serait bien le cas de répéter ici, à propos de cette imitation, ce que

Walter Scott disait des prétendus plagiats espagnols de *Gil Blas* : « Il y a dans toutes les carrières de marbre des bustes comme ceux de Chantrey, mais un Chantrey seul les y trouve. » Le *Squire Clodpate* de Shadwell et son *Squire of Alsatia* sont bien inférieurs aux imitations qui en ont été faites. Cependant les mœurs du sanctuaire de Whitefriars sont exactement peintes dans la pièce du lauréat de Guillaume, trop exactement même, puisqu'il en résulte un tableau grossier jusqu'au cynisme. Shadwell serait bien étonné de notre critique, lui qui, entre autres emprunts faits à Molière, s'avisa de refaire *l'Avare*, et osa imprimer dans la préface, que la comédie de l'auteur français avait beaucoup gagné à passer par ses mains. C'est un trait de fatuité qui n'étonnera plus lorsqu'on saura qu'il osa refaire le *Timon* de Shakspeare ! Shadwell, dans la même préface, ajoute qu'il n'est pas de chef-d'œuvre français qui ne puisse être embelli de même par un auteur de notre nation. Ce compliment doit être d'autant plus facilement répudié par l'amour-propre britannique, que Molière, comme l'a dit l'auteur de *Waverley*, est un de ces génies qui appartiennent encore moins à la France qu'à l'humanité tout entière. Au reste, Shadwell, tout whig qu'il était, savait son métier de poète courtisan. Dans le prologue des *Eaux d'Epsom*, il s'adresse à la reine et lui dit que si le roi et elle approuvent sa pièce (fort médiocre d'ailleurs), il préférera cette indulgence aux applaudissemens du théâtre. Le jacobite Dryden n'eût pas mieux dit. Shadwell mourut le 6 décembre 1692. Il prenait habituellement de l'opium : il força la dose, et cette imprudence lui coûta la vie. Il laissa un fils qui fut médecin des rois Georges Ier et Georges II. Ces monarques, à l'exemple de Guillaume, ne

voulaient sans doute être officiellement encensés et guéris que par des Apollons et des Esculapes bien pensant !

Shadwell eut pour successeur Nahum Tate, auteur dramatique dont les pièces sont bien oubliées, et qui, à l'imitation du grand Corneille, crut devoir faire pénitence de ses péchés de dramaturge en traduisant les psaumes en vers ; mais Nahum Tate ne fit pas fortune pour cela. Soit que sa pension de lauréat fût très-mal payée, soit qu'il eût plus de dettes que de revenus, comme ses confrères de Grubstreet, il mourut en 1715 dans une extrême misère. Il avait eu la gloire d'être le collaborateur de Dryden dans quelques tragédies, mais il eut à se reprocher d'avoir mis le *Roi Lear* de Shakspeare sur le lit de Procuste *des arrangeurs*. La postérité l'en a puni : aucun recueil de poésie ne donne le moindre extrait de ses propres vers, et ses psaumes traduits sont attribués à un autre poète plus obscur que lui, Nicolas Brady.

Nicolas Rowe, qui hérita des honneurs littéraires de Nahum Tate, était, comme poète dramatique, quelques degrés au-dessus de lui. Il donna une édition de Shakspeare et ne la mutila pas. On joue encore quelquefois sa *Belle Repentante*, sa *Jane Shore*, et sa traduction de la *Pharsale* est estimée. Outre sa pension de lauréat, il avait un emploi dans les douanes. Nicolas Rowe ne porta que trois ans le laurier. A sa mort, qui eut lieu en 1718, les concurrens ne manquaient pas, car jamais il n'y avait eu en Angleterre tant de rimailleurs. Mais dans cette foule d'aspirans à la gloire, un seul eut la bonne idée de faire un épithalame sur le mariage du duc de Newcastle avec lady Henriette Godolphin. Sa Grâce, en ministre reconnaissant, jugea que personne n'était plus propre pour célébrer les vertus de Sa Majesté deux fois par an. Il re-

commanda avec tant de zèle et de chaleur son épithalamiste, que celui-ci l'emporta et plaça la couronne de lauréat sur sa perruque ecclésiastique. C'était un honnête chapelain appelé Laurent Eusden, qui, certes, pourrait se plaindre que Walter Scott, de nos jours, lui a volé son titre de *grand inconnu*. Cependant deux fragmens de traduction de Claudien par le révérend Laurent Eusden, insérés par Steele dans le *Guardian*, attestent sa facilité de traducteur classique.

A un poéte lauréat ecclésiastique succéda un poète lauréat comédien, Colley Cibber, fils du sculpteur à qui nous devons les deux belles statues de la Mélancolie et de la Démence qui décorent le vestibule de Bedlam. Colley Cibber n'était pas un bon poète, mais c'était un poète whig comme ses quatre prédécesseurs. Quoique auteur de comédies assez spirituelles, entre autres de *Love's last Shift*, si plaisamment traduit en français par la *Dernière Chemise de l'Amour;* quoique prosateur plein de naturel, ayant laissé des Mémoires fort curieux sur lui-même et ses contemporains, Colley Cibber ne pouvait soutenir la comparaison avec Pope qui n'avait d'autre défaut que d'être né catholique. On renouvela les attaques et les épigrammes de Buckingham contre Dryden : ce devint un lieu commun que de rire du poète officiel ; et si, en France, Piron tout seul parvint à ridiculiser quarante académiciens, que pouvait un seul lauréat contre quarante beaux-esprits ligués contre lui! Cependant, tout susceptible qu'il fut, Colley Cibber avait pris son parti; les épigrammes ne l'empêchaient pas de toucher sa pension et de boire son vin d'Espagne.

Un plus redoutable adversaire lui fut suscité dans la personne de Pope lui-même, esprit essentiellement satirique et qui s'avisa de le choisir pour héros de son

poëme moqueur : *la Dunciade*. Shadwell n'avait pas été plus maltraité dans *Mac-Flecknoe*. Cibber riposta, mais il n'était pas de force à lutter avec le poète à la mode, et d'ailleurs ce qu'il y a de funeste dans les combats de ce genre, c'est qu'on a beau trouver le côté faible de son antagoniste, le public malin rit aux dépens de tous les deux. Par malheur, le plus grand nombre des rieurs resta du côté de Pope, et chaque année Cibber alimentait la moquerie des satiriques à la suite, par une nouvelle ode plus mauvaise que les précédentes. Il fit ce métier pendant vingt-sept ans. Dieu me garde de citer un seul de ses misérables poëmes ; mais il y a une perle dans la friperie poétique de Cibber, et elle mérite d'être conservée : c'est une petite ballade, écrite avec une touchante et naïve simplicité : *la Complainte de l'Enfant aveugle-né*.

Vous dites : la lumière à ses yeux est ravie,
A n'en jouir jamais le sort l'a condamné.
Quel est donc ce trésor? dites-le, je vous prie,
Au pauvre enfant aveugle-né.

Vous voyez, dites-vous, mille objets faits pour plaire,
Le soleil est pour vous un globe qui reluit ;
Je sens bien sa chaleur, mais comment peut-il faire
Pour régler le jour et la nuit?

Du jour et de la nuit, du repos, de la veille,
Je fixe seul pour moi le régulier retour :
Car ma nuit se prolonge alors que je sommeille,
Mais quand je m'éveille il fait jour.

Je vous entends me plaindre et puis me plaindre encore,
Sur mon triste destin je vous entends gémir :
Moi je ne gémis pas, car d'un bien qu'on ignore
La perte est aisée à souffrir.

Des présens du Très-Haut quand mon ame est contente,
Dois-je pleurer le seul qu'il ne m'ait pas donné?

N'est-il pas un vrai roi quand il prie et qu'il chante
Le pauvre enfant aveugle-né (1)?

Ni *la Dunciade*, ni les épigrammes contre tous les lauréats passés et futurs, ne purent décider le roi d'Angleterre à ne porter son choix que sur le mérite réel. Cibber mort, un honnête whig, M. Whitehead, fut encore proclamé prince de la poésie anglaise. Les dictionnaires biographiques nomment deux écrivains de ce nom : le premier, Paul Whitehead, fils d'un mercier, étudia la jurisprudence et ne fit de la littérature que pour arriver à un emploi de finances : il y acquit de quoi arrondir la fortune paternelle, et acheta une petite villa à Twickenham, non loin de celle de Pope, où il mourut oublié et plus heureux que son homonyme, William Whitehead,

(1) SONG OF THE BLIND BOY.

O say! what is that thing called light,
Which I must ne'er enjoy?
What are the blessings of the sight?
O tell your poor blind boy!

You talk of wondrous kings you see
You say the sun shines bright;
I feel him warm, but how can he
Or make it day or night.

My day or night myself I make,
Whene'er I sleep or play;
And could I ever keep awake,
Whit me 'twere always day.

With heavy sighs I often hear
You mourn my hapless woe;
But sure with patience I can bear
A loss I ne'er can know.

Then let not what I cannot have
My cheer of mind destroy;
Whilst thus I sing, I am a king,
Although a poor blind boy.

qui chercha le patronage d'un grand seigneur et obtint celui de la famille Jersey en faisant l'éducation de l'héritier du comte de ce nom. Outre la reconnaissante recommandation de son élève, il eut pour lui, quand vaqua la place de lauréat, le mérite d'avoir été applaudi au théâtre; car il était déjà alors l'auteur du *Père Romain*, pièce classique par le sujet et où brillent tous les lieux communs de la vertu romaine. Cette tragédie est restée dans les répertoires imprimés sans qu'on songe à la remettre au théâtre. William Whitehead était un lauréat inoffensif qui n'en fut pas moins le plastron de tous ses rivaux désappointés. Il ne répondit à personne par prudence, et comme on le crut indifférent à l'attaque, elle devint moins vive; mais à sa mort on trouva parmi ses papiers une réponse à tous les sarcasmes lancés contre lui, réponse moitié badine, moitié sérieuse, qui était intitulée : *Apologie pathétique pour tous les lauréats passés, présens et futurs*. Publiée de son vivant, cette boutade eût renouvelé la guerre, et l'on eût répliqué au pauvre plaignant; mais, comme testament littéraire d'un lauréat, *l'Apologie* eut du succès. Voici comment Whitehead se moque des odes gratuites que faisaient paraître chaque année les rimeurs jaloux en concurrence de l'ode officielle :

Qu'un lauréat rimant tant bien que mal,
Deux fois par an menteur comme un journal,
Au ton de l'ode exalte son délire,
Et par ses vers au public donne à rire,
On le conçoit : il est fort bien renté,
Et boit aux frais du roi par lui chanté.
Mais vous, messieurs, qui rimez sans salaire,
Qui pour boisson n'avez que de l'eau claire,
Hurleurs gratis, pourquoi venir ici
Faire chorus dans un charivari?
Du lauréat l'astre est, dites-vous, terne,
Mais qu'êtes-vous? — Des astres de lanterne

Enfin après Whitehead régna au Parnasse britannique un vrai poète et un poète lyrique, Thomas Warton, auteur d'une *Histoire de la poésie anglaise* malheureusement inachevée. Mais voyez un peu la fatalité attachée aux fonctions de poète lauréat : elles glacèrent la verve de Thomas Warton, et ses odes furent tout juste aussi plates que celles de ses prédécesseurs les plus médiocres. Il fut reconnu en quelque sorte que pour l'honneur de la poésie il fallait demander au thuriféraire obligé de la monarchie autre chose que les vers exigés par la teneur de sa charge. Thomas Warton sollicita dans ce sens, et il fut appuyé par Gibbon, qui, publiant le premier volume de son *Histoire de la Décadence Romaine*, y glissa cette phrase convenue entre son ami le lauréat et lui : « Depuis Auguste jusqu'à Louis XIV, la muse a trop souvent été vénale; je doute cependant qu'aucun siècle, qu'aucune cour puisse offrir une charge analogue à celle d'un poète stipendié qui, sous toute espèce de rois, et quoi qu'il arrive, est tenu de fournir deux fois l'an une quantité déterminée de vers pour être chantés dans la chapelle du souverain et en sa présence. J'en parle avec d'autant plus de liberté, que la meilleure époque pour abolir cet usage ridicule est celle où le monarque se trouve être un prince vertueux et le poète un homme de talent. » Le roi comprit qu'on ne pouvait forcer un homme de talent dans un siècle philosophique à l'encenser à contre-cœur, et dispensa Thomas Warton de l'ode du nouvel an. C'était l'année 1790 ; et ce silence inaccoutumé fit élever la voix à une espèce de lauréat bouffon, qui depuis quelque tems parodiait tout en Angleterre. Je veux parler du fameux Wolcot, surnommé Pierre Pindare, surnom qu'il s'était donné lui-même, et qui équivalait à Pindare-Tabarin. Pierre Pindare était en effet le fou de la littérature an-

glaise, ne laissant échapper aucune occasion de donner un coup de sa marotte aux rois comme aux peuples, aux grands seigneurs comme aux poètes. Les thèmes les plus vulgaires étaient ceux qui allaient le mieux à sa verve lyrique. En 1790, au milieu des graves préoccupations de l'Europe, Pierre Pindare ne vit qu'un grand événement : la suppression de l'ode du lauréat, et il lança la sienne avec le titre *Ode on no Ode* (Ode sur pas d'Ode) :

> Quoi donc! pas d'ode à cet anniversaire !
> Quoi! pas un mot de notre ami Thomas,
> Et comme lui se tait Pierre son frère!
> Le pauvre Tom a pris un rhume, hélas !
> Cher lauréat, le bon vin t'est contraire :
> Ne bois donc plus que de petite bière.
>
> De l'Hélicon le torrent s'est grossi,
> Dans tous ses bois le Pinde est en alarmes,
> Apollon tremble, et les muses en larmes
> Demandent aux échos ce qu'aleur favori.
>
> Mais peut-être le roi, dans sa haute prudence,
> Aura tout le premier dit au barde Thomas :
> « Cette année est stérile, ami, ne chantez pas,
> » Soyez prêt seulement pour quelque circonstance. »
> Le roi Georges a tort, qu'importe le présent?
> L'avenir n'est-il pas tout entier au poète?
> Il s'est passé d'ailleurs un grand événement!
> La reine hier donna... deux sous dans une quête (1).

Thomas Warton mourut cette même année au mois de mai : Cowper vivait encore; mais on lui préféra James Henry Pye, qui voulut que le *laurier* cessât d'être une si-

(1) Note du Tr. Les satires, épîtres ou épigrammes de Wolcot forment six volumes. Sa dernière épître est adressée à l'*Empereur de la Chine*, à propos de l'ambassade de lord Amherst. Nous reprodui-

nécure. Il revint à l'usage des deux odes annuelles. Par malheur, il ne trouva pas le secret de les faire meilleures qu'autrefois, et Pierre Pindare eut beau jeu à les parodier. Mais bientôt le poète lauréat put trouver dans la gravité des événemens des sujets d'inspiration au-dessus de la parodie. Après un moment d'enthousiasme pour la révolution française, la Grande-Bretagne se livra à des sentimens tout contraires : Pitt réveilla habilement toutes les anciennes passions nationales, et la muse se fit son auxiliaire. Les chansons de Dibdin ne contribuèrent pas peu à entretenir le feu sacré du patriotisme. Dibdin fut le *Béranger* du peuple anglais. Le poète lauréat, qui avait tout le patriotisme de sa place, ne voulut pas rester en arrière du lauréat populaire, et, en poète lettré, il s'avisa d'imiter en vers anglais les vers de Tyrtée. Malheureusement pour M. Pye, ses intentions valaient mieux que ses vers, ou du moins les auditeurs du Tyrtée

sons ici le texte de son épigramme contre la reine Charlotte, dont on vient de lire la traduction en vers français :

What! not a sprig of annual metre
Neither from Thomas nor from Peter!
Who has shut up the laureat shop?
Alas poor Tom's a-cold, I fear:
For sack poor Tom must drink small beer,
And lo! — of that a scanty drop!

Loud roar of Helicon the floods
Parnassus skakes through all his woods,
To think immortal verse should thus be slighted
I see, I see the God of lyric fire
Break suddenly his jaw and lyre
I hear, I hear the musy scream affrighted.

Perchance (his powers for future actions hoarding)
George thinks the year boast nothing worth recording.
Yet what of that! thought nough has been affected
Tom might have told us what might be expected;
Have said that civil list should groan no more
And Charlotte give.., a six pence to the poor.

britannique furent mal choisis. On assembla cinq régimens dans les plaines de Warley et de Barham : là, les adjudans lurent à haute voix ces odes guerrières comme un ordre du jour. Hélas ! ils n'étaient pas à la troisième strophe que plusieurs soldats laissèrent tomber leurs fusils et s'endormirent. Il est juste de remarquer que nous citons ce fait d'après un poète satirique, Mathias, qui l'a consigné dans les notes de ses *Pursuits of Literature*, poème qui a servi de modèle à la fameuse satire de lord Byron. M. Pye mourut en 1813. Son successeur vit encore, c'est M. Robert Southey, que son grand talent n'a pu préserver des épigrammes héréditaires attachées aux fonctions de poète lauréat.

Le *laurier* avait été offet à sir Walter-Scott, mais celui-ci se trouvant dans une position très-heureuse, cumulant les profits d'une grande popularité littéraire et les appointemens d'une place judiciaire, recommanda M. R. Southey au choix de Son Altesse royale le Prince Régent. On fit d'abord une objection contre les anciennes opinions de M. Southey : il avait été républicain ; il avait même composé un poëme dramatique (*Wat Tyler*) ex près pour célébrer l'insurrection et la démagogie ; il avait écrit l'apothéose d'un régicide (Martin) ; enfin, le grand adversaire de la révolution française, M. Pitt, avait été traité par lui de *noir visir*. Le Prince Régent se souvint par bonheur qu'il avait été lui-même de l'opposition dans sa jeunesse. « Vous verrez, dit-il, que mon poète lauréat est aussi franchement converti que moi aux avantages de la royauté. » M. Southey fut donc nommé lauréat, et, en effet, il n'a cessé depuis de chanter avec un zèle admirable la monarchie et le monarque. Son *Carmen triomphale*, son épithalame sur le *Mariage de la princesse Charlotte*, son chant de victoire *sur Wa-*

terloo, ses *Adresses au Roi Georges et à ses Alliés*, sa *Vision du Jugement*, etc., etc, ont successivement prouvé qu'il était inépuisable dans sa verve apologétique. Mais hélas! qu'ont de commun ces ouvrages avec la vraie poésie? peu de chose. Si les éditeurs futurs du lauréat reproduisent un jour ses vers officiels dans la collection de ses œuvres, ce sera un mauvais service rendu à l'auteur de *Talaba*, de *Madoc*, de *Roderick*. Il faut dire encore que, dans ses poésies de lauréat, M. Southey ne s'est pas toujours contenté de louer et d'encenser selon l'obligation de son titre, mais il a souvent dénoncé à la postérité les orateurs de l'opposition, les poètes d'une opinion contraire à la sienne, tantôt au nom de la religion, tantôt au nom de la morale. *Inde iræ*. Lord Byron qui, du reste, plus jeune que M. Southey, n'avait pas craint de le railler dans sa fameuse satire, et avait ainsi assumé les premiers torts de la querelle, a plus d'une fois relevé le gant du poète royal. Les épigrammes des deux ennemis sont peu à peu devenues très-amères. Des allusions dont ils se servaient d'abord pour s'attaquer de loin, ils ont passé aux personnalités directes, et nous avons vu se renouveler dans la lice de nos joutes littéraires les combats à mort de Dryden et de Shadwell, de Pope et de Cibber, etc., etc. C'est M. Southey qui a le premier appelé lord Byron le chef d'une école satanique. C'est lord Byron qui a exhumé, avec le plus de malice, les anciennes opinions de M. Southey en le traitant de renégat, d'apostat, de judas et autres dénominations outrageantes qui venaient si naturellement au bout de la plume du noble lord. Enfin, *la Vision du Jugement* avait comblé la mesure de ces insultes, et M. Southey, ainsi parodié et conspué par l'auteur de *Childe-Harold*, s'était vu encore menacé d'un duel. « Je veux, écrivait lord Byron,

revoir une dernière fois l'Angleterre, mais pour y tuer ce misérable ou y périr de sa main. Croyez-vous qu'il se batte ? » M. Thomas Moore, chargé de ce cartel, eut la prudence de le supprimer. Lord Byron oublia bientôt son adversaire littéraire pour ne plus s'occuper que de sa croisade poétique contre les Turcs, et ce ne fut qu'après sa mort que M. Southey apprit combien la querelle avait été sérieuse. C'eût été un singulier épisode que ce duel dans la vie aventureuse de lord Byron. Quelle qu'en eût été l'issue, il vaut mieux pour sa gloire qu'il ait été conquérir à Missolonghi un *laurier* qui vaut bien celui de tous les lauréats passés, présens et futurs.

La *Vision du Jugement*, de M. Southey, est, sans contredit, le plus original des poèmes qui lui ont été inspirés par ses fonctions de poète royal. C'est un ouvrage peu connu, et peut-être est-ce le lieu d'en dire ici quelques mots. Le poète crut, en 1825, qu'il lui appartenait de remplacer l'ode annuelle par un chant de mort. Georges III venait enfin de terminer cette existence de roi aveugle et en démence qui avait fait défendre la représentation du *Roi Lear*, par respect pour cette grande infortune. M. Southey imagina de faire, de son autorité de poète, un saint du roi défunt, et, avec ce mélange d'idées catholiques et protestantes qui se font remarquer dans ce qu'on pourrait appeler la *poétique religieuse* de ses nombreux écrits, il nous raconte, sous la forme d'une vision, comment Georges III se réveille dans les caveaux de Windsor et monte tout droit au ciel, introduit, non par un ange ni par saint Pierre, mais, devinez par qui... par Washington. Certes, la supposition est bizarre, et elle serait inexplicable s'il n'était permis de supposer que M. Southey a voulu indirectement réconcilier son ancien républicanisme avec son

royalisme actuel, personnifiés, l'un dans le plus honnête de tous les *rebelles*, l'autre dans le plus honnête de tous les rois anglais. M. Southey, en ouvrant le ciel à Georges III, s'est bien gardé de créer un ciel mystique comme Milton; il a inventé un ciel anglican qui, nous devons le dire, prouverait une grande tolérance de la part du lauréat. Milton, par exemple, y est à côté de Charles Ier, comme Washington à côté de Georges III; Chatterton, le suicide, y prie avec l'évêque Taylor; tous les contrastes, en un mot, s'y donnent la main. Lord Byron aurait donc pu être un peu plus charitable pour l'auteur de la *Vision*; mais hélas! c'est dans la préface de ce poème qu'est la grande dénonciation contre l'école satanique; c'est là que le noble lord est damné d'avance pour son *Beppo* et son *Don Juan*, damné avec Thomas Moore à cause de ses vers anacréontiques; damné avec Shelley à cause de son poème athée. On sait maintenant pourquoi la *Vision du Jugement* fut parodiée par une autre *Vision du Jugement*. Au reste, il semble que cette parodie ait tari la source des vers du lauréat. Voilà dix ans qu'il garde le silence, silence d'autant plus remarquable que depuis la mort de Georges III nous avons vu mourir Georges IV qui méritait bien aussi son chant funèbre, et monter sur le trône Guillaume IV qui, quoiqu'il continue la pension de cent vingt-sept liv. st., sera le seul de tous les rois de sa race qui n'ait pas eu son ode de joyeux avénement. Il est vrai que, grâce à la *réforme*, c'est enfin la première fois que le poète lauréat d'Angleterre se trouve dans l'opposition.

(*New Literary Magazine.*)

—

Philosophie.-Morale.

DES SALLES D'ASILE ET DES MAISONS DE CHARITÉ ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES CLASSES INFÉRIEURES.

J'ai visité, pendant le cours de l'année dernière, presque toutes les parties du comté de Kent, pour observer de près la vie des pauvres. Cette province m'offrait le résumé du paupérisme tout entier, tel qu'on le trouve disséminé à la surface des Trois-Royaumes. De nouvelles lois venaient d'être rendues, j'étais bien aise d'assister au mouvement produit par le conflit de la nouvelle et de l'ancienne législation. Palais élevés à la charité, chaumières désolées, rivages déserts, huttes de pêcheurs, j'ai tout visité, tout observé; les économistes politiques tireront des notes suivantes le parti qu'ils voudront : je les livre aux réflexions des gens du monde.

A peu de distance de la grande route de Douvres, vous voyez surgir un bâtiment massif dont les briques rougissent sous le soleil : il s'environne d'une foule parasite de petites chaumières qui se pressent à ses pieds comme les champignons au pied des chênes. Est-ce la demeure d'un duc et pair? ou la retraite d'un négociant enrichi? Non, c'est le palais du paupérisme : le symbole de l'excroissance fatale qui menace depuis si long-tems toutes nos richesses, du développement extraordinaire que la pauvreté a pris en face de l'opulence, comme pour la punir et la dévorer. Là, vous trouverez des escaliers de

prince, de larges et hautes fenêtres, d'énormes et magnifiques salles. Un beau fleuve coule sous ces murs, dont l'architecture est élégante et chaste à la fois. Ce sanctuaire consacré à l'indigence l'emporte, pour la beauté des formes et la solidité des matériaux, sur plus d'un domaine seigneurial. Les invalides de Paris et les matelots de Greenwich ne sont pas mieux logés. Prime bizarre accordée à la nonchalance, quelquefois au malheur, souvent au vice. Vous voyez ces huttes que la grande maison des pauvres domine et écrase, les mauvaises douves qui composent leurs murs renferment une population bien plus pauvre encore, mais trop orgueilleuse pour se réfugier dans le palais de briques. Ils aiment mieux végéter et mourir sous leurs toits délabrés que de recourir à la charité publique. En cela je ne les blâme pas.

Les asiles de charité répandus dans le comté de Kent sont loin de ressembler tous à celui dont je viens de parler. Tantôt une vieille ferme a été transformée en maison de charité, tantôt un débris de tourelle gothique est affecté au même usage; magnifique ou mesquin, un tel édifice choque les regards et blesse l'ame. Sa magnificence est une insulte à la société; son délabrement un outrage à l'indigence. Dans tout ce qu'on a fait pour les pauvres, je ne trouve ni convenance, ni sagesse, ni modération; le caprice a tout dirigé. A deux milles du château que je viens de décrire, un petit bâtiment occupe le centre d'une plaine stérile. A ses vitres cassées, à son toit démantelé, vous reconnaissez une maison des pauvres. Le vent souffle dans les fissures et enlève les dernières ardoises. Cette mauvaise échelle qui tremble sous vos pas vous conduit à un pigeonnier d'où vous voyez sortir trois ou quatre têtes de vieille femme. Encore une maison des pauvres. Tout au fond d'un sentier boueux,

perdu dans le marécage de la vallée, voici un taudis à trois étages, qui penche sur sa droite comme la tour de Pise, faute d'avoir été construit dans un terrain solide. Enfin, au milieu de cette ville de second ordre, cette masse de bâtimens équilatéraux dont la propreté intérieure se trahit aux yeux du passant, c'est une autre maison de pauvres; asile où trop souvent le vice et la paresse viennent dormir, et que l'ouvrier industrieux serait heureux d'habiter sur ses vieux jours. Entrons-y. Tout y est paisible, bien tenu; le silence y règne. Vous chercheriez en vain un brin de paille sur le plancher, un grain de poussière sur les boiseries; on a classé les pauvres comme on classe les objets de nature morte. Cette grande chambre carrée renferme les octogénaires. Admirez ce groupe d'êtres usés par l'âge, ployés en deux, silencieux, immobiles; ils conservent leurs attitudes de la matinée, et vous diriez plutôt des troncs de chênes et des débris de forêts épargnés par la hache, que des hommes. Tout cela n'a rien à faire, rien à espérer, rien à craindre, rien à prétendre : plus de joie et plus de peines. Leur existence n'est plus une existence. Je ne sais si la conscience de leur végétation leur reste.

Passez dans l'appartement voisin. Tous ces personnages couchés, étendus, qui ne disent mot, qui ne bougent pas, ce sont de vieilles femmes. La même paralysie a frappé leurs actions et leurs pensées. Elles ne savent pas même marmotter des prières; le vide complet de l'esprit et du cœur apparaît dans leurs regards hébétés. La plupart d'entre elles avaient vu de meilleurs jours, et leurs amis (quels amis!) sont encore riches! Maintenant leurs communications avec le monde sont rompues. Je demandai à plusieurs d'entre elles si l'on venait souvent les voir : « Oh! me répondaient-elles, une fois qu'on est entré ici

personne ne vient vous voir : tout est fini. » Nous pénétrâmes ensuite dans l'infirmerie composée de deux grandes salles où tout le monde était couché, mais où personne n'était malade. Des deux côtés du dortoir, se montraient deux rangées de figures ridées et jaunies, parfaitement immobiles et qui ressemblaient à des têtes de momie. La plupart appartenaient à de vieux habitans du logis. Sur les unes pesaient quinze ans, sur les autres vingt ou trente années de séjour dans la maison. Tous ces gens n'attendaient rien, ne désiraient rien, n'avaient plus besoin de rien que de la mort. Comme nous passions devant un de ces lits, cercueil prématuré, l'habitant se souleva un peu et nous dit : « Je sens que je m'en vais, je désirerais bien que mon pauvre petit Georges pût venir. » Le gardien de la salle, accoutumé à ces demandes et au refus qui les suit toujours, avait déjà répondu par une dénégation brusque et décisive. Je me servis du titre et de l'autorité que j'avais alors pour faire venir le pauvre petit Georges.

Quand nous visitâmes l'asile de charité de Coxheath, nous entendîmes une petite voix maigre et chevrotante partir d'une chambre dans laquelle était réunie une congrégation vénérable. Cinq cadavres vivans se groupaient autour d'un petit feu : Hippolyte Pinson, John Hollands et David Kettle, âgés de quatre-vingt-dix ans, Edouard Badwill, âgé de soixante-seize ans, et enfin John Haterby, jeune homme de soixante-dix ans, chargé par ses confrères, en raison de sa jeunesse, de réciter les prières. Voici les premiers mots de la prière que j'entendis sortir de la bouche septuagénaire de ce pauvre infirme :

« O Dieu créateur, toi qui donnes la santé, la force et la vie, etc. » Les cinq habitans de cette chambre ne bougeaient pas ; vous auriez dit les restes gelés de quelques grenadiers de la vieille garde pendant la retraite de Mos-

cou. Tout à côté de cette chambre, se trouvait l'appartement consacré aux femmes qui jouissaient d'une pleine santé. Là, plus de rides; trente ou quarante personnes se levèrent à notre approche; elles étaient chargées d'un embonpoint qui non seulement repoussait toute idée de maladie, mais annonçait l'augmentation prochaine de la population anglaise. Toutes étaient dans la voie de la famille (*in a family-way*). Nous descendîmes un escalier qui nous conduisit à une salle remplie de laboureurs et de journaliers sans ouvrage. Ils se pressaient autour d'un poêle dont la chaleur brûlait leurs visages; leurs souliers ferrés étaient sales, leurs blouses déchirées. Ils nous regardèrent de travers. Le coloris de leur visage annonçait une alimentation très-abondante, et leur manière de se poser devant nous, une assurance presque royale. Deux autres chambres occupées par les adolescens des deux sexes complètent ordinairement les maisons de pauvres du comté de Kent. Dans quelques-unes, les jeunes gens et les jeunes filles sont séparés, mais dans plusieurs autres, les deux sexes se retrouvent aisément soit dans les corridors, soit dans les cours, et même pendant la nuit.

Le silence de la sensibilité, la mort de tous les sentimens moraux, distinguent particulièrement les grandes maisons d'asile. Dans les maisons d'ordre inférieur, beaucoup d'autres inconvéniens se présentent; il est impossible de classer les habitans, et l'on est obligé de les réunir dans la même chambre. Vieillards, enfans et hommes mûrs se trouvent confondus, se gênent mutuellement : les grondes des gens âgés luttent sans cesse contre les étourderies et les malices des adolescens. La voix robuste de quelques orateurs d'un âge mûr domine l'ensemble; c'est d'eux que les petits enfans apprennent à jurer; souvent aussi les leçons données par l'âge mûr à la jeunesse sont beaucoup

plus dangereuses. Comment décrire sans révolter le lecteur quelques-unes des scènes dont j'ai été témoin et auxquelles ce mélange donne lieu?

Quelquefois aussi les hommes d'un âge mûr habitent avec leurs femmes une seule chambre mansardée; chaque lit n'est séparé du lit voisin que par un petit rideau extrêmement léger. Comment s'arrangent tous ces habitans dont le sexe diffère? sont-ce les dames qui se couchent les premières? et la pruderie britannique peut-elle approuver un tel établissement? N'arrive-t-il jamais que le mari se trompe de lit! erreur grave et qui pourrait entraîner tout le dortoir dans une méprise pareille. Supposez que, d'après la seule position de ses souliers ou de ses pantoufles, le même mari se dirige vers une couche étrangère; quelle révolution matrimoniale s'en suivrait dans tout le dortoir?

Dans les maisons de charité de dernier ordre, rien de plus triste que d'observer les cinq ou six pauvres qui y végètent sous des haillons, soumis à l'administration d'un gouverneur payé par le gouvernement et qui semble tout aussi pauvre qu'eux. « Quel âge as-tu, et comment te nommes-tu? demandais-je à une pauvre petite fille qui se trouvait sur le pas de la porte d'une de ces huttes. — Je suis une enfant de l'amour, monsieur, me répondit-elle naïvement. » Il m'arriva une fois de ne trouver dans une de ces maisons de charité que deux pauvres; l'un était le gouverneur et l'autre le pauvre. Ils vivaient comme frères, et me rappelaient Robinson Crusoé et son cher Vendredi. Quelque tems se passa avant que je comprisse pourquoi l'on admettait un si grand nombre de petits enfans dans les maisons de charité. Cette énigme s'expliqua d'elle-même, lorsque je sus que le gouvernement accorde une somme égale (de deux schellings deux

deniers à quatre schellings six deniers par jour) pour tous les habitans des maisons de charité, enfans à la mamelle, vieillards ou homme mûrs sans distinction. L'intérêt du gouverneur est donc d'admettre beaucoup de petits enfans dans ses murailles, parce qu'ils coûtent moins : on n'y manque jamais.

La nourriture des pauvres est abondante; on leur donne de la viande trois fois par semaine, quelquefois quatre et même cinq fois; leur pain est meilleur que celui de nos soldats; ils ont des légumes autant qu'ils en veulent: aucun travail ne leur est imposé. Comment serait-on surpris de l'embonpoint et de l'air de santé qu'ils doivent à une pareille existence? Après avoir visité plus de cent maisons de charité, nous avons remarqué que tous les vieillards qui les habitent, soit que le monde leur ait été favorable dans leur jeunesse, soient qu'ils n'aient connu que l'adversité, se trouvaient livrés au même isolement; pas de fils auprès d'eux, pas de fille, pas de petits-enfans pour les soigner. A la porte de ces maisons, où la vie matérielle est assurément fort douce, on devrait inscrire ces paroles: « Laissez toute espérance d'affection, vous qui entrez! » Je n'ai jamais contemplé sans douleur le pauvre mourant sur le grabat que l'administration lui donne, et abandonné de toute sa famille, tandis que son fils s'enivre de mauvaise bière dans la taverne qui fait face à la maison d'asile.

Dans le fait, les lois anglaises ont offert une prime à toute femme du peuple qui voudrait abandonner son petit enfant, à tout laboureur qui consentirait à laisser sans secours sa mère vieillissante. Tandis que le paysan allemand qui vit, à ce que prétendent les économistes, dans un ignoble esclavage, se fait un orgueil et une gloire de travailler pour son père âgé et pour sa vieille mère, le

paysan du comté de Kent sait qu'il lui est impossible de donner à ses parens de la viande trois fois par semaine, et que jamais il ne pourra faire pour eux ce que leur offre la paroisse. Il les abandonne donc à leur sort et à l'aumône du pays. Le lien filial se rompt; ils quittent le coin de leur âtre pour entrer dans cette prison que l'on nomme *Maison d'Asile* : aussitôt tout rapport cesse entre le fils et les parens; leur existence physique se trouve assurée : personne ne pense à l'immense vide, à l'horrible abîme qui va se creuser entre le moment de leur entrée dans la maison des pauvres et celui de leur mort.

Ceux qui mesurent le bonheur et le bien-être d'après la capacité de l'estomac, qui pèsent les jouissances humaines dans des balances toutes physiques, qui regardent le mot *douleur* comme synonyme du mot *faim*, et le mot *digestion* comme synonyme du mot *félicité*, passeront légèrement sur la misère dont nous venons de parler, sur cette dégradation du pauvre, sur ce long bannissement, sur cette vieillesse isolée, sur ce douloureux engourdissement de l'intelligence ensevelie avant le corps, sur l'influence mortelle de la taverne et de l'asile des pauvres. La taverne engage l'enfant à quitter sa mère, l'asile des pauvres engage la mère à quitter son enfant. La bière et le gin remplacent pour l'un les devoirs de la piété filiale; la nourriture abondante de la maison d'asile remplace pour l'autre les soins intérieurs du ménage et les consolations de sa famille; double démoralisation : le fils devient brutal, grossier, dépravé; la mère s'éteint lentement, isolée, et meurt seule sur un grabat. Ce système a fait plus de malheurs qu'il n'en a soulagés. Les anciens Grecs professaient de la vénération pour les ossemens de leurs ancêtres; nous apprenons à nos paysans à léguer

leurs parens âgés, cadavres vivans encore, à cette espèce de cénotaphe qu'on appelle maison d'asile.

Je suis entré dans beaucoup de chaumières ; j'ai causé avec leurs habitans, je me suis assis à leur table, et je puis affirmer en sûreté de conscience que souvent les plus laborieux d'entre eux ne mangent pas de viande pendant toute une semaine. Je sortais de l'un de ces réduits du travail et du malheur, lorsque j'aperçus une grande affiche. C'était le menu de l'établissement de charité : il contrastait d'une manière singulière avec la détresse de la cabane que je venais de visiter. Après avoir parcouru cette pancarte, je ne pus m'empêcher de l'arracher avec indignation. Voilà par quelles séductions l'on engage l'ouvrier, le laboureur indépendant à céder leur noble et douloureuse indépendance, à la vendre pour de bons gigots de mouton, des longes de veau et des perruques bien chaudes. » J'avais mis dans ma poche cette ridicule affiche, lorsque j'entrai chez un pauvre artiste, dont on m'avait vanté le talent, et qui excellait dans son métier de mouleur, de fondeur et de ciseleur. Mon intention était de me procurer le modèle en plâtre d'une maison d'asile, et je ne pouvais m'adresser mieux. Je le trouvai dans son atelier, occupé à préparer quelques ouvrages pour une exposition prochaine. Ses yeux étaient creux et enfoncés, une affreuse maigreur le défigurait ; cependant il ne me parla que de ses espérances, de ses travaux, nullement de sa misère. Près de lui étaient sa femme et quatre enfans, dont la pâleur exténuée annonçait la mauvaise santé et la détresse. Il me fut impossible de faire parler l'artiste de sa situation personnelle ; mais je profitai d'un moment où il venait de passer dans une chambre voisine pour questionner sa femme :

« Je crains lui dis-je, que vous ne soyez pas heureux ?

— Hélas ! monsieur, me dit-elle en me montrant un panier de pommes de terre, dans un coin de la chambre, voilà huit jours que nous n'avons que cela ? »

Pauvre artiste ! S'il eût voulu se faire pauvre et demander l'aumône à son pays, s'il eût voulu rester oisif, quitter le maillet, le ciseau et sa famille, il aurait eu, au lieu de ce panier de pommes de terre, comme tous les oisifs renfermés dans les maisons de charité, bon lit, bon feu, et bonne table.

Arrive-t-il à celui qui s'est chargé de l'approvisionnement de la maison d'asile de livrer un pain dont la nuance un peu trop brune ne satisfait pas complétement ses pauvres ? Aussitôt tout l'établissement est en rumeur. On s'agite, on se courrouce ; une pétition s'élabore ; on force l'entrepreneur à reprendre sa fournée de pain ; souvent l'aliment dont on se plaint avec tant de violence est meilleur et plus savoureux que celui de nos soldats.

Le bas peuple compte sur la prime qui lui est offerte, et sur l'asile que lui ouvrent les maisons de charité. Dans la petite ville de Margate, les conducteurs de chars-à-banc et de chevaux, qui gagnent ordinairement vingt-quatre schellings par semaine, ont coutume de dépenser tout leur argent dès le lundi : « Car, disent-ils, nous avons toujours pour ressource la maison des pauvres. » J'ai connu à Cantorbéry un jeune homme qui, pendant près d'une année, avait reçu comme pauvre de sa paroisse un schelling six pences par semaine, et qui employait cet argent à l'achat de poudre et de balles pour sa chasse. « Les imbéciles ! » s'écriait-il toutes les fois qu'il venait de toucher sa solde. N'est-ce pas chose triste et honteuse de voir, dans une foule de villes et de bour-

gades, les hommes honnêtes et laborieux mourir de faim, tandis que les paresseux vivent dans l'abondance? C'est par suite de ce système que l'incendie lancé par la vengeance a dévoré un si grand nombre de chaumières du comté de Kent. Visitez cette province : partout des visages mécontens, des traits rembrunis, des hommes de haute stature, qui, s'ils vous aperçoivent dans un des sentiers profonds où ils conduisent leurs chevaux, vous toisent et vous menacent du regard. Déjà parmi eux le vol du grain dont ils nourrissent leurs chevaux est passé en usage, et personne ne s'est formalisé. Ce comté, le plus fertile de toute l'Angleterre, celui dont un ancien historien disait : *Qui Cantium incolunt, longe sunt beatissimi*, (les habitans du comté de Kent sont les plus heureux de tous les Anglais); cette belle province, où le sang des anciens Saxons s'est conservé dans sa pureté primitive, où la beauté des femmes et le courage des hommes rivalisent avec l'admirable fécondité du sol, doit sa ruine, sa dépravation, sa démoralisation actuelle à l'influence des lois anglaises sur la charité.

C'est là, au milieu de tout cet appareil de charité fatale, que germe l'esprit révolutionnaire. Déjà les laboureurs de Kent ont formé un club dont les séances ont quelque chose d'assez menaçant. « Des deux côtés de la porte, me disait un laboureur qui y avait assisté, se tiennent des hommes avec deux épées nues à la main. Lorsqu'un nouveau membre veut être reçu, il se présente les yeux bandés ; on le fait entrer : il répète le serment de se battre s'il le faut. Les principaux membres de cette assemblée, continuait le même laboureur, sont soutenus par de grands personnages de Londres ; presque toute la paroisse y est affiliée. On veut que le roi ait moins d'argent, ainsi que l'église, et que les artisans soient mieux

traités. D'après les statuts, aucun membre ne doit recevoir la taxe des pauvres, les fermiers eux-mêmes sont considérés comme ennemis ; enfin, c'est un club radical.»

En ouvrant les portes de la maison d'asile, au moins fallait-il apprendre à l'habitant de ce refuge qu'il n'était pas l'égal de l'homme laborieux. Il fallait que le paysan robuste, avant de contracter un mariage étourdi avec la jeune fille pauvre, ne comptât pas sur le secours de la maison d'asile pour l'entretien de l'être qu'il allait mettre au monde. Que l'industriel indépendant soit heureux ; que son labeur lui assure une existence confortable ; que le travail, père de toutes les vertus, ne soit pas sacrifié à la paresse.

Plus d'une anecdote digne de Crabbe s'est offerte à notre observation pendant notre tournée dans le comté de Kent. Nous avions remarqué un petit jeune homme svelte, mince, à l'œil vif, à la peau noire, aux cheveux crépus, dont la physionomie intelligente avait fixé notre attention. Je m'informai des circonstances relatives à ce jeune pauvre, et l'on me raconta l'histoire suivante, qui me paraît assez comique pour être citée.

« Il y a près de quinze ans, me dit l'inspecteur, une jeune fille gracieuse et fraîche, Hébé de village, entra comme domestique dans une maison fort riche du comté de Kent. Sa conduite était exemplaire ; le lustre dont brillaient les tables frottées par elle, l'admirable propreté des appartemens, le merveilleux éclat des escaliers soumis à sa surintendance justifiaient l'admiration générale. On aimait sa pudeur naïve, la candeur de son regard, et la timidité gracieuse de ses paupières qui s'abaissaient. Suzanne, c'était son nom, trouva plus d'un amant empressé, et l'heureux mortel qu'elle choisit fut un jardinier du voisinage. Suzanne se fit long-tems prier ;

deux mois s'écoulèrent, et le jour des noces fut fixé. On vit la grosse cuisinière et le domestique nègre danser ensemble à cette fête; Thomas, c'était le nom du noir, se fit surtout remarquer par l'activité de ses gambades et les tours de force de Scaramouche que ses bras et ses jambes exécutaient à l'envi. Pauvre Thomas! sa race, toute dégradée qu'elle puisse être, n'appartient-elle pas à la grande famille de l'humanité? Les nègres n'ont-ils pas, comme nous, des affections, des sympathies, un amour vif pour la musique et la danse; et fallait-il l'exiler de cette solennité nuptiale parce que ses yeux étaient jaunes, son nez plat, ses lèvres épaisses, sa peau dure comme celle de l'éléphant, et ses jambes noires comme l'ébène?

A peine six mois s'étaient écoulés, la jeune femme mit au monde un enfant que le père accueillit avec joie et qu'il s'empressa de couvrir de caresses. Quand on le lui apporta et qu'il développa les langes dont le nouveau-né était entouré, quel fut son étonnement! phénomène inexplicable : l'enfant était noir. Souvent le jardinier avait greffé des roses rouges sur des rosiers blancs, mais cette opération appliquée à l'espèce humaine lui paraissait extraordinaire. Cinq années s'écoulèrent; Suzanne était si gracieuse et si gentille, que le jardinier s'attacha davantage chaque jour à la mère et à l'enfant. Il travailla pour l'élever, il lui prodigua ses soins; mais le petit bonhomme en grandissant prenait des habitudes singulières; sa peau était moite et le blanc de ses yeux jaunâtre. Les camarades du jardinier le raillaient sans scrupule. Suzanne lui devenait odieuse. Enfin, il déclara que si la paroisse ne se chargeait pas de l'enfant, il quitterait tout et partirait pour l'Amérique. On lui objecta que la paroisse aurait trop affaire si elle offrait un asile à tous les pro-

duits équivoques dont les pères s'aviseraient de révoquer en doute l'authenticité. La mère fut appelée. Elle répondit que trois mois avant d'accoucher elle avait été effrayée par un nègre, ce qui justifiait à la fois, et la couleur de l'enfant, et l'époque prématurée de sa naissance. « Oui-dà ! s'écria le père avec un mouvement d'éloquence vraiment tragique et en découvrant la tête de l'enfant que cachait un bonnet de laine ; regardez ces cheveux crêpus, est-ce la peur qui les a frisés ? » Il n'y eut rien à répondre : la paroisse se chargea de l'enfant bâtard.

Voilà donc la paroisse transformée en asile pour les enfans adultérins ; souvent aussi la propagation de l'espèce humaine est favorisée par la situation des pauvres que l'on reçoit, que l'on loge et que l'on nourrit bien, et qui n'ont absolument rien à faire que de peupler. Lorsque l'on essaie de s'opposer à la réunion des maris et des femmes, les scènes les plus étranges en résultent : j'ai vu un gros laboureur bien portant et réjoui apporter sa Bible pour prouver au gouverneur que Dieu lui-même avait ordonné la multiplication de l'espèce humaine : les argumens employés de part et d'autre, par l'intendant qui voyait dans la naissance d'enfans nouveaux un surcroît de dépense, et par le villageois qui abandonnait à la charge de l'état ses plaisirs et ses enfans, étaient d'un comique irrésistible. Singulière législation que celle qui, sous prétexte de porter remède à l'indigence, favorise l'indigence et fait pulluler à la fois une population pauvre, oisive et débauchée.

Qui croirait qu'il existe à Londres une institution charitable fondée en 1739 sous le nom d'*Hôpital des Enfans trouvés*, et qui possède cinquante-quatre gouverneurs, six vice-présidens, un trésorier, un secrétaire, un organiste, un chapelain, une lingère, un

comité des bâtimens, un sous-comité des bâtimens, un pharmacien, un tailleur, mais pas un seul enfant trouvé. Tout le monde reçoit des traitemens assez considérables; mais comme les clauses primitives de la fondation sont défavorables aux parens, et que d'autres institutions plus commodes ouvrent leurs portes aux petits parias de la société, voici bientôt vingt ans que la maison marche, et que sous le voile de la charité publique toutes ces pensions inutiles sont payées à ceux qui les ont obtenues et qui ne font rien. Je me trompe, l'organiste joue de l'orgue pour lui-même, le prédicateur prêche pour ses confrères, et la maison marche très-bien.

Passons à un autre sujet. J'avais entendu dire que les bateliers et les hommes du port de la ville de Deal étaient fort malheureux. Je me rendis avec mes confrères dans cette petite ville où tout le monde confirma ce que l'on m'avait dit de leur détresse. « A quoi l'attribuer? demandais-je à l'inspecteur de la paroisse. — Je ne sais, me répondit-il, mais je m'étonne qu'ils vivent encore : ils n'ont ni pain ni travail. » Je me retournai vers un boutiquier politique dont la corpulence et l'éloquence radicale m'avaient souvent étonné, et qui ne manquait jamais d'imputer au gouvernement tous les malheurs de l'humanité. « Quel est votre avis là-dessus, lui demandai-je?

— C'est la faute du gouvernement, me répondit-il : on a fait placer sur les écueils de la côte des fanaux qui empêchent les vaisseaux d'échouer : et depuis ce tems-là, les pauvres gens n'ont pas d'ouvrage. » Je trouvai plaisante la faute imputée au gouvernement, et je résolus de visiter moi-même ces pauvres gens qui ne pouvaient vivre que de naufrages.

Nous descendîmes le quai : en effet, nous trouvâmes

sur la grève toute une population hâve et affamée dont la physionomie et le triste silence justifiaient le récit qui nous avait été fait. Devant les petites baraques construites sur la rive, se promenaient des groupes d'hommes autrefois robustes, mais pâles et exténués, et dont les jaquettes bleues étaient trouées en plus d'un endroit. Sous des hangars bâtis de mauvaises planches reposaient les inutiles armes de leur métier, des armes, des ancres, des débris de bateaux. La grande mer s'étendait devant eux et ne présentait aux regards que de stériles vagues et une flotte prête à partir pour les Indes. L'avenir des pauvres gens semblait aussi triste que leur présent, et j'étais tenté de répéter les paroles de l'inspecteur qui s'étonnait de les voir en vie. Je m'approchai de l'un d'eux qui restait assis sur un paquet de câbles. « Nous n'avons pas grand'chose à faire, à ce qu'il me semble, lui dis-je? » Il ne daigna pas me répondre, n'eut pas l'air d'entendre ma question, ne fit pas un geste, pas un signe, et si je n'eusse connu parfaitement le caractère de mes concitoyens, je me serais écrié avec cet Italien : *Quanto sono insensibili questi Inglesi.* Mais cette insensibilité prétendue cachait la force de l'ame et la puissance de l'orgueil. Faute de pouvoir arracher aucune réponse à ces hommes fiers qui mouraient de faim, nous rentrâmes dans notre auberge, et le garçon nous apprit que de tous les matelots de la côte le plus capable de nous donner les renseignemens que nous cherchions se nommait John Phillpott, le plus courageux, disait-on, et le plus expérimenté de tous. On l'envoya chercher.

Quelques minutes après, nous vîmes entrer dans notre chambre un homme de petite stature, à la physionomie modeste et douce, vêtu proprement et simplement, et dont l'œil d'un bleu pâle semblait annoncer plutôt la

bienveillance et la douceur, que l'intrépidité et la rudesse nécessaires à son état. « Je viens d'apprendre que vous désiriez me parler, nous dit-il d'une voix très-douce. — Vous êtes bien John Phillpott? lui dis-je, pour m'assurer que ce petit homme si modeste, à la chevelure blanche et à l'air tranquille, était Phillpott, célèbre pour avoir sauvé tant de naufragés et lutté mille fois contre la mer furieuse. — Oui, répondit-il. » On plaça devant lui un verre rempli d'ale, et je l'invitai à boire. Il s'y refusa sous prétexte qu'il ne buvait jamais avant son dîner, et que rien ne pouvait le faire manquer à cette habitude. Alors commença notre interrogatoire; lorsqu'il vit l'un de nous tirer de son portefeuille un crayon pour inscrire ses réponses; il s'arrêta comme si un éclair de soupçon et de crainte eût traversé son esprit. Ce premier mouvement une fois vaincu, il ne fit pas plus d'attention au mouvement du crayon qui enregistrait ses paroles qu'au balancier de la pendule.

« J'ai soixante et un ans, nous dit-il, et je vis dans l'eau ou sur le rivage depuis que j'existe; je peux me vanter d'avoir sauvé plus de cent personnes appartenant à des équipages échoués sur la grève de Goodwin. Il y en a aussi grand nombre que je n'ai pu arracher à la mort : combien de fois m'est-il arrivé de voir à quelques toises de distance, s'engloutir et disparaître des équipages tout entiers! Un jour, surtout, je ne l'oublierai jamais : matelots et passagers vinrent se grouper sur l'avant pendant que le reste du vaisseau plongeait dans la mer. Je crois les voir encore, je crois entendre leurs cris au moment où ces infortunés disparurent. » Il y avait un honnête orgueil dans les paroles de ce matelot, mais aussi une grande tristesse dans les souvenirs de naufrages qu'il nous rappelait avec une énergie pleine de simplicité. Nous

nous plaisions à encourager ses récits, dont quelques-uns offraient un intérêt très-vif.

« Après une bourrasque qui avait duré trois jours, continua-t-il, je poussai ma chaloupe vers le sud, pensant bien que d'autres vaisseaux pourraient se trouver engagés dans les sables. En effet, j'aperçus un brick dont les mâts seuls sortaient de l'eau, et dont la quille se trouvait engagée. D'abord je crus le bâtiment tout-à-fait perdu ; mais en y regardant de plus près, il me sembla que des objets vivans étaient attachés aux mâts. En effet, quatre matelots, à l'approche de la tempête, s'étaient fait attacher aux mâts par leurs camarades. L'un d'eux mourut en peu d'instans suffoqué par la violence des vagues. La soif des survivans était affreuse. Souvent, au milieu de mes efforts pour sauver des équipages en danger, je perdais une partie de mes matelots. Il y a un an, la chaloupe que je montais se trouva engagée entre deux bancs de sable ; les lames d'eau décrivaient par-dessus nos têtes une courbe terrible ; nous n'apercevions plus ni ciel ni terre. Dieu seul sait par quel miracle nous avons échappé. Quelques mois après, deux de mes hommes venaient de monter sur un vaisseau échoué dans l'espoir de sauver l'équipage. A peine avaient-ils touché le pont du navire, il s'enfonça, et tout disparut. »

Nous questionnâmes beaucoup Phillpott sur le métier qu'il faisait. Quel métier ! et quel est le philosophe qui s'est occupé de cette pauvre race amphibie qui habite les plages de Deal et qui n'a d'autre occupation que de secourir les vaisseaux en détresse ! Pendant les équinoxes, lorsque l'ouragan souffle avec le plus de violence, l'heure de son travail et de ses fatigues sonne. Sans ce travail, et dans le beau tems, elle n'a rien à faire, elle s'étend sur le sable de la grève et dort. Mais quand vient

la bourrasque, lorsque le boutiquier timide ferme ses portes, lorsque le parapluie de la veille femme, par une évolution subite, menace de l'enlever au ciel; lorsque le cocher a grand'peine à retenir les rênes de ses chevaux, et que ces derniers, en dépit de leur éducation et de leur race, sont prêts à reculer devant la tempête furieuse; lorsque les flocons de neige traversent le champ du ciel par bataillons; que les riches, au coin de leur foyer, s'arrêtent au milieu de la conversation commencée et écoutent, attentifs, le vent qui hurle dans leurs vastes cheminées; au moment où la femme du pêcheur, pressant son petit enfant sur son sein, rend grâce à Dieu de ce que son mari est rentré; alors commence la périlleuse carrière du batelier de Deal : alors les travaux du sauvetage l'arrachent à son repos. Il s'agit d'abord de savoir à qui appartient le droit du travail et du péril; souvent c'est l'objet d'une dispute. Quel est celui qui le premier lancera sa chaloupe sur les montagnes écumantes?

Cette affaire une fois arrangée, on place sur la grève, dont la pente est très-rapide, les rouleaux sur lesquels la chaloupe doit glisser. Plusieurs hommes montent cette chaloupe; d'autres retiennent le câble qui l'empêche de descendre. Au premier instant favorable, le câble est coupé; la frêle barque va tomber et bondir au milieu des flots irrités. On a vu des barques ainsi lancées passer d'un élan par-dessus les bancs de sable de Goodwin, ayant sept hommes à leur bord. Nelson lui-même, ou le capitaine Cook, monté sur le meilleur navire, n'eût pas approché sans crainte de ces redoutables écueils : et voilà de pauvres héros obscurs montés sur un esquif ouvert à tous les vents, qui bravent les dangers de cette navigation laborieuse. Souvent ils n'ont aucun succès, et n'ont droit à aucune rémunération. Tant qu'un

vaisseau tient la mer, le bateau de sauvetage ne signifie rien : c'est une tache sur l'Océan, un point dans l'immensité, voilà tout. Vienne le moment où le vaisseau échoue : c'est de lui seul qu'on attend le salut. La petite chaloupe approche, au risque d'être écrasée de la quille battue par les vents et les flots ; elle n'a qu'un moyen de porter secours au navire, c'est de saisir l'ancre et de l'emporter ; même dans les tems ordinaires et sur une mer calme, ce ne serait pas chose facile que de s'emparer de cette pesante masse de fer, plus lourde et plus longue que l'esquif sur lequel on la place. Ensuite le sauveteur jette l'ancre à quelque distance sous le vent, et l'équipage parvient quelquefois à se dégager. Un navire se trouve-t-il dans la dernière détresse ; on établit entre la barque et la partie du vaisseau qui se trouve au-dessus des eaux, un câble après lequel les matelots en péril se cramponnent et descendent l'un après l'autre dans la chaloupe. Elle les reçoit jusqu'au moment où leur poids va la surcharger ; puis le câble est coupé, la chaloupe s'éloigne et le reste de l'équipage est abandonné. Tel est le périlleux métier de Georges Phillpott et de ses camarades. La première chaloupe qui parvient jusqu'à un vaisseau en détresse reçoit vingt-cinq schellings pour aller, revenir et ramener le pilote. Si la bourrasque est forte, on compte trois guinées. Les autres chaloupes ne touchent rien.

« Eh bien, Phillpott, lui demandai-je, comment faites-vous pour vivre? — Vivre? nous ne prétendons pas vivre, tout au plus essayons-nous de ne pas mourir. Nous voici au 2 février ; depuis le commencement de cette année, je n'ai pas mangé un seul morceau de viande. A peine ceux d'entre nous qui n'ont ni femme ni enfans peuvent-ils subsister. Après avoir battu la mer pendant deux ou trois jours, ils reviennent souvent et ne sont

pas plus avancés. C'est triste, et je finirai par être obligé d'entrer, malgré toute ma répugnance, dans la maison d'asile de Deal où vous avez vu ce matin douze de nos pauvres camarades accoudés autour du poêle.

— Combien comptez-vous de bateliers qui travaillent au sauvetage?

— Cinq cents, ou à peu près, et ces cinq cents hommes meurent de faim. Il y en avait, il y a deux mois, près de deux cents qui recevaient des secours de la paroisse; mais leur fierté l'a emporté, ils ont refusé ces secours. Ce n'est que dans la dernière vieillesse qu'ils consentent à entrer à l'hôpital des pauvres; et je crois bien, messieurs, qu'il n'y a pas en Angleterre une seule classe d'hommes plus malheureuse que celle des *hovelers*, c'est ainsi qu'on nous nomme dans la ville. »

Dans un pays qui s'est si long-tems et si sérieusement occupé de tout ce qui se rapporte à la charité publique, souffrira-t-on long-tems que ces vétérans de la mer meurent de faim, parce que les progrès de l'industrie et les travaux des ingénieurs diminuent les chances de naufrage?

Lorsque nous approchâmes de la paroisse de V..., nous fûmes surpris de la mauvaise réputation de cette localité. Aucune autre paroisse du comté ne souffrait que son nom fût accouplé à celui-là. On lui attribuait tous les mauvais sujets du canton. Elle avait compté, disait-on, dix pendus et quarante exportés dans l'espace de cinq ans. L'état financier de cette triste bourgade n'était pas moins douloureux que son état moral; elle payait, seulement pour la taxe des pauvres, treize cents livres sterling par an, c'est-à-dire une livre sterling dix schellings par tête d'habitant. Je voulus m'informer des causes d'une si étrange situation : je demandai le nom

de l'inspecteur ou *overseer*. « Voici bientôt dix ans me répondit-on, qu'il règne en autocrate sur ces domaines; tout le monde le craint; il est riche, considéré : on n'ose pas lui demander des comptes. Propriétaire de plusieurs maisons et de plusieurs fermes, il est à la fois fermier, négociant et banquier. »

Cette existence multiple me parut bizarre, j'allai voir cet inspecteur, et lui demandai les registres de sa paroisse : il parut embarrassé, et me promit de me les faire remettre le surlendemain. J'aimai mieux, comme Mahomet, aller trouver la montagne que d'attendre le moment où la montagne viendrait me trouver. Je m'acheminai avec l'inspecteur du côté de son domicile : j'entrai dans une de ces boutiques consacrées à tous les commerces, et que l'on chercherait vainement ailleurs que dans les villes de province. Deux ou trois cents pains et petits pains de toutes les grosseurs étaient disposés sur des tablettes; deux gigots de mouton et trois volailles brillaient aux yeux des amateurs de comestibles. On voyait du lard frais à côté de belles pièces de drap. Notre inspecteur se livrait à tous ces négoces à la fois; force lui fut de convenir qu'il cumulait les professions de boucher, tailleur, mercier, rôtisseur, fruitier, épicier, drapier, boulanger, sans compter celle de prêteur à la petite semaine, à laquelle il se livrait dans les intervalles de repos. Je comparais l'état des finances du bourg avec l'état de la caisse de notre homme, et j'étais fort tenté de croire que l'une s'engraissait aux dépens des autres. En effet, il y avait entre le registre de la paroisse et le registre du marchand une parenté bien proche. C'était dans la boutique de l'inspecteur que les pauvres étaient payés, c'était là aussi qu'ils venaient acheter les provisions qui leur étaient nécessaires. L'inspecteur ne voulait pas que ces pauvres mou-

russent de faim ; car ils étaient ses meilleurs chalands ; et il ne leur refusait jamais de crédit, sachant très-bien qu'il lui serait facile de retrouver ses avances. L'honnête homme puisait donc sans scrupule dans la poche des bourgeois pour augmenter le revenu des pauvres, et il grossissait la dette des pauvres envers lui-même, afin de s'approprier la taxe arrachée aux bourgeois. Comme les indigens de la paroisse dépendaient absolument et immédiatement de lui, il pouvait vendre sa marchandise au prix qu'il lui plaisait ; personne ne le contrariait et ne contestait la valeur qu'il donnait aux objets. Il s'arrangeait de manière à être toujours en avance avec les pauvres, et à leur fournir leurs provisions sans débourser un sou ; encore avait-il droit à leur reconnaissance pour le crédit qu'il voulait bien leur faire. C'était sur ma parole un homme fort habile ; il ne se contentait pas de ces profits : il avait fait bâtir une douzaine de petites cabanes qu'il louait très-cher à ses pauvres et dont les loyers prélevés sur les revenus de la paroisse n'offraient absolument aucun danger. Je trouvai toute cette organisation magnifique, et je consultai les livres de notre homme avec une curiosité à laquelle le lecteur s'associera aisément. Curieuse étude en vérité. Le registre était rempli de sommes payées à lui-même par lui-même ; et somme totale, les pauvres lui devaient la valeur de deux années de leur revenu. O législation ! Faut-il qu'un sénat, une double chambre, un roi, de brillans orateurs, de grands combats politiques et une philosophie intarissable aboutissent à ces résultats ?

Dans d'autres bourgs, je trouvai des sujets d'observation moins douloureux et fort amusans. « Quel est l'inspecteur de cette paroisse ? demandai-je un jour.

— John Parker.

— Quel est le percepteur ?

— John Parker.

— Quel est le gouverneur de la maison d'asile ?

— John Parker.

— Quel est l'ingénieur civil ?

— John Parker.

— Comment ! il n'a personne pour l'aider dans les nombreux travaux que ces fonctions exigent ?

— Si fait, monsieur ; il a sa jeune fille, miss Parker, qui tient les comptes. »

Je me rendis donc auprès de miss Parker, que je trouvai occupée à tenir les comptes de son père, et qui, après avoir écarté les tresses blondes qui retombaient sur ses yeux bleus et les voilaient à demi, m'initia aux mystères du registre sans orthographe qu'elle rédigeait de son mieux. Après m'en avoir indiqué les diverses subdivisions, elle termina son éloquente analyse par ces mots : cette dernière colonne est remplie par les *isles lizitimes* (c'est ainsi qu'elle avait écrit le mot *illégitimes*).

Dans une autre paroisse, le commissaire-inspecteur demanda qu'on lui envoyât l'économe : son insistance provenait de ce que souvent, pour diminuer les dépenses et accroître leur propre revenu, les gouverneurs s'attribuent la pension à laquelle cet officier public a droit, économisant ainsi l'économe. Le gouverneur, fermier madré, après avoir essayé d'éluder la demande qui lui était faite, eut l'air de prendre le change et conduisit le commissaire-inspecteur dans le réfectoire. Là, il s'arrêta devant une grande table de douze pieds de long sur cinq de large, en disant d'un air niais fort bien joué : N'est-ce pas cela que vous appelez un *économe ?*

L'intérieur de nos asiles de charité fournirait, à qui voudrait les recueillir, un excellent recueil de plaisan-

teries et de rébus. Il est vrai que cela coûte un peu cher à la nation; payer cette plaisanterie huit millions est tout-à-fait ridicule. Il ne l'est pas moins d'abandonner la gestion de cette somme considérable à des paysans illétrés et à de jeunes villageoises.

(*Quarterly Review.*)

WILLIAM COBBETT.

Plusieurs singularités s'attachent à la vie brillante et à la mort obscure de William Cobbett. Tant qu'il a existé, tout le monde a dit du mal de lui. Sa tombe a été couverte d'éloges universels. Ses plus cruels adversaires l'ont loué dès qu'il a cessé de vivre. Depuis sa vingtième année jusqu'à sa dernière vieillesse, il a soutenu un combat orageux et éclatant. Tout-à-coup il a disparu, et cette perte a produit peu de sensation. L'attention et la curiosité publique étaient épuisées. Profondément égoïste, ou plutôt personnel, il n'a jamais écrit de Mémoires, et les plus minces événemens de sa vie sont connus de la masse du peuple anglais. On sait tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a fait. Sa physionomie et son style, sa jeunesse et son âge mûr, ses amours et ses haines, sont devenus aussi populaires que s'il avait écrit son journal à la manière de Robinson Crusoé. Il n'était sympathique avec personne, et tout le monde s'intéressait à lui. Contradicteur violent, antagoniste forcené, il semait la haine et recueillait l'estime. On remplirait des volumes en recueillant les invectives et les satires qu'il adressait au peuple anglais; et cependant rien n'était plus intimement, plus foncièrement anglais que lui: ses préjugés, ses vices, ses qualités, son éloquence, sa brusquerie, son besoin de fronder, étaient de souche britannique. Parti-

san de la démocratie, personne n'a attaqué avec autant de fureur et de succès la démocratie par excellence, celle de l'Amérique. Quand il a pris le surnom de *Porc-Epic*, il a fait choix d'un symbole admirablement caractéristique. Sa pensée était hérissée d'épines; il serait mort de douleur si on l'eût forcé, je ne dis pas à louer, mais seulement à approuver. Il répandait autour de lui les sobriquets les plus bizarres et les plus grotesques, et personne ne lui imposait la peine du talion; il n'y avait pas de sobriquet pour lui. Cet homme a été une perpétuelle antithèse. Enfin la destinée, comme pour se railler de lui et terminer l'œuvre de la nature, l'a fait mourir le 18 juin, jour anniversaire de la bataille de Waterloo : jour qu'il a maudit cent fois, que cent fois il a signalé comme néfaste, et qu'il considérait comme la date funeste à laquelle se rapportaient nécessairement la mort de la cause populaire et l'asservissement des peuples.

Plus on l'étudie, et plus on est frappé du bizarre contraste de sa vie. Il a fait abus de la liberté de la presse; et les hommes de la presse ont été les objets de sa constante hostilité. Il les appelait, dans son langage trivial, les *chasseurs de place* et les *avaleurs de pots de bière*. Lui, qui ne laissa pas une semaine s'écouler sans écrire dix ou quinze colonnes de journal, il ne cessa pas de présenter les journalistes comme la race la plus dégradée que la lie de la civilisation eût fait éclore. « Je voudrais, disait-il, rassembler dans un des parcs de Londres tous ceux qui tiennent, de près ou de loin, à la rédaction des journaux, tous ceux qui écrivent ou paient des revues, tous ceux qui les dirigent ou les exploitent; et l'on verrait avec étonnement quelle troupe méprisable, pauvreteuse, mal peignée, ridicule dans ses manières et chétive dans son accoutrement, ose se donner pour maîtresse de

l'opinion publique et régler le sort des états! » A ces injures collectives, se mêlaient des injures personnelles qui n'épargnaient ni les rivaux ni les amis de Cobbett. Dès que l'on écrivait une ligne de journal, on était en butte aux injures de ce roi ou plutôt de ce tyran des journalistes.

On lui a pardonné tant de délits et d'outrages. A sa mort, tous ses vieux ennemis sont venus déposer sur sa tombe des couronnes et des guirlandes. Ils le regardaient comme un athlète blanchi sous le harnais, comme un combattant dont le ceste et le glaive ont long-tems fatigué le bras, et qui, meurtri des coups de ses adversaires, a dû les leur rendre avec usure. Plus éloquent et plus original que ses rivaux les journalistes, mais moins habile à saisir la veine et à suivre le courant de l'opinion publique; se plaisant au contraire à taquiner ses contemporains et à les harceler de ses invectives, il s'était fait de la renommée; mais il avait acquis peu d'influence. Dans la conscience de son infériorité relative ou de sa supériorité réelle, son orgueil et son mécontentement éclataient en grondes et en menaces; il se vantait d'une force qu'il possédait sans doute, mais dont l'application à la vie active et politique manquait presque toujours son but; s'il eût monopolisé le gain des journaux, si ses résultats eussent été plus positifs et plus pécuniaires, si, au lieu d'un vain nom, dont la sonorité se mêlait d'un peu de ridicule, Cobbett eût acquis des maisons de campagne et des capitaux, on ne lui eût pas si aisément pardonné.

Mais toutes ses tentatives, tous ses essais dans la carrière du journalisme proprement dit, n'eurent pas le moindre succès; il se chargea de la rédaction du *Statersman;* cette feuille fut ruinée; le *True Sun* lui confia une partie de ses colonnes, et ne tira pas le moindre parti

de sa collaboration. Une fois sorti de son arène, de son *Weekly Register,* Cobbett perdait sa force, ou plutôt il n'existait plus. Voilà pourquoi, malgré tant d'injures impardonnables, tous ceux qu'il avait blessés ont rivalisé de générosité envers le vieux polémiste.

William Cobbett était, comme personne ne l'ignore, le fils d'un petit fermier anglais. Il n'a jamais renoncé à ce rôle; jamais il n'a cessé de donner au monde un exemple complet des qualités, des défauts, des vices spéciaux qui s'y rapportent. Il a représenté à lui seul le peuple, non le peuple bourgeois, marchand ou rentier, mais le peuple inférieur, le peuple qui travaille et qui laboure; il a prêché pour cette classe d'hommes, il l'a sermonnée, avertie, dirigée; il a eu les mêmes colères et les mêmes affections qu'elle; son arrogance, sa grossièreté, sa violence naissaient de son défaut d'éducation; cette tête vigoureuse, cette ame chaude et bouillonnante a accompli son œuvre comme il convenait à ce que nos aïeux avaient appelé un *manant fils de manant*, *et dénué de toute chevalerie.*

Après avoir poussé la charrue et enfoncé le soc dans la terre que son père cultivait, il s'enrôla, devint sergent, passa en Amérique, et se mit en lutte avec les institutions démocratiques dont il était environné. D'abord il déclara la guerre aux jacobins; puis il revint en Angleterre écrire son fameux *Registre de la Semaine*, drapeau et point de ralliement des jacobins eux-mêmes : il fut souvent mis en accusation, souvent jugé, souvent condamné à la prison et à l'amende; retourna en Amérique, se querella encore avec les Américains; revint se quereller avec Burdett; essaya d'entrer au Parlement, fut vaincu par de riches éligibles, qui, bien entendu, devinrent les plus odieux et les plus misérables de tous les

hommes ; continua son métier de provocateur et de guerroyeur universel ; finit (hélas! pour son malheur) par devenir membre de la Chambre des Communes ; vit sa gloire s'éteindre dans la salle de Saint-Etienne, et mourut paisiblement le 18 juin de l'année où nous sommes.

Pour composer la plus amusante biographie de cet homme singulier, il suffit de réunir les lambeaux biographiques épars à travers ses ouvrages politiques, philologiques, agricoles et industriels. Le *moi* règne chez Cobbett, et personne ne peut s'en étonner : la personnalité appartient si intimement à la nature humaine, qu'il faut toute la contrainte imposée par l'éducation pour en effacer la trace. Or, Cobbett n'avait pas d'éducation. Au lieu de dire *nous pensons*, avec la modestie affectée d'un journaliste élevé à Eton ou à Cambridge, Cobbett disait, *je pense*, ou plutôt *je suis certain*. Il dictait des lois et rendait des oracles ; il était persuadé que le premier des hommes c'était Cobbett ; il ignorait qu'avant lui d'autres intelligences eussent enseigné la sagesse aux nations ; que d'autres avaient osé remonter aux sources du vrai et les dévoiler aux regards du vulgaire ; que d'autres avaient éclairé le genre humain sur ses devoirs et parlé un langage fait pour convaincre l'esprit, émouvoir l'ame et frapper l'imagination. Aussi, rempli d'orgueil et de vénération pour lui-même, se considère-t-il comme le seul guide du monde, comme le révélateur unique des vérités cachées. Tout ce qu'il écrit ou raconte : préceptes, axiomes, réflexions, souvenirs, argumens, il ne le doit qu'à lui-même ; il tire tout de lui, comme l'araignée fait sa toile. Grâce à cette personnalité, toujours choquante, souvent innocente, la vie de Cobbett, ses actes, ses folies, les détails même de son ménage ont fait partie intégrante de ses discussions ; il ne nous a pas fait grâce d'un chou de

son jardin. Nous connaissons comme lui sa petite bibliothèque de bois de chêne, ses mûriers, ses vers à soie, ses abeilles, ses bottes de paille, ses bottes de foin, ses récoltes et sa brasserie. Horace parle du vieux satirique Lucilius, de son langage vulgaire, mais puissant, de ses portraits grossiers, mais admirables de ressemblance, de son orgueil personnel, et du plaisir que le vieillard avait à se placer lui-même dans ses tableaux poétiques. Tel était le caractère de Cobbett. Sa devise héraldique, que nous conseillons à ses enfans de porter s'ils veulent faire fortune à leur tour, et qui doit présider aux entreprises de tous ceux qui veulent vaincre le sort et briller de quelque éclat dans le monde, se résume en deux mots fort simples : *toujours prêt!* Voici comment il la justifie :

Fils d'un pauvre fermier, je suis assez célèbre aujourd'hui; j'ai des envieux, quelque fortune et un héritage pour mes fils. Je dois moins encore à mes facultés naturelles qu'à la triste et religieuse fidélité avec laquelle j'ai suivi certaines règles de conduite; même en me supposant homme de génie, je ne serais pas allé loin, au milieu de tant d'ennemis et de persécutions de toute espèce, si depuis mon adolescence je n'avais contracté l'habitude de tirer le meilleur parti possible de mon tems. Ce n'est pas assez d'être sobre, économe, rangé : c'est le tems qui est la grande richesse. C'est à mon respect pour lui que je dois, plus qu'à tout autre chose, mon rapide avancement dans l'armée. J'étais *toujours prêt;* fallait-il monter une garde à dix heures, j'étais prêt à neuf. Jamais mortel ne m'attendit, jamais aucune affaire ne souffrit un moment de délai quand j'y étais intéressé. A vingt ans j'étais caporal, et l'on me fit passer sergent-major au détriment de vingt sergens qui attendaient depuis fort longtems le moment de leur promotion. J'aurais dû devenir pour mes camarades un objet d'envie et de haine, mais chacun sentait que ce que j'avais fait personne n'était capable de le

faire : et mon exactitude, mon activité triomphaient de toutes les passions haineuses. Nul ne se levait aussi matin que moi : personne n'eût pu prendre ma place ; avant ma promotion, l'on avait besoin d'un commis pour écrire le rapport du matin ; grâce à moi, le commis devint inutile. Bien long-tems avant que personne fût habillé pour la parade, tout mon ouvrage était achevé, et s'il faisait beau, je me promenais pendant une heure sur la grande place où la revue devait avoir lieu. Mon habitude était de me lever en été avec le soleil, en hiver à quatre heures; je me rasais, m'habillais, passais même mon baudrier, laissant mon épée à côté de moi sur une table jusqu'au moment où je devais la mettre dans le fourreau. Je mangeais un morceau de pain et de fromage, et je préparais le rapport au fur et mesure que chaque compagnie m'en fournissait les matériaux. Ordinairement, il me restait une ou deux heures, que j'employais à lire, excepté quand le régiment avait à faire un exercice du matin. Si c'était moi qui commandais l'exercice, je fixais une heure très-matinale, et j'avais le plaisir singulier, plaisir très-vif, et qui frappe encore agréablement ma pensée, de voir le soleil étinceler sur les baïonnettes. Aussitôt l'exercice achevé, mes hommes étaient maîtres de leur journée. Ils pouvaient pêcher, chasser, rendre visite à leurs amis, ou s'occuper à la caserne ; c'était un vrai jour de fête. Quand c'étaient les officiers qui commandaient, au contraire, on ne sortait qu'à huit heures ; l'exercice avait lieu sous la chaleur ardente du jour. Les pesans mousquets des soldats les écrasaient ; l'heure des repas était dérangée ; tout le monde pestait ; la mauvaise humeur était universelle.

Lisez encore ce passage tiré du petit livre de morale économique, intitulé : *Avis aux Jeunes Gens des classes moyennes et par occasion aux Jeunes Femmes du même rang.*

La première fois que je vis ma femme, elle avait treize

ans, j'avais vingt et un ans moins un mois : j'étais sergent-major d'un régiment d'infanterie ; elle était fille d'un sergent d'artillerie qui faisait partie d'une garnison stationnée près de la ville de Saint-Jean, dans la province du Nouveau-Brunswick. Un jour, je passai près d'une heure dans la même chambre qu'elle, avec plusieurs officiers et soldats : aussitôt je résolus qu'elle serait ma femme. J'avais toujours dit que la beauté était une qualité nécessaire ; et en effet, je la trouvais belle ; mais surtout, je reconnus en elle plusieurs indices de cette simplicité et de cette tempérance de conduite que j'estime si fort, que Dieu m'a données, et que j'ai toujours considérées comme ma vraie bénédiction.

Nous étions au fort de l'hiver ; le sol se cachait sous plusieurs pieds de neige, le froid était aigu et perçant. J'avais l'habitude, une fois ma correspondance du matin terminée, d'aller me promener sur une colline, au pied de laquelle se trouvaient les baraques des soldats. Trois jours après notre première entrevue, deux jeunes gens que j'avais invités à déjeuner m'accompagnèrent dans ma promenade. Nous passâmes devant la maison qu'habitaient le père et la mère de la jeune fille. Elle était déjà levée ; et les pieds dans la neige, elle nettoyait un baquet de lessive. Quand nous fûmes assez loin pour qu'elle ne pût pas nous entendre : « Voilà, leur dis-je, la jeune fille qu'il me faut. » Ils firent peu d'attention à mes paroles ; bientôt je me séparai d'eux. Plus de vingt années après, l'un de ces jeunes gens, entendant parler de Cobbett, à propos des élections, voulut savoir si c'était son ancien camarade ; il vint à Preston, et reconnut que c'était bien moi. Il parut assez surpris ; mais son étonnement redoubla lorsque je lui dis que tous ces grands garçons qui m'entouraient étaient les enfans de la petite fille que nous avions rencontrée un matin dans le New-Brunswick, si occupée à nettoyer son baquet de lessive. En effet, depuis le jour où je lui adressai pour la première fois la parole, il ne m'arriva pas de supposer une seule fois qu'elle pût devenir la femme d'un autre, pas plus que je ne supposais qu'elle pût

se transformer en armoire ou en table. J'étais décidé dès le premier moment à l'épouser aussitôt que possible, et à quitter l'armée. Tout cela était gravé dans mon esprit, comme si la destinée elle-même eût scellé ma résolution tout entière.

Six mois après, le régiment dont je faisais partie alla camper à Fréderikston, à cent milles de la rivière Saint-Jean ; mais ce qui était plus malheureux encore pour moi, l'artillerie, et par conséquent ma fiancée avec son père, devaient repartir pour l'Angleterre, un ou deux ans avant nous. L'artillerie partit, la jeune fille aussi. Je restai seul, et je me conduisis en homme de bon sens et en amant tendre. Je savais qu'arrivée à Woolwich où demeuraient son père et sa mère, elle verrait beaucoup de monde, et des personnes d'un genre et d'un caractère peu choisis. Je n'ignorais pas non plus qu'on lui ferait subir des travaux pénibles, ce qui m'arrangeait médiocrement. J'avais mis de côté cent cinquante guinées, gagnées en me levant matin, et en écrivant les comptes et les lettres du quartier-maître, du payeur, de plusieurs autres militaires. Je lui envoyai tout l'argent de mes économies avant le jour de son départ, et je lui écrivis que je la priais instamment, si elle trouvait l'habitation paternelle incommode ou désagréable, de demander le logement à quelque famille honorable ; que mon intention surtout n'était pas de la voir se livrer à de pénibles travaux ; que je voulais qu'elle achetât des habits et du linge, qu'elle ne ménageât pas l'argent que je lui faisais parvenir, et que j'en aurais bien d'autre avant mon retour. Le diable avait résolu de me faire enrager ; il fallut rester sous les armes deux ans de plus ; l'Angleterre n'était pas alors si patiente qu'aujourd'hui : il avait plu à M. Pitt de se fâcher contre l'Espagne à propos du détroit de Noutka.

Que de malédictions ne lançai-je pas contre le détroit de Noutka, et ce criard politique, le pauvre Pitt ! Enfin, après quatre années, je revins en Angleterre ; je débarquai à Portsmouth ; j'obtins mon congé par faveur spéciale de lord

Edouard Fitz-Gérald, alors colonel de mon régiment, et je retrouvai ma jeune fille chez un capitaine Brisac, qui lui donnait cinq livres sterling par an, comme servante *pour tout faire;* et tout faire dans cette maison, c'était bien de l'ouvrage. Sans me faire valoir son économie, elle me mit dans la main mes cent cinquante guinées auxquelles elle n'avait pas seulement touché.

C'est là une idylle complète, une églogue de la vie commune en Angleterre. Tout est raconté, non seulement avec beaucoup de naïveté, mais d'un style spécial et complétement anglais. Je ne crois pas qu'il soit jamais arrivé à Cobbett d'employer une tournure de phrase empruntée au latin ou au français. Chez lui, la forme et le fond découlent de la vieille souche britannique, et l'on recueillerait dans ses ouvrages un trésor d'idiotismes saxons. J'ai compté ceux qui se trouvent dans le passage précédent; ils sont au nombre de trente-cinq : pas une seule phrase qui n'en contienne un ou deux, parfaitement intraduisibles. *Sobriety of conduct ; I made up my mind ; dead of winter; our road lay by.* Cobbett s'est contenté de reproduire avec pureté, même avec élégance, le dialecte populaire qui est toujours par excellence le dialecte national. Il n'a jamais parlé la langue des savans, mais celle des fermiers à laquelle il a prêté de l'éloquence.

Malgré son héroïsme d'amant, Cobbett, pendant les quatre années de son absence, se prit d'amour pour une autre femme; sa promesse et l'estime qu'il avait pour sa fiancée le retinrent. Le récit de cette demi-infidélité de Cobbett rappelle par sa naïveté délicieuse et la grâce de son abandon rustique les plus aimables pages de Rousseau. Cobbett s'était égaré en chassant dans les forêts du Nouveau - Brunswick. Depuis plusieurs jours, il n'avait rencontré ni cabane, ni chaumière, ni chasseur qui put

lui indiquer sa route. Il était harassé de fatigue; il mourait de faim, et ne savait de quel côté porter ses pas, lorsque les aboiemens d'un chien vinrent l'avertir du voisinage d'un *log-house*. Il était nuit; le froid était intense; mais le propriétaire se lève et accueille Cobbett avec cordialité :

Mon hôte était l'un de ces Américains royalistes qui avaient reçu du gouvernement des domaines dans le Nouveau-Brunswick, et (je rappelle cette circonstance à l'éternel honneur de l'Angleterre) les moyens nécessaires pour exploiter le domaine concédé. On me laissa dormir jusqu'à l'heure du déjeuner; je trouvai alors une table couverte de mets succulens; les États-Unis m'ont offert plus d'un exemple de la même abondance. Le maître et la maîtresse avaient conservé le caractère et l'extérieur des fermiers anglais du siècle précédent. Leurs deux fils, vigoureux et de haute taille, semblaient quitter le travail et rentrer à la maison; le plus jeune pouvait avoir vingt-trois ans, exactement mon âge. Mais il y avait encore dans la famille une autre personne, vêtue avec la singularité la plus modeste, à la façon des jeunes filles de la Nouvelle-Angleterre, où elle avait été élevée, et qui m'intéressa vivement. Elle avait dix-neuf ans. Sa longue chevelure brune et dorée se rattachait, au moyen d'une épingle, au sommet de sa tête. Ses traits avaient cette douceur, cette morbidesse et ce charme spécial qui distinguent les jeunes Américaines; la fraîcheur de son teint, l'aisance et l'énergie élastique de ses mouvemens, annonçaient une surabondance de vie et une ardeur de santé que je n'avais rencontrées qu'une seule fois, et que depuis cette époque je n'ai plus retrouvées. Il y avait deux ans que le premier objet de mon amour s'était offert à moi. Deux ans, deux grandes années! à cet âge et dans cette situation! quel immense espace de tems! La onzième partie de ma vie entière! Et voici une beauté présente, combattant une beauté absente : le pouvoir de deux beaux yeux luttant contre un souvenir; les sens se révoltant pour vaincre la pen-

sée. Voici la vanité, la passion, l'espoir du bonheur qui m'assaillent à la fois. De tous les coins de terre voici le plus beau à mes yeux ; celui que je serais heureux d'habiter; les mœurs, les idées, les travaux que j'aime ; les spectacles dont mon imagination est charmée. O ma pauvre brunette anglaise, quelle conspiration immense s'était donc formée contre vous ! Lecteur, n'allez pas croire cependant que je me suis hâté de tomber amoureux, et que je jouai du premier coup le rôle d'un amant passionné, non; mais cet endroit me charmait, je jouissais de sa tranquillité délicieuse, de l'ombrage versé par les grands arbres, du mouvement de la ferme, des plaisirs que m'offraient les bois et les eaux. Je restai jusqu'à la dernière minute, et je promis en partant de revenir le plus souvent possible ; promesse que j'exécutai ponctuellement.

L'hiver est en Amérique l'époque des bals, des fêtes et de tout ce que les Américains, dans leur dialecte spécial, appellent *frolicking* (la folâtrerie). Le New-Brunswick n'avait pas d'autres routes, d'une habitation à l'autre, que les rivières ou criques. L'été on voyageait en voiture, l'hiver en traîneau sur la glace. Je passai plus de deux ans dans ces parages, et presque tout mon temps fut consacré à mes amis les habitans de la ferme. Ils m'aimaient beaucoup. Je leur parlais agriculture et fermage ; ils en étaient ravis, et regardaient cette conversation comme une preuve de l'intérêt que je leur portais ; les parens me traitaient comme un fils, les frères comme un frère, et la jeune fille avec une distinction particulière, à laquelle un homme plus présomptueux que moi aurait donné une interprétation favorable. Je n'étais pas fat, je ne jouais pas le rôle d'un séducteur ; mais cette jeune fille m'inspirait la plus vive affection. Les seules heures agréables de ma vie se passaient près d'elle. Je me sentais malheureux dès qu'elle montrait à un autre la plus légère préférence ; je souffrais dès que sa santé était affectée ou que quelque pensée l'attristait; je la quittais avec chagrin, je revenais à elle avec transport ; j'étais joyeux de sa joie, et

triste de son chagrin. Combien de fois m'est-il arrivé, après avoir obtenu un congé de quelques jours, de passer deux nuits entières dans un canot, que je faisais marcher avec une pagaye, afin de passer vingt-quatre heures avec elle! Ce n'était pas de l'amour peut-être; mais c'était bien son cousin-germain. Je n'avais pas plus de vues sur elle que si elle eût été ma sœur. Je me demandais sans cesse : Que fais-je? pourquoi vais-je là? Mais j'y allais toujours.

Enfin arriva le jour des derniers adieux, le moment de mon juste châtiment. Tout le monde savait que mon départ était irrévocablement fixé; notre régiment quittait le New-Brunswick : dans une province presque déserte, le départ d'une garnison est un événement. Je souffrirais trop si je voulais reproduire tous mes sentimens et toutes mes idées, si je voulais décrire ce départ : même à mon âge, sous les glaces de la vieillesse, mes blessures se rouvriraient d'une manière douloureuse. Le père fit quarante milles à pied pour assister à mon embarquement. Le vaisseau fuyait et fendait les vagues lorsque j'aperçus la jeune fille, sur le rivage, au bord même de la crique où j'avais si souvent dirigé mon canot, joyeux de me retrouver bientôt près d'elle. J'allais revoir l'Angleterre, mon cher pays; cependant mon cœur saignait quand je vis disparaître et s'effacer à l'horizon les rives du Nouveau-Brunswick.

Ce fut sous le nom de *Pierre Porc Épic*, que l'anti-jacobin, notre héros, recueillit sa première moisson de gloire dans le champ du torysme. Wyndham, tory violent, qui joignait à une forte dose d'affectation et d'entêtement l'ame la plus complétement anglaise et l'amour de tout ce qui était sincèrement anglais, Wyndham admira la nationalité sterling, le caractère prononcé, la vigueur éloquente du style de Cobbett. Il voulut le présenter à Pitt comme un homme capable de rendre de grands services à la cause du torysme; Pitt, avec cette

hauteur et cette morgue caractéristique qui éclipsaient ses nobles qualités et en obscurcissaient l'éclat, répondit à M. Wyndham par le refus le plus positif et le plus outrageant. Cobbett ne reçut que cet outrage pour récompense de ses services. Alors (et il faut lui pardonner) il changea de bannière; le partisan acharné du trône et de la royauté devint un ultra-whig enthousiaste.

La rancune de Cobbett dura toute sa vie. Il demeura persuadé que, pour atteindre la fortune et la réputation, il fallait, comme il le disait lui-même, tourner le dos à White-Hall et à Somerset-House. Plus ses espérances avaient été vives, plus sa fureur et sa rage furent ardentes, plus sa blessure fut cuisante et âpre. Il revenait souvent à cette pensée, que le peuple et non les grands distribuait les richesses, disposait du crédit. « Vous souvenez-vous, disait-il à l'un de mes amis, d'une époque où William Gifford, le rédacteur en chef du *Quarterly Review*, passait pour une autorité? On croyait qu'il arriverait à tout; Pitt me le jettait aux jambes, comme un chien qu'on lance contre l'animal sauvage. Qu'est-il donc devenu, ce pauvre homme, qui, à force de ramper et de s'insinuer parmi les grands, les demi-grands et les parasites des grands, à force de jouer son double rôle de *bravo* littéraire et de sycophante ministériel, avait atteint je ne sais quelle ombre qui ressemblait à de la renommée? Il est aujourd'hui plongé dans les ténèbres. »

L'envie a pris trop de part à l'existence de Cobbett; la plupart de ses défauts naissent de cette source. C'est un vice roturier dont son ame n'a jamais été libre. Généreux pour le malheur, il ne pardonnait guère au succès. Esclave d'un instinct violent et spontané; précipité par cette force qui le dominait et le maîtrisait, il ne raisonnait point, il se vengeait; il obéissait à son humeur, à sa

colère, à son caprice ; sa vengeance était grossière, ardente, impétueuse, forcenée, brutale, comme celle d'un roulier ivre que vous rencontrez dans la rue, qui se croit insulté, et qui vous poursuit. La vie de Cobbett n'a été qu'une constante irritation ; sa susceptibilité toujours aux aguets, toujours blessée, était avide de rendre aux autres les souffrances qu'elle avait reçues. Quand l'offense n'était pas réelle, Cobbett l'imaginait et la caressait avec délices. Les objets de son idolâtrie devenaient aussitôt des objets de haine ; il avait noirci leur statue d'encens, il la barbouillait d'immondices. Burdett, le sauveur de l'Angleterre, n'était plus que le dernier des patriotes hypocrites. Whaitman, la gloire du sénat anglais, devint *le creux* et ridicule orateur. Le patriote Hunt se changea en Hunt, roi du mensonge. O'Connell, la gloire de l'Irlande, fut traité de vagabond et de misérable. Aucun service rendu, aucune amitié antérieure, aucun scrupule, ne retenaient Cobbett. Il ne savait rendre que l'insulte ; sa cruauté ne fléchissait pas devant une tombe. Sa *rancœur* politique s'acharnait encore sur les cadavres ennemis.

Lorsque Castlereagh, succombant à l'un de ces paroxismes de folie qui peuvent accabler les plus fortes têtes, se fut suicidé dans son domaine de North Gay, Cobbett ne manqua jamais de le désigner sous le nom du *sot ministre qui s'est coupé la gorge.* Un nommé Bric, partisan secondaire d'O'Connell, se battit en duel pour défendre la renommée de son maître et de son patron ; blessé à mort, à peine avait-il quitté le champ de bataille Cobbett le poursuivit et l'accabla de ses insultes. Lord Liverpool et le juge Taunton furent traités de la même manière, avec la même odieuse brutalité, avec la même fureur. On enterrait Canning, lorsque Cobbett

prit la plume pour écrire son oraison funèbre, et Dieu sait dans quel acide, ou plutôt dans quel poison, cette plume était trempée. Vous auriez dit un sauvage dansant sur un cadavre. Ce morceau est un chef-d'œuvre d'éloquence impérative; jamais on a disposé les faits, exposé les argumens d'une manière plus lumineuse, ni accablé avec une plus pesante massue un ennemi habile, mais armé à la légère. Il raconte qu'un pauvre batelier de Chyswich le prit dans sa nacelle, le jour même où Canning, malade et alité chez le duc de Devonshire, à côté de cette ville, allait rendre le dernier soupir. La manière dont il met en scène ce personnage pauvre et obscur, qui ne sait pas ce que c'est que Canning, ni s'il y a un Canning, les inductions qu'il tire de cettte ignorance; ses réflexions sur la vanité de la gloire humaine; son admirable apostrophe à Canning lui-même, au *scintillant* Canning, comme il se plaisait à l'appeler, rivalisent avec ce que Junius et Burke ont écrit de plus puissant. Encore nous semble-t-il que la simplicité brusque, populaire, franche, naïve de Cobbett, l'emporte sur la rhétorique de l'un et sur la compression, la concentration, le laconisme de l'autre.

Ce qui a réconcilié beaucoup d'Anglais avec Cobbett, qui n'a pas cessé d'invectiver l'Angleterre, c'est la profonde nationalité qui caractérise même ses défauts. Bouledogue britannique, il n'a jamais cessé d'aboyer contre ses ennemis; et quelquefois dans sa rude manière de témoigner son affection, il a effrayé même ses amis. On pourrait le nommer le dernier des Saxons; Anglais de pure race, quand il résume à sa manière les signes caractéristiques du génie britannique, c'est son portrait qu'il trace involontairement : « Une voix forte et bruyante, un poignet qui vous serre la main jusqu'à la briser, un

assentiment ou un dissentiment témoigné avec rudesse : une joie qui éclate en cris forcenés ; une désolation qui se révèle par des sanglots amers ; une amitié ardente, une inimitié que rien ne peut vaincre ; des amours qui mènent au suicide ; des haines qui conduisent au meurtre ; voilà l'Anglais. Tout est extrême dans son ame et dans sa pensée. Tel fut aussi Cobbett. La philosophie écossaise, la sensibilité irlandaise, l'industrialisme manufacturier n'ont pas exercé sur lui la plus légère influence. » Ce robuste Anglais, avec son immense intelligence, ses passions toujours excitées et contradictoires, est resté debout au milieu des orages et des folies de son tems. Il s'est dédit et contredit comme un homme passionné que sa fougue emporte et entraîne, et qui obéit bien plus à ses émotions qu'à sa raison. Mais malgré tous les reproches qu'on peut lui adresser, il est resté libre et pur du vice anti-anglais, l'hypocrisie.

Sur la fin de sa vie, son orgueil a dû beaucoup souffrir ; les idées qu'il avait contribué à répandre avaient fini par dominer ; le radicalisme, dont il était le père, s'était établi ; sa mission était accomplie, son tems de service et de labeur était achevé. Il voyait tourner avec une rapidité effrayante, et tourner en emportant avec elle les membres de quelques ouvriers maladroits, cette immense roue qu'il avait mise en mouvement avec tant de peine et de fatigue. Les nouveaux maîtres de la presse, les nouveaux instigateurs de la réforme, jetaient sur lui un œil de dédain. Il ne voulut rabattre, effacer ou modérer aucune de ces opinions bizarres que les Anglais, par une expression métaphorique non moins singulière, appellent les *crochets* (crotchets) de la pensée. Parmi ces opinions excentriques de Cobbett, il faut placer en première ligne son profond dédain pour Shakspeare, dédain qui se por-

tait d'ailleurs de préférence sur toutes les hautes réputations littéraires. Il ne pardonnait pas à Walter Scott le succès et la vente de ses romans. Il méprisait Byron, ne connaissait pas même les noms de Wordsworth et de Southey, exprimait aussi souvent que possible le peu de cas qu'il faisait de Milton, et n'estimait rellement que lui-même. Le plus étrange livre que l'on ait publié dans ces derniers tems est sorti de sa plume. Les patriotes irlandais l'engagèrent à écrire l'histoire de la réforme, dans le sens catholique. Ils lui fournirent tous les matériaux de son travail; et lui, sans érudition, sans peine, sans scrupule, s'est mis à tracer la plus véhémente apologie des papistes, la plus virulente invective contre les protestans. Il n'avait pas lu une ligne des auteurs originaux. Nos écoliers de rhétorique en savent plus long que lui sur la matière qu'il traitait; mais en appelant à son secours beaucoup de noms propres, d'injures et de détails de circonstance, en parlant de Georges IV, de lord Castelreagh, de la dette nationale, de la reine Caroline et de je ne sais quel évêque qui vendait de la bière à Farnham, il parvint à faire un livre piquant et ridicule. Dans ce livre, Cranmer est un gueux; Latimer un misérable; Cromwell un forgeron voleur; Henri VIII un amas d'immondices; Edouard VI un enfant malade qui a du penchant à la cruauté; Élisabeth une hyène sur le trône. Point de rédemption, point de pardon, point de nuances. La Saint-Barthélemy est une œuvre méritoire; et l'on n'a tué que sept cent quatre-vingt six hérétiques, ni plus ni moins. L'insolence de certitude avec laquelle Cobbett parle de tous ces faits qu'il ignore est réellement extraordinaire. Ce vieil ami de la liberté n'a pas un mot à dire contre l'inquisition. Tout est bon pour servir la cause de ceux qui le paient. Olivier Cromwell l'embar-

rasse un peu; il se sent, au fond du cœur, de la sympathie pour le protecteur, et malgré le devoir qu'il s'est imposé, quelques-unes des cordes de son ame vibrent à l'unisson de cette ame terrible.

Sa bête noire, c'était Malthus. Il n'a pas cessé de poursuivre de sa haine et de ses épigrammes le *prestolet* (comme il avait coutume de l'appeler), qui voulut défendre aux hommes de se bien nourrir, aux femmes d'être mères et à la population de s'accroître. Jusqu'au bout de sa vie, il a livré la guerre au *prestolet* qui n'a jamais pu se débarrasser du sobriquet infligé par Cobbett. Il était aussi heureux dans l'invention et le choix de ses noms de guerre que Beaumarchais et Aristophane. La flèche, une fois lancée, restait attachée à jamais au flanc de la victime. M. Robinson, qui au moment où l'Angleterre allait faire banqueroute, parlait sans cesse à la Chambre des Communes de la prospérité du pays, a été connu toute sa vie sous le nom de *Robinson-Prospérité*. Burdett, que ses amis surnommaient la gloire de l'Angleterre, est devenu *le Vieux la Gloire*. Qui ne connaît Smith, *la Guêpe*; Parry, *le Pis-aller*; Cropper, *Lame de couteau*; Rushton, *le Grondeur*; Brougham, *moitié laudanum, moitié eau-de-vie?* Quiconque approchait du trône de Cobbett était sûr d'être frappé, quelquefois frappé à mort.

Ce qui est étonnant, c'est qu'il prêtait du charme à toutes ces brutalités. Il y avait dans son style une logique involontaire, puissante, cimentée par un sarcasme populaire, par une raillerie qui ne manquait jamais son coup, par la facilité et l'abondance d'une diction aussi nerveuse que colorée. Swift est plus ironique et moins franc; De Foë a autant de verve, mais moins d'éclat et

de vivacité ; enfin c'est un écrivain original qui vivra plus long-tems que beaucoup d'écrivains académiques.

Une de ses prétentions était de se regarder comme le roi des grammairiens vivans. Sa *grammaire* est cependant une œuvre pauvre ; il avance comme des propositions nouvelles des axiomes et des idées rebattues. On se souvient de ce Traité grammatical de Cobbett, à cause des bizarres exemples dont il étayait ses règles philologiques. A propos du *trait-d'union*, il introduit la définition suivante : « C'est un petit trait qui unit deux qualités appartenant à un même objet ; exemple : Castelreagh, le *chat-tigre.* » Veut-il faire sentir la valeur d'un nom collectif? Il ajoute à l'appui de son explication : « C'est ainsi que l'on dit d'une Chambre des Communes : *caverne de bandits.* » Dans son désir d'attaquer ses anciens ennemis, il commet des méprises souvent bizarres, quelquefois volontaires. Il leur prête des barbarismes, en ayant soin de mal écrire les mots qu'ils ont prononcés. Il est de mauvaise foi comme un enfant taquin, comme une femme de mauvaise humeur. Avec tous ses défauts, c'était un homme de génie. La généreuse virilité de son esprit a laissé des traces qui ne mourront pas. Telles de ses pages sont des tableaux de vie intérieure, qui porteront toujours leur date, et que l'avenir n'effacera point. Lisez par exemple cette peinture du changement survenu dans les mœurs et les habitudes des classes agricoles en Angleterre.

Récemment, dit-il, j'ai assisté à une vente, celle d'un fermier forcé d'abandonner sa ferme. Autrefois, tout dans ce domaine témoignait d'une vie simple, abondante et heureuse. De grands meubles de chêne ornaient l'intérieur. Je crois voir encore les vastes bahuts, les tables gigantesques, les lits

qui ressemblaient à des maisons, les salles dont on apercevait les solives sculptées ; enfin, toute la magnificence des vieux tems. Au milieu de ces débris antiques, on avait fabriqué un petit parloir à la moderne, orné de mauvais acajou pâle, de petites chaises qui n'avaient que le souffle, et de petits miroirs minces et fragiles qui n'auraient point déshonoré l'arrière-boutique d'une lingère de Londres. Tout ce beau changement était l'œuvre du fermier Charington, lequel, au lieu de se contenter comme son père du titre modeste de *maître Charington*, se faisait appeler sans doute : *monsieur de Charington*, *écuyer*. Tous ces braves laboureurs qui auraient vécu si heureux, si le ciel les eût fait naître cinquante ans plus tôt, se trouvaient transformés en pseudo-gentilshommes, bien ridicules et bien nuls.

Autrefois, les fermiers logeaient et nourrissaient tout leur monde ; aujourd'hui le journalier reçoit un peu d'argent, et va vivre où il veut. Le fermier et le journalier s'appauvrissent ainsi à la fois.

Il serait si facile d'employer cette grande table de chêne, cette vaste armoire de chêne, cette belle et immense cuisine ; si facile d'y réunir une foule de travailleurs heureux et contens ; de dire grâces, comme autrefois avant le festin ; de leur distribuer la bière, en réservant pour le maître un peu de porter au dessert. Ainsi vivait jadis la population agricole. Aujourd'hui le journalier emporte une faible somme dans sa cabane, ou plutôt dans sa tanière, pendant que le fermier devenu gentilhomme a ses carafes de cristal, ses fourchettes à manches d'ébène, ses couteaux à manches d'ivoire, ses assiettes de porcelaine et ses plats de rechange. Quand les journaliers ont bien jeûné, ils se décident à revenir demander du pain à leur maître, non plus comme salaire de leur travail, mais comme aumône et au nom du roi. Ils savent bien qu'ils ne doivent aucune reconnaissance pour ce qui leur est accordé *au nom du roi ;* ils savent que c'est là une espèce de violence qu'ils font au fermier, et ils ne tardent pas à user d'une autre violence. Qui donc pourrait s'en éton-

ner? ce qu'ils exigeaient tout à l'heure au nom du roi, ils l'exigent le pistolet et la hache au poing.

« Ah! me disais-je, si cette grande vieille table de chêne eût conservé ses anciennes attributions, que de livres de pain bis, que de tranches de lard et de bœuf salé eussent satisfait l'appétit des malheureux travailleurs! Que va-t-on faire de la vieille table? Quelque agioteur enrichi la dépècera pour construire un pont chinois sur sa rivière artificielle! Non, non, je l'achèterai; je veux l'acheter comme une relique, la vieille table du fermier; je veux la conserver avec respect, en souvenir du bien qu'elle a fait au monde! »

Pénétrez dans les fermes modernes; ces coquilles peintes offriront à vos regards une dame en toilette, trois ou quatre petits messieurs ses enfans; un mauvais sofa, cinq ou six chaises élégantes, une demi-douzaine de gravures dans des cadres dorés; des tapis sur lesquels le roulier n'oserait pas appuyer son pied ferré de gros clous; enfin l'affectation d'un luxe sans réalité, d'une élégance imitée, d'une gentilhommerie maladroitement copiée. Que feront les enfans? Travailler à la terre? Non, certes, ce sont des gentilshommes. Les voilà commis, clercs d'huissier, garçons de boutique; corrompus sans éducation; vicieux sans élégance; perdus dans la masse des hommes inutiles et mécontens. Quelle misère! Et comment cette masse d'élémens destructeurs n'amènerait-elle pas, en définitive, la ruine de notre société, de ce système d'agiotage et de mensonge?

Tout cela est d'une vérité, d'une simplicité, d'une force frappantes; les œuvres de Cobbett, ses cent volumes remplis de bizarreries, d'inutilités, de broussailles, de folies, de grossièretés, renferment des milliers de morceaux du même ordre; peintures fraîches et vigoureuses de la vie rustique en Angleterre. Il aime à raconter sa jeunesse, ses innocens plaisirs, ses malices d'enfant, le développement de son intelligence et de son amour pour

les scènes et les spectacles champêtres. Rousseau n'est pas plus éloquent dans ses peintures ; on aime sa petite blouse bleue, son petit panier, son petit hameçon, le tas de sable dans lequel il se roule. Les âpres discussions politiques qui composent le fond de tous ses écrits n'ont pas encore permis à la critique de recueillir ces admirables morceaux si étrangement appareillés et qui respirent une simplicité mâle, cordiale, touchante. Écoutez cette description du premier éveil de son esprit :

« J'avais onze ans. On m'employait dans le parc de l'évêque de Farnham, ma ville natale, à émonder les haies et à sarcler les allées. Un beau jardin fut toujours pour moi chose délicieuse. Le jardinier en chef, qui revenait de Kew, me fit de vive voix une superbe description des jardins de cette ville. Je ne soufflai pas le mot; mais je résolus d'aller à Kew. Le lendemain matin, avec treize sous dans ma poche et sans autres vêtemens que ceux que j'avais sur le corps, me voici qui me mets en marche. Je savais que Richmond était sur ma route ; je demande mon chemin ; le soir (c'était en juin), je me trouvai à Richmond. J'avais dépensé six sous, et j'en avais perdu un ; il m'en restait six Chargé de cet unique trésor, vêtu de ma petite blouse bleue, les jarretières rouges nouées au-dessus du genou, je traversais Richmond et je regardais tout autour de moi, lorsque j'aperçus sur l'étalage d'un libraire un petit livre dont le dos portait pour inscription : *Conte du Tonneau. — Prix : cinq sous.*

Ce singulier titre piqua ma curiosité ; mais si j'achetais le volume, adieu mon souper. Ma foi, j'entrai chez le bouquiniste, je pris le petit livre, et je m'en allai dans un champ voisin m'asseoir au pied d'une meule de foin. Le livre ne ressemblait à rien de ce que j'avais lu jusqu'à ce moment. C'était pour mon esprit quelque chose de si nouveau, que, sans en comprendre la moitié, je ressentais la jouissance la plus vive ; l'effet de cette lecture fut tel, que j'ai toujours

été tenté de la comparer à une naissance intellectuelle. Je lus jusqu'à la nuit, sans penser à souper, ni à me coucher. Quand le sommeil s'empara de moi, je tombai sur la meule de foin et dormis jusqu'au moment où les oiseaux des jardins de Kew m'éveillèrent. Je me remis en route, toujours lisant mon ouvrage bien-aimé.

On pourrait extraire des œuvres de Cobbett les conseils les plus utiles à la jeunesse, et surtout aux classes inférieures.

Chacun peut accomplir beaucoup de travaux, dit-il, et acquérir une instruction singulièrement variée, sans se priver de l'exercice nécessaire, des distractions dont on a besoin. Contentez-vous de donner au travail les minutes d'oisiveté, celles que l'on passe au café, à la taverne et dans des conversations inutiles. Mettez à profit les heures perdues d'une seule année, et je vous réponds que vous apprendrez fort bien votre langue natale.

Je n'étais, moi, qu'un pauvre soldat qui gagnais douze sous par jour, lorsque j'appris tout seul l'anglais et la grammaire. On n'a besoin, quand on veut apprendre, ni d'école, ni de chambre, ni de maître, ni de frais d'éducation. Mon lit de camp me servait de chaise, mon havresac de pupitre, une petite planche était ma table. Je n'avais pas d'argent pour acheter de la chandelle ou de l'huile. En hiver, j'étudiais au coin de la cheminée, et la lumière du foyer me suffisait; encore ne pouvais-je en approcher qu'à mon tour. Si quelque jeune homme sans parens, sans amis, sans fortune, sans éducation, a pu, dans l'espace d'une année, et tout en faisant le triste métier de soldat, venir à bout d'une telle entreprise; quelle excuse aura celui qui, dans quelque circonstance qu'il se trouve, sous quelque joug qu'il courbe la tête, restera ignorant et pauvre? Pour acheter une plume ou une feuille de papier, j'étais obligé de me priver d'une portion de ma nourriture, tout affamé que je fusse. Je n'avais pas un

moment qui m'appartînt en propre; il fallait lire et écrire au milieu de soldats qui riaient, chantaient, sifflaient, et qui, dans leurs heures de récréation, ne sont ni décens, ni paisibles. Ne vous moquez pas du liard que je donnais pour acheter mon papier, mes plumes et mon encre; ce liard était une somme pour moi, une énorme somme. J'étais aussi vigoureux qu'aujourd'hui, je prenais beaucoup d'exercice, et j'étais en pleine santé. Notre cantine payée, il nous restait juste quatre sous par semaine. Je me souviens qu'un jour (et ces choses-là ne s'oublient pas), après avoir fait toutes les dépenses nécessaires, il me restait un sou, le vendredi soir; je le destinais à l'achat d'un hareng pour mon modeste déjeuner du lendemain. Le papier et les plumes avaient dévoré le reste. Je me déshabille, hélas! En me mettant au lit, si affamé que j'avais besoin de tout mon courage pour triompher des angoisses de la faim, je reconnus que j'avais perdu mon trésor; le sou avait disparu. Je cachai ma tête sous ma misérable couverture, et je pleurai comme un enfant. Je le répète, si en de telles circonstances je suis venu à bout de mon entreprise, y a-t-il au monde un jeune homme qui puisse en regarder l'accomplissement comme impossible! Quel jeune homme, en lisant ceci, ne serait pas honteux de prétendre que les circonstances ont contrarié son éducation, et que le tems lui a manqué pour apprendre?

Cet homme extraordinaire eut souvent besoin d'appeler à son secours la force d'ame dont il avait donné des preuves dès sa jeunesse. Il avait quitté l'Amérique pour s'établir en Angleterre avec sa femme. Sa ferme de Botley prospérait, sa vie était active, laborieuse, glorieuse. En 1810, quelques soldats de milice stationnés dans l'île d'Ély, s'étant révoltés, furent condamnés à la peine du fouet, châtiment qu'ils subirent; et par un hasard qui devait blesser vivement la susceptibilité anglaise, des soldats hanovriens remplirent l'office de bourreaux. Des An-

glais battus de verges par des Allemands! L'ame anglaise de Cobbett tressaillit de fureur ; les invectives dont il chargea le gouvernement furent terribles. Lord Ellenborough, qui détestait la presse des whigs et celle des torys, le fit condamner à deux ans d'emprisonnement et à mille livres sterling d'amende. Cette longue incarcération et la ruine de sa fortune laissèrent des traces sanglantes au fond de cette ame qui ne pardonnait jamais. Il ne cacha ni sa rage ni son désir de vengeance :

Souvenez-vous, disait-il à ses enfans, que j'ai livré au roi mille livres sterling de votre héritage. Si vous l'oubliez jamais, devenez (comme ce misérable que je ne veux pas nommer) à moitié pourris et fous.

Ce misérable, c'était le roi ; et l'allusion était peu généreuse. Cobbett le savait bien ; le pauvre Georges n'était pas plus coupable dans cette affaire que le cocher qui l'avait conduit à Newgate, et le geôlier qui l'y avait reçu. Mais la fureur du polémiste était celle d'un dogue enragé qui ne reconnaît plus rien, et mord tout ce qui l'approche. Aussi ceux qui l'avaient condamné à la prison furent-ils les objets d'une guerre à mort :

Moi, oublier la sentence sauvage dont j'ai été victime! non, non, jamais. Nous étions tranquilles dans notre ferme; le coup fut terrible! — C'était au mois de juillet. Les trois enfans, l'un de onze ans, l'autre de neuf, et le dernier de sept ans, étaient occupés dans ce jardin qui avait été pour nous la source de tant de jouissances. Quand on m'apporta l'arrêt, le plus petit eut beaucoup de peine à comprendre ce que c'était qu'une prison ; lorsque je le lui eus expliqué : « Mon Dieu ! dit-il à son frère, est-ce qu'ils mettront papa dans un lieu pareil ? » Le plus âgé, qui avait la pioche à la main, continuait à travailler avec cet outil pour dissimuler ses san-

glots et ses larmes, et la pioche tombait lourdement à droite et à gauche, sans être dirigée. J'en fus bien ému, plus que de ma prison! — Ils disent que je suis vindicatif! et ils me blâment, si mon cœur bondit de joie lorsque je vois à terre ceux qui m'ont ainsi traité. Oh! que je les méprise, les lâches créatures, les esclaves rampans, les hypocrites sans cœur, qui trouvent choquantes les expressions de ma joie, (bonnes ames!) lorsque je vois s'ouvrir les tombes d'Ellenborough, de Percival, de Canning, de Gibbs, et de toute cette troupe!

Cobbett se fit craindre à tel point que plusieurs ordonnances parlementaires et plusieurs statuts le frappèrent directement en 1817; l'*habeas corpus* fut suspendu; il se hâta de fuir en Amérique. Il était à peu près ruiné, mais, grâce à son activité courageuse, il se trouva bientôt maître d'une ferme en Amérique, et il ouvrit un magasin de graines et de semences à New-York. Les navires qui passaient l'Atlantique nous apportaient régulièrement le journal de Cobbett qu'il ne discontinua jamais. Quand la suspension de l'*habeas corpus* fut levée, il revint en Angleterre, et commença son admirable et bizarre journal intitulé : *Promenades dans la Campagne.*

Au lieu de suivre les grandes routes, Cobbett marche à travers champs, s'arrête chez un fermier, consulte un bûcheron, mêle la politique à la géographie, et la statistique à l'agriculture. Ouvrage singulier, à la fois descriptif, satirique, moral, dont la diction est aussi simple que brillante, et qu'on pourrait rapprocher des *Promenades Solitaires* de Rousseau. En effet, Cobbett est une espèce de Jean-Jacques, plus actif, moins rêveur, mais tout aussi susceptible, aussi irritable, aussi ardent, aussi envieux que le philosophe de Genève. Chez l'un et l'autre, l'égoïsme a fait partie intégrante de leur talent. Tous

deux au milieu d'une aristocratie puissante et souvent dépravée, ils ont fait briller d'un vif éclat les vertus rurales et les scènes champêtres. Il y a tel épisode des *Rural Rides* qui se rapproche beaucoup des scènes délicieuses du *Cerisier* et des *Jeunes Filles de Chamouny*. Cobbett passe, avec une admirable facilité, d'un sujet à l'autre, attaquant sur sa route tantôt un marquis, tantôt un duc ; et mêlant la raillerie à l'éloge et la sensibilité à la satire il combine sans effort et sans disparate les couleurs les plus discordantes.

Pendant vingt-cinq ans, il est vrai, Cobbett laissa échapper des milliers de pages offensantes pour les hommes les plus marquans de l'époque. Cette puissance a fait abus d'elle-même ; hélas ! c'est le penchant naturel et presque nécessaire de toute espèce de puissance. Il avait les vices inhérens à la force, à la véhémence, à la conscience d'une vigueur intime ; ce qui l'entourait ne pouvait qu'encourager ces vices et les exalter. Souvenez-vous que le fils du paysan de Farnham naquit dans un tems d'idolâtrie pour la richesse ; que cet homme simple et cette intelligence lucide vit l'estime publique s'attacher aux raffinemens d'une civilisation toute factice. Sa supériorité intellectuelle lui faisait mépriser un état de choses qui n'offrait de ressources qu'au hasard de l'opulence, ou à la souplesse du caractère (symptôme invariable de la médiocrité) ; laborieux, on ne pouvait lui reprocher aucune habitude dangereuse ou ruineuse ; ses passions et ses goûts étaient purs. Cependant les grandes récompenses nationales ne venaient pas trouver son mérite méconnu, son activité honnête. Qui s'étonnerait de son courroux et de son anathème lancés contre une société injuste et folle !

L'orgueil le plus bas, celui de l'or, poursuivit en Amé-

rique, puis en Angleterre, et frappa d'ostracisme le fermier Cobbett. En Amérique, cet orgueil se montrait sous forme démocratique; Cobbett attaqua la démocratie. En Angleterre, le même vice est partout, Cobbett l'alla chercher dans tous ses repaires; il conclut alliance avec quiconque se constituait l'ennemi de la richesse. Esclave dans une ferme à douze ans, esclave dans une guérite à vingt ans, Cobbett garda toute sa vie la marque brûlante de ce double esclavage. Pourquoi l'orphelin, que la charité publique nourrit et qui subit les mauvais traitemens des mercenaires, devient-il un tyran domestique? Pourquoi le soldat qui a long-tems porté le mousquet devient-il un officier sans pitié? Pourquoi l'esclave émancipé est-il le plus cruel des meneurs d'esclaves? Résolvez ce problème; et vous expliquerez l'âpreté violente, la cruauté même dont Cobbett a si souvent donné l'exemple dans sa polémique.

Cobbett ne pouvait rien faire à demi; il ne pouvait rien être à moitié; il avait espéré que les tories et leur politique, reconnaissans des services rendus, lui assigneraient le rang dont il était digne. Pitt se montra arrogant et ingrat; Cobbett crut voir dans cette conduite le résultat des systèmes tories et des idées tories; il livra une guerre sans trève et sans repos à tout ce qui primait en Angleterre : aux manufactures, au commerce, aux finances, à tout ce qui représentait ces intérêts. Ce n'était point la noblesse qu'il attaquait comme noblesse; c'était la fortune et ses détenteurs qu'il rendait victimes de sa vengeance. Tel est le grand tort de sa vie; tort provoqué par l'injustice qu'il ressentait si âcrement, si vivement. Jamais le législateur n'environnera la propriété de trop de respect; Cobbett détruisait le respect de la propriété. Hors du labeur manuel, il n'admettait

aucun droit à l'opulence, aux jouissances de la vie, même au bien-être; nobles, prêtres, marchands, n'étaient que des voleurs publics et patentés. Partant de ces principes erronés, il ne laissait pas que de jeter sur sa route mille vérités puissantes et utiles; enfin, quelque opinion que l'on professe aujourd'hui, il faut convenir avec le *Standard* (le journal tory par excellence), que Cobbett fut l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait produits; doué de vastes facultés, d'une nature forte et bienfaisante, d'une capacité immense; ses fautes ont été nombreuses, mais le blâme ne doit pas peser sur lui seul. Ceux qui ont rempli d'amertume, offensé mortellement et persécuté violemment cet homme supérieur, doivent partager au moins la responsabilité de ses torts.

(*Tait's Magazine.*)

Voyages.

LE JOUR DE L'AN A LA JAMAIQUE (1).

Ce fut le 30 décembre que nous aperçûmes la Jamaïque, un peu, il est vrai, avec les yeux de la foi, car le jour s'était levé sombre, et il était difficile de reconnaître la terre que nous avions devant nous. Enfin, sur les deux heures de l'après-midi, nous doublâmes le cap Pedro, et nous arrivâmes devant la baie de Black-River. Mais là, nous fûmes obligés de jeter l'ancre : le chenal est très-dangereux, très-étroit, rempli de rescifs ; et les navires d'un fort tonnage comme le nôtre ne peuvent y entrer que par un certain vent, et lorsqu'il n'y a pas à craindre de raffales. Le nord de l'île est extrêmement pittoresque, mais la partie sud où nous nous trouvions est basse, aride, et sans aucun agrément.

Nous passâmes toute la journée du 31 à faire de vains efforts pour pénétrer dans la baie. Nous nous approchâmes même assez près du rivage, au risque de nous briser sur les rochers, lorsqu'un coup de vent inattendu, venant à se lever de terre, nous repoussa fort heureusememt hors du chenal. A trois heures quelques passagers se firent descendre à terre pour se rendre chacun à leur

(1) Dans la 22e livraison de la 2e série (mai 1832), nous avons publié, sous le titre de *Scènes de la Jamaïque et des parages de Cuba*. un tableau des mœurs créoles fort piquant.

destination ; mais comme nous nous trouvions encore à trente milles de distance du domaine où j'étais attendu, je préférai rester à bord jusqu'à ce que le capitaine ayant pu mouiller son navire en sûreté, voulût bien me conduire dans sa pinnace à Savannah-la-Mar, d'où je n'avais plus que trois milles à faire pour me trouver chez mes hôtes.

Pendant tous ces apprêts, un pilote noir vint à bord, et nous apporta une pastèque. C'était la première fois que je voyais un melon de cette espèce, et je n'avais jamais non plus rien mangé de plus mauvais à mon goût. La pulpe est d'un jaune pâle tacheté çà et là de rouge, comme si en découpant la pastèque en tranches on se fût blessé au doigt, et qu'on eût laissé saigner la blessure sur le fruit. Les semences, d'un pourpre noir, offrent encore la plus heureuse imitation de caillots de sang; enfin, prévenu comme je l'étais, à peine en eus-je porté un morceau à la bouche, j'y trouvai un goût de chair crue, et comme j'ai très-peu du tempérament de Shylock, je renvoyai mon assiette, jurant bien qu'on ne me tenterait plus avec les pastèques de la Jamaïque.

Le 1er janvier, notre navire se glissa enfin dans cette malheureuse baie. Peut-être le plaisir qui suit toujours un obstacle vaincu ajoutait-il quelque chose à l'illusion de ce spectacle. Mais j'admirai comme très-pittoresque, comme magnifique même, le paysage qui se présentait à mes regards ; la beauté de l'atmosphère, les teintes pourpres des montagnes, le rivage couvert de manguiers du vert le plus vif jusqu'au bord de l'eau, et les maisons de la ville avec leurs élégantes terrasses encadrées dans la verdure des arbres. Pour compléter le charme, tout-à-coup les sons du tambourin et du bangie appelèrent notre attention sur le cortége de *Jean-Canot*, qui se

rendait à la ville de Black-River pour y célébrer l'ouverture de la nouvelle année.

Le Jean-Canot est un paillasse, vêtu d'un pourpoint rayé, et qui porte sur la tête une espèce de bateau de carton rempli de poupées ou de bons hommes représentant, les uns des matelots, les autres des soldats, et d'autres encore des esclaves occupés aux travaux d'une plantation, etc.; etc. On accorde aux nègres trois jours de vacances à Noël, et trois jours au nouvel an. Cette seconde fête étant la dernière des deux est regardée comme la plus importante. C'est pour ce jour-là qu'ils réservent leurs plus beaux habits et s'arrangent pour étaler toute leur magnificence. Jean-Canot devient alors non seulement un personnage essentiel, mais encore le personnage dont la présence est absolument indispensable. Rien de plus plaisant que la procession que nous vîmes défiler avec tous les nègres du cortége, habillés de blanc. Ils marchaient deux à deux, et la file n'était interrompue que par un cavalier qui, d'intervalle en intervalle, partageait la troupe en escouades. A la tête de la procession était un orchestre de musiciens noirs. C'était un assez joli coup-d'œil que leur drapeau rouge tantôt se déroulant au souffle de la brise, et tantôt disparaissant derrière un massif de manguiers pour se montrer de nouveau dans un sentier découvert, suivant les sinuosités de la route, depuis la plage jusqu'à la ville de la Rivière-Noire.

Je m'étais décidé à ne pas descendre à terre jusqu'à ce que je pusse me faire débarquer tout de bon pour me rendre en droite ligne à Savannah-la-Mar. Mais il n'y eut pas moyen de résister à l'attraction de Jean-Canot; de sorte que, bravant l'ardeur d'un soleil d'après-midi, il était quatre heures environ, nous quittâmes le navire pour nous rendre en ville. Black-River avait jadis été une

assez grande bourgade : mais elle ne consiste plus qu'en quelques maisons, grâce à une étincelle qui tomba un beau jour d'une pipe, et alla allumer une cousinière ou filet à moustiques : le tems était chaud et sec, et quoique l'incendie éclatât en plein midi, toute la ville fut réduite en cendres. Le jour de notre débarquement, les deux rues de Black-River, déjà relevées, larges, régulières et propres, étaient remplies de spectateurs, et tout le monde semblait d'accord pour reconnaître que jamais le jour de l'an n'avait été célébré avec plus de joie et plus de pompe.

On me raconta qu'il y a bien des années, un amiral étant venu en remplacer un autre dans la station de la Jamaïque, ces deux officiers se mettant en rivalité ouverte, donnèrent à Kingston des bals aux brunes filles, car le beau sexe, ou ce qu'on appelle ailleurs les blondes, s'appelle les *brunes* à la Jamaïque. Ces bals divisèrent la population de Kingston en deux partis, le bleu et le rouge, division qui se répéta dans les autres cantons. Depuis ce tems-là, quand vient Noël, toute l'île se partage en deux factions jalouses qui se disputent à qui surpassera l'autre par le goût et la splendeur de leurs processions. Cette année, plusieurs propriétaires du voisinage de Black-River ayant souscrit très-largement pour subvenir aux dépenses de la fête, nous procurèrent certainement le spectacle le plus amusant et le plus gai que j'eusse jamais vu. Je ne saurais raconter tous les incidens auxquels donna lieu la jalouse émulation des deux partis. Les champions de la guerre des Roses en Angleterre, les Guelfes et les Gibelins en Italie, n'avaient pas, à coup sûr, cette animosité. Il fallait entendre les bleus parler des rouges de Black-River, et les rouges des bleus. C'était à qui déprécierait l'autre dans ses efforts pour

briller dans la cérémonie; mais les bleus eurent l'avantage. Cela était incontestable, de l'aveu même d'une fille rouge. « N'importe se hâta-t-elle d'ajouter, les rouges auraient encore plus le dessous, que je ne voudrais pas être une fille bleue pour rien au monde ! » D'un autre côté, miss Edwards, la maîtresse de l'hôtel que j'habitais, était bleue jusqu'au bout des ongles. Elle avait fourni une de ses esclaves pour jouer un rôle important dans la solennité; mais au moment où le cortége des bleus allait se mettre en marche, un mouvement d'inquiétude s'y manifesta comme s'il manquait quelque chose, et quelque chose de très-indispensable; c'était l'esclave de miss Edwards qui refusait de se rendre à son poste d'honneur. Aussitôt nous vîmes une grande femme en deuil (miss Edwards elle-même), sortir de notre hôtel, entraînant par la main une singulière figure, toute chargée de clinquant et d'oripeaux, de plumes et de carton peint, et qui semblait ne s'avancer qu'à contre-cœur : c'était Britannia en personne, avec un bouclier blasonné aux armes de la Grande-Bretagne, un trident à la main et un casque au panache de soie bleue et argent. La pauvre fille était toute honteuse de se montrer en si pompeux appareil devant un si grand nombre de spectateurs. Elle fut reçue avec acclamation : la musique donna le signal; miss Edwards poussa la déesse par les épaules pour lui donner la dernière impulsion; les baguettes des tambours et les coudes des ménétriers la serrèrent de près; il fallut bien que Britannia se résignât à sa gloire.

La devise des bleus était la plus patriotique, celle des rouges la plus galante. On lisait sur le drapeau bleu : *La Grande-Bretagne a la victoire*; et sur le drapeau rouge : *Vivent à jamais les filles rouges !* Mais en fait de goût et d'invention la pomme était aux bleus. A leur tête mar-

chait d'abord Britannia, puis la musique, puis le drapeau, puis le roi et la reine des bleus. La reine apparaissait magnifiquement parée d'une robe blanche et argent; et en signe de mépris pour le parti rival, la queue de sa robe était portée par un page vêtu de rouge. Sa Majesté le roi avait le grand uniforme d'amiral anglais, avec une écharpe de satin blanc, et un énorme chapeau à trois cornes, surmonté d'une couronne en papier doré. Venait ensuite le *char de Nelson,* espèce de canot décoré d'une draperie bleue et argent avec le mot TRAFALGAR, écrit à la proue. La procession se terminait par un long cortége de dignitaires bleus, tous princes et princesses, ducs et duchesses; les enfans comme les pères, les filles comme les mères : celles-ci avaient une robe bleue avec corset blanc.

Les filles rouges étaient aussi très-joliment parées, mais il n'y avait rien dans leur cortége qui pût le disputer au char de Nelson et à la Britannia. Aussi, quand le trône rouge parut au défilé, rien ne saurait exprimer le mépris avec lequel notre hôtesse le regarda : « En vérité, disait miss Edwards, on ne sait ce que c'est. Quelques aunes de calicot étendues sur quelques planches ; et voyez, voyez seulement par derrière, vous y distinguez le bois blanc! singulier trône ! a-t-on vu quelque chose de plus misérable, de plus mesquin? » Miss Edwards ne cessait de hausser les épaules. Elle me dit ensuite qu'un individu avait voulu arracher une médaille qui pendait au cou de Britannia. « Qui peut avoir été assez hardi pour commettre une pareille action? demandai-je. — Oh! quelqu'un du parti rouge, *assurément!* s'écria-t-elle. » Le parti rouge était évidemment la bête noire de miss Edwards. J'entendis beaucoup parler de Jean-Canot et de son rival Jean-l'Écrevisse, mais ni l'un ni l'autre ne se mon-

trèrent à la procession. Ils avaient, à ce qu'il paraît, des intérêts à part, et s'en allaient de maison en maison faire leurs gambades à la porte pour recevoir en retour quelques gratifications dont ils ne rendaient compte à personne.

On nous proposa ensuite une représentation dramatique; la partie fut naturellement acceptée. Trois hommes et une jeune fille parurent sur les planches; les hommes vêtus comme les grotesques d'Astley, la dame avec plus de goût; elle portait une robe blanche à lames d'argent. Tous les quatre avaient des masques de soie bleue. Ils nous jouèrent la querelle entre Douglas et Glenarvon, de la tragédie de Home, et le quatrième acte de *la Belle Repentante*. Chacun de ces acteurs joua admirablement son rôle et n'avait nul besoin du souffleur. Quant à Lothario, c'était bien le plus plaisant personnage que j'aie jamais rencontré : on ne peut rien imaginer de plus bouffon que la scène de sa mort. M. Coates lui-même aurait pu étudier les effets d'une agonie aussi tragique. Aussitôt que Lothario fut bien mort et que Caliste se fut retirée folle dans la coulisse, tous les acteurs et les figurans réunis revinrent sur la scène pour exécuter des danses si extraordinaires qu'on pouvoit bien les croire tous atteints de la démence de Caliste; puis ils firent place au cortége de Britannia qui vint faire une collecte pour la fête de l'année prochaine. Une fille bleue chantait et une seconde dansait en présentant sa *tire-lire* aux spectateurs; les autres faisaient chorus à la danse et à la musique. Je ne saurais en conscience louer beaucoup la Malibran noire; mais rien ne pouvait être plus léger, plus gracieux, plus aérien que la danse improvisée de la Taglioni. Par le fait, dans toutes les marches et contremarches de la journée, j'avais été frappé de la précision des mouvemens, de l'ai-

sance et de l'élégance des gestes, de l'élasticité des pas et de l'élégante fierté avec laquelle tous les nègres et toutes les négresses portaient la tête. Je dis tous, mais il faut en excepter la pauvre Britannia qui baissait la sienne comme jamais déesse ne la baissa. Je reconnus dans le premier air qui nous fut chanté la vieille ballade écossaise de *Logie de Buchan.* Walter Scott eût été bien heureux de la popularité de cette mélopée calédonniene, à moins peut-être qu'il ne la crût profanée par la prononciation créole. Le second air était à la louange de lord Wellington, un air tout-à-fait moderne, mais écorché avec tout aussi peu de respect que celui de la vieille ballade. Je ne puis prétendre avoir compris les paroles, quoiqu'il me semblât qu'il était question de Waterloo et de fleurs vertes ou blanches, d'une duchesse et d'un petit pourceau blanc à bord d'un vaisseau de guerre. Arrangez tout cela si vous pouvez avec la gloire du vainqueur des vainqueurs. J'allais curieusement demander une traduction ou une explication pour le moins, lorsque tout-à-coup la moitié des chanteurs s'interrompit et imposa silence aux autres en poussant une exclamation capable d'effrayer la chaos, la nuit et leur empire (1).

On vit alors fuir en déroute chanteurs, danseurs et tout le monde. Quelle était la cause de cette révolution? l'illumination soudaine de la ville. Je courus comme les autres pour admirer ce *fiat lux* de gros chandeliers et de torches. L'effet était réellement beau ; mais le ravissement de la multitude nègre valait bien le spectacle lui-même.

Je n'avais jamais vu, au milieu de tant de monde réuni, régner un air de bonheur plus franc, plus expansif. En Angleterre, dans nos foires et nos courses de chevaux, une

(1) To fright the realms of chaos and old night.

moitié des étrangers au moins semble attirée là par le trafic, et être trop occupée pour pouvoir s'amuser; mais ici, on ne pensait qu'au plaisir, et ce plaisir consistait à chanter, danser, rire, voir, être vu, faire admirer ses beaux habits ou admirer ceux des autres. Ici, pas de vendeurs ni d'acheteurs, pas de domestiques ni de maîtres allant et venant d'un air affairé. A huit heures du soir enfin, quand nous traversâmes la place du marché, où l'illumination était la plus brillante, et où par conséquent la foule était plus serrée qu'ailleurs, je ne vis pas un seul homme ivre. Je n'avais pas non plus, de tout le jour, remarqué une seule querelle; car je ne puis regarder comme des exceptions la bouderie passagère de quelque étourdi qui, se jetant à travers la procession au risque d'en rompre les rangs, recevait en chemin un soufflet de la reine ou des princesses du royal cortége. Chacun faisait la même réflexion que moi : « Eh bien! monsieur, que croyez-vous que M. Wilberforce et les autres philantropes ou négrophiles de sa secte penseraient de l'état des nègres, s'ils assistaient à cette fête? » Certes, à en juger par le premier coup-d'œil, de tous les êtres que j'ai vus les nègres soint les plus heureux.

Comme nous nous rendions à notre chaloupe en traversant la place du marché, nous vîmes tout-à-coup miss Edwards sortir de la foule et saisir le bras du capitaine : « Capitaine! capitaine! lui cria-t-elle; pour l'amour du ciel, regardez un peu les lumières *rouges*! —De vieux cerceaux de fer, rien que de vieux cerceaux de fer, je le jure! » et la triomphante miss Edwards nous quitta, en hochant la tête avec le geste du plus souverain mépris.

(*Journal of a West-Indian.*)

—

Économie Rurale.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ENGRAIS

ET DE LEUR ACTION

SUR LES PRODUITS DE LA TERRE. (1)

Lorsqu'on veut expliquer l'action qu'un engrais quelconque opère sur le sol, on dit qu'il le fertilise. Cette explication suffit aux intelligences communes; mais pour les personnes qui veulent se pénétrer de la théorie comme de la pratique de l'agriculture, il est important de connaître les propriétés et le mode d'application de chaque engrais en particulier : or, ce n'est qu'en étudiant leur composition qu'on peut arriver à juger de leurs mérites respectifs. Indépendamment de la différence qui existe entre les engrais appartenant aux divers règnes, il est des cas où ceux d'une même espèce agissent d'une manière tout opposée. Quelques-uns ont la propriété d'arrêter la putréfaction ; tels sont les sels formés par la cendre des végétaux brûlés, la fiente des oiseaux, celle du cheval portée à un certain degré d'avancement, et la chaux vive. D'autres au contraire accélèrent la putréfaction ; tels sont les sels contenus dans les terres calcaires; la chaux brûlée depuis plusieurs mois, qui convertit en une sorte de mucilage toutes les matières putrescibles renfermées dans la terre ; et enfin les sels produits

(1) Note du Trad. Nous empruntons cet article à un ouvrage spécial qui a obtenu un grand succès en Angleterre. Nos lecteurs y trouveront des indications tout aussi utiles que dans les divers articles que nous avons déjà publiés sur les *Jardins*, sur les *Plantations des arbres forestiers*, sur le *Défrichement des terres incultes*, etc., etc.

par la litière des chevaux arrivée à un certain degré de fermentation. Il faut encore considérer que chacun de ces engrais acquiert des qualités différentes selon les diverses substances avec lesquelles on les combine, et les différens degrés de préparation qu'on leur fait subir.

Toutes les substances végétales et animales qui se décomposent ou se putréfient contiennent les élémens nécessaires à la reproduction des plantes que nous cultivons, pourvu qu'on les mêle à la terre dans une proportion et dans un état de putréfaction convenables. Mais il faut distinguer dans les engrais végétaux ceux qui ont subi une décomposition à l'extérieur, et ceux qui ont été décomposés en passant par le corps des animaux. Les premiers agissent d'une manière lente; mais durable. Les seconds opèrent promptement et accélèrent violemment la marche de la sève. Les substances qui contiennent des parties mucilagineuses, gélatineuses ou sucrées, des fluides huileux ou de l'acide carbonique, possèdent des principes nutritifs; mais il est rare qu'on puisse les employer sous leur forme primitive; elles doivent donc subir certaines modifications préalables. Les engrais fossiles ou minéraux, bien que dépourvus, du moins en général, de principe nutritif, aident avec efficacité au développement des facultés du sol et à la décomposition des substances qu'il renferme. Ils sont comme le creuset où se condensent, se divisent, se combinent, s'élaborent, les principes nécessaires à la vie des plantes, tandis que les engrais végétaux ou animaux formés de principes similaires ou assimilables s'unissent aux plantes en se décomposant, et concourent par cette union substantielle au développement et à la prolongation de leur existence. Mais examinons en détail les propriétés respectives des diverses espèces d'engrais aujourd'hui en usage.

Le fumier de cheval, lorsqu'il est humide et exposé à l'action de l'air, entre bientôt dans un état de fermentation nécessaire pour mélanger et assimiler ses parties aqueuses, huileuses et salines. Si l'on a soin de l'entretenir dans cette moiteur, il acquiert la consistance d'une pâte. Répandu en cet état sur la terre avant d'être totalement décomposé, il agit avec force sur la végétation, parce qu'il achève de se putréfier dans la terre; il convient aux terrains froids et argileux, et n'est pas moins bon pour les terres fortes, parce que le sel ammoniac qu'il contient en facilite la décomposition. Lorsque le fumier de cheval est entièrement décomposé, son volume se trouve considérablement réduit; mais ce résidu contient les parties essentielles. Dans cet état, il ne conviendrait point aux terrains sablonneux, crayeux ou calcaires. Il stimulerait trop puissamment les plantes dans la première période de leur croissance, de sorte que, l'engrais venant à perdre sa force, la végétation languirait aussitôt. Ajoutons que cet engrais, par l'excès même de sa fermentation, ne peut produire d'effet que pendant une seule année. Au reste, voici quels ont été les résultats obtenus sur un acre de terre, suivant l'état du fumier employé :

NATURE des récoltes.	EXPLOITATION sans fumier.	FUMIER nouveau 3 tonn. par acre.	FUMIER de 8 mois 2 tonn. par acre.	PAILLE sèche, brûlée sur place.
1e récolte : navets..	18 livres	2,030 liv.	1,793 liv.	912 liv.
2e — orge....	15 boiss.	31 boiss.	37 boiss.	30 bois.
3e — luzerne.	869 livres	2,240 liv.	2,352 liv.	2,016 liv.
4e — avoine.	?	38 boiss.	40 boiss.	18 boiss.

Le fumier des bêtes à cornes n'est pas moins efficace; il fermente très-promptement lorsqu'il est mis en tas; mais cependant moins que le fumier de cheval, parce qu'il n'a pas la même chaleur intérieure. Tant qu'il conserve son humidité naturelle, il forme une masse onctueuse, puis

il prend la sécheresse et l'aspect de la tourbe. Pour l'employer dans ce dernier état, il faut le mêler avec de la terre; autrement il resterait en mottes pendant des années sans se décomposer. A quelque degré de fermentation qu'on l'emploie, il ne parait pas agir sur le sol d'une manière très-active, aussi s'en sert-on ordinairement pour les terrains secs et chauds. Il fait bien dans les terrains sablonneux et graveleux dont il mitige la chaleur ; mais il a peu d'efficacité dans une terre forte où il n'est pas mis fréquemment par le labour en contact avec l'atmosphère.

Le fumier de mouton se décompose promptement lorsqu'il est humide et fortement tassé. Dans le cas contraire sa décomposition est lente et toujours incomplète. Ses effets ne s'étendent pas au-delà de la seconde année. La grande quantité de sel ammoniac qui se dégage des excrémens et surtout de l'urine des moutons rend cet engrais précieux pour les terrains composés de parties insolubles. Le fumier, tel qu'il se présente dans les bergeries, est de deux qualités. La couche supérieure, fréquemment renouvelée par la litière fraiche, est sèche et non fermentée ; la couche de dessous est humide et gluante. Lorsqu'on enlève le fumier, il faut avoir soin de mélanger ces deux couches. Si c'est pour du blé qu'on veut s'en servir, il faut le répandre légèrement, car il pousse à la paille, à moins cependant que le sol soit froid; dans ce cas on peut en mettre davantage, en l'employant sans le laisser fermenter.

Le fumier des porcs passe pour le plus riche des engrais animaux, après la poudrette. Quelques personnes cependant lui contestent cette qualité. Il est de nature savonneuse, lent à fermenter. Pour un terrain froid, il faut le mêler au fumier de cheval, car, bien que sa force stimulante soit très-grande, il n'a pas par lui-même assez de

chaleur pour détruire les graines des mauvaises herbes.

L'urine, quoique essentiellement composée d'eau, contient cependant des élémens de végétation très-remarquables. Ses qualités varient dans chaque espèce d'animaux, et souvent dans les individus de la même espèce, d'après le régime alimentaire auquel ils sont soumis. L'expérience a démontré que, mêlée à d'autres excrémens, à la paille, ou à des substances analogues, elle activait puissamment leur décomposition et les réduisait promptement à l'état d'engrais. La paille et les autres matières végétales sèches qui ont servi à faire la litière des animaux forment la base principale des engrais fournis par la basse-cour : mais c'est moins à cause des sucs nutritifs qu'elles sont susceptibles de communiquer au sol, que par la valeur qu'elles acquièrent en absorbant l'urine, en se combinant avec le fumier dans ses divers degrés de décomposition, et en donnant de la consistance à sa masse dont elles facilitent ainsi la fermentation. Toutes les sortes de paille conviennent également pour litière. Si la paille de riz est préférable sous certains rapports, celle du blé absorbe mieux l'humidité : son poids est triplé lorsqu'elle est saturée d'urine.

Dans son *Compendium of modern Husbandry*, M. Malcolm conseille de répandre les quantités suivantes de fumier de basse-cour, selon les différentes qualités de terre, et la nature des récoltes. Les chiffres expriment le nombre de yards cubes à répandre sur un acre de terre. Le yard représente 0,91438 de mètre.

	Terres fortes.	Moyennes.	Graveleuses.	Crayeuses.	Sablonneuses.
Blé	30	20 à 25	22	20	20
Orge	25	20	29	16	18
Navets	30	20	25	20	20
Luzerne	15 à 20	15	20	16	16
Sainfoin	—	—	—	20	—
Prairies	15 à 20	15	16	16	16

La science a fait faire, dans ces derniers tems, de grands progrès à l'art de préparer les engrais organiques. Elle a appris que le soin principal du cultivateur devait consister à saisir, dans les corps prêts à se décomposer, les principes qui doivent le plus énergiquement contribuer à l'alimentation des végétaux. On s'est appliqué dès lors à retenir le plus possible les gaz prêts à se dégager, à ralentir la fermentation des matières, et à les combiner avec des corps neutres qui ne laissent, pour ainsi dire, parvenir aux plantes que la quantité de gaz acide carbonique qu'elles peuvent consommer. Sans contredit, c'est à cet art que l'on doit attribuer l'accroissement progressif des produits de la terre. Voici d'après le docteur Coventry, professeur d'agriculture à l'université d'Édimbourg, quel a été le taux de cet accroissement dans l'espace de cinq siècles. C'est un fait bon à constater et qui résulte évidemment des perfectionnemens introduits dans les diverses parties de l'économie rurale :

Produit moyen d'un acre de terre.

	En 1387.	En 1830.
Blé	9 boisseaux	28 boisseaux
Orge	16 —	36 —
Avoine	10 1/2 —	42 —

La *poudrette*, composée de matières fécales réduites à l'état de dessiccation et pulvérisées, opère plus promptement et plus puissamment que le fumier ; mais son effet est moins durable. Les fermiers qui ont employé l'un et l'autre de ces engrais sur des terrains limitrophes ont observé que la récolte était toujours abondante l'année où la poudrette avait été répandue; mais que dans les années suivantes on ne remarquait plus une différence sensible dans les produits de l'un et de l'autre terrain. Lors-

qu'on l'emploie seule, elle agit d'une manière violente. On a vu un champ de blé fumé abondamment en poudrette ne produire que de la paille. Il est bon de la mêler avec d'autres substances; on peut se servir pour cet objet d'argile, de tan, de tourbe, etc.

Dans plusieurs pays on utilise l'urine de l'homme dont on fait un engrais qu'on appelle *engrais liquide*. On l'emploie avec succès en Flandre et dans la Suisse. Des expériences nombreuses ont prouvé qu'il agissait efficacement sur des terrains sablonneux auxquels il donne de la consistance. Peut-être serait-il moins propre à des espèces de sol différentes. Peut-être aussi, appliqué sans discernement, serait-il plus nuisible qu'utile à la production de certaines espèces de grains. Cependant il serait digne d'une nation aussi industrieuse que la nôtre de chercher à tirer tout le parti possible d'un mode d'engrais qui, du moins en certains cas spéciaux, est d'une grande vertu, et qui, par son économie, diminuerait considérablement les frais de production.

Les os broyés ou concassés, les herbages, les résidus des moulins à huile, les varechs, sont aussi employés avec une grande efficacité. Les os broyés conviennent mieux comme engrais que ceux en morceaux, parce que ceux-ci gênent le jeu de la faux pendant la moisson. Mais l'opération du broyage est difficile et coûteuse; ce qui fait qu'on emploie ordinairement les os brisés en petits morceaux. On en met dans cet état trente à quarante boisseaux par acre. Vingt boisseaux en poudre suffiraient. Il paraît au reste qu'il n'en est pas des os comme des autres engrais; la fertilité qu'ils produisent n'est pas en raison de leur quantité. On en a mis dans plusieurs pièces de terre de même grandeur, vingt-huit, quarante, soixante boisseaux et plus, sans qu'il en résultât de différence dans

la récolte; cependant plus l'engrais est abondant, plus les effets en sont durables.

Les terrains auxquels les os conviennent le mieux sont ceux d'une nature chaude et légère. Il est rare qu'ils réussissent sur les terrains humides. On dit qu'ils allègent les terres trop fortes, en opérant sur elles une action mécanique. Selon nous cela serait vrai, si on les employait en grande quantité et par gros morceaux; mais à l'état et avec la parcimonie qu'on met ordinairement à les répandre, il est difficile qu'ils produisent ce résultat. L'effet des os sur les terres légères et sablonneuses est incontestable. Il se fait sentir pendant plusieurs récoltes consécutives; il est même préférable au fumier pour cette sorte de terrains, sans même en excepter la colombine.

Il arrive souvent qu'on fait venir des plantes succulentes dans le seul but de les enfouir lorsqu'elles sont parvenues au moment de la floraison, car alors elles contiennent une plus grande quantité de matière soluble et nutritive. On emploie souvent ce genre d'engrais avec avantage, surtout dans les terrains calcaires, sablonneux et graveleux dont on augmente ainsi considérablement la fertilité. Toutefois ce système convient plutôt dans les pays chauds qu'ailleurs, parce que les blés y mûrissent de si bonne heure qu'on peut après la moisson semer et laisser mûrir les herbes destinées à l'engrais. Plusieurs personnes ont pensé que ce mode d'engrais était illusoire; que la terre s'épuisait à produire les herbes, et qu'en les y enfouissant, on ne faisait que lui rendre les sucs qu'elles lui avaient coûtés. Cette théorie serait vraie si les plantes ne tiraient leur alimentation que de la terre; mais des expériences curieuses ont prouvé que l'air et l'eau sont les principales sources de la végétation. Et il est de fait que certains terrains très-maigres qui

par des chances atmosphériques et sans engrais avaient produit des récoltes passables, se sont trouvés être plus fertiles après cette production qu'auparavant.

Les résidus de moulins à huile sont aussi très-recherchés dans certains comtés du nord. Nous ne parlons ici que des gâteaux formés avec la graine de rabette qui a passé au moulin, puisque les résidus de la graine de lin servent à engraisser les bestiaux. Plus ces gâteaux contiennent d'huile, plus leur influence est salutaire. Les productions de la terre dont cet engrais favorise le plus la production sont les navets et le blé. Mais pour les premiers, il est souvent sans effet, parce qu'il a besoin pour opérer de trouver de l'humidité soit dans le sol soit dans l'atmosphère. Quant à l'orge, par exemple, on ne s'en sert qu'à défaut de tout autre engrais; pour peu que la température se maintienne chaude, l'engrais sera complétement inutile. Il est vrai qu'il servira pour la récolte suivante; mais le but du fermier n'en sera pas moins manqué. On n'est point d'accord sur la quantité de gâteaux de rabette qu'on doit employer. On en met un tonneau de 50 boisseaux, pour un, deux, trois, et même six acres, selon l'état de la terre et la qualité des gâteaux. Un tonneau s'évalue pour l'effet à douze charges de fumier.

Les terrains auxquels cette espèce d'engrais conviennent le plus sont les argiles et les autres terres humides; mais, en général, il est bon pour tous les genres de terrains. Il est remarquable qu'il serait plutôt nuisible qu'utile par une température sèche.

Dans les provinces maritimes, les varechs forment comme engrais un objet important. On les mêle ordinairement avec le fumier ordinaire, et ils décomposent promptement la litière des animaux; mais souvent aussi on les répand sur la terre dans leur état naturel. L'ac-

tion du varech ne se fait sentir que sur une seule récolte. Il n'est point propre aux terres humides ou argileuses. Il convient surtout aux terres légères. Répandu en couches peu épaisses et égales sur les prairies, il y produit un bon effet. On ne peut fixer la quantité qu'on doit en employer pour les terres labourables ; elle est presque illimitée.

Mais il est tems que nous nous occupions des engrais minéraux. Cette espèce d'engrais se compose des substances qui, en se combinant avec la terre, corrigent ses défauts, facilitent l'introduction et la circulation des gaz, et la disposent à recevoir toutes les influences atmosphériques. La pratique seule peut faire connaître les cas où ils sont utiles ; par malheur il est peu de fermiers qui en apprécient bien les qualités, et sachent en faire l'usage convenable. Ces engrais ne possèdent aucune vertu nutritive ; ils s'identifient à la terre, et, employés en quantité modérée, ils l'améliorent souvent d'une manière sensible.

Nous parlerons d'abord des substances calcaires. La craie est une terre calcaire, le plus souvent mêlée d'argile et de sable qui détériorent sa qualité, en quelque proportion qu'ils s'y rencontrent. C'est donc au fermier à bien s'assurer quelles sont ces proportions. Combinée à l'argile, la craie convient aux terres légères et sablonneuses, qu'elle sert à lier. Au contraire les terres compactes se trouvent bien du second mélange. Il arrive néanmoins tous les jours que les fermiers emploient la craie telle qu'ils la tirent de la terre, sans distinction de qualités ni de convenances. Lorsque la craie est pure, ses qualités sont à tous égards les mêmes que celles de la pierre à chaux. Bien incorporée à la terre, elle la rend

plus maniable. Mêlée au fumier, elle hâte la végétation et améliore la nature du grain.

Les propriétés de la chaux sont les mêmes que celles de la craie; cependant on croit généralement que plus la pierre est dure, plus la chaux a d'efficacité. Beaucoup de personnes font peu de cas de la chaux faite avec de la craie; dans quelques pays au contraire on préfère celle-ci. Employée sans être brûlée, la pierre à chaux opère d'une manière très-lente; elle agit sur le sol pendant plusieurs années comme toute autre pierre calcaire; mais la durée de ses effets est proportionnée à sa pureté. En la brûlant, on ne fait qu'accélérer son action. La chaux vive résulte de la combustion de la pierre à chaux; elle est caustique et décompose rapidement les substances végétales et animales avec lesquelles on la met en contact. Répandue sur la terre, soit pure, soit mélangée, elle possède tellement peu de vertus nutritives, que si son action était continue, elle détruirait le principe de la végétation. En la dissolvant dans l'eau, on lui fait perdre sa causticité, et elle reprend la même inertie qu'avant la combustion.

L'expérience a fait découvrir un état mixte entre ces deux états extrêmes. On saisit le moment où la chaux fraîchement éteinte n'a point encore perdu totalement sa qualité corrosive, pour la répandre sur la terre. Elle agit alors avec énergie sur toutes les parties organiques qui auraient échappé à la décomposition; elle tue les insectes, détruit les fibres et les racines des plantes nuisibles, les dissout et les réduit en terreau. Il est probable que la combustion, en absorbant son humidité, produit en elle un gonflement auquel les molécules de la terre ne peuvent résister. Ainsi la chaux, à l'état que nous venons

de décrire, possède les qualités de la chaux vive sans en avoir les inconvéniens; mais il faut que son emploi soit judicieusement calculé. Quoiqu'elle décompose la pulpe ou substance savonneuse des végétaux, et la convertisse en terreau, ainsi que nous l'avons dit, elle peut cependant, mise en trop grande abondance, avoir un résultat contraire. Elle détruit toujours plus ou moins l'effet des engrais animaux, soit en se combinant à leurs elémens, soit en modifiant leur action.

C'est surtout la nature du sol qui doit régler l'emploi de la chaux. C'est un stimulant précieux pour les terres compactes et argileuses, même lorsque ces terres ont été long-tems fumées avec des substances végétales ou animales, sans mélange d'engrais minéraux; souvent alors elle produit des effets plus sensibles que ceux du fumier lui-même, parce qu'elle met en action toutes les particules de la matière putréfiée; mais si l'on n'a soin de renouveler celle-ci, le sol ne tardera pas à s'épuiser.

Les terrains de nature marécageuse supportent parfaitement la chaux parce qu'ils renferment en abondance des matières sur lesquelles ce caustique exerce une action utile, et qui résisteraient à l'action du fumier ordinaire. On peut encore l'appliquer avec succès aux terres fortes et argileuses. Quoiqu'elles possèdent tout ce qui constitue un bon sol, elles ne sont que trop souvent lentes et inertes. Le fumier qu'on y répand, faute de fermentation suffisante, ou peut-être par l'absence de particules calcaires, reste inactif; il est alors nécessaire d'y ajouter une quantité modérée de chaux qui en opère la décomposition et l'amalgame; mais il ne faut l'employer que presque éteinte, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, car autrement elle consumerait le fumier.

Les terrains crayeux ont une grande affinité avec la chaux, et la supportent mieux que les terrains légers. Elle produit un bon effet sur les terres compactes ; il n'y a même pas de mal à l'y répandre nouvellement sortie du four. On a observé qu'elle empêche la terre de se grumeler après une forte pluie, et qu'elle neutralise les mauvais effets que l'humidité produit ordinairement sur les grains. Dans les terrains sablonneux, qui sont presque dépourvus de matière végétale, la chaux produit une espèce d'opération mécanique ; elle se combine avec les particules terreuses, elle leur donne de la consistance, fixe l'humidité de l'atmosphère, et les rend moins impressionnables aux sécheresses qui détruisent les moissons. C'est avec raison que la chaux passe pour rafraîchir les terres chaudes ; mais si l'on n'a soin en ce cas de la mêler avec de l'argile, elle se lie au sable, et forme une espèce de mortier qui ne se rompt que difficilement au labour. Lorsqu'une terre sablonneuse a reçu fréquemment de la chaux, il faut, pour la rétablir, la fumer fortement en fumier.

Les agriculteurs ne sont point d'accord sur la question de savoir si la chaux épuise la terre, et jusqu'à quel point elle l'épuise. On sait qu'une longue suite non interrompue de récoltes finit par épuiser le meilleur sol, si l'on ne le soutient par des engrais nourrissans. Mais indépendamment de ce moyen même, il en est d'autres qui contribuent à renouveler les forces de la nature. On peut obtenir une série de récoltes indéterminée sans ajouter au sol aucune substance, soit animale, soit végétale. Le sable, l'argile et la craie, quoique stériles pris isolément, exercent l'un sur l'autre, lorsqu'on les mélange, une influence chimique qui, par l'attraction de l'air, des rosées, de la pluie et des rayons solaires, effec-

tue la production des grains et des fruits. Il est donc certain que la terre possède en elle-même tous les élémens de la végétation ; mais il est certain aussi que sa fertilité dépend de la décomposition des parties destinées à former la matière végétale. On peut donc appeler engrais toute substance qui, répandue sur le sol, en rectifie les défauts, en corrige les mauvaises qualités, le féconde ou le nourrit. Ainsi jetez de la chaux sur du sable pur, ce dernier deviendra plus compacte et plus favorable à la germination ; mais les semences qu'on lui confiera ne trouveront point encore une nourriture suffisante : les engrais putréfiés pourront seuls lui donner les qualités nécessaires pour produire.

La chaux est encore très-utile pour rompre les terres toutes neuves, sur lesquelles elle exerce une action plus puissante que sur celles depuis long-tems en culture. On en a obtenu des résultats étonnans dans les défrichemens des marais et des montagnes. Mais il faut alors la répandre abondamment ; du moins lorsqu'on veut ensemencer en blé. Pour les terrains qu'on veut mettre en prairies, il faut la ménager davantage, et même la mêler avec de la terre, à moins que le sol ne soit crayeux. C'est peut-être sur les prairies que la chaux opère les résultats les plus avantageux ; car elle corrige les principes acides, et améliore d'une manière étonnante la qualité des herbages.

Lorsqu'on met un terrain en culture pour la première fois, il faut employer la chaux avant les engrais putréfiés, car si le sol contient des principes acides, ou d'autres substances nuisibles aux plantes, ils se trouveront décomposés et privés de leurs qualités délétères. Les engrais calcaires et putréfiés agissent d'une manière toute différente. Les premiers, doués de stimulant et de correctif, accroissent la récolte aux dépens du terrain seul.

Les derniers communiquent à ce terrain des fluides qui le fertilisent, et terminent ce que les autres ont commencé. Il est difficile de préciser la quantité de chaux qu'il faut répandre sur un acre de terre. On peut cependant l'évaluer de 80 à 100 boisseaux pour un sol léger, et 240 à 320 ou 400 pour un sol fort. En quelque quantité qu'on s'en serve, il convient qu'elle soit parfaitement amalgamée à la terre. Elle perd autrement une partie de son influence. Quoique plus légère que le sol, elle se conserve ordinairement en morceaux qui tombent par leur propre poids au fond des sillons après le labour; mais ils n'atteignent point alors le but auquel on les destinait. Pour éviter cet inconvénient, on herse après avoir fumé, puis on donne un second labour, après lequel on herse encore. Cette opération se répète une ou deux fois s'il le faut.

L'ignorance où sont en général les agriculteurs des qualités distinctives de la marne a fait naître une foule d'opinions diverses sur son usage. Beaucoup de fermiers, voyant qu'ils s'en trouvaient bien, ont pensé qu'elle pouvait remplacer le fumier, et ont vendu leur paille. Mais quoique leurs récoltes se soient soutenues pendant quelque tems, ils n'ont pas tardé à s'apercevoir que les terres s'épuisaient. Ils ont vu que pour que la marne continuât à produire de l'effet, il fallait de tems en tems fortifier la terre par un bon engrais de fumier. Ajoutons que l'emploi combiné de ces deux moyens a toujours produit les meilleurs résultats.

Selon la définition des chimistes, la marne est composée d'argile, de sable et de chaux mélangés très-intimement, mais à doses inégales et légèrement cohérentes. Elle est sans ductilité, dure naturellement, et gluante lorsqu'elle est humide. Elle se fond et se désunit facilement

dans l'eau, et même à l'impression de l'air, et se réduit en molécules presque entièrement composées de terre calcaire, combinée avec un peu d'huile minérale, d'argile, et quelquefois d'ocre ou de fer. On regarde encore comme un des caractères de la marne, qu'elle entre en effervescence avec les acides. Malgré cette description sommaire, son apparence varie autant que ses propriétés. Sa couleur change du blanc le plus pur aux teintes du rouge et du brun les plus foncées. Elle se rencontre dans différentes sortes de terres, en masses détachées, à diverses profondeurs, quelquefois en couches perpendiculaires, quelquefois en bandes parallèles à l'horizon, en se coupant à angles droits. On en distingue plusieurs espèces :

1° La marne crayeuse, qui sert à améliorer les terres sablonneuses, sur lesquelles elle opère à la manière de l'argile. Pour les terres formées d'un mélange de sable et de gravier, on se trouve bien de l'emploi de cette espèce de marne. En raison de la quantité d'argile qu'elle contient, elle ajoute à la consistance des terrains pauvres et maigres, et les ramène à cet état mixte qui est le plus favorable à la végétation. Elle est plus douce et plus onctueuse que la craie au moment de son extraction, et elle se pétrit comme une pâte; mais à mesure que l'humidité disparaît, elle tombe en morceaux. Elle se marie donc facilement au sol; et comme elle tient beaucoup du système calcaire, ses effets, quoique lents, sont infaillibles pour la dernière espèce de terrains dont nous venons de parler.

2° La marne sablonneuse, qui se trouve communément dans les puits de pierre à chaux. Elle n'adhère point à la longue; mais elle s'égrène entre les doigts. Elle est graveleuse au toucher; exposée à l'air, elle se décompose. Sa couleur est une teinte de plomb tirant sur le noir. Comme

son nom l'indique, le sable y domine dans une proportion de 60 à 80 p. °/₀. Elle n'entre point en effervescence avec les acides aussi promptement que les marnes calcaires. Elle est peu tenace, et convient beaucoup aux terrains argileux, dont elle corrige la dureté.

3° La marne pierreuse, qu'on emploie pour les terres pesantes. Son opération est lente, mais durable. Ses effets se font encore sentir au bout de quarante ans.

4° La marne schisteuse ou écailleuse, qui est produite par les débris de poissons testacés, morts dans leurs coquilles, et convertis à la longue en terre calcaire. Cette espèce de terreau, composé de matières animales, tient beaucoup des qualités du fumier. Il est donc propre à fertiliser les terrains soit secs naturellement, soit desséchés artificiellement.

Judicieusement employée, la marne produit d'excellens résultats; cependant on n'est pas d'accord sur la manière dont elle opère. Quelques agronomes pensent que sa vertu tient uniquement aux matières calcaires avec lesquelles elle est combinée; d'autres que son principal avantage vient de ce qu'elle donne du corps et de la consistance à la terre; il en est enfin qui pensent que l'amélioration qu'elle procure est due à son action mécanique sur la texture du sol. En considérant ce sujet avec attention, on est porté à croire que l'utilité de la marne est due collectivement à ces trois circonstances. En effet, sous le rapport de ses parties calcaires, elle possède le degré d'énergie qu'aurait une quantité de chaux correspondante. Mais, comme il existe certaines espèces de marne qui ne contiennent que très-peu de carbonate de chaux, ce n'est point à cette cause seule qu'il faut attribuer son influence. Elle peut venir aussi, soit de l'altération que la marne occasione dans la texture du sol, en augmentant

son volume, soit de l'onctuosité qu'elle donne à ses parties trop maigres, soit de la combinaison parfaite du sable, de la chaux et de l'argile, ses parties constituantes qui se soutiennent mutuellement, et favorisent son action mécanique sur la terre. Toutes les marnes, à l'exception de celles qui sont combinées avec une proportion considérable de fer, de soufre et de substances minérales délétères, donnent par elles-mêmes de la nourriture aux végétaux ; on doit donc les considérer comme une espèce de sol additionnel, qui, uni à la terre, ajoute à ses forces productives.

Si cette hypothèse est juste, on peut en conclure que toutes les espèces de marne qui abondent en matières calcaires peuvent être utilement employées pour tous les terrains qui ont besoin de chaux, en ayant égard toutefois aux divers effets des parties qui entrent dans leur composition. Ainsi, comme nous l'avons dit pour les terres légères, sablonneuses, plus la marne contient d'argile, plus elle leur est convenable. La même qualité agirait différemment sur les terrains humides et lourds, qu'elle rendrait encore plus tenaces. Pour ceux-là, il faut prendre la qualité de marne où le sable domine. En un mot, il convient d'employer pour chaque sol l'espèce de marne qui en diffère le plus.

Le plâtre ou sulfate de chaux est un fossile dont Chaptal et Buchholtz ont ainsi donné l'analyse. Cent parties de celui qu'on emploie comme engrais contiennent :

Terre calcaire pure ou chaux	33 parties.
Acide sulfurique	43
Eau cristallisée	24

Il faut 450 ou 500 fois son poids d'eau pour le dissoudre. Quoique susceptible d'être réduit en poudre par le feu,

le plâtre est aussi peu fusible que la pierre à chaux, et perd 20 p. °/₀ par la calcination. A l'état de pureté, il n'entre point en effervescence avec les liquides. Il est insipide au goût et sans odeur.

Quoique l'usage du plâtre comme engrais ne se soit établi que depuis quelques années, ce n'est point une découverte nouvelle. Les plus anciens naturalistes en parlent; mais ce n'est pourtant que vers le milieu du dernier siècle que les expériences de quelques agriculteurs allemands ont fixé l'attention publique sur cet engrais. Il fut adopté aussitôt dans la Suisse, d'où il s'est répandu dans tout le continent de l'Europe, et a pénétré dans les États-Unis d'Amérique.

Les espèces de terrains auxquels il est le plus convenable sont les terrains sablonneux, graveleux et crayeux. Il ne paraît point opérer utilement sur les terres fortes, argileuses et humides, à moins que les premières n'aient reçu préalablement de la chaux. On a cru long-tems que le plâtre étant lui-même calcaire ne pouvait s'appliquer avantageusement à des terrains déjà imprégnés d'une matière analogue; et comme on a reconnu par l'analyse de ses propriétés qu'il contenait de l'alcali et de l'acide sulfurique, qui se neutralisent lorsqu'ils se rencontrent en proportions égales; on a pensé que dans certains cas ses effets sur la végétation seraient insensibles. Ces craintes sont cependant mal fondées. Dans le premier cas, l'expérience a prouvé que le plâtre était bon pour des terrains contenant de la pierre à chaux ou déjà saturés de craie ou de chaux. Dans le second, bien que les alcalis et les acides se neutralisent lorsqu'ils agissent isolément l'un sur l'autre, ils produisent des résultats d'une utilité incontestable lorsqu'ils font partie intégrante des engrais employés. Quant aux causes qui déterminent ces

résultats, elles ne sont encore que conjecturales; et toute discussion à cet égard serait peu intéressante pour nos lecteurs.

Le plâtre n'a point d'effets sensibles sur les terrains épuisés ou qui contiennent peu de terre végétale; mais il seconde parfaitement l'action des engrais putréfiés. Il réussit mieux dans un tems sec que par un tems humide. L'humidité dans l'atmosphère arrête ses effets, et les paralyse même. Mais il faut observer que la pluie ne lui est nuisible que si elle tombe après qu'il a été répandu. Si elle est tombée auparavant, elle lui prête au contraire une nouvelle force. Cet emploi du plâtre, avant, pendant ou après les pluies, a occasioné une foule d'erreurs qui ont donné du discrédit à son usage.

On a trouvé plusieurs inconvéniens à l'emploi du plâtre. On a dit : 1° qu'il tendait à durcir la terre; 2° qu'il l'épuisait en forçant la végétation; 3° que convenant plus particulièrement à certaines espèces de grains, il pouvait être nuisible aux autres espèces par lesquelles on alterne la culture. A cela on peut répondre :

1° Que la ténacité et la dureté du sol ne proviendraient alors que de ce qu'on aurait employé le plâtre avec profusion, ou de ce qu'on l'aurait appliqué à des terres argileuses auxquelles il est impropre, tandis que, jeté sur des terres légères et poreuses, la fermeté qu'il leur donne est un avantage réel.

2° Que la propriété stimulante qu'il possède lui est commune avec toutes les substances qui méritent le nom d'engrais; que s'il ne possède en lui-même aucune qualité nutritive, il aide plutôt qu'il ne nuit à la fertilité de la terre en poussant à la production du trèfle et autres récoltes de même nature, avec lesquelles on peut augmenter la masse des engrais putréfiés.

3° Enfin qu'il ne peut résulter aucun inconvénient de son appropriation à telle ou telle espèce de récoltes en particulier ; car jamais on ne s'est aperçu qu'il fût nuisible à celles sur lesquelles il n'exerce point une influence utile.

Les cendres de toute espèce, quoiqu'elles n'entrent pas dans la classe des substances fossiles, et qu'elles appartiennent, à proprement parler, au règne végétal, peuvent cependant, en raison de leur affinité avec les engrais calcaires que nous venons de décrire, se ranger dans la catégorie des engrais minéraux. Jetées sur un terrain en prairie, elles fortifient l'herbe, en améliorent la qualité, et en accélèrent la croissance. On les applique encore avec succès aux terres emblavées, surtout lorsqu'elles sont argileuses et compactes. Les cendres de charbon de terre divisent et stimulent ces sortes de terrains. Lorsqu'on peut s'en procurer en quantité suffisante dans le voisinage des villes manufacturières, on en met jusqu'à 50 ou 60 boisseaux par acre. Les cendres de bois, qui contiennent une grande quantité d'alcali, corrigent l'acidité qui peut exister dans la terre ; mais il arrive presque toujours qu'on les emploie sans distinguer de quelle espèce d'arbres elles proviennent. Cependant cette considération est essentielle ; car plus la texture du bois est serrée, plus la quantité d'alcali contenue dans la cendre est considérable. On trouve dans les *Essais de l'évêque de Llandaff* que les arbres doivent être classés de la manière suivante, d'après la qualité relative des cendres qu'ils fournissent :

Chêne.	Poirier.	Bouleau.	Noisetier.
Frêne.	Pommier.	Aune.	Sureau.
If.	Orme.	Sycomore.	Saule.
Hêtre.	Érable.	Peuplier.	Châtaignier.
Pin.	Sapin.		

C'est la mesure de cette proportion qui doit régler celle des cendres dont on se sert. On peut aussi appliquer cette remarque aux cendres de bruyères; car elles possèdent différens degrés de force, selon qu'elles ont été faites dans un four à brique ou dans un four à chaux. Tous les fermiers savent qu'on se sert beaucoup de bruyère pour chauffer ces deux sortes de fours. A mesure que les pierres se calcinent dans le four à chaux, il s'en détache de petits fragmens qui tombent au fond avec les cendres, et en augmentent la qualité.

Beaucoup de fermiers emploient aussi avec succès les cendres de paille brûlée. L'opération consiste tout simplement à mettre le feu au chaume après la moisson. La terre se trouve alors couverte de cendres, et s'enrichit des sels qu'elles contiennent. On a essayé de labourer la moitié d'un champ sans en enlever le chaume, et de brûler le chaume dans l'autre moitié du champ avant de le labourer. On a ensemencé le champ en blé. La partie dont le chaume avait été brûlé a produit huit boisseaux par acre de plus que l'autre. Si les cendres de paille ne produisent pas autant d'effet que le fumier, du moins elles en approchent; mais il faut pour cela laisser le chaume très-long. On se prive, il est vrai, des avantages qu'on en tire ordinairement; mais on est bien dédommagé de cette perte par la destruction complète des mauvaises herbes.

La suie, produite par les divers combustibles, a des qualités différentes selon la nature des substances dont elle s'est dégagée. On la répand ordinairement sur les blés, lorsqu'ils sont faibles ou qu'ils prennent au printems une teinte jaunâtre. Elle donne alors de la vigueur aux plantes; ce dont on s'aperçoit aux pousses nouvelles qu'elles jettent de toutes parts. Quelques fer-

miers l'emploient mêlée avec de la chaux vive et de la terre, cette dernière en quantité égale à celle des deux autres substances réunies. On mélange d'abord la suie et la terre en les passant à travers un crible ; puis, lorsqu'on les a laissées reposer une quinzaine de jours, on y jette la chaux. Au bout de quelques semaines, le mélange est susceptible d'être employé. Chacun de ces ingrédiens est bon en lui-même ; mais nous n'avons point assez mûrement examiné les effets du mélange que nous venons d'indiquer pour le recommander avec certitude. Selon nous, la meilleure manière d'employer la suie est de la répandre pure, mais avec modération.

L'emploi de l'argile brûlée remonte à l'année 1730. On s'en sert communément dans les pays où le combustible est abondant, et on en obtient des résultats avantageux. On pourrait croire que les grains semés après cet engrais, pendant une saison sèche, ne doivent pas bien venir, parce que l'argile brûlée n'a point les qualités nécessaires pour conserver l'humidité. C'est une erreur. En divisant les particules du sol, cet engrais permet aux plantes de chercher et de trouver plus facilement leur nourriture. Pendant les saisons les plus sèches, on a vu des récoltes semées sur des cendres ou de l'argile brûlée, prospérer au plus haut degré, tandis que d'autres, semées sur des terres fumées en fumier, dépérissaient graduellement.

Occupons-nous maintenant des engrais salins. Quoique le sel appartienne à tous les règnes, cependant comme toutes les espèces de sel sont de la même nature que le sel fossile, nous les comprendrons dans cette partie de notre nomenclature. La cherté du sel et plus encore l'insouciance des fermiers a empêché de faire des expériences en grand sur son importance et son utilité comme en-

grais. Ses partisans disent qu'il agit sur les terres labourables en accélérant la putréfaction et en stimulant la végétation par la propriété qu'il possède d'absorber l'humidité de l'atmosphère; ils ajoutent qu'il détruit les plantes parasites et les insectes, qu'il garantit le blé de la rouille, qu'il donne aux fourrages une saveur très-recherchée des bestiaux.

Qu'il possède ou non toutes les qualités que nous venons d'indiquer, il est certain qu'on ne peut lui contester cette dernière. Ses effets, il est vrai, varient suivant les proportions dans lesquelles on l'emploie, et d'après la nature des terrains. Si on l'emploie en quantité considérable, il a, comme tous les autres stimulans, une tendance à désorganiser les substances végétales avec lesquelles on le met en contact. Lorsqu'on en modère la quantité ou qu'on le mêle avec d'autres substances, on peut le considérer comme un agent actif de la végétation, et par conséquent comme un excellent engrais. Sous ce rapport ses effets sont analogues à ceux de la chaux employée en quantité convenable. Si on le sème sur une terre en jachère, il est probable qu'on détruira toute la végétation parasite, qu'on décomposera les matières animales enfoncées dans la terre; et puis, lorsque le tems des semailles viendra, il ne restera de sel semé que la quantité justement nécessaire pour produire le stimulant désiré.

L'efficacité du sel, comme engrais, a cependant eu trop de prôneurs et d'antagonistes pour que nous ne cherchions pas à appuyer notre raisonnement de faits incontestables, résultant d'expériences dirigées avec soin et discernement. Les agronomes les plus distingués de la Grande-Bretagne se sont occupés des applications du sel à l'agriculture, et après une longue série d'expériences,

ils ont été d'avis que le sel employé avec ménagement produisait de très-bons résultats. Nous allons consigner ici les expériences les plus concluantes.

Produit d'un acre de terre ensemencé en blé et préparé avec le sel, d'après G. Sinclair.

	boisseaux.
APRÈS UNE RÉCOLTE D'ORGE.	
Sans engrais	16 1/4
Avec 11 boisseaux de sel	22 1/4
APRÈS UNE RÉCOLTE DE LIN.	
Avec 11 tonneaux 1/4 de fumier	16
Avec 6 boisseaux de sel	23 3/4
APRÈS UNE RÉCOLTE DE HARICOTS.	
Sans fumier	11 1/2
Avec 6 boisseaux de sel	21
APRÈS UNE RÉCOLTE DE POIS.	
Sans fumier	16
Avec 6 boisseaux et 1/2 de sel jetes lors des semailles	17 3/4
Avec 6 boisseaux 1/2 de sel enfouis avec la semence	23 1/4
Avec 6 boisseaux 1/2 de sel et 6 boisseaux 1/2 de suie	20
Résultats de la même expérience sur l'orge après une récolte de navets.	
Sans fumier	12
Avec 5 boisseaux 1/2 de sel jetés avant les semailles	28 1/3
Avec 11 boisseaux de sel	28 3/4

L'application du sel à l'avoine n'a produit aucun bon résultat.

Nous rapporterons maintenant les résultats obtenus par M. Cuthbert sur un terrain légèrement graveleux, du comté d'Essex, ensemencé en blé, résultats qu'il a consignés dans ses *Observations sur l'emploi du sel.*

Un acre de terre en blé sans aucune espèce de fumier, pendant quatre ans a produit	13 boisseaux.
La même étendue préparée avec du fumier d'écurie après une récolte de pommes de terre	26
— — — — avec 5 boisseaux de sel sans aucun autre engrais, pendant quatre ans a produit.	26

Le même agronome a fait encore d'autres expériences sur les pommes de terre dont les résultats ne sont pas moins curieux :

Un champ, planté en pommes de terre, sans engrais a produit par acre	120 boisseaux.
Le même champ fumé avec les engrais ordinaires a produit également par acre	219
Avec une addition de 20 boisseaux de sel	234
Avec une addition de 40 boisseaux de sel dont 20 répandus au printems, et 20 en septembre, a produit	244

Certe, toutes ces expériences, quoique faites sur une petite échelle, ne laissent aucun doute sur l'efficacité du sel comme engrais; mais cependant il ne faut en faire usage qu'avec beaucoup de précaution, car lorsqu'il est employé en trop grande abondance, loin de coopérer à la bonne qualité des produits il les altère. C'est ce qui ressort d'une manière incontestable des observations de M. Forbes, agriculteur près d'Elgin. Il a reconnu que le poids des grains d'orge augmentait en raison inverse de la quantité de sel appliquée à la terre, ainsi :

Avec une tonne 1/2 par acre de sel, 100 grains d'orge ont pesé.................................... 103 grains.
Avec une tonne.................................... 106
Avec une 1/2 tonne.................................... 108

Le nitre, ou salpêtre, quoique agissant plus puissamment que le sel, est rarement employé comme engrais. Nous croyons cependant devoir donner le résultat des expériences qui en ont été faites. On a obtenu, au moyen de cet agent, de bonnes récoltes de terres qui jusque-là n'en avaient produit que de médiocres; on l'a appliqué également au froment, à l'orge, à l'avoine et aux prairies. Le moment de l'employer est le commencement du printems; on le sème dans la proportion de 100 à 500 livres par acre; et il revient à environ 25 sh. les 112 livres.

Les agriculteurs ne sont point d'accord sur la nature du sol auquel le nitre convient le mieux. En général, on le croit favorable aux terres crayeuses, et on s'accorde à dire qu'il réussit parfaitement dans les prairies, surtout pour le trèfle. Il paraît aussi qu'il faut le semer par un tems humide, soit seul, soit mêlé avec de la cendre. Le nitre varie beaucoup sous le rapport de la qualité et de la force. Ces différences en apportent dans sa manière d'opérer, et causeraient des erreurs préjudiciables si l'on n'y

faisait attention. L'analyse a démontré que le blé contenait plus de nitre qu'aucune autre céréale. On a conclu de là que le nitre devait lui être particulièrement favorable. Cependant ce fait n'est point d'accord avec la théorie; on a observé que l'emploi du nitre se bornait à favoriser la croissance de la paille et non celle du grain, et qu'il communiquait en outre au blé une tendance à moisir.

Enfin, à toutes ces substances, dont nous venons d'énumérer les effets et les qualités, nous pourrions joindre encore les cailloux, l'argile, le sable et la vase, qui employés avec discernement exercent sur le sol une salutaire influence. On se trouve bien, dans quelques cas, de jeter du gravier sur des terres glaises pour les diviser, les ameublir, les réchauffer, favoriser, dans les terrains trop humides, l'écoulement des eaux, retenir et maintenir au contraire l'humidité dans les terrains trop secs, et accélérer dans les vignes, par leur réverbération, la maturité du raisin; il faut, au contraire, mettre de l'argile sur des terres sablonneuses. La quantité à employer varie de 50 à 150 tonneaux par acre, suivant la nature du sable. Le tems le plus convenable pour ce mélange est l'automne ou le commencement de l'hiver, parce que les gelées, les pluies et les vents prédisposent la terre à se rompre et à se mélanger.

Le sable peut s'obtenir presque partout sans peine et sans frais. On l'emploie pour corriger les terres argileuses. Il divise et allége le sol, et le réduit à l'état qui convient à la végétation. Sous ce rapport, il fait la contre-partie de la marne appliquée aux terrains sablonneux. On l'emploie ordinairement en grande quantité; mais il va sans dire que cette quantité doit toujours être proportionnée aux frais de transport et au voisinage du sable dont on se sert.

La vase, qui se tire ordinairement des étangs que l'on cure, varie pour ses effets selon sa qualité. Les étangs se trouvent ordinairement placés dans des bas-fonds. Ils reçoivent après les pluies les éboulemens du sol, et les débris des engrais. S'ils sont dans le voisinage d'une basse-cour, ils se saturent de l'urine et des excrémens des bestiaux. La vase qui se tire de ces sortes d'étangs convient aux terres légères, parce qu'elle contient des substances nutritives qui ajoutent à leur consistance; si au contraire les étangs sont renouvelés par des sources, la vase qu'on en tire contient plus de sable que de matière végétale, et elle se durcit dès qu'on l'expose. On peut néanmoins s'en servir pour les prairies de mauvaise qualité, dont elle purifie l'herbe, mais elle ne vaudrait rien pour les terres labourables. On voit donc que la vase participe de la nature des divers ingrédiens dont elle est composée, et les fermiers, avant de l'employer, doivent bien se pénétrer de toutes ces considérations.

(*British Husbandry*.)

Miscellanées.

UNE PARTIE SUR L'EAU.

Ce fut à Richmond que je rencontrai pour la première fois Robert Daly, et je ne sais ce qui m'attira tout d'abord ses prévenances, mais au bout d'une demi-heure, nous étions déjà d'anciennes connaissances. Je n'ai jamais connu de fou plus amusant surtout pour ceux qui pouvaient rester simples spectateurs de ses folies sans lui servir de victimes ni de compères. Malheureusement n'évitait pas qui voulait ce dernier inconvénient, et la journée n'était pas fort avancée que j'avais à regretter déjà d'être honoré de sa familiarité.

« J'espère, me dit-il, que nous serons bientôt bons amis? Je vous propose une partie sur l'eau; j'ai mon canot à moi, et je veux vous conduire jusqu'à Hampton-Court. Vous me prenez pour un original, sans doute? c'est un peu vrai. Mon père, Dieu ait son ame, était un homme très-honorable dans son état..... un raffineur de sucre à Saint-Mary-Axe. J'étais destiné à lui succéder; mais je n'avais aucun goût pour le commerce, et je ne voyais rien de plaisant dans la cassonnade. Lisez-vous quelquefois la *Gazette de Londres*?

— Quelquefois, répondis-je.

— Je lisais moi-même deux fois par semaine cette intéressante feuille pour y voir le prix du sucre. Un fatal samedi j'y trouvai le nom de mon père inscrit dans la

liste des faillites : le brave homme s'en tira comme tant d'autres, et sortit de Guild-Hall aussi blanc que son sucre superfin. Raffermi même par sa propre ruine, il acheta quelque tems après une maison dans Bekerley-Square, se mit sur les rangs pour la candidature d'un comté, et mourut plus riche qu'il n'était né.

— Et vous êtes son héritier, je suppose ?

— Ah ! il n'avait pas grand'chose à laisser : la candidature avait un peu rogné son capital. Mes deux sœurs avaient reçu de bonnes dots, et il me resta tout juste quatre cents livres sterling de revenu en tiers consolidés : voilà quelle est toute ma fortune. Je n'ai aucune propriété personnelle, pas d'autre bois que ma canne, pas d'autre terre que celle qui est contenue dans trois vases de géranium sur la croisée de mon cabinet. En ce moment même je ne suis pas très-riche en espèces, et cependant, mon cher ami, vous voyez :

Je chante et nargue les chagrins.

— J'envie votre philosophie et votre gaîté.

— Vous avez bien raison, répliqua-t-il ; je suis philosophe et gai ; mais gai par-dessus tout. Oui, j'avoue que je suis ce qu'on appelle un farceur. J'aime à mystifier, mais jamais mes amis. Non, non ; c'est dangereux. Nos amis ne sont pas toujours de la même humeur ; ce qu'ils trouvent bon un jour, ils le trouvent mauvais un autre : il n'est pas facile de savoir précisément jusqu'à quel degré un ami peut supporter sans se fâcher que vous lui distilliez du beurre fondu dans sa poche. J'évite de faire mes farces dans un petit cercle. J'opère sur une grande échelle. Hier soir, par exemple, en venant ici, je m'arrêtai au poteau du carrefour d'Egham pour tourner légèrement l'inscription indicative de

la route; et je ne sais combien de gens j'ai envoyés à Chestley qui croyaient aller à Londres, et combien à Windsor qui se rendaient à Egham. C'est mon genre.

— Et vous donnez-vous souvent ces plaisirs-là?

— Perpétuellement, reprit Daly; j'ai décroché tous les marteaux de Sloane-Street trois nuits de suite; cent quatre-vingt-quatorze marteaux, sans compter les boutiques! et depuis l'invention de l'éclairage au gaz, j'ai trois fois plongé dans les ténèbres toute la paroisse de Saint-Pancrace, en interceptant la communication de tous les tuyaux avec le gazomètre....

— Ces folies doivent vous coûter quelque chose de tems en tems.

— Vous voulez dire que, lorsque je paie, c'est moi qui suis définitivement mystifié. Oh! vous avez raison; mais je gagne du tems, et ne paie jamais que lorsque je suis en fonds. A ce propos, je veux vous raconter une de mes aventures, qui au premier abord vous paraîtra équivoque; mais attendez le dénouement pour me juger. Je veux que vous me connaissiez et je tiens à votre estime. Vous saurez que j'ai eu un frère autrefois, qui est mort depuis long-tems; c'était mon aîné. Il était allé dans les colonies, tandis que je restais à Londres, moi, l'enfant gâté de mon père, qui me croyait un prodige d'esprit, et riait de mes extravagances en père prévenu... Peut-être ce bon père a-t-il à se reprocher quelques-unes de mes frasques par cette excessive indulgence: n'importe. Après sa mort, je commençai ma vie d'enfant de famille, et j'allai loger en garni chez un tapissier. Le brave homme! j'occupais tout son premier étage, et ne lui payais pas un sou de loyer; au contraire, je lui empruntais chaque mois une nouvelle somme.

— En vérité! m'écriai-je, je....

— Ne froncez pas le sourcil; j'étais plus jeune alors qu'aujourd'hui : on ne doit pas juger les gens par les fautes de leur jeunesse. Écoutez-moi sans prévention. J'empruntai donc à mon tapissier; mais je le consultais sur toutes choses. Il était enchanté de moi, et moi de lui : c'était mon premier ministre, mon ministre des finances; et qui aurais-je pu consulter plus convenablement, quand un nouveau projet était sur le *tapis* (passez-moi le calembourg). Au bout de deux ans, je devais à mon tapissier quatorze cent soixante-douze livres sterling et neuf pences, sans les intérêts.

— Ce n'était pas là une plaisanterie, monsieur Daly, lui dis-je.

— Attendez, nous y sommes. Mon ministre des finances me pria de lui rendre au moins une partie de cette somme.... Je n'en avais pas le premier shelling. Je quittai donc Londres, et allai me réfugier dans le sanctuaire d'Holyrood, où vous savez que les débiteurs ont conservé le privilége de n'être pas arrêtés par leurs créanciers; mais le mien ne se donna même pas la peine de faire le voyage d'Édimbourg....

— Avec un créancier si accommodant, vous auriez pu vous en dispenser vous-même.

— Sans doute; mais qui pouvait se douter d'une pareille indifférence? Je m'impatientai à la fin de ne pas entendre parler de lui, et me mis à parcourir l'Écosse... pays pittoresque, sans doute. Mais je m'ennuyai bientôt de la chasse, des lacs, des montagnes, et désespéré de mon exil de Londres, je résolus de me tuer.

— Horrible idée! m'écriai-je.

— Très-horrible, reprit Daly, et je la mis bientôt à exécution.

— Comment?

— Comment? Je fis inscrire la nouvelle de ma mort dans les journaux de Londres en ces termes : « Mort à Antigoa, le 15 mars, âgé de 28 ans, Robert Fergusson Daly, esq., fils de feu Thomas Fergusson Daly, esq. de Sainte-Mary-Axe de Londres. »

— A quoi bon cette insertion?

— Vous allez me comprendre. Dix jours après, m'étant vêtu en grand deuil, je me présente chez mon ami le tapissier. Je crois le voir encore assis à son comptoir avec sa petite tête chauve. J'entre.... je salue.... mon créancier s'élance :

— Ah! monsieur Daly, s'écrie-t-il, ce n'est donc pas vrai; vous vivez.

— Là-dessus, moi, avec la gravité d'un juge, je réponds, après avoir poussé un long soupir : Monsieur, je vois que vous tombez dans la méprise commune.

— Méprise! monsieur, quelle méprise? j'ai lu, lu de mes yeux, dans les journaux, que vous étiez mort.... Il n'y a rien de menteur comme les journalistes.

— En cette circonstance, répliquai-je, ils sont aussi véridiques que la vérité même.

— Quoi donc! vous n'êtes pas mort, puisque vous voilà.

— Me voilà, sans doute; mais je ne suis pas le M. Daly qui est mort à Antigoa.

— C'est évident, puisque vous voilà, comme je disais, continua mon tapissier.

— Monsieur, repris-je, en appuyant sur le mot *monsieur,* vous ne comprenez pas; je suis le frère, le frère jumeau de ce pauvre Robert Daly, qui fut votre locataire, et qui est mort votre débiteur.

— Quoi! s'écria le tapissier, vous son frère : impossible! absurde! Je vous reconnaîtrais entre mille à ce petit signe sur votre nez.

— C'est possible, monsieur; mais je suis né avec un signe sur le nez comme mon frère, qui, je vous le certifie, est mort à Antigoa. »

Cela l'étonna, et il allait sonner pour appeler la servante qui m'avait maintes fois plaisanté assez familièrement sur le signe de mon nez, lorsque, pour prévenir autant que possible cette confrontation, je l'arrêtai par des protestations nouvelles, et en ajoutant que je venais solder le compte de mon frère.

« C'était assez plaisant sans doute, dis-je en interrompant ici Daly; mais *cui bono?*

— Nous verrons, poursuivit-il. » Au mot de solder, tous les doutes de mon homme cessèrent. Il fut convenu que ce ne pouvait être moi qui venais ainsi m'acquitter, et il m'écouta sans détacher les yeux de dessus mon signe, cette petite verrue que vous regardez vous-même, jusqu'à ce qu'enfin, sur ma demande, il tira mon mémoire de son comptoir.

— Le voilà, monsieur, dit-il; voilà.... Dieu! quelle ressemblance!... Voilà le compte de votre frère.

— Quel est le total? demandai-je en soupirant de très-bonne foi.

— Quatorze cent soixante-douze livres, treize schellings neuf pences et demi; quant à l'intérêt, monsieur Daly, j'y renonce.

— Monsieur, dis-je en tirant de ma poche un mouchoir blanc comme la neige, je vous honore et vous révère : je ne m'étonne nullement du respect avec lequel mon pauvre frère a toujours parlé de vous. Vous allez juger de ses bons sentimens. Il est mort en laissant trois mille cinq cents livres sterling. Ses dettes sont nombreuses. Dans sa dernière lettre, il m'ordonne de partager équitablement sa fortune.

— Le pauvre garçon ! dit le tapissier.

— Une malheureuse créature avec ses trois orphelins l'a occupé d'abord.

— Ah, mon Dieu ! dit le tapissier....... je renonce à ma créance plutôt que de diminuer la part de ces infortunés. »

Ce mouvement du digne homme me toucha tellement, que je fus sur le point de me trahir pour l'embrasser ; mais j'aurais gâté là une bonne farce, et je continuai :

« Vous venez ensuite, monsieur. Mon frère déclare que, sans faire tort à ses autres créanciers, il peut consciencieusement vous donner vingt-cinq pour cent, et en conséquence, je viens vous offrir une somme de trois cent soixante huit livres trois schellings et six pences, car je néglige les fractions.

— Eh bien ! dit l'honnête tapissier, je l'aime et l'estime : il aurait pu ne pas me payer un farthing. J'ignore où il était... penser à moi sur son lit de mort ! voilà, monsieur, qui prouve d'excellens principes.

— Vous acceptez donc, monsieur ?

— Très-volontiers, monsieur, je lui sais gré de son souvenir et de ses sentimens. J'avais fait mon deuil de cette créance : je me reproche d'avoir pensé quelquefois que votre frère... Dieu ! que vous lui ressemblez !... était un ingrat et un débiteur de mauvaise foi...

— Monsieur, interrompis-je en le saluant, vous jugiez bien mal mon pauvre frère : voici la somme, monsieur, et tout ce que je vous demande dans l'intérêt de trois orphelins survivans, est un acquit de tout ce qui vous était dû.

— Comme de raison, monsieur Daly, dit le tapissier en prenant les bank-notes que je lui donnais. Oh ! Dieu !

s'écria-t-il tout-à-coup, je vois la bague que le défunt avait à son doigt !...

— Oui, répondis-je un peu confus d'avoir oublié d'ôter ma bague ; oui, c'est le seul gage de souvenir qu'il m'ait laissé, je la porterai toujours pour l'amour de lui. Voilà donc trois cent soixante-dix livres trois schellings et six pences ; comptez vous-même.

— C'est bien, monsieur, dit le tapissier après vérification et en signant le reçu pour solde... mais accordez-moi la faveur de revenir pour dîner avec moi, je veux jouir de la surprise de ma servante Rébecca... Non, jamais on a vu ressemblance pareille ! »

Je le lui promis, mais en me hâtant de prendre congé de lui ce jour-là, sous prétexte d'affaires pressantes, et je le quittai charmé de l'aventure.

« Sans doute, monsieur, dis-je à Daly, la plaisanterie était bonne, mais avouez que quelqu'un moins favorablement disposé pour vous que je le suis pourrait la juger avec plus de sévérité.

— Oui, répondit Daly, mais attendez la fin. Peu de tems après, un sourire de la fortune me mit à même de régler mes comptes sur de nouvelles bases. Je n'hésitai pas à aller trouver mon honnête créancier, je lui confessai ma ruse, le fis rire aux larmes de sa propre crédulité, payai la différence et ajoutai quelques guinées pour Rebecca. »

Ce second dénouement me réconcilia un peu avec mon ami Daly et j'acceptai la partie sur l'eau en me disant que je pouvais bien me croire à l'abri d'être noyé avec un compagnon comme celui-là... mais avant de partir, il me donna une nouvelle preuve de sa promptitude à saisir l'occasion d'un bon mot. Nous ne dînâmes pas tête à tête à Richmond : entre autres convives, nous avions

quelques dames du théâtre parmi lesquelles se distinguait miss Harley, qui joue les coquettes à Drury-Lane, et les ingénues partout ailleurs. Nous étions au dessert : miss Harley n'était pas encore venue à Richmond, et ignorait le jargon de ce rendez-vous général des cockneys de Londres. Daly demanda au garçon de lui apporter quelques *dames d'honneur*. On appelle ainsi les petits gâteaux au fromage qui contribuent à la célébrité du lieu.

« Des dames d'honneur ! s'écria miss Harley, que signifie cela ?

— Ma chère miss Harley, lui dit Daly, ne savez-vous donc pas que Richmond est un château royal, et que l'étiquette y domine si complétement, que dans un dîner chaque mets prend le nom d'un des officiers de la couronne. Ce qu'on nomme ailleurs un gâteau au fromage est ici une fille d'honneur ; de même, un chapon est un lord chambellan ; un dindon, un gentilhomme de la chambre ; un petit cochon rôti, un colonel des gardes ; un canard, un valet de pied, et une tarte aux groseilles un huissier de la verge noire, etc. » Miss Harley ouvrit de grands yeux en voyant apporter des gâteaux au fromage sous le nom de dames d'honneur, et ne doutant pas de la suite de cette synonymie d'étiquette, elle demanda à son tour un *huissier à la verge noire* : Le garçon resta ébahi, et nos éclats de rire démontrèrent à la pauvre actrice que Daly s'était moqué d'elle.

A peine étions-nous au milieu de la rivière que nous rencontrâmes un honnête citadin qui s'amusait tranquillement à en descendre le cours. Il s'était assis paresseusement à l'arrière de son canot, aspirant la fraîcheur de l'air et comparant la rotondité de son embonpoint à la voile gonflée par une brise de sud-ouest qui ralentissait agréablement sa navigation.

« Holà ! lui cria mon ami Daly, que faites-vous donc dans ce canot ? »

Le citadin garda un silence dédaigneux.

« Holà ! répéta l'inexorable farceur, que faites-vous dans ce canot, vous dis-je, mon gros amiral ? »

Le cockney n'y tint pas.

« Que signifie votre question, monsieur ? demanda-t-il.

— Je vous déclare, monsieur, que ce n'est pas votre affaire de conduire ainsi ce canot.

— Sachez, monsieur, répliqua l'autre, que ce canot m'appartient, et que c'est mon plaisir de le conduire.

— A la bonne heure, monsieur, dit alors Daly avec le plus grand sang-froid, j'avais donc raison de dire que ce n'était pas votre affaire puisque c'est votre plaisir. Bonjour, monsieur, voilà tout. »

Heureusement le gros cockney ne jugea pas à propos de relever cette mauvaise plaisanterie, et les choses n'allèrent pas plus loin.

Richmond semble, chaque fois qu'on le revoit, paré exprès pour vous plaire davantage, et ce jour-là le paysage était plus ravissant que jamais : les pelouses veloutées de Twickenham brillaient de toute la fraîcheur et de tout l'éclat de leur verdure. Mon ami semblait lui-même se laisser aller au charme de rêver en ramant contre le courant, lorsqu'il s'écria tout-à-coup, fidèle à son caractère :

« Je regrette d'avoir quitté sitôt Richmond sans vous avoir régalé d'un de mes piéges à prendre les badauds de Londres.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je ingénument.

— Je pense à un tour que je joue toujours avec succès entre Sion et Kew. En voici la recette, car j'aime à formuler scientifiquement. Prenez le soir une forte corde, fixez-la à un pieu ou à un arbre sur la rive de Kew et

transportez l'autre bout sur la rive de Sion où vous l'attachez de même. Cela fait, retirez-vous pour voir l'effet : quand la marée redescend, arrive soudain un couple de cockneys dans leur canot : le berger ramant avec un beau zèle, sa bergère assise et souriant aux efforts de son berger. Au lieu choisi, votre corde saisit le Corydon cokney par le cou et le jette aux pieds de sa Philis ; en un clin-d'œil, la même corde saisit Philis sous le menton et la fait tomber à la renverse. Dans la confusion du moment, grâce à la rapidité de la marée, le flot entraîne à cent pas le couple étourdi, qui, lorsqu'il se remet sur son séant, commence à s'étonner de ce qui lui arrive, et ne se soucie guère de remonter la Tamise pour en connaître la cause. D'ailleurs, à peine l'effet a-t-il été produit, vous avez détaché un des bouts de la corde. Corydon et Philis ne savent à qui s'en prendre de leur mésaventure.

— Cette plaisanterie pourrait devenir sérieuse, dis-je à Daly.

— Allons donc ! reprit-il, je vois que j'ai à me reprocher une autre faute.

— Et laquelle ?

— Celle de ne pas vous avoir fait vider une bouteille de Champagne de plus.

— Vous avez raison, répondis-je, mais ne pourrions-nous réparer ici cette omission ?

— Non, répondit mon ami ; la maison du *Pâté d'anguille* n'est qu'un mauvais cabaret, et tous les hôtels de Twickenham sont dans l'intérieur des terres.

— Alors, prenons patience jusqu'à Hamptoncourt. »

En ce moment nous passions sous la terrasse d'un beau jardin sur laquelle s'ouvrait la fenêtre d'une salle à manger, contiguë à une immense serre. Dans le cintre de la fenêtre était une table garnie de bouteilles et de carafes à

décanter qui sortaient en quelque sorte du sein d'une abondante moisson de fruits choisis. Autour de cette table était assise une respectable famille. D'abord un gros monsieur dont la face enluminée annonçait que c'était chez lui une habitude prise de se rafraîchir ainsi ; puis sa femme dont l'embonpoint justifiait son titre de la *meilleure moitié* de lui-même, et enfin à leurs côtés deux jeunes personnes qui devaient être les filles de ce couple florissant. Quoique la pelouse eût une étendue de vingt à trente toises, nous avions fixé leur attention comme ils avaient excité la nôtre.

« Fort bien, dis-je, cette scène nous est offerte par notre mauvais génie qui nous impose le supplice de Tantale.

— Vous avez tort, répondit Daly, grand tort, mon cher : deux jolies demoiselles, du bon vin, une collation exquise et une société aimable valent bien la peine qu'on aventure quelque chose : nous parlerons à ces jolies personnes, nous goûterons ces fruits savoureux, nous comparerons ce vin à celui de l'auberge.

— Vous connaissez donc les maîtres de cette maison ?

— Pas le moins du monde ; mais n'importe, la chose est arrangée. C'est un projet accompli. Avez-vous un portefeuille et un crayon ? A merveille ! prêtez-les moi : ne dites rien, et je me charge du reste. Ne me contredisez en rien, et restez dans le canot jusqu'à ce qu'on nous invite.

— Mais, mon cher monsieur Daly.

— Chut ! » fit Daly qui au même instant s'élançait à terre. Je restai abasourdi, ne sachant ce qu'il allait faire ni quel rôle j'allais jouer moi-même. Je vis d'abord mon ami, ne doutant de rien, longer la pelouse sous la terrasse, d'un pas mesuré : il affecta d'écrire sur les tablettes de mon portefeuille ; puis s'arrêta, leva la main

à la hauteur de ses yeux comme pour chercher un horizon et obtenir un niveau, écrivit encore et se remit à arpenter le terrain.

« Amarrez le canot, et apportez-moi la perche! » me cria-t-il alors avec un air d'autorité si bien joué, que je ne savais plus moi-même s'il plaisantait ou parlait sérieusement. J'obéis et débarquai avec la perche : sans autre cérémonie il planta la perche dans la pelouse, dernier acte qui devait, me dit-il tout bas, produire une crise finale.

En effet, nous entendîmes le *drelin drelin* d'une sonnette qui prouva à Daly qu'il venait de produire une sensation. Nous vîmes aussitôt venir à nous un sommelier, bien poudré, en habit bleu, gilet blanc, culottes noires, escorté d'un laquais en livrée bleue et rouge. Je crus que nous allions être honteusement expulsés de ce paradis envahi par nous; mais mon compagnon impassible ne perdit pas contenance; il continua à prendre ses alignemens, ses notes, ses points de rencontre, et à mesurer le terrain, jusqu'à ce que le sommelier fût arrivé près de lui.

« Je vous demande pardon, messieurs, dit le sommelier; mais mon maître, qui vous envoie ses complimens, désire savoir ce que vous venez faire, car il n'est guère d'usage qu'on débarque ici.

— Croyez-vous donc, répondit Daly, que je vienne pour mon plaisir; mon devoir, monsieur, mes fonctions, voilà ce qui m'amène ici. Monsieur Higgins, portez la perche à ce tronc d'arbre. »

Les derniers mots s'adressaient à moi. J'obéis encore, complétement étourdi, fasciné, comme l'oiseau sous le regard du serpent à sonnettes, n'osant pas me révolter de peur de faire éclater un dénouement qui, grâce au sa-

voir-faire de mon ami, aurait bien pu ne compromettre que moi. Le sommelier, voyant que ses paroles produisaient peu d'impression sur Daly, fit mine de m'interroger à mon tour, et comme je ne savais pas trop où mon compagnon voulait en venir avec son arpentage, je commençais à m'alarmer de l'incident ; mais Daly était trop sur ses gardes pour me laisser subir ce contre-interrogatoire.

« Monsieur, dit-il au sommelier, présentez mes complimens à votre maître, et faites-lui mes excuses pour la liberté que je suis obligé de prendre. Je suis l'inspecteur du grand canal de jonction de Paddington, et un acte du parlement va être obtenu pour avoir le droit de creuser une branche du bassin de Brentford qui viendra se jeter ici dans la Tamise. De ma décision dépend beaucoup la direction de cette branche, et je n'aurais pas pris sur moi de débarquer sans prévenir votre maître et solliciter son agrément, si je n'étais obligé de présenter demain matin mon rapport au comité.

— Creuser un canal à travers la propriété de mon maître, monsieur ? dit le sommelier.

— Directement, répondit Daly, qui, joignant le geste à la parole, étendit la main et faillit planter l'index de sa main droite dans l'œil gauche du sommelier ; ce que je cherche en ce moment, ajouta-t-il, c'est le moyen de ne pas être forcé de faire abattre un angle de cette serre.

— Mon cher monsieur, dit le sommelier, l'idée seule d'une pareille chose ferait tourner les sens de ma maîtresse : voulez-vous m'attendre un moment, monsieur, jusqu'à ce que j'aie rendu réponse à Sir Timothée Dod.

— Certainement, répondit Daly, et dites-lui bien, dites à Sir Timothée Dod que je ferai mon possible pour ne pas toucher à sa maison, car comme c'est de mon rapport et de mon plan que la chose doit dépendre, je

ne me déciderai qu'après un examen scrupuleux de la localité.

— Croyez, monsieur, dit le sommelier d'un ton très-radouci, que mon maître sera très-reconnaissant du procédé... Je reviens, monsieur. »

Et le sommelier retourna à la terrasse accompagné du laquais en livrée à qui il adressa un coup-d'œil significatif que j'interprétai comme l'ordre de s'abstenir de nous jeter dans la rivière, jusqu'à ce qu'il eût de nouveau consulté son maître. En leur absence, je voulus enfin savoir de mon ami ce qu'il prétendait faire.

« Taisez-vous, me dit-il, vous n'êtes pas de mon conseil privé ; je suis l'inspecteur de la Compagnie de canalisation, et je veux, à ce titre, inspecter aussi cette autre compagnie qui se régale sans nous sur cette terrasse. Laissez-moi faire, et vous participerez aux gratifications comme aux travaux de votre emploi.

— Mais, dis-je, vous ne connaissez pas ceux à qui vous avez à faire.

— Nous allons faire connaissance, répliqua Daly, car voici Sir Timothée Dod en personne, si j'ai bien retenu son nom. Souvenez-vous que vous êtes mon commis ou mon secrétaire. Jouez bien votre rôle; vous savez ce que je vous ai promis : tenez bien la perche et je tiendrai mes promesses.

— Bonjour, monsieur, dit Sir Timothée Dod, tout ému de ce qu'il venait d'apprendre, mon sommelier me dit que vous êtes ici pour déterminer la direction d'une nouvelle branche du canal de Paddington... il est bien extraordinaire que je n'en aie jamais ouï parler ?

— En effet, Sir Timothée, répondit Daly, vous auriez dû en recevoir avis. Entendez-vous quelque chose à l'art de lever les plans, Sir Timothée ?

— Non, monsieur, du tout.

— Tant mieux ! dit Daly assez haut pour que je l'entendisse, car il ne pouvait résister au plaisir de s'applaudir de cette circonstance. J'aurai le plaisir de vous expliquer moi-même mon travail si vous daignez jeter les yeux sur ce papier. Vous voyez A, monsieur... A est votre maison, Sir Timothée ; B est la serre ; C est la Tamise. Cela vous paraît étrange, peut-être ?

— Non, monsieur, non, continuez, je vous prie.

— Ainsi donc, monsieur, D E F et G sont les points du pont de Brentford, d'où je fais partir ma ligne droite, et vous voyez bien qu'en tirant ladite ligne sur l'angle du cimetière de Twickenham où doit être *l'embouchure*...

— Comment dites-vous, demanda Sir Timothée, qui ne comprit pas d'abord le mot français.

— *L'embouchure*, monsieur, ou l'ouverture, l'issue de la nouvelle branche du canal qui enlevera diagonalement à votre serre dix-huit pieds environ, et donnera au reste de votre propriété la forme originale d'un chapeau à trois cornes. Vous voyez, monsieur, comme cela : ici H I K.

— Je vous jure sur l'honneur, monsieur, dit Sir Timothée, qu'il y aurait de quoi rendre lady Dod folle.

— J'avoue, reprit Daly, que ce sera rogner un beau morceau de votre serre, et qu'il ne sera pas très-agréable d'entendre sous les fenêtres de votre chambre à coucher les cris des mariniers et le piaffement des chevaux.

— Les chambres à coucher de mes filles sont précisément de ce côté, dit le pauvre Sir Timothée, quelles réclamations dois-je faire ? Est-ce aux magistrats ou à la chambre des communes que je dois m'adresser ?

— Oh ! mon Dieu ! monsieur, tout sera inutile, répliqua Daly avec un sérieux impayable. C'est de moi que

dépend la direction du canal, et comme je disais à M. Higgins, mon commis...... Higgins, approchez pour que je vous présente à Sir Timothée Dod....... Je disais donc à Higgins : il est fâcheux de troubler les Dod dans la jouissance d'une si jolie propriété.... cela me fend le cœur de soumettre ce plan au comité, mais cette ligne est précisément la plus directe. Ah! monsieur, me disait Higgins, faites donc attention à cette belle serre! »

Sir Timothée me tendit la main.

« Croyez, monsieur, me dit-il, que je suis sensible à vos bonnes intentions; ce serait en effet une triste chose. La décision sera-t-elle si prompte?

— Immédiate, monsieur, dit Daly; mais nous vous retenons ici à l'air sans chapeau : vous vous enrhumerez.

— Non, non, n'y faites pas attention; mais, monsieur, peut-être aurez-vous l'aimable politesse d'entrer chez moi.... le domestique aura soin de votre canot : je vous présenterai à lady Dod qui essaiera de vous gagner, et je suis persuadé que vous êtes tout disposé à nous obliger... Georges, amarrez ce canot et prenez-en soin pendant que ces messieurs vont entrer pour se rafraîchir... »

Je n'oublierai jamais le coup-d'œil que me lança Daly pendant que nous suivions le respectable propriétaire qui voulut absolument nous introduire chez lui. Il fallait voir le rire à demi étouffé qui rayonnait dans ses yeux, tandis que moi, qui voyais dans le succès de sa plaisanterie le signal de notre défaite honteuse, je me disposais à prendre la fuite; mais il était trop tard pour reculer. Au bout de quelques minutes nous fûmes en présence de lady Dod et de ses deux filles, qui étaient restées à table en attendant le dénouement de notre affaire.

Daly était triomphant : il me fit signe d'avoir bonne contenance, et me donna l'exemple. Il s'assit à côté de

lady Dod avec toute l'aisance d'un homme du monde, et me montra un siége entre les deux jeunes demoiselles. Je m'assis à mon tour. On ne peut se figurer deux plus charmantes personnes, et quand je me vis auprès d'elles, je me comparai intérieurement à Garrick représenté entre la Tragédie et la Comédie, dans le profane monument que quelque ignorant doyen du chapitre de Westminster a laissé placer dans l'enceinte sacrée de notre nécropole nationale. Augusta Dod était une brune à la physionomie pleine d'expression et de vivacité. Fanny Dod, blonde aux yeux bleus, avait une bouche souriante, que je ne pus m'empêcher de regarder avec une admiration qui disait assez que le secrétaire de l'inspecteur avait des goûts d'artiste. Les deux jolies magiciennes s'aperçurent bientôt de la fascination que leurs charmes exerçaient sur moi, et ne furent pas fâchées, je pense, de faire oublier à leurs hôtes, par leur séduisant sourire, la ligne droite et les intérêts de la compagnie du canal de Brentford.

La courtoisie de Sir Timothée et l'affabilité de milady ne laissèrent pas faire à leurs deux demoiselles tous les frais de cette séduction. Daly se prêtait à tout avec une complaisance qui faisait pressentir à notre hôte que nous ne serions pas incorruptibles. Il trouvait tout exquis, les fruits et le vin. Il se servait deux fois quand on l'avait servi une, et me passait la carafe aussi souvent qu'il pouvait; mais je laissais volontiers mon verre plein pour écouter Fanny. J'étais au troisième ciel, et quand mon rôle d'emprunt me revenait à l'esprit, j'aurais donné tout au monde pour m'en dépouiller et avouer la vérité. Je suis sûr que si nous avions terminé ainsi la mystification, elle eût été bien reçue ; car nous aurions soulagé les Dod d'un poids énorme d'inquiétudes : ils eussent tout pardonné, et ri avec nous de bon cœur. Mais Daly n'était pas un

Annibal à se perdre dans les délices de Capoue. Il sut s'arracher à tems aux plaisirs de cette délicieuse retraite et me donna le signal du départ. Je reculai ma chaise, malgré un regard de Fanny qui semblait dire : Vous êtes bien pressé ! Daly fut impitoyable : il est tard, partons, répétait-il sans cesse. Il fallut abréger les adieux et redescendre au rivage. Sir Timothée voulut nous accompagner jusqu'à notre canot. J'entrai le premier ; Daly se disposait à prendre place à l'arrière, lorsque Sir Timothée dit au domestique de s'éloigner, et je vis le digne baronnet saisir la main de mon compagnon avec un mouvement particulier qui éveilla mon attention : il lui glissait une bank-note de cinquante livres sterling.

Je tremblai, je l'avoue : qu'allait faire Daly ? S'il acceptait ce cadeau pour conserver la serre intacte, la comédie allait jusqu'à l'escroquerie : les fraises, le raisin, les pêches et le vin de notre hôte avaient été de bonne prise, mais un billet de banque !... J'étais décidé à tout avouer, à dénoncer la mystification à l'instant même et à livrer l'auteur principal du complot à toute la vindicte d'un honnête homme. Mais Daly s'écria :

« Monsieur ! qu'ai-je donc fait pour vous autoriser à me croire capable de sacrifier mon devoir à votre argent ? Monsieur Higgins, je vous prends à témoin que la personne que vous voyez-là, Sir Timothée Dod, a osé me glisser dans la main cette bank-note de cinquante livres sterling ; soyez témoin aussi de la manière dont je lui restitue cette bank-note destinée à me suborner... Sachez, monsieur, continua-t-il avec une colère que je crus moi-même véritable, sachez que l'on ne suborne pas un honnête inspecteur avec cinquante, ni même avec cinquante mille livres sterling ; ainsi, monsieur, faites le deuil de votre serre, elle y passera ; comptez là-dessus, Sir Timothée. D'après votre

conduite, la ligne droite restera la droite ligne; rien ne sera changé à mon plan, et non seulement je dénoncerai l'histoire de votre misérable bank-note; mais pour prouver mon intégrité inexorable, je veux faire passer le canal sous les fenêtres de votre salle à manger. Adieu donc, monsieur, bonsoir! »

Disant cela, Daly sauta dans le canot et se mit à ramer avec un air de dignité calme, laissant sa malheureuse victime livrée à toute la honte de sa vaine tentative de corruption et à la certitude que sa propriété chérie était menacée de perdre la moitié de sa valeur.

Quand nous fûmes à cent toises du rivage, je ne pus dissimuler à mon compagnon que j'éprouvais quelques remords d'une aventure qu'il avait terminée par un dénouement si dramatique. Il rit de mon innocence et me força de convenir du moins que notre hôte avait eu le tort de douter de son honneur comme de son honnêteté.

Je croyais avoir fait un rêve quand je me rappelai l'heure charmante passée dans cette villa sur la Tamise, auprès de deux jolies personnes, comblé de prévenances, voyant les plus beaux fruits se succéder sur mon assiette et un vin délicieux pétiller dans mon verre. En vérité, je regretterai toujours de n'avoir joui de tout cela qu'à l'aide d'une mystification. Mais nous étions déjà en vue d'Hamptoncourt; nous y débarquâmes, et Daly me fit les honneurs de son cottage avec tant d'amabilité, que j'oubliai jusqu'à quel point il m'avait compromis.

(*Sayings and Doings.*)

—

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.



Nouvel Observatoire élevé en Russie par l'Académie royale des sciences de Pétersbourg. — Il serait difficile de s'expliquer l'utilité de ce nouvel observatoire dans un pays qui en compte déjà un si grand nombre, si l'on ne connaissait la vaste étendue du territoire de cet empire, si l'on ne savait que les progrès faits chaque jour par les sciences font vieillir rapidement les établissemens les plus nouveaux, et qu'aujourd'hui il n'est pas dans le monde entier un seul observatoire qui réunisse toutes les conditions que désirent ceux qui se livrent à l'étude de l'astronomie. Le premier observatoire permanent que posséda la Russie fut fondé par Pierre-le-Grand, en même tems que l'académie des sciences, pour laquelle il était destiné. A une époque plus récente, Catherine II enrichit cet établissement de plusieurs instrumens d'une grande valeur, tels qu'un quart mural de Bird, un télescope à réflexion long de vingt pieds, et plusieurs autres. Ce fut par l'ordre de cette impératrice qu'en 1769 douze astronomes russes et étrangers observèrent le passage de Vénus sur les points les plus distans de l'empire; et, à cette occasion, comme dans d'autres moins éloignées, les voyages des académiciens contribuèrent beaucoup aux progrès de la géographie de l'empire.

Avec le règne de l'empereur Alexandre, commença en Russie une nouvelle ère pour l'astronomie pratique. Ce fut alors que l'on fonda les observatoires de Dorpat et d'Abo, qui reçurent en même tems des instrumens aussi parfaits que ceux que possédaient les observatoires les plus richement dotés. C'est pour celui de Dorpat que fut construit le grand télescope de Frauenhofer, l'ouvrage le plus fameux de cet artiste habile, et l'un des instrumens les plus parfaits que l'astronomie ait encore employés. Sous le même empereur, on commença sur les bords de la mer Noire la construction d'un troisième observatoire, celui de Brolauf; cette entreprise fut surtout encouragée par l'amiral Greig, connu par ses connaissances spéciales en astronomie.

L'empereur Nicolas n'a pas été moins favorable que son prédécesseur aux progrès de cette science dans l'empire. L'université d'Abo, transportée à Elsingfors, lui dut un nouvel observatoire, qui, quoique à peine terminé, peut être considéré comme plus parfait, sous le rapport de la construction, que tous ceux que possède le reste de l'Europe. Deux autres observatoires, qui semblent ne devoir le céder à aucun autre, ont été également fondés, l'un à Moscou et l'autre à Coran. Enfin la ville de Kieff possédera bientôt aussi un établissement de cette espèce.

Désireux de seconder le progrès de l'astronomie, l'empereur a voulu que l'on fondât, dans les environs de la capitale, un observatoire central, qui sera la propriété de l'académie des sciences de Pétersbourg, et qui, construit sur les dimensions les plus vastes, pourra satisfaire à tous les besoins de la science.

L'académie voyait que son observatoire ne pouvait plus servir à toutes les recherches astronomiques; les instrumens, déjà vieux pour l'époque actuelle, placés dans une

tour élevée, et au milieu d'une cité populeuse, offraient peu d'utilité. Les moyens auxquels on avait recours pour remédier à ces inconvéniens ne le faisaient que très-imparfaitement ; enfin la capitale avait besoin d'un observatoire digne des savans qui y sont fixés. Depuis quelque tems l'académie avait fait connaître ce besoin, quand, en 1831, l'empereur annonça qu'il voulait fournir à ce corps tous les moyens de faire les recherches que réclame l'état actuel de la science, et désigna lui-même la hauteur de Pulkowa comme le point le plus favorable pour fonder un observatoire aux environs de la métropole. Le 26 octobre 1833, M. d'Ouwarof, ministre de l'instruction publique et président de l'académie, reçut du gouvernement la demande d'un plan pour l'observatoire en question. L'académie, qui s'en était occupée depuis quelque tems, et qui avait un plan tracé par un de ses membres, l'envoya immédiatement, avec un aperçu des dépenses qu'entraîneraient la construction et l'achat des instrumens. La somme estimée nécessaire pour le premier objet s'élevait au-delà de 1,600,000 francs, et celle pour les instrumens était portée à environ 630,000 fr. L'empereur mit aussitôt 500,000 fr. à la disposition de l'académie, afin que les constructions pussent être commencées au printems de 1834 et les instrumens commandés.

Une commission prise dans le sein de l'académie, composée de MM. Winievsk, Friss, Pacrof et Struve, et présidée par l'amiral Greig, membre honoraire, fut chargée de régler tout ce qui avait rapport à l'observatoire. Elle choisit comme la plus convenable la hauteur de Pulkowa, indiquée par l'empereur lui-même, et envoya le plan, qui fut soumis à MM. Thon et Brüloff, architectes et membres de l'académie. Ce dernier fut en définitive chargé de son exécution. En même tems M. Struve reçut

la mission de visiter les villes de Hambourg, Altona et Munich, pour s'ÿ mettre en rapport avec les artistes les plus célèbres de ces villes; il était même autorisé à pousser son voyage jusqu'à Paris et à Londres, car l'empereur a voulu que le nouvel observatoire possédât les instrumens les plus parfaits. Les dépenses se sont élevées plus haut qu'on n'avait prévu d'abord, et il est probable que, lorsque l'établissement sera achevé, il aura coûté plus de 4,600,000 francs, sans y comprendre la valeur du terrain, qui a été donné par l'empereur.

La hauteur de Pulkowa, qui forme une partie du domaine impérial de Zarzkoje-Selo, est située à environ douze milles au sud du port de Pétersbourg. La grande route qui conduit à Zarzkoje-Selo va en ligne droite jusqu'au pied de la colline, elle s'élève ensuite rapidement à deux cents pieds au-dessus du chemin, et s'incline à gauche. La surface de la hauteur est composée d'un argile dur, qui présente une base très-favorable pour la solidité des fondations du bâtiment, condition d'une haute importance pour un observatoire. Les côtés de la colline sont couverts d'arbres, et à son sommet le terrain est fertile et partagé en jardins et en champs cultivés. L'espace accordé pour l'observatoire occupe exactement 75 acres; sa plus grande étendue est, du nord au sud, de 2205 pieds anglais, et sa plus petite, de l'est à l'ouest, de 1582 pieds. L'observatoire sera placé près du milieu de cet espace, de manière à ce que le centre du bâtiment se trouve exactement sur la prolongation de la ligne de la grande route de Pétersbourg. La direction que suit ensuite cette route au-delà de la montagne, à l'est de laquelle elle se dirige, et l'élévation de cette montagne elle-même, sont des circonstances importantes qui doi-

vent éloigner toute crainte de commotion et mettre l'édifice à l'abri de l'incommodité de la poussière. Dans cette position, l'observatoire se trouvera placé au-dessus des vapeurs qui s'élèvent des endroits bas, et jouira d'un air parfaitement pur. La distance à laquelle il se trouve au nord de la capitale sera aussi un garant contre l'influence de la fumée de cette cité. En un mot, il serait difficile de trouver une localité plus favorable pour un observatoire. La vue est parfaitement libre dans toutes les directions. Au nord on aperçoit Saint-Pétersbourg, au sud le château et le domaine de Zarzkoje-Selo et de Pawlosk, qui en est peu éloigné, à l'ouest le golfe de Finlande et la baie de Cronstadt, et enfin à l'est les montagnes de la Finlande.

L'observatoire sera divisé en deux parties, le bâtiment destiné aux travaux scientifiques, ou l'observatoire proprement dit, et les autres bâtimens destinés à servir d'habitations ou de dépendances. Le tout occupera une étendue de 840 pieds anglais dans la direction de l'est à l'ouest. L'observatoire est au milieu, et présente la forme d'une croix ayant 220 pieds de l'est à l'ouest, et 175 du nord au sud. Le premier étage de ce grand bâtiment se composera de plusieurs vastes salles destinées, soit aux observations ordinaires, soit à la conservation des instrumens, et d'une pièce consacrée à la régulation des pendules. On doit y joindre une salle pour le directeur, pour la bibliothèque, un salon de lecture, et cinq petites pièces où les observateurs pourront se chauffer, reposer ou travailler. Sur le bâtiment s'élèveront trois tours recouvertes de toits mobiles. Celle du milieu, ayant trente-deux pieds de diamètre, et les deux autres chacune vingt, sont destinées à recevoir tous les instrumens à l'aide desquels on puisse observer tous les points de la voûte cé-

leste. A l'est et à l'ouest régneront deux corridors qui établiront une communication entre l'observatoire et les habitations, qui en sont éloignées de quatre-vingt-onze pieds. Ces maisons, au nombre de quatre, sont entièrement détachées ; on y a annexé plusieurs dépendances, dans lesquelles se trouve une petite forge. Autour de l'observatoire seront placées quatre tentes, dont deux seront destinées à ceux qui s'occupent de la recherche des comètes, et les deux autres à ceux des instrumens d'astronomie géodésique qui sont d'un grand poids. Les employés de l'observatoire, le directeur, quatre astronomes, deux inspecteurs, un mécanicien, un secrétaire et leurs domestiques, trouveront dans l'établissement des habitations vastes et commodes, et la plate-forme de la montagne leur fournira des jardins et de vastes promenades.

On ne peut encore rien dire des instrumens adoptés pour cet observatoire. La commission, qui a fait des ouvertures à plusieurs célèbres artistes, attend le retour de M. Struve avant de rien conclure. La célèbre fabrique d'optique de Munich, qui était autrefois sous la direction de Frauenhofer, et qui est maintenant sous celle de MM. d'Utzschneider et Martz, a promis de fournir pour l'observatoire un télescope à réfraction plus grand qu'aucun de ceux qui ont encore été fabriqués, et aussi parfait que ceux qui sortaient des mains de Frauenhofer. Comme la construction de l'édifice est soumise à certaines règles, et que celle des instrumens demande beaucoup de tems, il n'est pas probable que l'établissement puisse être ouvert avant la fin de 1838 ou le commencement de 1839. L'empereur a assuré, pour les frais d'entretien, un revenu de plus de 218,000 francs, qui commenceront à être payés aussitôt que les bâtimens seront achevés.

Sciences Naturelles.

Singulier phénomène observé sur les montagnes du Cumberland. — Sur la crête des montagnes les plus hautes du nord de la Grande-Bretagne, à quelques milles de Kirkland, s'élève à certaines époques de l'année une colonne de nuages qui, s'amoncelant sur un seul point, semblent le coiffer d'une espèce de casque formidable. Cette masse de brouillards se prolonge jusqu'à plusieurs milles, et enveloppe dans sa circonférence la moitié de la montagne sur laquelle elle repose; le reste du ciel est pur, et rarement alors les élévations voisines se couvrent de vapeurs, même légères. *L'helm,* c'est ainsi que s'appelle ce phénomène, qui prend son nom de l'armure guerrière (*helmet*) dont il a la forme, présente aux yeux quelque chose d'imposant et de solennel. Le soleil en colore la partie supérieure, tandis que le terrain placé au-dessous est plongé dans une obscurité profonde. La vapeur tourbillonne, revêt tour à tour mille nuances, s'assied sur le sommet de la montagne, et semble de là vouloir envahir le firmament; tout cela inspire d'abord un sentiment grandiose, mais plonge dans la crainte celui pour qui il présage des malheurs. Quand cette masse est entièrement condensée, on aperçoit une petite tache noire poindre d'abord, grandir à vue d'œil, et masquer enfin la partie colorée. C'est *l'helm-bas.* Il est toujours dans une direction parallèle au nuage principal; on le voit s'agiter, tourbillonner; on dirait qu'il lutte contre la tempête la plus fougueuse; il se déchire enfin, et se disperse, tandis que l'helm supérieur occupe toujours la même place avec une sorte de majesté. Le vent sort aussitôt avec rapidité, se déchaîne violemment dans les vallées placées au-dessous, entraîne

les hommes, les animaux, déracine les arbres, et exerce de grands ravages. C'est au printems et en automne que ce phénomène apparaît le plus souvent. Le vent de l'helm (*helm-wind*) ne se fait sentir qu'à deux ou trois milles; on l'a vu cependant porter la désolation jusqu'à une distance de onze milles; mais ce cas est fort rare. Sa rapidité est toujours en raison inverse du courant des vents qui soufflent dans un sens contraire. Il est toujours plus terrible au pied des montagnes que dans les plaines; il souffle quelquefois pendant quinze jours, et occasione des froids assez intenses.

Voyages.

La Semaine-Sainte à Naples et dans les environs. —Nous arrivâmes à Naples le jeudi saint au matin; à mon entrée dans l'hôtel, je demandai un consommé. Que faisais-je? philosophe ignorant, hérétique relaps, quoi! dans la terre classique du papisme, chercher à enfreindre les lois de la sainte église, quel scandale! « *Nò signore*, me dit d'un ton courroucé le maître d'hôtel, nous ne sommes, nous, ni païens, ni huguenots; » et au même instant j'entendis dans le corridor une voix tremblottante de vieille femme qui s'écriait : « Quel est donc ce Turc baptisé! quoi, un bouillon gras dans la *settimana santa?* — Ah! pardon, j'ignorais que nous étions dans la Semaine-Sainte.» En effet, je l'ignorais complétement, parole d'honneur! Toutefois j'ajoutai que ne professant pas le catholicisme, rien ne m'imposait l'obligation d'en suivre les préceptes. Peine inutile, on fut sourd à ma voix; mais grâce à un abbé, savant théologien, avec lequel j'avais fait une partie de la route, on me permit de déjeuner *itineris causâ.*

Il me tardait cependant de visiter la capitale du royaume des Deux-Siciles. Le plus grand silence régnait partout; les rues étaient encombrées de gens à pied, la plupart vêtus de noir; les sentinelles portaient les armes renversées; les boutiques étaient fermées, les places désertes; point de caritelles, point de voitures; Naples était plongée dans un deuil lugubre. N'importe, je suivis la foule et j'entrai avec elle dans plusieurs églises. De station en station je m'arrêtai enfin dans la basilique de *Giesu-Nuovo;* les murs étaient tendus de noir, et la clarté du jour n'y pénétrait qu'à travers des rideaux épais placés devant les vitraux. Au fond de l'église, on avait représenté une espèce de tombeau dans lequel reposait le Sauveur. Mille cierges brûlaient dans cette chapelle ardente; et leur flamme scintillait à travers des nuages d'encens. Puis le plain-chant et la musique suave, délicieuse, mystique, de Cimarosa, exécutée par les premiers artistes de Naples et par les chanteurs et les *prime donne* de l'Opéra, vint ajouter encore à la pompe de ce mystère. J'écoutais avec recueillement. Je ne sais quel sentiment religieux et mélancolique s'était emparé de mon ame; jamais les solennités du protestantisme ne m'ont fait éprouver de si douces émotions. Si nos dogmes sont plus conformes à la raison, ils sont aussi moins poétiques et moins empreints de merveilleux. Le samedi seulement, à midi, les cloches firent entendre leurs vibrations sonores, et au même instant les voitures roulèrent sur le pavé, les boutiques s'ouvrirent, les marchés furent remplis de vendeurs et d'acheteurs; des chevreaux ornés de rubans et de guirlandes de fleurs parcoururent les rues par centaines, et la foule se pressa autour des marchands de crêpes, de *cassatielli*, d'œufs rouges et de *zeppoli.*

A Naples, les coutumes les plus anciennes sont tou-

jours en vigueur. Un Napolitain se croirait le plus malheureux des hommes si à Pâques il ne pouvait manger un quartier de chevreau. Les familles les plus pauvres vendraient une partie de leurs vêtemens pour satisfaire à l'usage. Le jour de Pâques est très-bruyant à Naples. La population des villages voisins y afflue, hommes, femmes, enfans s'emparent des voitures, des carrioles, des chariots, et viennent ensemble s'enivrer dans les tavernes des faubourgs. Pendant cette semaine la campagne est déserte. En nous rendant à Pompéï, à peine trouvâmes-nous un conducteur pour nous guider dans ces magnifiques souterrains; pas un visiteur, pas un ouvrier, nous étions seuls. Dans la soirée nous continuâmes notre route à travers le pays montagneux qui s'étend de la Cava à Salerne. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs groupes de paysans qui se rendaient dans leurs chaumières en chantant gaîment des *canzonette*, le chapeau recouvert de rameaux d'olivier, et portant sur leurs épaules leurs instrumens de travail. La *Buona Pasca*, s'écrièrent-ils dès qu'ils nous aperçurent, la *Buona Pasca, signori!* Nous nous approchâmes d'eux en les remerciant. Ils nous apprirent qu'ils étaient employés aux fouilles de Pompéï, qu'ils appartenaient pour la plupart aux villages qui bordent les rives du golfe de Salerne, et qu'ils se rendaient chez eux pour y célébrer les fêtes de Pâques. Bientôt Salerne se montra à nous dans le lointain assise auprès de la baie, entourée d'un côté de prairies et de jardins, et de l'autre baignée par la mer qui s'agitait à ses pieds.

A notre arrivée, la population se pressait dans les rues et visitait les églises. Nous y passâmes la nuit et la plus grande partie du vendredi. Le jour de Pâques, nous longeâmes les bords du Silaro, et nous arrivâmes enfin sur les

ruines de Pœstum dans l'après-midi. O le triste séjour! Pœstum n'offre que quelques hameaux ramassés autour d'un palais épiscopal où l'évêque ne réside presque jamais; il n'y avait pas d'auberge, et nous fûmes contraints d'entrer dans une misérable taverne. Notre hôte, assis à table au milieu de quelques campagnards, célébrait la Pâques dans une salle étroite et humide. Soyez les bien-venus, nous dit-il avec une affabilité extrême, soyez les bien-venus, messieurs; si vos seigneuries ont quelque appétit, elles peuvent se satisfaire, nous n'avons rien de mieux à leur offrir que ce qu'elles voient sur la table. Nos seigneuries n'avaient pas seulement de l'appétit, elles avaient faim. Nous prîmes place à droite et à gauche de notre hôte; on nous servit du macaroni, du gigot rôti; et nous terminâmes notre repas avec des œufs, du fromage et du *cassatiello*. Intimidés d'abord par notre arrivée, les convives avaient gardé le silence; mais ils reprirent bientôt leur allure naturelle. Ils vantaient beaucoup la finesse et la qualité de chaque plat tout en revenant au *spezzato* (c'est ainsi qu'on appelle le gigot de mouton), car, disaient-ils, nous n'avons pas mangé de viande depuis Noël. Quelle joie franche! quel sourire communicatif! quand on débouchait le vieux rancio, tous les yeux pétillaient de plaisir, et après avoir bu à petits coups, chacun se mettait à raconter les anecdotes du village.

Le lendemain à la pointe du jour nous continuâmes notre route, et bientôt nous nous trouvâmes sur le territoire de Capaccio-Vecchio. Je contemplais les ruines de cette antique cité quand nous aperçûmes au loin une procession qui s'avançait solennellement sur le flanc de la montagne. Les fidèles étaient rangés sur deux files, vêtus de leurs plus beaux habits et chantant des hymnes et des cantiques. Les bannières, les oriflammes flottaient

au gré des vents et guidaient la marche triomphale ; dès lors nous dirigeâmes nos pas vers le lieu où allait la procession, et nous nous trouvâmes à Capaccio, assemblage informe de tours démantelées, de murailles délabrées, de donjons abattus, de remparts renversés, et de maisons sans toiture. C'est au milieu de cet amas de ruines que s'élevait une chapelle isolée, vénérable, consacrée à la Vierge. A neuf heures les portes s'ouvrirent ; et chacun s'empressa d'apporter ses offrandes et de contribuer à l'embellissement du temple. Les bannières furent suspendues aux murailles du porche, le sanctuaire se revêtit de tapisseries, de rideaux de soie, de rameaux d'olivier, tandis que le pavé se jonchait de fleurs. Après la cérémonie, la vaste esplanade sur laquelle est bâtie la chapelle devint une foire bruyante où étaient étalées les denrées et les productions du voisinage. Ici, la plupart des opérations du commerce, les ventes et les achats s'y font sans le secours de la monnaie ; l'habitant de Pisano et celui de Cilento échangent une peau de loup contre une mesure d'amandes ; les paysans de la plaine de Pœstum leurs excellens fromages contre les figues sèches de Capaccio-Nuovo ; celui-ci donne du blé pour une paire de souliers, celui-là des olives pour un chapeau. Chacun apporte les produits de son travail de l'année ; les vieilles femmes, les jeunes filles, de la laine, du coton filé, des tricots, des justaucorps, des bourses et mille autres objets qu'elles confectionnent dans les soirées d'hiver. Le nombre des peaux de loups ou de renards qui s'échangent à cette foire est très-considérable, car les paysans de ces contrées regardent la chair de ces animaux comme un mets exquis. Les colporteurs de mercerie et de coutellerie y vendent beaucoup et y font de grands bénéfices. C'est de Campo-Forte, le Sheffield du royaume de Naples, que viennent ordinairement

les couteaux, les rasoirs et les canifs qui se vendent à Capaccio. Vers midi toutes les affaires sont terminées, chacun a fait ses emplettes; alors mille feux s'allument çà et là en plein air, et les dîners se préparent. Les groupes se forment sur les rochers couverts de mousse, à l'ombre des arbrisseaux, au milieu des prairies, au bord des fontaines; les tables sont servies, le macaroni, le spezzato, les œufs rouges, le cassatiello, des fruits de la saison et le vin blanc de Salerne sont pêle-mêle étalés sur la pelouse. Quel spectacle ravissant de voir ce peuple groupé par familles, assis sur le gazon et se livrant à la joie la plus franche, la plus naïve, la plus pure. « *Signori, volete far Pasca con noi*, » nous disait-on de la manière la plus cordiale lorsque nous passions à côté des groupes. Je remerciais et n'acceptais pas.

Vers la fin du dîner mille cris frappèrent les airs; au choc des verres succéda enfin la *canzonnetta*; puis la mandoline et la musette firent entendre leurs aigres accords, et les quadrilles se formèrent; jamais je n'ai vu danser la tarentelle avec plus de vivacité et plus d'abandon que devant la porte de l'église de Capaccio-Vecchio. Vers les cinq heures, la cloche appela le peuple à l'église. Tous les jeux cessèrent, et le prêtre donna la bénédiction. Plaisirs, affaires, dévotion : telle fut l'occupation de la journée. Rarement de pareilles fêtes se terminent sans troubles; souvent le vin échauffe les esprits et fait naître des querelles sanglantes. Il n'en fut pas ainsi à Capaccio; après le salut chacun reprit avec calme le chemin de ses foyers. On retournait au logis par caravanes nombreuses; les unes se dirigeaient vers Acropoli et côtoyaient les bords de la mer, les autres gagnaient le plateau qui conduit à Cilento, d'autres enfin suivaient la crête de la montagne. Il était déjà nuit; la pâle clarté de

la lune, l'air pur qui dilatait nos poumons, ces accidens de terrain qui s'offraient à chaque pas, ces mélanges de voix d'hommes et de femmes qui causaient ou qui chantaient, cette manière d'aller si étrange, ces mœurs si sauvages et si naïves donnaient à ces scènes une teinte pittoresque dont on ne saurait reproduire le charme. Arrivés à Capaccio-Nuovo, situé à deux ou trois milles de la vieille cité, nous cherchâmes des auberges, mais ce fut en vain. Heureusement de pauvres moines franciscains voyant notre embarras eurent pitié de nous; ils nous donnèrent l'hospitalité ; une petite chambre sans meubles et sans lit nous fut destinée. Le père supérieur, à qui nous fîmes remarquer le dénûment de cette pièce, nous assura en branlant la tête que quoiqu'il n'eût aucun lit à sa disposition, la Providence pourvoirait à nos besoins. En effet, la prédiction se réalisa, la Providence vint à notre aide par l'entremise de nos vénérables pères. Pour gagner une indulgence plénière et quelques ducats, les bonnes ames du village apportèrent au couvent des draps, des couvertures et des matelas en abondance.

Industrie.

Exportation de la quincaillerie anglaise. — La quincaillerie est une des branches de notre industrie qui prend chaque année de plus grands développemens. En 1832, nous avons exporté 16,500 tonneaux de quincaillerie, représentant une valeur de 1,466,361 liv. sterl. (36,634,025 fr.). En 1834, ce chiffre s'est élevé à 16,275 tonneaux en poids, et à 1,485,233 liv. st. (37,130,825 fr.) en valeur. Les aiguilles, les épingles, les ciseaux, les rasoirs, les canifs, et mille petits articles de cette espèce en-

trent pour plus de moitié dans ce chiffre. On y voit aussi figurer quelques modèles en petit de machines à vapeur, destinés sans doute à amuser les loisirs des nababs de l'Inde. Un mécanicien de Sheffield est parvenu à en construire une qui ne pèse pas plus de deux onces et demie; son volume ne dépasse guère la grosseur d'un œuf de poule, et cependant toutes les parties en sont exécutées avec la plus grande précision. L'eau s'y met en ébullition, et la petite machine déploie une vigueur surprenante dans ses différentes évolutions.

Agriculture.

Valeur comparative de différentes variétés de pommes de terre. — La société d'agriculture d'Écosse avait, en 1832, offert un prix au meilleur mémoire, appuyé d'expériences, sur la valeur comparative des différentes variétés de pommes de terre. Ce prix a été adjugé à M. André Howden, cultivateur du Lothian; nous allons faire connaître les principaux résultats de ses essais.

M. Howden est parvenu à se procurer en Angleterre, en Irlande, en Hollande et ailleurs un très-grand nombre d'espèces de pommes de terre; de sorte qu'il a pu, dans le cours de trois ans qu'ont duré ses expériences, examiner au moins cent soixante-dix variétés différentes.

Ayant destiné à ses essais deux portions de terrain larges de seize pieds chacune, il y fit porter du fumier de basse-cour décomposé, dans la proportion de 16 tonneaux par acre (1). Ce fumier, étendu sur le terrain, fut ensuite enterré profondément avec la charrue. Cent pommes de terre de chaque variété et choisies furent plantées à la

(1) L'acre équivaut à 2/5es d'hectare, le tonneau à 1,015 kilog.

bêche et entières dans ce terrain, vers le 15 mai 1832, dans des raies écartées de 2 pieds 3 pouces anglais (68 centimètres). Le terrain fut tenu en bon état de culture, libre de mauvaises herbes, et les pommes de terre buttées avec la pioche. La récolte des pommes de terre se fit dans la seconde semaine d'octobre. Chaque lot fut très-exactement pesé, compté et placé dans des dépôts séparés. Les récoltes de 1833 et de 1834 ont été conduites de même, à cette seule différence près que la plantation se fit, en 1834, dans la dernière semaine d'avril, et qu'on n'arracha à l'époque de la mi-octobre que les tiges hâtives, c'est-à-dire celles dont les feuilles se trouvaient déjà desséchées, et dont la peau des tubercules était dure et solide; les autres, dont les feuilles étaient encore vertes, furent considérées comme tardives et laissées quinze jours de plus dans la terre.

M. Howden envoya à M. Dudgeon, son ami, qui exploite une féculerie considérable, soixante-quatre variétés de pommes de terre, dont celui-ci se chargea de faire extraire la fécule. La différence qui exista dans la fécule produite par les différentes variétés fit craindre à M. Dudgeon que ses ouvriers n'eussent pas mis pour l'extraire toute l'attention nécessaire. M. Howden pense, au contraire, que cette extraction a été convenablement faite, et que chaque variété donne non seulement une quantité différente de fécule, mais encore que cette quantité est plus ou moins grande dans la même variété, suivant que la saison lui a été plus ou moins favorable, et enfin, suivant que l'extraction de la fécule se fait dans un tems plus ou moins rapproché de l'époque où les pommes de terre ont été récoltées.

M. Howden a constaté aussi qu'il n'est pas avantageux de substituer dans la culture en grand des pommes de

terre le travail de la bêche à celui de la charrue, celle-ci pouvant, à beaucoup moins de frais, servir à cultiver cette plante d'une manière assez parfaite pour donner une très-bonne récolte. Il s'est également assuré qu'en plantant des pommes de terre entières plutôt que coupées en plusieurs morceaux, on obtient en général des récoltes plus assurées et plus abondantes. Ayant planté deux terrains d'environ 1/5e d'acre chacun, le premier en pommes de terre entières, éloignées entre elles de 18 pouces anglais, le second en pommes de terre coupées, éloignées de 12 pouces seulement; la récolte du premier terrain, cultivé exactement de la même manière que le second, lui a donné en poids 811 livres de plus que celui-ci. Enfin M. Howden a constaté que la suppression des fleurs pendant la végétation produit de bons résultats, surtout lorsqu'on sait choisir le tems favorable. Voici quels ont été les principaux résultats de ses essais.

Tableau du produit d'un acre d'Écosse (0,514 ares ou un peu plus d'un demi hectare) cultivé en pommes de terre de différentes variétés.

NOMS ANGLAIS.	FORME.	COULEUR.	PRODUIT.	FÉCULE.
White Seedling	ronde	blanche	15,336 kil.	? kil.
Wild	oblongue	violette	13,976	1,056
Gamekeeper's	ronde	blanche	13,249	?
Dudgeon's black	oblongue	bleu	12,796	?
Nec plus ultrà	oblongue	rouge	13,945	?
LES VARIÉTÉS PRÉCÉDENTES SONT HATIVES.—LES SUIVANTES SONT TARDIVES.				
London-white	oblongue	blanche	12,241	1,432
Wellington	oblongue	rouge	12,163	1,140
Sawger's	oblongue	rouge	11,747	1,680
Jersey	oblongue	rougeâtre	11,747	1,680
London-blue	ronde	bleue	8,880	930
Sanderson's	ronde	blanche	12,391	1,436
Red-roses	ronde	rouge	11,979	1,336
Cups	oblongue	rouge	14,882	1,592
Lancashire-pink	ronde	violette	15,427	?
Bread-fruit	oblongue	blanche	13,784	?

Nous avons conservé ici les noms anglais de chaque variété, car il nous eût été impossible de les rendre, même par des équivalens, ne sachant pas si ces variétés sont cultivées ou connues en France.

Statistique.

Frais de construction et importance de la marine militaire de la Grande-Bretagne. — Au 1er janvier 1835, la marine militaire de la Grande-Bretagne se composait de 554 navires de tout rang, dont 170 étaient en commission. Il nous a paru curieux d'examiner les sommes qui ont été dépensées pour la construction d'un si immense matériel. Ce travail est long et minutieux, mais il n'est pas impossible. Nous allons nous occuper de la marine de haut-bord.

Quatorze vaisseaux de 120 canons, portant ensemble 1,680 bouches à feu, 37,099 tonneaux de charge, et 12,600 hommes de garnison. Le plus ancien de ces vaisseaux (*Hibernia*) a été construit en 1804. *Royal-Frédéric*, *Royal-William* et *Trafalgar* sont sur les chantiers. La construction de ces 14 vaisseaux a coûté 1,680,938 liv. sterl. (42,234,500 fr.).

Neuf vaisseaux de 104 à 112 canons, portant ensemble 970 bouches à feu, 21,104 tonneaux de charge, 7,400 hommes de garnison. Le plus ancien de ces vaisseaux (*Victory*) a été construit en 1765; un a été pris aux Espagnols en 1797, et *San-Josef*, le plus récent; *Royal-Adélaïde* a été construit en 1828. La construction de ces neuf vaisseaux a coûté: 869,023 liv. st. (21,975,575 fr.).

Vingt-quatre vaisseaux, de 80 à 92 canons, portant ensemble 2,022 bouches à feu, 54,358 tonneaux de charge, 15,200 hommes de garnison. Le plus ancien de ces vaisseaux (*Prince*) a été construit en 1788. Cinq ont été cons-

truits à Bombay; trois ont été pris à l'ennemi : *Foudroyant*, en 1780, aux Espagnols; *Canopus*, en 1798, aux Français; *Christian VII*, aux Danois, en 1807; quatre sont en construction : *London*, *Nile*, *Gibraltar*, *Indus*. La construction ou la valeur de ces 24 vaisseaux doit être portée à 2,207,836 l. st. (55,195,900 fr.)

Soixante-dix-huit vaisseaux, de 74 à 78 canons, portant ensemble 5,674 bouches à feu, 140,400 tonneaux de charge, 47,400 hommes de garnison. Le plus ancien de ces vaisseaux (*Triumph*) a été construit en 1764. Cinq ont été construits à Bombay et à Calcutta : *Cornwallis*, *Hastings*, *Melleville*, *Minden*, *Wellesley*, et un à Gênes en 1810. Trois ont été pris sur les Français en 1798 et 1805 : *Donegal*, *Spartiate* et *Implacable*. Trois sont en construction : *Collingwood*, *Goliah*, *Vanguard*. La construction ou la valeur de ces 78 vaisseaux est portée à 6,166,944 l. st. (154,173,600 fr.).

Quatre-vingt-huit frégates, de 44 à 56 canons, portant ensemble 4,144 bouches à feu, 205,600 tonneaux de charge, et 30,900 hommes de garnison. La plus ancienne de ces frégates (*Glocester*) a été construite en 1782. Cinq ont été construites à Bombay : *Akbar*, *Amphytrite*, *Madagascar*, *Seringapatam*, *Trincomale*. Cinq ont été prises sur les Français : *Aurore*, *Maréchal-Brune*, *Immortalité*, *Rhin* et *Topaze*. Deux sont en construction : *Chichester* et *Worcester*. La construction de ces quatre-vingt-huit frégates a coûté 3,608,000 liv. st. (90,200,000 fr.)

Ainsi la marine militaire de haut-bord de la Grande-Bretagne, qui se compose de 213 vaisseaux ou frégates, a coûté : 14,532,741 liv. st. (363,779,575 fr.).

Dans un autre article, nous nous occuperons des navires de moindre importance.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU SEIZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

